

Les écrits de Saint Antoine Daveluy

IRFA Archive 5C-MAR/072 (Volume 6)

Copies de lettres
envoyées à des collègues depuis la Corée
Transcrites par le Père Didier t'Serstevens

Les destinataires des lettres	4		
à M. Albrand	6		
Royaume le 2 juin 1842	6		
Monsieur Albrand,	7		
sans date	7		
à Mr Libois à Macao	9		
Kim Ka ham	14 août 1843	9	
Supérieur etc des Missions Etrangères	10		
21 juin 1844 *	10		
Mr Libois, procureur à Macao	12		
Hongkong	21 juillet 1845	12	
M. Thivet, vice procureur à Macao	13		
28 août 1845 Moutsie près Changhai *	13		
à Mr Libois à Macao	14		
Kongtong	26 octobre 1845	14	
A Madame la Supérieure des Dames Ursulines	17		
Kongtong en Corée, fin octobre	1845	17	
à Mr Libois	19		
Corée	1845	19	
à Mr Jurines	20		
Province de Tchong-kiang en Corée fin février	1846	20	
A Mr Jurines, directeur au Séminaire des Missions Etrangères à Paris	23		
Eurikol	15 juillet 1846	23	
à M. Barran	39		
Province de Tsongtsang le 26 octobre	1846	39	
à MM. les Procureurs à Macao	48		
Du pays de Corée le 1er novembre	1846	48	
Mr de la Brunière missionnaire apostolique. Leaotong	50		
Octobre	1847	Corée	50
à M. Libois à Macao	51		
Corée, octobre	1847	51	
Aux religieuses Ursulines à Roye	53		
Corée	septembre 1848	53	
à M. Libois.	55		
Corée	septembre 1848	55	
à M. Thivet Procureur à Hongkong	57		
Corée	4 Novembre 1849	57	
à M. Libois Procureur à Hongkong	58		
Corée	octobre 1850	58	
à M. Libois à Hongkong	59		
1849	59		
à M. Libois	60		
Corée, novembre	1851	60	
à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris	62		
Corée le 18 octobre	1852	62	
à M. Libois à Hongkong	67		
20 octobre	1852	Corée	67
à M. Libois à Hongkong	69		

Capitale de la Corée fin février 1853 69
 à M. Libois. 71
 3 juin 1853 Province de Kieng-kei 71
 à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères 73
 Corée 6 septembre 1853 73
 à Mr Libois Procureur des Missions Etrangères à Hongkong 80
 Corée le 25 octobre 1853 80
 à M. Libois procureur 82
 27 janvier 1854 82
 à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris 84
 Corée, novembre 1854 84
 à M. Libois procureur à Hongkong 87
 Novembre 1854 Corée 87
 à M. Libois procureur à Hongkong 89
 Corée 18 février 1855 89
 à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères 91
 Corée 22 février 1855 91
 à Mr le Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris 97
 Corée, 22 février 1855 97
 A Mgr Verrolles 103
 Corée fin octobre 1855 103
 à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères Paris 104
 Corée 1er novembre 1855 104
 à M. Libois Procureur à Hongkong 107
 Corée, 3 novembre 1855 107
 à M. Albrand au Séminaire des Missions Etrangères 109
 sans date 109
 à M. Libois 110
 Janvier 1856 110
 à Mr Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris. 111
 Corée Novembre 1856 111
 à M. Libois procureur généralissime à Hong Kong. 113
 Corée Novembre 1856 113
 Mgr Verolles Vicaire Apostolique de Mantchourie 115
 21 Septembre 1857 115
 à M. Libois 116
 Mgr Verrolles 128
 Corée Octobre 1858 128
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Miss – Etrang 134
 Corée Janvier 1859 134
 à M. Albrand Supérieur du Sém 139
 Corée fin Septembre 1859 139
 Mgr Verrolles Vicaire Apostolique 143
 Corée sept. 1859 143
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire des miss.-Etrangères 145
 en 1859 145
 à M. Libois Procureur à Hong kong. 148
 reçu le 1^{er} Mai 1859 148
 à M. Libois à Hong Kong. 150
 Reçue le 11 Mai 1860 150
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères 152
 Corée 12 Novembre 1860 152
 à M. Libois (?) 155
 Corée 12 Novembre. 155
 à M. Libois procureur des Missions Etrangères à Hong-Kong 157
 Corée 12 Novembre 1860. 157
 à Mgr. Verolles (?) 159
 Corée 13 Novembre 1860 159
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire de Paris 161
 Corée Janvier 25 1861 161

à M. Libois Procureur à Hongkong 163
 Corée Octobre 1861 163
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères 165
 Corée Octobre 1861 165
 Mgr Verrolles Vicaire Apostolique de Mantchourie. 167
 Corée Octobre 1861 167
 Mgr Verrolles évêque Vicaire Apostolique. 169
 Corée Octobre 1862 169
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères 172
 Corée Octobre 1862 172
 Mgr. Verrolles Evêque Vicaire Apostolique de Mantchourie 174
 Corée septembre 1863 174
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire 176
 Corée Septembre 1863 176
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères 178
 Corée Septembre 1863. 178
 à M. Libois Archi-Procureur Hong Kong. 179
 Corée Septembre 1863. 179
 à M. Osouf Procureur 181
 Corée Septembre 1863 181
 Mgr. Verrolles Evêque Vicaire Apostolique 182
 Corée Octobre 1864 182
 à M. Libois procureur Changhai 186
 Mgr Verrolles Vicaire Apostolique Leaotong 188
 Corée 25 Avril 1865. 188
 à M. Albrand Supérieur du Séminaire de Paris 189
 Corée 25 Avril 1865 189
 Mgr Verrolles Evêque Vicaire Apostolique 192
 Corée le 15 Octobre 1865 192
 Mr Albrand Supérieur des Missions Etrangères 194
 Corée 17 Octobre 1865 * 194
 Mr Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères 198
 Corée 22 Nov. 1865. * 198
 Mr Albrand sup^f 199
 Novembre 1865 * 199
 à M. Aumaître Missionnaire Apostolique. 200
 Seoul 4 février 1866 200
 Mgr Verrolles Vicaire Apostolique de Mantchourie. 201
 Corée 10 Mars 1866 201

Les destinataires des lettres

Étienne ALBRAND 1805 – 1853 quitte la France pour le Siam en 1832, où il arrive en 1835. Il quitte le Siam pour la Chine en 1846. En 1849, il devient Vicaire apostolique de Sura. Il y exerce son activité et meurt en 1853.

Napoléon-François LIBOIS 1805 – 1872 entre au séminaire des Missions étrangères le 29 juillet 1836 et le quitte le 20 février 1837 pour servir d'abord comme substitut du procureur à Macao. En 1842, il devient procureur. En 1847, il transfère la Procure de Macao à Hong Kong. En 1866, le Père Libois est rappelé à Paris et reçu comme directeur du séminaire mais, quelques mois plus tard, il est nommé procureur de la Société à Rome. Il y décède le 6 avril 1872.

Sylvestre THIVET 1820 – 1849 quitte Paris au début de 1844 pour devenir sous-procureur à Macao. Puis, la Procure étant transférée à Hong Kong, il est nommé supérieur du Collège général de Penang, où il arrive en juin 1848. Il décède en juin 1849 des suites d'un accident.

Jean-Claude JURINES 1806 – 1846 part de Paris pour le Siam en 1834. De là, il est envoyé à Sumatra. Il revient à Paris en 1837 comme directeur du séminaire. Il démissionne en octobre 1845 et devient aumônier du Sacré-Cœur à Paris.

Maxime LA BRUNIÈRE (BRULLEY de) 1816 – 1846 quitte Paris en 1841 pour la Mandchourie. En 1845, il partit pour l'extrême nord-est, arriva près de Sakhaline et fut assassiné en juillet 1846.

Jean BARRAN 1797 – 1855 n'était pas membre missionnaire de la Société mais enseigna au séminaire et occupa des fonctions administratives, étant assistant du supérieur à partir de 1845. Il devint supérieur du séminaire en juillet 1851, fut réélu en octobre 1854, il mourut subitement en janvier 1855.

Emmanuel VERROLLES 1805 – 1878 partit pour le Sichuan (Chine) en 1830, après avoir été ordonné prêtre en 1828. En 1838, le pape Grégoire XVI créa un Vicariat apostolique de Mandchourie et de Mongolie et Verrolles fut nommé Vicaire apostolique. Il fut consacré fin 1840. La Mongolie fut ensuite séparée et réunie à Pékin. Verrolles séjourne à Rome puis en France, s'occupant de questions administratives et de sensibilisation aux missions, et revient en 1848. En 1849, il se rend à nouveau en Europe et rencontre le pape Pie IX. De retour en Mandchourie, il construit plusieurs églises. Il est à Rome pour le concile du Vatican (1869-1870) puis ne revient en Mandchourie qu'en 1875, déjà très âgé, et décède en avril 1878.

François ALBRAND 1803 – 1867 fut de 1833 à 1839 directeur du Collège général de Penang. En 1839, il retourne au séminaire de Paris où il accueille pour la première fois des candidats qui ne sont pas encore prêtres. En février 1855, il est élu supérieur et continue jusqu'à sa mort en 1867.

Pierre-Marie OSOUF 1829 – 1906 quitte Paris en 1856 pour installer une Procure à Singapour. Il y resta jusqu'en 1862, date à laquelle il devint Sous-Procureur à Hong Kong, puis Procureur en 1866. Il y resta jusqu'en 1875, date à laquelle il revint à Paris comme Directeur. En 1876, il fut nommé Vicaire apostolique du Japon occidental. En 1891, grâce à lui, la

hiérarchie catholique s'établit et il devint archevêque de Tokyo. Il y resta jusqu'à sa mort en 1906.

Pierre AUMAÎTRE 1837 – 1866 arriva en Corée en juin 1863. Il se rendit aux autorités au début de la persécution de 1866 et fut martyrisé avec Mgr Daveluy et le Père Huin. On ne sait pas comment la dernière lettre que Mgr Daveluy lui adressa parvint aux Archives de Paris. Peut-être, n'ayant pu l'envoyer, Mgr Daveluy l'a-t-il envoyée avec sa dernière lettre à Mgr Verrolles ?

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Albrand

Roye le 2 juin 1842

Qui a Jésus a tout

Monsieur

Je vous envoie une lettre pour Mr l'Abbé Dupond du diocèse d'Arras, missionnaire au Siam ou à Bangkok; Je me suis arrêté au moment de mettre l'adresse, pensant qu'il valait mieux vous la laisser mettre en entier, ne sachant pas au juste où l'adresser. Jusqu'alors, il m'avait adressé au Séminaire St Sulpice ce qu'il avait à m'envoyer; si par hasard quelque chose, faute d'adresse était resté pour moi au Séminaire des Missions, je vous prie d'avoir la bonté de me l'envoyer à l'adresse suivante que je lui donne du reste pour l'avenir:

Mr l'abbé Daveluy, Rue St Leu, 4, Amiens

J'espère que cette lettre ne tardera pas à partir car il y a longtemps qu'il n'en a pas reçu de moi. Je termine, Monsieur, en me recommandant à vos Saints Sacrifices.

Veillez agréer l'assurance de la respectueuse considération avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Votre tout dévoué serviteur

A Daveluy prêtre

Monsieur Albrand,
Directeur de la Mission de Siam,
Séminaire des Missions Etrangères, Rue du Bac 128
Paris

sans date

Qui a Jésus a tout

Relation authentique d'une grâce signalée obtenue dans le Couvent des Dames Ursulines de Roye en janvier 1843

Au commencement de décembre 1842, nous fîmes la lecture du Manuel de l'Archiconfrérie qui nous remplit d'admiration pour les prodiges de Miséricorde opérés par l'intercession du St et Imm. Coeur de Marie et de confiance en sa maternelle bonté. Nous en avons besoin, étant profondément affectés de la maladie d'une de nos Soeurs, nécessaire à l'Institut dans notre communauté naissante et peu nombreuse; son état nécessitait un surcroît de besogne aux autres religieuses déjà surchargées par leurs propres emplois.

Cette pauvre malade était affligée depuis quatre ans d'une douleur de tête tellement violente qu'elle en était toute contrefaite, l'intensité l'obligeait à appuyer la tête sur l'épaule gauche et lui contournant le corps d'une manière aussi gênante que désagréable. De temps en temps la douleur se répandait par tout le côté gauche et lui rendait la moitié du corps entièrement paralytique. Toutes les ressources de l'art avaient été épuisées inutilement par plusieurs médecins d'Amiens et de Roye. Nous voyions avec la plus vive peine cette opiniâtre maladie faire tous les jours de nouveaux progrès et ne laisser à notre chère malade presque aucun moment d'intervalle. Une grande partie de ses journées se passait au lit; un peu de lait le matin était toute sa nourriture de chaque jour. Nous en étions là jusqu'à la lecture du manuel. Je conçus l'espoir de sa guérison par l'intercession des prières de l'Archiconfrérie.

Je lui communiquai mon dessein, ajoutant que j'avais une sorte de conviction que nous obtiendrions l'effet de notre demande. Elle m'exposa ses répugnances, ses souffrances étant pour elle une continuelle occasion de mérites. Je lui fis envisager combien sa guérison réchaufferait dans ce pays la dévotion à la Divine Mère de Dieu et qu'il pourrait même en résulter l'établissement d'une confrérie agrégée à celle de N.D. des Victoires. C'est en ce sens et surtout dans le but d'obtenir de Marie un gage de Sa protection sur la ville et du renouvellement de la piété, qu'une lettre fut alors adressée au Curé de N.D. des Victoires. Ces considérations avaient enfin déterminé la malade. Nous commençâmes une neuvaine au St Coeur de Marie le 8 janvier 1843 et la Ste Messe fut célébrée à cette intention, toutes nos chères enfants s'y mirent d'une grande ferveur.

Jamais notre pauvre malade ne souffrit tant que pendant ces jours. - Je n'ai pas cru jusqu'à présent, nous disait-elle, que cette douleur pût m'ôter la vie, mais si elle continue, je ne pourrai la supporter encore huit jours sans succomber. - Tant mieux, lui répondions-nous, c'est un garant de votre guérison. En effet, notre confiance augmentait de plus en plus. Le 15, elle fut recommandée à N.D. des Victoires aux prières de l'Archiconfrérie; la nuit du 15 au 16, dernier jour de la neuvaine, ses douleurs étaient devenues si horribles qu'elle redisait sans cesse: - Ah! ma bonne Mère! qu'il faut donc vous dépêcher de commencer. Que vous avez donc à faire d'ici à demain matin! Vers trois heures elle se dit: Ah! j'en ai encore pour cinq heures de souffrances. La Messe était à huit heures et nous nous proposions de l'y porter, car c'était à ce moment qu'elle espérait être guérie. A sept heures, pleine de confiance, elle récite le Memorare; alors une impression inaccoutumée lui donne l'assurance de sa guérison. En effet, elle était opérée! Elle se lève aussitôt, s'habille, m'attend au passage et me dit, rayonnante de joie et de reconnaissance: -Ma mère, je suis guérie - Déjà, et depuis quand? -A l'instant même. Je

l'envoyai dire à Mr l'Aumônier qui avait pris une part si active à la neuvaine: - Monsieur, c'est fait, lui dit-elle en l'abordant, je suis droite - J'avais bien osé l'espérer. Je vais célébrer la messe en action de grâces, en l'honneur de Marie. Il annonça à nos enfants que la grâce sollicitée par la neuvaine était obtenue. Toutes, aussitôt, par un mouvement spontané se retournèrent vers leur chère maîtresse qu'elles avaient prise d'abord pour une autre religieuse, étant bien éloignées de penser à la trouver là. Car elles avaient ignoré jusqu'à ce moment l'intention de la neuvaine. Chacune de nous contenait avec peine son émotion et sa reconnaissance, et s'unit de sentiment à la voix de nos chères Enfants qui entonnèrent pendant la messe le beau cantique qui commence par ces mots:

Ah! qu'elle est bonne, Marie!... Jamais il ne nous avait paru si touchant. Nous chantâmes le Magnificat après la Messe, ce qui fut continué pendant neuf jours.

Dès ce moment, notre chère Soeur, reprit toutes ses fonctions près des élèves, les servit au réfectoire, usa des mêmes viandes et ne les quitta qu'à leur coucher. Depuis ce jour aussi elle suit tous les exercices de la Communauté, se lève à quatre heures, fait les jeûnes prescrits par nos saintes règles et ne se ressent plus de son incommodité.

Grâces immortelles en soient rendues au très Saint et Imm. Coeur de Marie!

Enfin, le dimanche de la Septuagésime, Mr notre aumônier célébra à l'autel du St Coeur de Marie à N.D. des Victoires une messe d'actions de grâces pour accomplir la promesse qui en avait été faite avant de commencer la neuvaine. Ce jour, nous eûmes le bonheur d'être inscrites au nombre des membres de l'Archiconfrérie. Mais ce n'est pas la seule faveur que nous devons au St et Imm. Coeur de notre bonne Mère; toute la Communauté en a éprouvé un renouvellement de ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs et saints exercices et un accroissement de zèle pour la conversion des pécheurs, ainsi que pour les fonctions de notre saint Institut. Nos chères Enfants ont participé à la grâce générale par une augmentation de confiance et d'amour envers la miséricordieuse Marie et toutes ont voulu faire partie de l'Archiconfrérie.

Sr D. de St Stanislas

Je soussigné, Aumônier des Dames Ursulines, certifie reconnaître l'exactitude des détails donnés ci-dessus.

A. Daveluy,

Copie d'une lettre de Mr Daveluy
à Mr Libois à Macao

Kim Ka ham 14 août 1843

Qui a Jésus a tout

Mon cher Père Libois

Je ne veux pas vous laisser sans nouvelles de Monseigneur et quoique je ne puisse vous donner cette fois aucun détail intéressant, j'ai cru devoir mentionner sans retard notre heureuse arrivée à Chang-hai. Notre traversée dura onze jours dont deux furent employés à examiner à loisir les contours de Hong-kong; le reste fut un mélange de calme et de petits vents que chaque partie du globe nous envoya et le plus complaisant fut le vent d'Est qui domina les trois quarts du temps et sans le secours duquel nous serions encore en route, car pour la mousson du Sud-ouest, nous l'avons cherchée en vain. Monseigneur de Bési nous reçut lui-même dans sa maison avec cette bonté et cette affabilité qu'il sait si bien allier avec la dignité épiscopale. Il est fort fatigué de ses courses mais n'a pas à proprement parler de maladie. Nous sommes maintenant à une chrétienté peu distante de la résidence de Sa Grandeur dans une vaste maison qui ferait presque oublier la Chine. Je donne une petite retraite à André que Monseigneur compte ordonner dimanche 17 de ce mois. Nos affaires vont bien avec les mandarins, mais il sera sans doute impossible d'avoir une barque chinoise, toutes celles de Chang-hai sont déjà parties, mais avec la frégate coréenne, que ne ferions-nous pas? Elle est à peu près comme la goelette de Mr Durand, mais plus haute sur l'eau, et paraît fort solide. Un autre jour, plus de détails peut-être, aujourd'hui, je ne puis.

Je cherche un emprunt de mille piastres dont nous avons encore besoin et on me fait mille difficultés pour Macao. Si je ne puis absolument les décider, je prendrai la liberté de faire un billet à votre adresse payable chez le P. Feliciani auquel j'écris aujourd'hui même un mot à ce sujet, mais ce sera à la dernière extrémité. Les maisons avec lesquelles je m'arrange le mieux ne veulent pas entendre parler de Macao. J'écrirai de nouveau avant notre départ, que Monseigneur ne peut encore fixer. M. Faivre est arrivé mardi dernier de Tchu-san, il est beaucoup mieux portant. Il ignorait encore le terrible évènement qui emporta leur Evêque.

André vous a envoyé, dit-il, une immense relation; inutile de répéter ce qu'il aura si bien dit.

Adieu, mon cher confrère, priez toujours pour notre mission de Corée si éprouvée de Dieu. Mes amitiés au cher P. Chivet et autres confrères anciens et nouveaux, y compris les PP. Lazaristes.

Tout à vous en Notre Seigneur

A. Daveluy, missionnaire apostolique

Monseigneur me charge de mille choses pour les chers procureurs et autres confrères

Supérieur etc des Missions Etrangères
21 juin 1844 *

Qui a Jésus a tout

Monsieur le Supérieur, Messieurs,

Nos dernières lettres datées du Cap, vous ont appris l'heureuse traversée dont nous fûmes favorisés jusqu'à cette colonie; nous avons encore à remercier la providence du beau temps qu'elle a bien voulu nous envoyer dans les mers environnant le cap des tempêtes. Assurément, ce nom a quelque chose de terrible, mais pour nous, Dieu a tout calmé, tout adouci. Nous eussions volontiers pensé traverser les mers de la ligne si une température un peu moins chaude n'avait été là pour nous détromper. Nous eûmes assez souvent des calmes presque complets et jamais rien qui approchât tant soit peu de la tempête. Le détroit de Mozambique nous envoya quelques grains mêlés de petits coups de vent; c'est ordinairement ce dont il fait part à ceux qui traversent sa longitude; du reste il nous traita en amis, le tribut exigé fut bien peu de choses. Enfin, le 6 juin, jour de la Fête-Dieu vers midi, nous jetâmes l'ancre vis-à-vis Saint Denis de Bourbon. Le soir précédent, nous avons aperçu les feux du volcan de cette île se réfléchant dans les nuages et projetant une assez vive lumière aperçue de vingt à 25 lieues, distance à laquelle nous nous trouvions; dès le lendemain matin, nous cotoyions l'île à une fort petite distance et pûmes facilement distinguer les côtes si variées et quelquefois si belles de notre colonie.

Nous délibérâmes ensemble pour savoir si, vu le grand nombre des missionnaires, nous nous rendrions chez Mgr le préfet apostolique. N'ayant pas reçu d'instructions à cet égard, nous prîmes le parti de descendre à l'hôtel, pour de là nous rendre chez Monseigneur et ne pas nous imposer chez lui. Mgr le préfet apostolique nous témoigna qu'il voulait recevoir tous les missionnaires, fussent-ils vingt ou vingt-cinq. Il le dit d'une manière très formelle et nous pensons que nos confrères, à l'avenir, doivent se présenter chez lui purement et simplement pour ne pas le mécontenter. Nous sommes logés à la cure et nourris chez Mr le préfet. Il a agi envers nous avec toute la bienveillance possible, nous a reçus comme ses enfants et par la liberté et familiarité avec laquelle il a voulu que nous agissions en tout, il a su rendre notre séjour extrêmement agréable.

D'ailleurs, les circonstances étaient bien favorables. Le dimanche suivant notre arrivée, devait avoir lieu la procession du Saint Sacrement; nous y assistâmes tous avec une vive satisfaction. Depuis longtemps nous espérions avoir cette consolation, nos calculs n'ont pas été erronés. La procession ici se fait avec le concours de l'autorité; la troupe relève cette cérémonie par sa présence et la brillante musique militaire vint encore ajouter à la pompe; un peu plus d'ordre et la chose eût été parfaite.

Pendant toute la semaine, Mgr voulut qu'il y ait prédication au Salut par les missionnaires: plusieurs y contribuèrent à la sueur de leur front, mais la facile éloquence de Mr Chauveau en fit les principaux frais à la vive satisfaction, j'allais dire au grand enthousiasme d'une belle assemblée dont le nombre toujours croissant a rempli de joie le coeur du préfet apostolique aussi bien que de tous les missionnaires.

Le dimanche de Laetare, nous nous rendîmes tous à une habitation des environs pour assister à une procession bien touchante des noirs: 1.200 à 1.500 s'y trouvaient réunis et dans une attitude de respect et de piété bien édifiante. La mission des nègres commencée il y a peu d'années offre du reste de bien grandes consolations par des succès à peine croyables. Nous avons joui plus d'une fois du spectacle si pieux de leur réunion dans l'église et si cet état de choses continue, il y aura certainement dans peu d'années un changement entier dans les moeurs

et l'état moral de cette classe nombreuse formée à l'image de Dieu comme nous-mêmes et par suite digne de toute la sollicitude du prêtre.

On nous a fait à Bourbon un accueil bien gracieux, accueil du reste que reçoivent tous les missionnaires de la part des familles chrétiennes de cette île. C'est la foi qui les guide, qui leur fait ouvrir les portes de leurs habitations aux missionnaires. Vous savez comme nous comment sont traités tous les membres de notre Société par les pieux fidèles; nous n'avons pour compenser que nos prières; nous les offrons de tout coeur pour les personnes hospitalières.

Nous devons quitter Bourbon demain 20 juin. Peut-être cette lettre vous parviendra plus tard que d'autres datées de Pondichery; voilà pourquoi Mr Chauveau avait annoncé ne pas devoir écrire d'ici; toutefois nous avons cru qu'une lettre datée de Bourbon serait toujours bien accueillie. De Pondichery, nous ne manquerons pas de vous faire parvenir de nos nouvelles.

Daignez agréer en finissant, l'assurance du profond respect et de l'entier dévouement avec lesquels nous avons l'honneur d'être

Monsieur le Supérieur, Messieurs

Vos très humbles et obéissants serviteurs

A. Daveluy missionnaire apostolique

.... Thivet missionnaire apostolique

Copie d'une lettre de Mr Daveluy à
Mr Libois, procureur à Macao
Hongkong 21 juillet 1845

Qui a Jésus a tout

Mon cher Père Libois

A peine arrivés à Hongkong, nous avons dû nous occuper de nos affaires; vous savez déjà par M. Legrand ce qui s'est passé pour le navire, où nous serons assez bien, je crois, pour 60 piastres par personne, mention faite du domestique. Il a fallu aussi s'occuper du changement de notre argent. J'ai été pour cela chez Matheson qui n'a voulu donner billet sur Changhai qu'à 5%. Le P. Antonio trouva cela bien cher et proposait d'autres moyens qui ne paraissaient pas trop s'accorder avec ce que vous m'avez dit, et Monseigneur y consentant, nous prîmes chez Matheson la lettre à 5%, *et la perte de qq. piastres pour la différence de poids*. De plus il refusa quatre piastres soit-disant fausses; le P. Antonio me les remplaça et garda les fausses pour les envoyer à l'occasion, puisque votre *scolidor* en répond. Quand tout fut terminé, Monseigneur fut effrayé de la perte qu'il fallut subir, mais la chose était faite, il faut en passer par là. Je lui ai parlé à Matheson ensuite de l'autorisation que vous désiriez avoir de faire tirer sur vous de Changhai, sans autre avertissement; il ne voulut y consentir que pour la somme de 3.000 piastres chaque année, disant ne pas avoir de grands fonds à Changhai, et je porte cette autorisation de lui signée à ses agents. Il veut là encore 5% et s'offre à donner comme à vous-même du Saisis. Vous pourrez en profiter ou ne pas en profiter ad libitum.

Il sera bon, je crois, que vous parliez au P. Antonio de ces échanges d'argent sur Changhai. Il croit pouvoir par les mexicaines ne faire presque aucune perte; il nous a expliqué cela au long après coup. A-t-il raison? je le désire, vous comprendrez tout cela mieux que moi; nous avons peut-être agi un peu vite, mais il fallait se presser, croyant partir plus tôt et puis il nous fallait du certain. Vous éclaircirez le tout pour une autre fois, et peut-être sera-t-on plus heureux que nous.

Si M. de Ferrière arrivait sous peu, je pourrais peut-être encore recevoir à Changhai les lettres qu'il m'apporte; veuillez les y faire parvenir de suite. En tout cas la route ne sera pas perdue, elles ne feront que monter plus haut.

Il est fort probable que je ne renverrai pas le dictionnaire Callery que j'ai emporté; arrangez cela comme il se fait habituellement.

Nous avons reçu aujourd'hui 22 juillet des lettres d'André. Monseigneur vous les envoie, je crois. Pour ce qui est des lettres d'Europe, on nous dit la malle arrivée depuis samedi et rien ne paraît pour nous.

Je crains de nouveau retard pour notre navire, le mauvais temps les empêche de décharger et toutefois, ce pauvre André attend et ne manque pas de soucis. Il paraît que nous aurons encore mille piastres à payer pour les bons Chinois. Si du moins nous pouvons entrer - A la grâce de Dieu. Tout le monde ici est bon enfant à l'ordinaire; mille amitiés à notre cher petit que je n'oublierai jamais et à nos autres confrères.

Tout à vous en Jésus et Marie

A Daveluy, missionnaire apostolique.

Copie d'une lettre de M. Daveluy à
M. Thivet, vice procureur à Macao

28 août 1845 Moutsie près Changhai *

Qui a Jésus a tout

Un petit mot à ce cher petit procureur, puisque Mgr se charge d'entretenir d'affaires le père Libois. Allez-vous me gronder, me lancer anathème, je l'ignore. Mais avant de condamner, écoutez. Je ne vous renvoie pas la petite malle; mais ne criez pas de suite après moi. J'ai soutenu à ce sujet avec Mgr Ferréol *une discussion* où le plus brave eût été presque désappointé. Je sortis vainqueur, je n'avais qu'une réponse: Elle n'est pas à vous et j'ai promis de la renvoyer. La cause était gagnée, mais voilà que maître André veut gratifier les chers procureurs de jolis cadeaux. Dès lors, il faut une grande malle, ils ne peuvent entrer dans cette petite caisse, que faire? Songez que je suis vis-à-vis des procureurs, il faut ou ne pas la renvoyer, ou faire payer pour elle, vide, un port de 5 ou 6 francs. Elle ne les vaut pas. Bref, je suis forcé de ne pas la renvoyer, étant obligé d'en envoyer une plus grande, et puis si malgré ma bravoure et toute ma bonne volonté, vous ne me donnez pas absolution complète, je suis obligé, pour ne pas me brouiller avec les procureurs, de vous autoriser à en faire une autre à mes frais. Tant de bonté de ma part vous a apaisé, je pars donc content puisque nous sommes bons amis comme toujours. Notre frégate est tout à fait prête; Mgr se dispose à loisir, André ne chante que départ et s'impatiente un peu. Je regarde tout et j'ai bien mon avis moi aussi, mais je le garde pour moi. Je crois cependant que dans deux ou trois jours nous quitterons Changhai sans barque chinoise, mais ce qui est mieux, sous la protection de Jésus et Marie et guidés par l'Ange Raphaël dont la frégate porte le nom, ayant été baptisée par les Coréens.

Un mot d'affaires aussi. Obligé d'emprunter mille piastres, je me suis adressé de préférence chez Mr Emson, agent de la maison Fax et Ramson. Mr Libois le connaît, il est fort bon enfant. Malheureusement, il va quitter et sera remplacé par je ne sais qui. Il y a du reste un commis dans la maison qui parle fort bien français. J'ai eu cet argent en gros saisis à trois et demi pour cent, payable à Hongkong, il ne veut pas de Macao. Je me suis arrangé fort bien avec lui. Chez Matheson, on voulait 5%. Par suite de cela je n'ai pas remis à l'agent de Matheson la lettre qui l'autorise à donner de l'argent sur la maison Libois à 5%. Au besoin, Emson prêterait, je le pense. Peut-être pourriez-vous arranger les choses avec la maison Fax et Ramson à Hongkong. Mgr de Bési connaît bien Emson. Définitivement, les piastres mexicaines ne sont pas encore très bonnes à Changhai; Mgr de Bési en a depuis un an dont il s'est seulement débarrassé il y a trois jours à cinq pour cent de perte. Souvent on ne trouve pas du tout. Par une circonstance extraordinaire, j'ai pu placer les 300 de Mgr Ferréol au pair, parce que Emson en avait besoin pour un paiement, mais il n'en voulut pas plus. Tout cela pour votre gouverne; Mgr de Bési voudrait qu'on ne lui envoyât jamais de mexicaines, cependant il pense que peu à peu elles auront cours dans ce pays.

Adieu, mon bon cher ami, priez pour moi dans votre retraite de Macao, j'en ai grand besoin et je compte sur le secours des amis. Amitiés franches et cordiales au P. Libois et autres confrères.

Tout à vous en Notre Seigneur

A. Daveluy missionnaire apostolique.

J'envoie une lettre pour Mr Vous la ferez passer par Suez, soit par la voie ordinaire, soit par Southampton, à votre volonté. Mais je désire positivement qu'il la reçoive le plus tôt possible.

Copie d'une lettre de Mr Daveluy
à Mr Libois à Macao

Kongtong 26 octobre 1845

Qui a Jésus a tout

Monsieur et cher confrère

Malgré tout, nous sommes en Corée, mais ce n'est pas sans peines, vous verrez dans ma lettre à M. Barran, que je laisse ouverte à dessein, qq détails sur nos aventures. Je passe à des choses utiles. La rupture du cable, au moment où nous devions aller à bord du navire chinois fut un vrai coup de Providence. Déjà, Mr Faivre m'avait offert d'y aller et sans consulter Mgr y avait répondu négativement, craignant que plus tard la barque coréenne ne se séparât forcément et nous abandonnât. Quand Mgr demanda, j'avais envie de rester, craignant toujours la séparation. Enfin, Dieu y mit la main et Mgr m'a déclaré ensuite que s'il avait pu monter à bord du navire chinois ou en trouver un autre, il n'aurait plus remis le pied sur la barque coréenne, n'y voyant aucune sûreté, mais se serait fait conduire à quelque port de Chine, pour de là, revenir à Changhai. Dès lors, jamais nous n'eussions vu la Corée. Oh! qu'alors je bénissais Dieu d'avoir rompu la chaîne même sans savoir si jamais nous arriverions.

Maintenant, il faut dire que l'expédition n'était pas très prudemment combinée; avant le départ d'André un payen qui avait vu leurs préparatifs extraordinaires se doutait, et dit après, que sans doute ce navire voulait aller très loin. C'était déjà très mauvais. Le retard de Mgr forçant le navire à une absence longue était un coup mortel, comme la suite l'a prouvé; on cherche maintenant ce navire absent depuis longtemps et si Dieu nous avait laissé entrer à la Capitale, tout était pris - hommes et bagages - Quant à un autre voyage, voilà mes opinions actuelles: Les navires coréens ne peuvent pas tenir la haute mer à cause de la hauteur des mâts, du peu de profondeur du navire et de la faiblesse du gouvernail. Nous n'avons eu rien qui approchât d'une tempête et nous n'avons pas pu tenir; il a fallu démâter, le gouvernail a été brisé et toutefois les mâts mis en Chine étaient moins élevés que les mâts coréens. Entrer avec des mâts coupés, comme nous l'avons fait, c'est exciter des soupçons et se faire interroger partout comme on l'a fait à notre égard, les Coréens, ne quittant pas les côtes, ne coupent jamais les mâts. Et puis des navires sans pont risquent trop de s'emplier. Ainsi, s'il n'y a pas des navires plus propres à la mer, je crois fermement que tenter de nouveau serait une témérité; nous en sommes sortis, mais comment?

Supposé que l'on peut tenter de nouveau, il faudrait nécessairement que les missionnaires fussent à Changhai à attendre afin d'être moins longtemps en route, ce qui est très grave en Corée, et puis j'aimerais mieux prendre un navire chargé. Il quitte la capitale pour se rendre à un autre port désigné et y vendre ses marchandises; il passe par Changhai, arrive à ce port, débarque les missionnaires, vend ses marchandises, retourne à la capitale et n'excite aucun soupçon, tandis que cette fois, notre plus grand danger actuel provient du navire et il est fort à craindre qu'il ne nous trahisse.

Il faudrait aussi ne pas attendre septembre, nous savons ce qu'est le vent de Nord-est. Les Coréens sont bien plus soupçonneux que les Chinois et devinent assez bien. Nous avons eu à ce sujet une vilaine histoire que je rapporte dans mon autre lettre et qui peut avoir des suites.

Le bon P. André est hardi, mais ne connaît pas beaucoup la prudence; il aurait pu, je crois, disposer bien des choses plus prudemment; je ne sais ce qu'il vous a écrit sur la Corée, mais la manière dont il m'a dit avoir recueilli les documents qu'il vous a envoyés, ne me donne

pas grande confiance en leur véracité. En attendant leur confirmation, je crois que vous devez y ajouter une foi non entière.

Pendant le mauvais temps, le bon Père n'a pas fait preuve de sang-froid. Les matelots et lui étaient tous frappés de stupeur et ne bougeaient pas, on ne pouvait qu'à grand'peine en obtenir les manoeuvres nécessaires: Ils semblaient tous, y compris le chef, avoir perdu la tête, et être abrutis; ils ne se sont remis qu'après avoir coupé les mâts.

Nos marchandises passent assez bien, surtout les toiles blanches, c'est un assez bon moyen d'entrer de l'argent. Mgr a déjà fait fondre une partie de l'argent chinois par un ouvrier chrétien, pour le convertir en barres coréennes, mais on y perd encore et de plus les Coréens reconnaissent encore qq. la fraude à la différence de l'argent.

Il n'y a pas persécution, mais je ne sais ce que Mgr compte faire pour les élèves, il ne m'en parle pas du tout, les communications avec une île coréenne ou chinoise ne paraissent pas possibles; Mgr doit cependant, je crois, faire examiner plusieurs lieux.

Le peu d'effets que j'ai apportés est bien assez, tout est suspect en Corée et Mgr m'a dit plusieurs fois que s'il avait connu le véritable état des choses, il aurait laissé la moitié de ses effets à Changhai, car nous avons une vraie cargaison. Dieu veuille que cela ne nous compromette pas.

L'étude du chinois est fort utile pour nous. Mgr a même écrit à Mgr Berneux de se livrer à l'étude des caractères. Le peu que je sais me rend des services énormes. J'ai heureusement apporté mes notes sur le catéchisme de Pékin et cela m'avance de plus de quinze jours. Le catéchisme de Corée est copié mot à mot sur celui de Pékin; un missionnaire qui comprend celui-ci se fera facilement expliquer celui-là par les catéchistes sachant le chinois et trouve de suite mille expressions pour parler; il y a toujours des catéchistes parlant un peu le chinois ou du moins sachant les caractères. Je puis me faire entendre du mien pour les choses nécessaires et c'est un immense avantage. Je ne sais si je vous ai parlé d'un dictionnaire anglais, japonais et coréen qui se vend à Changhai. J'avais dit au P. André qui savait l'adresse d'en acheter que je comptais vous envoyer comme utile à la procure et aussi à Lieou-Kieou. Selon son habitude, il a beaucoup parlé et n'a rien fait, peut-être le P. Gotteland pourrait vous en acheter; c'est sans doute imparfait, mais encore mieux que rien.

Vous savez sans doute aussi que Mgr de Bési a une petite imprimerie en caractères mobiles, qu'il a eue à Su-tcheou à un prix très modéré. Peut-être cela vous serait-il utile, c'est pourquoi je le notifie.

S'il faut en croire les bruits, et comment seraient-ils faux? deux navires anglais ont paru devant Kelpaert et ont jeté un peu de consternation à la cour de Corée. On dit maintenant ces navires dans le port de Kie Kin(?), Province de Tchulla, au sud de la Corée. On prétend que les navires européens peuvent facilement entrer dans ce dernier port, ainsi que dans celui où les Japonais font le commerce; il y a beaucoup d'eau. De même dans le port de iimg-Kiong(?) à l'embouchure du fleuve de la capitale et dans celui de Mai-Mieng un peu plus au nord-ouest que le précédent. De iing Kium à la capitale, il n'y a que huit lieues par terre, environ douze par le fleuve, mais nos navires ne peuvent remonter ce fleuve.

(ci joint le nom des ports en caractères chinois)

永南濟

宗陽州

Les Coréens prononcent iimg Kiung, Nai-mieng, Kio kiu

Pour l'état de notre mission, je dis à M. Barran tout ce que j'en sais, c'est-à-dire pas grand'chose. Le ministre Tchao, notre grand ami, est toujours au pouvoir; si nous avons la bastonnade ou plus, c'est à lui que nous en serons redevables. Qui ne l'aimerait, d'après cela.

Je suis (quelques mots manquent), mon cher Père Libois, en vous priant de présenter mes amitiés au cher petit Thivet, autres confrères et aux MM. de St Lazare. Si le P. Thivet écrit

à Bourbon, qu'il veuille bien me rappeler au souvenir des amis, je ne puis le faire. Mgr attend mes lettres. Adieu, priez pour nous, pour la mission; Vous n'êtes pas oublié.

Tout à vous en Notre Seigneur

A Daveluy missionnaire apostolique

Si j'ai la bastonnade, je me rappelle avoir promis tous les septièmes au profit des procureurs; je tiendrai parole. Mgr regarde nos chances comme assez probables. Attendons et nous verrons. Veuillez faire passer de suite en France ma lettre à Mr Jurines, par Southampton ou autrement, peu importe, et même si elle ne va pas dans un paquet pour notre maison, vous pouvez y joindre ma lettre à M. Barran.

A Madame la Supérieure des Dames Ursulines
à Roye (Somme)

Kongtong en Corée, fin octobre 1845

Qui a Jésus a tout

Mes bien chères Soeurs en Notre Seigneur

Grâce à vos prières sans doute et à celles de tant d'âmes qui veulent bien me porter intérêt, mes vœux les plus ardents ont été comblés: Je suis en Corée. Pendant un an d'attente à Macao, tout semblait disposé pour me faire partir ailleurs; malgré cela, j'ai toujours espéré, et enfin la bonne Mère a obtenu ce dont elle semblait me donner des gages depuis longtemps. Oh! Que vous devez remercier Dieu pour moi. Il vous souvient de ces jours où nous parlions de la Corée. Alors, vous m'avez promis un souvenir continué devant Dieu; je ne l'ai pas oublié et j'ose compter sur votre fidélité. De mon côté, je n'ai pas perdu de vue mes promesses. Comment vous raconter les prodiges de miséricorde que la main de Dieu a opérés pour me faire parvenir ici; les détails que j'ai donnés ailleurs seraient trop longs, toutefois il faut vous dire en deux mots, que nous partîmes sur un navire coréen incapable de tenir la mer. Anglais, Chinois et chrétiens, tous nous dissuadaient de ce voyage, mais n'ayant plus d'autre voie possible pour pénétrer en Corée, nous nous confiâmes entre les mains de la Providence et partîmes gais et contents. Il nous fallait des épreuves, elles ne manquèrent pas; pendant 15 jours nous ne fîmes qu'aller et venir. On partait, puis le mauvais temps nous forçait de rentrer au port. Enfin, nous allâmes en pleine mer, le mauvais temps, *le vent*, impossible de retourner, notre navire ne peut plus tenir, il menace de chavirer, nous sommes obligés de couper les deux mâts et de nous laisser porter au gré des flots. Ballotés en tous sens, nous n'avons d'espoir qu'en Dieu. On vient nous annoncer que le gouvernail est totalement rompu, il n'y a donc plus de ressources. Ainsi fûmes nous pendant plus de 24 heures. Alors la mer se calma, nous repêchâmes nos mâts et les remîmes en place, on refit un gouvernail tel quel, puis après trois jours on repart. Quelques heures plus tard la mer menaçait encore et sur les minuit, on abat à nouveau le grand mât. Toutefois, cela n'eut pas de suites. Nous nous croyions près de la Capitale de la Corée. On aperçoit des îles et les chants de victoire se font entendre, vrais chants de matelots sauvés du naufrage. Mais Dieu voulait encore nous éprouver un peu. En approchant, on s'informe et voilà qu'au lieu d'être à la capitale, nous sommes au sud de la Corée, près de Quelpaert, à plus de cent lieues de cette ville. Quelle nouvelle! Toutefois, il faut avancer. Nous nous engageons par des chemins inconnus à travers des îles sans nombre; sans cesse il faut demander la route, et au milieu des rochers dangereux, Dieu nous sauve de tout accident. Désespérant d'aller à la capitale, nous débarquons à environ soixante lieues de cette ville et, Oh! Providence divine! là nous apprenons que des recherches se font à la capitale pour trouver notre navire: sans le mauvais temps, nous étions saisis immédiatement à notre arrivée.

Maintenant, je suis caché dans une petite chrétienté retirée dans les montagnes, il n'y a pas persécution pour le moment, mais notre présence une fois connue, elle est indubitable; et nous ne pouvons dissimuler que les Coréens sont très habiles dans leurs perquisitions. Ainsi nous voilà à la grâce de Dieu tout à fait, je suis plus heureux et plus content que jamais, bien portant, tout disposé à administrer les chrétiens sitôt que je saurai la langue. Oh! que de bien à faire, que de ruines à relever, que d'âmes à sauver si Dieu nous permet de travailler quelque temps. Si au contraire, il veut nous accorder la couronne, quel beau jour et que d'actions de grâces il exigera de votre part pour compenser ce que je ne pourrai faire.

C'est assez, mes chères Soeurs, je ne sais rien de nos chrétiens et partant, je ne puis rien vous dire; je n'aurai pas de plus grande joie que d'apprendre la petite communauté de Roye

en bonne voie de salut, conservant l'esprit de Notre Seigneur, et procurant le bien dans les âmes qui lui sont confiées. La croix est une chose précieuse si le bon Dieu veut la donner en partage, ne la refusez pas, portez-la généreusement; que de pierres précieuses elle ajoutera à votre couronne. Que l'esprit de patience, de charité et d'abnégation totale se répande parmi vous toutes, mes bien chères Soeurs, et Notre Seigneur habitera au milieu de vous. La bonne Vierge Marie a pour vous, vous le savez, des soins tout spéciaux, elle vous aime, elle vous chérit, aimez-la donc toujours, faites-la chérir des enfants qui vous sont confiées et tout ira bien.

Je vous quitte, mes bien chères Soeurs, et vous laisse entre les bras de Jésus et Marie qui vous aiment tant, c'est dans l'union de ces saints Coeurs que je désire un petit souvenir devant Dieu pour qu'il ait pitié de nos misères. Croyez moi à jamais votre tout dévoué serviteur en Notre Seigneur

A. Daveluy, missionnaire apostolique en Corée

Veillez à l'occasion me rappler au souvenir de ces Messieurs, auxquels je n'écris pas cette fois. Je pense souvent à toutes les communautés de Roye, à la Confrérie du St Coeur de Marie, et à toutes les bonnes âmes qui veulent bien me porter intérêt et prier pour moi. Demandez leur de continuer cette bonne oeuvre, j'en ai un pressant besoin plus que jamais.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à Mr Libois

Corée 1845
Reçue le 11 avril 1846

Monsieur et cher confrère,

Du fond de ma solitude, j'ai quelquefois la mémoire courte et j'ai oublié de vous demander, si vous les trouvez: le Traité des Indulgences, vol. in 18 et les feuilles d'érection d'archiconfrérie du St Coeur de Marie. L'un et l'autre a sans doute été oublié par moi et doit se trouver parmi mes quelques effets. Peut-être aussi les ai-je égarés en route. Dans ce cas le cher Mr Thivet voudra bien m'envoyer deux ou trois de ces feuilles pour l'érection des confréries - il n'en use pas sans doute - et ici, elles seront peut-être utiles. Je désire que ce petit mot arrive à temps chez Monseigneur pour partir avec le reste, car maintenant plus d'occasion avant un an sans doute. Veuillez bien envoyer encore à l'adresse de M. Jurines le petit mot inclus pour ma famille.

Tout à vous en Jésus et Marie

A. Daveluy, missionnaire apostoliqueost en Corée

Monsieur et cher confrère

Il est une chose sur laquelle je vous prie de fixer votre attention: ordinairement, les lettres que je reçois sont d'une date très ancienne, les unes de deux ans, les autres même de trois; c'est un inconvénient assez grave et auquel, ce me semble, il est facile de remédier. Pour cela vous n'avez qu'à vous souvenir que notre courrier coréen entre en Chine avec l'ambassade au mois de décembre et en revient au mois de mars, et à prendre vos précautions pour que les lettres arrivent à temps au Leao-tong. Je prie Mr Barran de m'expédier les lettres par Suez en l'avertissant que notre mission supportera les frais de poste; je vous prie aussi d'expédier par la même voie celles que j'écris en France. Il se rencontre quelquefois qu'avec toutes les précautions prises, il arrive encore du retard; à cela pas de remède. Que faire alors? On se console.

Envoyez-moi je vous prie, une bonne montre à réveil, et cela le plus tôt possible. Si vous ne l'aviez pas à Macao, vous pourriez la demander vite à Paris.

Je viens d'apprendre une nouvelle que je ne garantis pas, je crois même qu'elle est fautive: c'est égal, je vous la donne telle quelle. Dès qu'on a appris l'arrivée des Français, il y eut un conseil des ministres pour délibérer sur ce qu'il fallait faire: l'un d'entre eux fut d'avis de massacrer les Européens; son avis ne passa pas. Les autres jugèrent qu'il valait mieux consulter l'Empereur dans les conjonctures présentes. On envoya donc à Pékin, et l'Empereur répondit qu'on perdrait son temps et sa peine à batailler avec les Européens, qu'il fallait permettre la religion Chrétienne et qu'on jouirait de la paix.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à Mr Jurines

Province de Tchong-kiang en Corée fin février 1846

Qui a Jésus a tout

Monsieur et bien cher confrère,

Hier, profitant de quelques jours de repos, j'écrivis à une de mes soeurs quelques détails sur notre pauvre chrétienté; bien entendu vous pouvez en prendre connaissance. Aujourd'hui, je voulais préparer une belle épître à votre adresse, comptant la faire partir en l'an 46, 7, ou 8, et voilà que j'hésite. La ferai-je ou ne la ferai-je pas? Pourquoi donc? C'est que ce matin on m'annonce que le secret de notre présence est dévoilé et par suite, selon toute probabilité, jamais cette lettre ne vous pourra parvenir. Mais n'importe. Je me délasserai quelque peu auprès de vous, qui avez su si bien me comprendre et puis, à la grâce de Dieu.

Je veux vous mettre au courant de ce qui s'est passé depuis deux ou trois mois. D'abord il faut démentir ce que nous avons avancé sur la foi des Coréens; ils ont prétendu que l'on était à la capitale en recherche de notre navire; Le P. André, après avoir pris information, n'a rien vu de tout cela. C'est un conte que la timidité a enfanté dans leur imagination. Nous avons été fort tranquilles jusqu'à ce jour. Dieu veuille que la nouvelle de ce matin se démente de même!

A peine arrivé, je fus envoyé comme je l'ai remarqué ailleurs, dans une chrétienté, pour apprendre. Je me mis en quatre pour tâcher d'attraper le fil de leur langage et après sept semaines, je pus entendre les confessions suffisamment pour administrer. Joignez à cela quelques malheureuses leçons sur le ..illis... au milieu des bouleversements, maux de mer, malaises, etc et nous aurons encore environ deux mois d'apprentissage. Me voilà donc à la besogne, mais mon pauvre sire, comprenant à peu près, compris beaucoup moins, n'importe, il suffisait pour pouvoir remettre tous les péchés; j'ai administré ainsi environ soixante chrétiens des environs.

Puis un ordre de Sa Grandeur me fit faire halte: avant de se lancer en pleine campagne, Monseigneur voulait s'assurer du secret de notre présence. Ce fut le jour de l'an que carte blanche me fut donnée. Aussitôt de me mettre en campagne, disons plutôt en montagnes. Figurez vous que ce pays, dans les parties qui m'avoisinent, et à peu près toute cette province, n'est autre chose qu'une suite de montagnes plus ou moins mal boisées, puis dans les vallées on cultive ce que l'on peut. Nos chrétiens, comme vous l'aurez vu ailleurs, ont toujours des localités distinguées. Si un lieu se trouve hors des montagnes, presque à coup sûr, ce n'est pas un village chrétien. Il faut donc aller, disons mieux, grimper de montagnes en montagnes et courant après les brebis, leur administrer remèdes pour le passé, fortifiants pour l'avenir; Pour vous donner une idée de la dispersion des chrétiens, je vous dirai que pendant environ 50 jours, j'ai dû courir dans vingt cinq localités pour administrer des fidèles répandus dans trente ou trente cinq endroits. Je ne compte pas quelques personnes isolées. Aussi suis-je toujours en courses, deux, quatre, six et huit lieues sont mes courses ordinaires, les distances plus considérables sont rares pour le moment. Arrivé dans une chrétienté, souvent, je ne dois rester que vingt quatre heures, vu le petit nombre de fidèles. Je dois donc entendre les confessions immédiatement, puis ensuite faire les cérémonies de baptême ou administrer ce sacrement successivement aux adultes et aux enfants; Cérémonies fort longues et assez fatigantes. Quand tout est fini, il est bien tard, il faut réciter le bréviaire, puis me rappelant la maxime de St François de Sales qu'il ne faut pas remettre au lendemain ce que l'on peut faire le jour même, je récite en l'honneur de Marie, ma bonne Mère, le chapelet. Elle me pardonnera bien d'avoir sommeillé plus d'une fois pendant ce temps, la nature a ses droits contre lesquels nul remède. Enfin, je dors jusqu'au matin, c.à.d. que

de bonne heure, il faut célébrer la Ste Messe, donner la communion aux chrétiens, puis la confirmation, puis les cérémonies de mariage, puis agréger au St Rosaire et donner le St Scapulaire.

Comprenez-vous que le temps doit passer vite et je n'ai pas énuméré les examens des catéchumènes que je fais pendant mes repas et la solution des difficultés sans nombre relatives aux mariages, et enfin mille incidents journaliers. Il faut user de ruse pour réciter le bréviaire, faire un peu d'oraison, lire quelques-unes des paroles de vie contenues dans le Saint Evangile, et prendre quelque repos après le repas.

Voilà ma vie, plus de la moitié des stations s'est faite en un seul jour, sept ou huit malades sont venus compléter la beauté du tableau, quelques-uns sont morts avant mon arrivée, d'autres m'ont fait courir fort loin pour des bobos, pardonnez l'expression.

Aujourd'hui je me repose et dans deux jours je me remets en campagne, toujours sous l'égide de mon grand chapeau de deuil, que Monseigneur appelle le manteau des fées, rendant invisibles ceux qu'il couvre.

Qu'ai-je vu pendant ces deux mois? Environ sept cents chrétiens, bien pauvres, bien misérables, ayant de grandes plaies au moral, mais enfin ayant, je le crois, bonne volonté; des peines, il y en a de grandes, je m'y attendais. Comment panser sans peine des plaies de sept ou huit ans, et Dieu sait ce que vaut une année de persécution. Des consolations, j'en ai eues aussi et de bien grandes. Ici, ce sont de vieux soldats de Jésus-Christ que la persécution n'a pas ébranlés, là c'est une veuve qui a vu mourir son époux sous le fer des bourreaux, plus loin des orphelins: les père et mère ont eu la couronne du martyr; aujourd'hui, c'est une jeune fille qui raconte les supplices de ses frères ou autres parents, elle n'en a pas été ébranlée. Toujours ce sont des chrétiens qui repentants de leurs fautes, pleurent de joie à la vue de (celui) qu'ils attendent depuis si longtemps et quand le moment de la séparation est venu, c'est une famille à laquelle il faut s'arracher, des pleurs, des gémissements. Hélas! peut-être, de leur vie, ils ne reverront le Père pour soulager la conscience et s'unir à leur Dieu. Comprenez-vous cette suite d'émotions vives, trop vives pour mon pauvre coeur. Plusieurs fois, j'ai fui comme à la dérobée pour éviter ces moments pénibles et surtout dangereux. L'apparition d'un payen dans ces moments, compromettrait tout.

Je n'ai pas dit toutes mes consolations. Un des beaux côtés est celui des nouveaux chrétiens. La grâce toute puissante de Dieu sait appeler ses élus. La persécution n'a pas arrêté les conversions, l'absence de pasteur n'a pas empêché chaque année nombre de catéchumènes de venir se joindre au petit troupeau pour partager ses croix, ses souffrances, mais aussi ses espérances. Or je baptise beaucoup de ces nouveaux frères et ce n'est pas sans émotion. J'aime surtout interroger les pères de famille avant le baptême, j'aime leurs réponses vives et pleines de foi; ils ont quitté une vie douce et agréable pour s'assurer une autre vie plus heureuse, les autres avant même leur baptême ont déjà subi quelques persécutions. Quelques uns arrivent à la onzième heure; ce sont des vieillards qui ayant entendu parler de notre Sainte Religion ont voulu conserver au moins au bon Dieu quelques années d'une vie qu'ils voient s'échapper chaque jour, dans l'attente du bonheur sans fin.

Il me souvient d'une soirée de bien douce mémoire. Deux familles bien élevées devaient recevoir le baptême. Cinq adultes, un enfant, puis un jeune garçon de sept ans que son intelligence ouverte me rendit bien intéressant. Ce charmant enfant répondait parfaitement à toutes mes questions, avant, pendant et après la cérémonie. Je l'ai admis aux cérémonies des adultes. Toute cette famille comprenait fort bien notre Sainte Religion et depuis un an seulement ils sont catéchumènes; Que de pleurs se sont répandues devant le saint autel, quelles ferventes prières, quelles consolations ensuite quand je les ai admis au banquet eucharistique! La foi vive était peinte dans tous leurs traits. Je pensais à ma bonne famille en un jour de communion générale, je pensais à vous, et j'aurais voulu vous faire partager mon bonheur.

Ne croyez pas que ce soit le seul exemple, il s'est représenté bien des fois; la grâce agit plus vivement dans ces nouveaux fidèles et Dieu récompense les sacrifices qu'ils doivent toujours s'imposer avant le baptême. La vue de nos chrétiens me fait toujours impression, je les vois toujours à la veille de la persécution. De jeunes époux que la religion a unis depuis peu de temps devant peut-être sous peu de jours partir avec leurs petits enfants sans avoir d'autre espoir que la promesse de celui dont la main nourrit les oiseaux du ciel. Aujourd'hui, ils sont gais et contents, vieillards aux cheveux blancs, enfants, mère de famille, et si je parle de persécution, ils semblent vouloir chanter le Nunc dimittis avec le Saint Vieillard Siméon; au moins, disent-ils, nous mourrons contents, nous avons vu le Père, nous nous sommes réconciliés avec le bon Dieu. Vienne la persécution, après cette vie, il y en a une autre, moins éprouvée, moins malheureuse. Il faut vous avouer que quand je suis avec ces pauvres chrétiens, je suis presque toujours content et heureux. Quand le soir, je suis avec vingt ou trente personnes entassées autour de moi, dans une pauvre cabane, souvent je n'ai pas le courage de quitter la conversation; elle se prolonge et jamais ce n'est assez. J'écorche phrases et paroles, je mêle chinois, coréen, barbaresque, que sais-je? Ils comprennent ou ne comprennent pas, mais enfin ils sont contents et moi aussi; je fais interpréter les choses nécessaires et pour le reste, l'un en saisit la moitié, un autre le quart, beaucoup fort peu de choses, c'est le cas de le dire: Attrape qui peut. Bien habile qui comprendrait tout ce jargon.

Enfin j'ai peur de vous fatiguer, c'est presque du bavardage, qu'en pensez-vous? - Pardonnez-moi, Monsieur et cher confrère, je suis heureux en ce moment en pensant à vous, en causant avec vous; c'est comme une réminiscence des moments passés dans la petite chambre, il faut cela au missionnaire isolé et je comprends mieux que jamais l'avantage des parties de blagues tant vantées par le P. Charrier. J'ai fini pour cette fois du moins, et si Dieu nous prête vie et liberté, ce ne sera pas la dernière.

Agréez l'assurance du respect et du dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur et cher confrère, votre très humble serviteur.

Ant Daveluy missionnaire apostolique.

A Mr Jurines, directeur au Séminaire des Missions Etrangères à Paris

Eurikol 15 juillet 1846
forteresse en temps de persécution

Qui a Jésus a tout

Monsieur et bien cher confrère

Amico fideli nulla est comparatio, m'écriviez vous un jour. Que vous m'avez donc bien compris. Après un tel exorde, me serait-il possible de ne pas satisfaire à vos désirs? Vous voulez quelques notes sur la Corée; songez-vous que c'est un ouvrage tout entier qu'il faudrait et qu'attendre d'un pauvre missionnaire ayant passé seulement dix mois dans ce pays et au milieu de très nombreuses occupations? N'importe, à l'amitié il faut faire droit. Je donnerai peu, très peu, très incomplet, très incorrect, très embrouillé; peut-être contre ma volonté y aura-t-il quelqu'erreur; mais il faut de suite ou jamais, demain peut-être, je serai pris. Eh bien donc, de ma prison d'Eurikol, je commence.

La Corée est un petit royaume dont le nombre d'habitants ne nous est pas exactement connu, mais tout me porte à croire sa population plus nombreuse que ne le marquent nos livres européens. Quelques-uns la portent à une dizaine de millions, cela pourrait être. Voici ce que je trouve dans un recensement de 1793. Je n'en ai que des fragments: à la capitale, 43.911 maisons, 190.027 habitants; en province, 1.693.414 maisons, 7.152.334 habitants. Total: 1.737.325 maisons, 7.342.361 habitants. On dit que beaucoup ne sont pas comptés, toutefois, je ne pense pas que les omissions puissent faire monter le tout à dix millions. Le même recensement donne: Vieillards pauvres soutenus par le roi: 450. On leur donne chaque année, aux octogénaires, 5 mesures de riz, deux de sel et trois de poisson; aux septuagénaires 4 mesures de riz, 2 de sel et 2 poissons. La mesure dont il est parlé ici peut nourrir un vieillard environ dix jours. Un recensement récent dont j'ai quelques notes sous la main est tout semblable, à la différence de 14 individus. Il divise ainsi la population: Hommes, 3.596.380; femmes, 3.745.431. Plus tard, peut-être, je pourrai me procurer un recensement complet.

Ce royaume se gouverne par lui-même et est indépendant. Doit-on le regarder comme relevant de la Chine? Je n'ose le décider. Chaque année, une ambassade solennelle se rend à Pékin à deux époques: Une première fois pour chercher le calendrier, puis une autre au premier jour de l'an pour rendre ses devoirs et offrir des présents au grand Empereur du Céleste Empire. Quelle est la portée et la nécessité de ces ambassades? J'avoue mon ignorance pour le moment. P. André soutient son indépendance absolue. J'avoue pour moi que je suis porté à le croire tant soit peu dépendant ou vassal, et un fait que je rapporterai plus bas semble le prouver. Mais au fond, dans l'administration, la forme de gouvernement, il est libre et ces marques de sujétion ne tirent pas à grande conséquence.

La Corée se divise en huit provinces dont les noms suivent:

- 1° Hang-kieng, capitale Ham-heung.
- 2° Piengn-an, cap. Piengn-hang.
- 3° Hoang-hai, cap. Hai-tseu.
- 4° Kang-houen, cap Houen-tseu.
- 5° Kiang-ke, cap. Han-iang ou Seoul, capitale de tout le royaume.
- 6° Tsong-tsiang, cap. Kong-tseu.
- 7° Kieng-sang, cap. Tai-kou
- 8° Tseulla, cap. Tsien-tseu

Ces provinces sont à peu près situées dans l'ordre marqué en marge et au moyen d'une carte, il vous sera facile de les reconnaître. Les deux provinces du nord sont de vastes forêts très peu habitées. Les quatre les plus au sud sont les plus fertiles et aussi les plus habitées.

L'administration ne me semble pas trop mal combinée. Le roi a un pouvoir absolu. Dernièrement, on prétend qu'il commanda à un de ses ministres de se tuer. Celui-ci ne put désobéir, prit du poison et mourut. Il y a ensuite trois grands ministres, puis six ministres inférieurs. Chacun a sa partie spéciale. Puis enfin, viennent les gouverneurs de province. Chaque province en a un résidant à la capitale de cette province. Elles se divisent en arrondissements administrés eux-mêmes par des mandarins subalternes, résidant à la ville. En Corée, les résidences de mandarins portent seul le nom qui répond à notre terme de ville: il y en a en tout 361, une par chaque arrondissement; Toutes les autres localités prennent un nom générique répondant à notre nom bourg ou village. Quelquefois elles sont plus importantes que la ville, mais peu importe.

Il y a en Corée deux partis qui se disputent les ministères et autres charges, mais bien entendu la politique ne change pas. Leur seul but est de se supplanter pour avoir honneurs et pécune. L'un est connu comme Modéré. C'est le parti Sipai. L'autre est méchant et redouté: ce sont les Piokpai.

Quelle est l'origine de ces deux partis? Voici ce que rapportent les Coréens à ce sujet. Il y a environ 80 ou 100 ans, un vieux roi n'avait pas de fils pour lui succéder. Sur ce, les grands du royaume furent partagés: les uns voulaient couronner de suite le frère du roi, c'étaient les Piokpai, les autres préféraient attendre et voir si le roi ne pourrait pas avoir d'enfant. Les Piokpai envoyèrent secrètement des couronnes (*il faut sans doute lire courriers*) à Pékin pour avertir le grand Empereur et faire ensuite couronner le frère du roi (Ceci semble dénoter quelque dépendance de la Chine). Mais les Sipai avertis à temps firent poursuivre les courriers: ils furent rejoints sur le territoire coréen et décapités. Toutefois, le vieux roi mourut sans héritier. Le frère fut couronné et le mauvais parti qui avait voulu le couronner d'avance eut le dessus. Ce prince avait un fils très bon, aimé de tous et doué d'une force extraordinaire. Les Piokpai au pouvoir alors, redoutant sans doute son influence, persuadèrent au roi de le faire mourir; après longue résistance, il y consentit et en donna l'ordre; mais aucun satellite ne voulut s'en charger. Le fils docile aux ordres de son père s'offrait à la mort et personne ne voulait lui donner la coupe. Enfin on persuada au roi de faire faire un grand coffre en bois et ordre fut donné au fils de s'y mettre, puis on l'y enferma et après quelques jours il mourut. Mais depuis cette époque, les deux partis restèrent divisés et se rendent mutuellement la haine qui se succède dans la famille. Les Piokpai furent toujours considérés depuis comme de méchants hommes et les Sipai sont plus aimés. Aujourd'hui, le parti modéré a, dit-on, plus de partisans et est au pouvoir. Lors de la dernière persécution, le mauvais parti était en place. Voilà de l'histoire coréenne, on assure le fait.

Reprenons: La police, quand elle est mise en activité, fait preuve de sagacité. Il est assez rare qu'un coupable échappe aux perquisitions, pourvu qu'il soit recherché. Chaque mandarin a des satellites en assez grand nombre. Les uns font le métier de gendarmes, d'autres le servent à la maison, d'autres enfin l'accompagnent quand il sort. Dans les affaires graves, telles que la recherche d'un étranger, le roi envoie dans les provinces une foule d'autres satellites, souvent déguisés pour assurer le succès des perquisitions.

Il y a aussi en Corée des militaires; cela peut, au besoin, former une armée respectable sans aucun doute. Tenez-vous sur vos gardes: Elle pourrait faire une descente en France. On la dit forte de 10.000 hommes. Plus tard, j'espère avoir des détails sur les tourlourous coréens.

Les différents genres d'impôts sont perçus à époque fixe et des registres assez en ordre, dit-on, en font foi. Toutefois, sur cet article, il y a beaucoup d'arbitraire de la part des mandarins. J'en ai des preuves. Ces impôts sont sur le territoire, peut-être sur quelques professions; ce sont des droits de vente pour certains objets, à peu près nos octrois; et grâce de détails, ma science est à bout.

De temps en temps, Sa Majesté envoie des inspecteurs souvent en secret afin de surveiller la conduite des mandarins et des sujets; Malgré cela, des abus énormes, que l'on ne connaît pas ou souvent que l'on n'ose réprimer. Quand la conscience n'est pas là pour mettre un frein, les règles extérieures sont bien peu de chose. Souvent, les grands et les mandarins se donnent la main pour couvrir leurs crimes, leur dépravation. N'est-ce pas ainsi partout? Mais jugez de ce qui doit avoir lieu dans ces pays barbares où la force matérielle est la seule loi, où on ne rougit pas du crime, où enfin le seul intérêt est le mobile de tous sans exception. On ne connaît même pas l'amour de la patrie. Quand Dieu permettra-t-il que nous ouvrons les yeux à tant de pauvres aveugles?

Les villes dont le nombre est de 361 ne sont composées que de cabanes en terre comme les villages; elles sont un peu plus élevées et moins sales. Voilà toute la différence; la toiture est en paille; ils se servent à ce effet de la paille de riz qui est très forte. Les toitures en tuiles sont très rares. Je n'ai pas vu une seule maison ayant même un premier étage. Les Coréens disent qu'il y en a à la capitale, mais peu. Tout a un aspect triste et pauvre, même dans la noble ville royale, au rapport de Mgr.

Ce qu'il y a de mieux sont les maisons du diable ou des dieux, mais à l'extérieur du moins, c'est peu de chose. Cela n'approche pas d'une belle maison chinoise.

La Corée n'a pas un grand commerce. On peut dire qu'en Corée, rien ne se vend, sinon aux foires ou marchés. Elles ont lieu dans différentes localités réparties sur tout le royaume et assez rapprochées. Des tentes sont préparées pour les marchandises; Ces marchés se tiennent dans chaque endroit tous les cinq jours, mais les endroits rapprochés ne l'ont pas au même jour, en sorte qu'en faisant de longues courses, on pourrait absolument aller tous les jours à quelque marché.

Les routes, s'il faut en croire le langage commun, se divisent en 3 classes. La 1ere, que je traduis par route royale. Elle a généralement une largeur suffisante pour quatre hommes de front. Elle est, comme toutes les routes, bonne ou mauvaise, selon le temps et les époques. Les voitures n'ayant pas cours dans ce pays, du moins en province, ces routes sont suffisantes pour cheval et piéton. Mais il arrive fréquemment que tout à coup elles se trouvent diminuées des trois quarts par quelque pierre ou roche; or, même sur les routes royales, on ne fait pas disparaître ces inconvénients; souvent, il faut grimper sur ces roches d'une manière fort peu commode au risque de se casser le cou ou de tomber dans les fossés qui avoisinent. Toutefois, aux environs de la capitale, les routes sont un peu mieux entretenues et il y en a une fort belle qui conduit du palais royal aux tombeaux des rois ou du roi précédent.

La 2de classe sera celle des grandes routes. Leur largeur, beauté, commodité varie tous les quarts d'heure. Quand je ne vois plus qu'une mauvaise ...illis... sente, je demande si c'est encore la grande route, on répond affirmativement; le tout est de s'entendre. Pierres, rochers, boue, ruisselets, rien n'y manque. C'est à ravir. Mais que dire de la 3eme classe, large d'un pied, plus ou moins, visible ou non selon la sagacité du guide, souvent couverte d'eau quand c'est dans les rizières, en pente de précipice quand c'est dans la montagne. Voilà mes routes de prédilection, mon pain quotidien, véritables chemins de fer. Ici, je ne ferai pas mention de pierres, roches: il n'y a guère autre chose. C'est le fond de la route. Toutefois, grâce soit à la prudence du grave sénateur, soit à la bonté du jarret, soit à la 3e jambe dont j'use habituellement, je ne me suis pas encore cassé le cou, ni brisé les jambes. Pour les quelques chutes, ne les mentionnons pas, on rirait de moi.

Pour les ponts, 3 espèces à ma connaissance: La 1ere, c'est qu'il n'y en ait pas. La 2de se forme de quelques grosses pierres jetées de distance en distance. C'est la plus commune. La 3e se forme de pieux fichés dans l'eau et recouverts de terre. C'est passable, mais souvent bien à jours. Quand l'eau est abondante, ce qui est fréquent en été, tous les ponts sont emportés ou recouverts et laissent au voyageur le plaisir de se rafraichir au passage, pieds, mollets, cuisses, etc..(à la lettre). Les grands seigneurs comme votre serviteur, passent sur le dos de leur guide.

J'oubliais les ponts de bateau, c.à.d. un bateau: les fleuves considérables se passent ainsi. Puis il y a à la capitale un pont en pierre, magnifique sans doute et assurément la 36e merveille du monde.

Inutile de vous dire que la plus grande partie de la Corée est en montagne. Vous savez cela. Ce ne sont pas des Pyrénées, mais c'est bien raide et quelquefois assez élevé. Experto crede Roberto. Ces montagnes sont ordinairement recouvertes de bois; Quelques-unes forment d'assez belles forêts. D'autres ne sont guère que pierre et roche, une entre autres très élevée toute formée d'énormes rochers. Je l'ai nommée la montagne rocheuse. Quelques arrondissements font exception et laissent au Coréen la consolation de savoir à peu près ce que c'est qu'une plaine. J'en ai vu extrêmement peu, car les 8/10 de mes chrétiens sont dans les montagnes. Les provinces où je n'ai pas été ont encore au dire des Coréens, de plus nombreuses et de plus hautes montagnes.

Les grands cours d'eau ou rivières navigables sont très rares en Corée. Quelques fleuves seulement reçoivent les bateaux et cela dans un cours fort restreint. Aussi presque tous les transports se font à dos d'hommes ou sur des boeufs et des chevaux.

La maison coréenne, dans toute sa simplicité et pauvreté n'est pas trop mal combinée: quelques arbres, de la terre, de la paille, rien de plus n'entre dans sa construction. Elle est toujours un peu élevée au dessus du niveau du terrain. Cette élévation sert à pratiquer des conduits souterrains pour la fumée; car la cuisine se trouve à une extrémité et la fumée de leurs grands fourneaux doit passer sous l'habitation pour en chauffer les appartements et les tenir sains. Toutefois, cette règle souffre qq. exceptions, surtout à la capitale. En hyver, c'est assez commode. Par ce moyen, je n'ai pas du tout souffert du froid, mais en été, quel supplice! Pour parer à cet inconvénient, les Coréens, en été, mangent et couchent dehors et entrent à peine dans la maison. Les riches ont des chambres d'été.

Les maisons ordinaires de nos chrétiens ou des payens peu fortunés ont une ou deux chambres contiguës, rarement trois, puis la cuisine plus ou moins ouverte à tous les vents. Ils ont toujours soin de faire beaucoup dépasser la toiture de tout côté, cela forme de petites galeries ouvertes, d'une grande commodité. Ils y rangent beaucoup d'objets et souvent, on s'y repose volontiers. Cette description de la maison coréenne vous en donnera une bien faible idée. Telle qu'elle est, elle a l'avantage de faire éviter l'humidité et les pauvres y souffrent peu du froid. De plus les petites galeries sont d'une utilité journalière. A l'intérieur, c'est nu, tout à fait nu. Les riches seulement font recouvrir de papier blanc les murailles à l'intérieur et quelquefois à l'extérieur. Le plancher ordinaire, c'est de la terre; à la capitale, il y a quelquefois de vrais planchers. Quelques nattes plus ou moins bonnes recouvrent la terre et chacun s'assoit sur la partie que la nature a disposé à cet effet. Chez les pauvres, ces nattes sont souvent plus sales que la terre même. De gros bâtons traversent l'appartement dans le haut et servent à poser les différents objets ou habillements rangés dans des toiles, caisses ou dans rien. Les riches et les bourgeois de la capitale ont de petites armoires, peut-être quelques meubles, j'ignore. Le lit est tout trouvé: au lieu de s'asseoir, on s'étend, puis on dort. Encore ici on dit la capitale plus civilisée, mais j'en doute. Les Coréens sont fous de leur capitale, tout y est beau, riche, commode, menteries sur menteries. Mgr n'a pas vu toutes ces merveilles; c'est seulement un peu mieux qu'en province. Du reste, la maison coréenne est sombre, sale, d'un aspect misérable et très riche en vermine de toute grosseur et de toute qualité.

L'habillement est comme chez tous ces peuples, d'une ampleur remarquable. Il se compose d'une veste en toile servant de chemise, puis d'un immense caleçon. Des chaussettes en toile recouvrent les pieds. Puis selon le rang et la fortune, on revêt une seconde veste et un second caleçon. Puis une espèce de redingote; le tout en toile, toile bourrée de coton en hyver. Pour sortir, il faut de plus une espèce de grande lévite qui pour un noble doit avoir des manches dans le genre de celles des rochets romains. Une espèce de guêtres empêche les larges pantalons

de ramasser l'eau et la boue. Tous ces habillements sont en toile blanche, sauf très rares exceptions et exigent, pour être entretenus propres un entretien épouvantable.

Les femmes revêtent les chaussettes et les caleçons comme les hommes. Le haut est couvert par une petite veste, malheureusement un peu courte; puis le bas revêt une large jupe. Cet habillement serait convenable si la veste ne s'ouvrait trop facilement. Pour les grandes, j'ignore, mais ce doit être dans le même genre.

La couleur blanche est pour les femmes aussi d'un usage continuel, les enfants et les femmes mariées portent cependant à leur gré la jupe de couleur différente; mais une vieille ou une veuve ne peut absolument revêtir que le blanc et la toile grise. Inutile d'ajouter que tous ces habits ont la forme grossière; la couture n'en est pas mal.

Les souliers sont en paille; c'est le plus commun; ou en ficelle; c'est à ravir pour la beauté, la solidité, la commodité. Les cailloux pénètrent facilement et on a soin de laisser au bout un trou pour maître-pouce, afin que, si l'on vient à heurter, le pied ne perde rien de la force du coup. Quand il y a de l'eau et de la boue, le bain de pied est complet. Admirable!... Des souliers de paille servent pendant un jour de marche, qq uns un peu plus. Pour trois ou quatre sous on les remplace, à deux sous même, mais c'est plus commun. Dans la noble capitale, on use des souliers de peau bien pauvrement façonnés. Il y a aussi les souliers en cuir, passables, mais trop raides pour servir en route. Le paysan se sert chez lui de sabots-patins. Je les appelle ainsi, parce que ces sabots en bois ont un énorme talon et une élévation semblable sur le devant, ce qui en forme de vrais patins. Le Coréen, sauf peut-être à la capitale, ne porte jamais de souliers dans les appartements. On les dépose à la porte. De là nait dans nos chrétientés lors de la visite du Père, une séance assez curieuse. Le soir ils viennent tous pour voir le long nez du Père ou pour les cérémonies religieuses. En sortant, il faut, à l'aide de torches, que chacun retrouve ses souliers; alors, cris, dissensions, etc... sans bataille toutefois; et en attendant, on se cire les bas avec la poussière, boue et tout ce qui se rencontre.

Le chapeau est pour les hommes d'une largeur extraordinaire. Il est fait en bambou très fin assez bien entrelacé et est recouvert d'une toile assez claire et noire. La tête n'entre pas dans la petite ouverture du milieu, il ne fait que reposer sur la partie supérieure et est contenu par un chignon formé de cheveux, lequel pénètre dans cette ouverture. Car les hommes conservent toute leur chevelure et la relèvent en chignon au milieu de la tête; ils arrangent ensuite autour une espèce de filet en crin qui ne va pas trop mal. Les enfants ont une tresse pendante et trois jours seulement avant le mariage, ils ont droit de relever les cheveux. Jusque là ils vont tête nue, le chapeau ne pouvant tenir sur la tête sans le tampon de cheveux. A la capitale, les enfants portent, dit-on, une autre espèce de chapeau. Pour les travaux et surtout en temps de pluie, les Coréens usent d'un immense chapeau de paille fort léger et qui les préserve assez bien. Si l'on doit travailler par de fortes pluies, on revêt de plus un collet, ou manteau de paille, et avec cela on recevrait sans crainte une pluie diluvienne.

Les femmes conservent tous leurs cheveux et les arrangent de diverses manières. La plus commune est d'en former une tresse et de la fixer autour de la tête en plusieurs cercles. Cela sert de coussinet pour des objets souvent lourds qu'elles portent sur la tête. Quand les objets sont très lourds, on met de plus un coussinet en paille. Quand par exemple, une femme va chercher de l'eau, elle porte sur la tête un immense vase en terre et il faudrait ne pas avoir lu La Fontaine pour ne pas penser à Perrette. Je n'ai vu ni la coiffure ni le chapeau des nobles, le commun va tête nue ou la tête couverte d'un simple fichu.

Pour compléter cette esquisse, ajoutons que les hommes en deuil doivent avoir le filet qui contient les cheveux en toile grise, puis un bonnet de la même riche étoffe dans la forme de nos sacs d'argent. Puis, en chemin, on revêt une immense toiture de paille qui cache la figure, véritable habillement de carnaval. Les couleurs sont tellement prohibées chez l'homme en deuil que sa canne et le tuyau de sa pipe doivent être blancs. S'il ne veut pas en acheter d'autres, il les revêt de papier. C'est noble; le remède est, vous le voyez, facile et peu dispendeux. Puis un

noble en deuil a toujours en route une espèce d'éventail en toile grise encore, afin que personne ne puisse apercevoir sa noble face. ainsi tout est en toile grise, les guêtres, etc... La femme en deuil n'a dans ses habillements d'autre différence que la couleur blanche et grise absolument de rigueur. Pour concevoir ce ridicule costume des hommes en deuil, il faut savoir qu'à leurs yeux un homme dans cet état est un mort. De là tous leurs usages, quand ils parlent d'eux-mêmes, ils se nomment hommes pécheurs. Ils ne voient plus le monde, peuvent à peine regarder le ciel. Leurs habits, même pour les riches, sont toujours grossiers, rien d'un peu beau. S'ils sortent, c'est le visage couvert. Si on les interroge en route, ils peuvent ne pas répondre, ils sont morts! Tuer un animal dans cet état, c'est un crime, serait-ce un serpent. A la capitale, quand un noble en deuil rencontre un mandarin, il se réfugie dans une maison voisine de peur d'être interrogé. En route, et dans les auberges, il se retire dans une chambre et refuse communication avec qui que ce soit. Tout ceci est admirable pour la sainte contrebande des âmes, et nous nous mettons en deuil sans scrupule. Tous ces usages n'ont pas lieu dans la classe ouvrière. Il y a aussi des règles pour bien pleurer les morts. Cela doit avoir lieu trois fois le jour à heure fixe. Les jours solennels, on invite parents et amis pour faire plus de tapage, etc. Un homme en deuil ne devrait pas manger de viande, etc... Mais on s'exempte d'une partie de ces usages absurdes et gênants à l'excès.

Mettons nous à table. Voici qu'on m'apporte pour moi tout seul une petite table de huit à dix pouces d'élévation. Elle est plus ou moins propre, plus ou moins bien travaillée. Ni ronde ni carrée, elle réalise admirablement la quadrature du cercle; quelle belle découverte! Il y a une cuiller en cuivre, puis deux bâtonnets du même métal. Le couteau n'est pas d'usage dans le repas. Il faut avaler le sempiternel riz, puis faire jouer les bâtonnets pour saisir quelques lambeaux (à la lettre) de chair ou de légume. Le tout servi dans des tasses ou sur de petites écuelles. J'excepte le riz dont on nous présente un immense bol, à peu près un picotin d'avoine.

Inutile de dire que la propreté n'est pas la vertu privilégiée du Coréen; à table on s'en aperçoit. Eau salée, huile, vinaigre, oignons et ails, rien n'y manque, excepté ce que l'on voudrait. En pays chrétien, on ajoute quelques fruits; j'ignore si c'est l'usage du pays. Quand ces singuliers repas préparés à la sauvage sont assaisonnés par un bon appétit, je leur fais toutefois honneur en noble gentilhomme. Du vin, j'en bois de toute couleur et de toute espèce, sauf le vin de raisin. La riche Espagne ne saurait rivaliser! Dans les chaleurs le noble use d'eau-de-vie et d'eau de miel, l'eau de riz est la boisson plus commune. Nous avons fini, on emporte ma petite table, l'estomac est censé rempli, on va faire la digestion en fumant la pipe; ajoutons, en jasant. C'est le fort du Coréen, et on y ajoute bien quelques jeux, mais j'en ignore et les noms et les règles.

Pour le repas, chacun est placé selon son rang; ainsi la femme ne peut manger avec son mari, les enfants ne peuvent être avec les parents; on tient beaucoup à ces distinctions. Ils mangent toute espèce de viande et de légumes. Leur vinaigre est quelquefois fort bon, je connais deux espèces d'huiles avec des grains dont le nom européen m'est inconnu; celle pour la table est mangeable, mais peu bonne. Ils font aussi de l'huile de noix. Leur vin le plus ordinaire se fait de blé ou de riz fermenté. Au nombre des mets distingués, il faut mettre le chien; sa chair passe pour délicate et confortante. On m'en a servi une fois, je l'ai mangé d'assez bon coeur. Cela remplace les gigots de mouton qui n'ont pas cours dans ce pays.

Un mot de l'agriculture. D'après ce que j'ai dit plus haut, il y a peu de plaines, tout est montagne et vallée. Dans celle-ci le terrain est bon, on cultive le riz et l'immense quantité de torrents, ruisseaux ou petites rivières donne la facilité de former ces étangs nécessaires à la culture du riz. Jamais on ne laisse reposer les terres, elles sont toujours en rapport. Les Coréens ont les instruments aratoires peu perfectionnés, mais leur fer me paraît bon et solide, sauf avis plus savant. Le boeuf est l'animal de la culture, on n'use jamais du cheval, et un jour que j'engageais mes chrétiens à se servir de mon cheval pour le labour, ce fut un éclat de rire général, absolument comme si j'eusse dit à un de nos fermiers de labourer avec ses chiens. Du reste, cet animal ne vivrait pas en travaillant dans les rizières, on y a de l'eau jusqu'aux genoux; le Coréen

est presque amphibie. Tout le jour il est dans l'eau jusqu'à la moitié du corps. Les terrains montagneux et le non-usage des voitures pour charrier fait que chacun cultive autour de la maison. Les grands villages sont rares, tout est réparti en hameaux de 2,4,8,10,15 maisons qui cultivent les terrains les plus proches.

Les principales productions sont le riz, le blé, le millet dont on se nourrit souvent, le tabac, des légumes de toute espèce, mais tous très fades. Le coton et diverses plantes pour les toiles. La plante à coton leur vient de Chine; il y a 900 ans, dit-on, il n'y en avait pas en Corée et les Chinois prenaient toutes les précautions possibles pour empêcher l'exportation des graines et vendre ainsi aux Coréens toutes les toiles de coton. Mais un jour un des membres de l'ambassade annuelle trouva moyen de se procurer en Chine trois graines, il les cacha dans un tuyau de plume et en dota son pays qui en a aujourd'hui en abondance. je l'appelle plante à coton, car ce n'est pas un arbre, tout au plus un arbrisseau; chaque année après la récolte, elle périt. On la sème au printemps comme le blé et dans les mêmes terrains, puis on arrache un grand nombre de pieds en sorte que les restants soient à la distance d'une dizaine de pouces; il faut continuellement arracher les herbes. on relève un peu la terre autour du pied de la plante, comme on fait en France pour les pommes de terre, et par ce moyen on a belle récolte en septembre. Cette plante vient ici dans un climat fort semblable à celui de mon département (Somme). Peut-être pourrait-elle s'y cultiver.

Pour empêcher les oiseaux de manger les graines et aussi les jeunes plantes de dessécher, ils recouvrent leurs champs après la semence avec des branches d'arbres et ne les enlèvent que quand la plante a déjà quelque force. Le bois étant à discrétion dans beaucoup de ces pays, ce n'est pas coûteux.

Les fruits sont abondants en Corée. J'y retrouve presque tous ceux de France, mais quelle énorme différence. Grâce aux pluies continuelles de l'été, ils sont tous aqueux et sans goût. Pommes, poires, prunes, fraises, mûres, abricots, raisins et des melons sans goût que les Coréens grugent absolument comme un collégien expédie une poire. On ôte une légère pelure, ou on ne l'ôte pas, et on attaque de front le soi-disant délicieux fruit.

Les animaux sont aussi en assez grand nombre, mais peu de belle race, le cheval est petit mais vigoureux; le boeuf ordinaire. On nourrit les deux espèces avec des ratatouilles de haricots ou légumes de ce genre. Le tout est cuit et on leur sert plus ou moins chaud. C'est absolument la manière de nourrir en France. Certains nobles animaux dont le nom sonne mal, si ce nom vous avait échappé de la mémoire, traduisez porcus en style commun et vous aurez trouvé ce terme. Les chiens sont multipliés à l'infini; on les vend bien, c'est naturel, mais peu sont beaux et tous peureux à l'excès. Le porc et autres animaux domestiques, etc.. Des faisans de diverses espèces fourmillent sur les montagnes et comme ils ne sont pas cher, votre serviteur s'en est fait passer bon nombre par le gosier. Autres oiseaux de toute espèce: pie, pigeon, perdrix. Le détail en serait trop long en fait d'oiseaux. J'oubliais les tigres très multipliés mais de petite espèce généralement.

Je dois mentionner ici la vermine, puces, pous, punaises, etc.. La race en est belle, forte, gigantesque. Sans doute ces remarquables animaux tiennent de la race boule-dogue. Quand ils ont une fois saisi la pièce, ils ne lâchent pas prise. Sur cet article, nous pouvons, Monseigneur et moi, donner amples détails, si vous les désirez; nous avons une grande expérience et des connaissances variées. Avis aux amateurs.

La Corée est abondante en bois, ses montagnes en sont couvertes. Le pin est le plus commun. Cependant le beau et bon bois ne manque pas et les provinces du nord ont de très belles forêts.

On prétend qu'il y a beaucoup de mines d'or, d'argent, de cuivre. Mais on ne les exploite pas. Dans beaucoup d'endroits, nos chrétiens disent avoir vu l'or en remuant fort peu la terre. Mais il est difficile de le vendre, et de plus, il y a de telles punitions contre ceux qui en prennent que le cas est rare. Mon catéchiste prétend avoir vu des rivières roulant l'or, en sable et en

morceaux. Leur cuivre est beau et bon, mais de peur de s'enrichir, ils font venir le cuivre du Japon pour la consommation. Ils en font un mélange avec le zinc et en usent beaucoup même pour les repas. Ainsi préparé, il ne prend pas facilement le vert-de-gris. On dit qu'il n'y a pas d'exemple d'empoisonnement. La houille de fer est d'une abondance rare dans certaines parties; dernièrement, Monseigneur voyageait après de grandes pluies, il vit longtemps cette houille le long des chemins, on l'eût ramassée presque comme la boue. Chacun en fait provision à son gré.

Enfin pour terminer ce bavardage, le climat me paraît fort sain, et les eaux dont le goût n'est généralement pas bon, ne sont pas nuisibles sauf quelques endroits dans les montagnes où elles causent des fièvres.

L'industrie coréenne est peu avancée. Tout ce qu'il y a de bien et de noble vient de Chine. Toutefois les objets confectionnés en Corée sont généralement solides. Les toiles de diverses espèces sont quelquefois fortes, mais peu belles. On use surtout de trois sortes de toile. La toile de coton seule est en usage pendant huit à neuf mois. Pendant l'été, on use de toile de chanvre et de mosi. Il y a dans le nord de la Corée de fort beau chanvre, et ils en font des toiles assez bien. Les plus belles en sont assez cher. Le Mosi est une plante dans le genre du chanvre. Elle se cultive dans un nombre d'arrondissements assez limité, ne réussissant pas ailleurs. Pendant deux ou trois ans, la récolte n'est pas belle, mais ensuite on la fait deux ou trois fois chaque année; on en prend l'écorce et sans autre préparation on la file et en fait des toiles. De là vient qu'elle est peu chère. Chacun fait cela chez soi. Cette toile a une assez belle apparence, mais peu de solidité. Les soieries sont faibles et peu belles mais assez abondantes. Le drap est inconnu, le mouton étant d'une rareté extrême. On dit même qu'il est défendu d'en élever.

L'industrie s'exerce encore dans la fabrique des poteries et des porcelaines. Y a-t-il des porcelaines passables? Je l'ignore. Leur poterie est assez solide et ils en font de grandeur monstrueuse.

Ils font et exportent en Chine de grands couteaux, sabres ou poignards extrêmement solides. Je n'en ai pas vu. Ils vantent beaucoup cette fabrique. Leurs fusils ont le canon bien conditionné, mais le chien doit recevoir une mèche allumée, chose fort peu commode. Tous les objets d'usage journalier sont généralement passables et rien de plus.

Dans ce pays, chacun fait pour son usage une partie des objets nécessaires: toiles, souliers, corde, fil, etc. Aussi, les ouvriers n'ont pas un talent remarquable.

Dans la vie coréenne, le papier joue un grand rôle. Il est mis à toutes les sauces. Il a une force quelquefois approchant de la toile. Il sert avantageusement de cordons, soit pour les souliers, soit pour les chapeaux et quand il est bien tressé, l'eau ne lui nuit pas. Les portes de chaque chambre n'ont pas d'autres vitres que le papier; quelques barres de bois plus ou moins préparées, une feuille de papier collée par dessus, voilà la porte et souvent la seule ouverture par où le jour puisse pénétrer. Car les fenêtres sont peu ou pas en usage. J'ai dit que les vitres n'étaient pas en usage; rétractons nous bien vite: Quand un Coréen a trouvé un petit morceau de verre d'un demi-pouce carré, c'est une fortune. De suite, il l'incruste dans le papier qui lui sert de vitre. Dès lors, il peut d'un tout petit coin de l'oeil regarder ce qui se passe dehors et il est plus fier que l'empereur Nicolas dans ses palais de Saint Pétersbourg. Au défaut de ce précieux morceau de verre, chaque coréen fait avec le doigt un petit trou dans le papier de la porte et voit ainsi ce qui se passe. Admirable invention!!!

Avec le papier on fait de petites pochettes, on fait des sacs à tabac, des mèches de bougie, etc.. Quand il est préparé avec de l'huile, il sert pour les paquets comme nos toiles cirées et aussi on en fait des manteaux contre la pluie. Ces manteaux sont de bon ton, votre serviteur en a un, il m'a coûté quatre francs environ; vivent les manteaux de papier! Ce même papier étendu sur les grands chapeaux coréens leur sert de parapluie; on n'en porte guère d'autres, sauf les grandes sommités. J'ai ouï-dire que les femmes nobles avaient des parapluies de forme chinoise.

Le blanchissage se fait à force de planchettes, les linges sont ainsi assez bien lavés, mais au dépens du consommateur obligé de les renouveler souvent. Tout est ensuite préparé avec de la colle qui empêche les taches de pénétrer le linge et par ce moyen ils les évitent. Mais si la colle disparaît, il n'y a pas de remède. Ils font comme nous l'eau de lessive avec la cendre, du moins en quelques endroits. La plupart des habits ne sont que collés et faufiletés; pour les blanchir, on défait le tout, puis ensuite on refait; vous concevez quelle besogne; on peut cependant avoir des habits cousus et nos nobles personnes les ont ainsi.

Il est temps de vous dire un mot du Coréen lui-même. Il a la taille ordinaire. Il y en a de grands, puis de petits. C'est comme en Europe. Sa tête est généralement presque ronde, l'oval ne se rencontre guère. Le nez petit et épaté au milieu de deux joues assez bouffies. Le sourcil un peu élevé. Les cheveux sont plus généralement noirs. Cependant, les cheveux châtains sont assez communs, même châtains clairs. Beaucoup n'ont pas de barbe, la plupart en ont peu, un très petit nombre l'a un peu fournie. Je n'ai pas vu de cheveux roux, mais les barbes rousses sans être fréquentes ne sont pas inouïes. De sorte que Mr le marquis de la Barberousse, vous savez qui, n'est pas un monstre sans pareil. Voilà le physique du Coréen; il est vigoureux, il a bon appétit, travaille autant qu'un Français. Les femmes ne donnent pas dans la folie chinoise et laissent venir leurs pieds à grandeur naturelle. Si du reste vous cherchez la beauté physique, je vous conseille de faire voile vers d'autres parages.

Le Coréen a le caractère entier et un peu difficile, fruit de la demie barbarie où est encore ce peuple; l'éducation est nulle ici, même chez nos chrétiens que nous ne pourrions amener là qu'à la longue. Il me paraît devoir être terrible dans ses colères. Souvent les femmes elles-mêmes ont du toupet et la parole très verte. Il est grand jaseur et assez bon enfant dans la conversation. Je croirais qu'il aime la plaisanterie. Ajoutons qu'il est menteur à l'excès et cela sans malice, tant ils en ont l'habitude. Jamais on ne sait que croire avec eux. Ils vous font les plus belles histoires, ont tout vu et entendu. C'est de la pure blague; jugez d'après cela si on doit s'étonner que nous tombions quelquefois dans l'erreur, malgré toutes les précautions. Grand amateur du repos, le Coréen ne craint pourtant pas le travail et même des travaux fort durs. En été, il travaille tout le jour et dort fort peu. Assez gais par caractère, les Coréens se distraient par la musique dans les travaux des champs. Souvent les villages possèdent une caisse, quelques couvercles de chaudron en guise de cymbale, puis la flûte champêtre. Avec cela on fait tapage, puis on chante, on saute, puis au bout de quelques instants on se remet au travail.

Peut-être trouverait-on chez ce peuple la reconnaissance dont le Chinois paraît tout à fait dépourvu. Moins esclave que ce dernier de l'amour de l'argent, il saurait, je crois, au besoin, faire un sacrifice assez généreusement. Moins entiché de ses coutumes et de ses usages, il me semblerait plus propre à recevoir la civilisation que le grand royaume du milieu. Pour le moment, il est fou de tout ce qui est chinois, n'ayant rien vu de mieux; peut-être si les étrangers venaient, voudrait-il les imiter et les copier. Je n'ai vu du reste nulle part chez nos chrétiens cette répugnance pour certaines de nos cérémonies, que l'on dit avoir trouvé chez les Chinois, v.g. les onctions, l'application de la salive, etc... Ils tiennent beaucoup à tout recevoir. En un mot, le caractère coréen semble bien différent du caractère chinois.

J'essaierai de vous donner une idée de leurs mœurs. A voir leur effroyable dissolution, on pourrait croire tous les Coréens bâtards; plusieurs fois, nos chrétiennes, sur le point d'être violées, arrêtaient le payen en lui disant: Je suis ta fille, tu ne peux me voir. En effet, ils n'ont pas encore cet affreux usage et plusieurs fois, le payen hésitant se désistait, il doutait si, par le fait, ce ne serait pas quelqu'une de ses filles. Du reste, comment arrêter la passion, frères et soeurs couchent dans la même chambre, souvent avec père et mère, et pendant l'été, ils sont nus tout le jour jusqu'à l'âge de raison et au delà.

La pluralité des femmes a lieu chez ceux qui en ont le moyen et il est reconnu qu'une femme trouve toujours où se placer. Arrive-t-elle dans un village, c'est une bonne fortune, elle

est sûre d'être nourrie, pourvu qu'elle satisfasse au désir de son hôte. J'ajoute quelques faits caractéristiques, ce me semble.

Une femme un peu jeune ne peut jamais coucher seule dans une auberge, bien entendu, mais un homme seul ne la mettra pas toujours à l'abri des violences.

Quand une jeune veuve ne se remarie pas, quelquefois les payens méditent le coup, viennent pendant la nuit en nombre suffisant, l'enlèvent, puis la livrent à quelqu'un de leurs amis, sans doute après s'être payés. Ceci a été tenté plusieurs fois dans les villages chrétiens sur nos jeunes veuves, heureusement sans succès.

Quand on veut marier deux individus et qu'ils s'y refusent, on rassemble beaucoup d'amis, entre autres les deux en question, on fait fête, on leur donne beaucoup à boire; à la nuit chacun se retire, et on enferme les deux individus, ivres ou à peu près, seuls dans un appartement. Alors la passion seule parle, tout est consommé; ils sont censés mariés. Je le tiens d'un chrétien à qui cela est arrivé avant sa conversion. Le fait est, dit-on, assez fréquent et surtout pour les veuves.

Les Coréens s'accouplent presque comme des chiens, la sainteté du mariage n'est pas connue. On marie toujours les enfants sans consulter leurs goûts, même contre leur gré. Quand ils arrivent pour se marier, peut-être détestent-ils tout d'abord la personne avec laquelle on les unit, n'importe, il faut aller en avant. Ce n'est pas leur affaire, les parents seuls sont chargés du choix. Aussi quelles disputes dans les ménages! le divorce est journalier. Quelle cruauté pour les enfants. Je voudrais que nos légistes amateurs du divorce vissent les heureux fruits de cette coutume, ils changeraient bientôt d'avis. Dans le cabinet, tout est beau. Ici, le mari est seul maître, une femme ne peut se séparer s'il n'y consent, ou bien c'est par la fuite.

Les enfants du commun, en été, vont nus comme des crapauds. J'en ai vu ainsi même à l'âge de 10 à 12 ans, quoique peu. C'est beaucoup quand ils ont une petite veste descendant jusque sur les hanches. C'est un usage déplorable que nous sommes obligés de combattre chez les chrétiens; à grand-peine obtient-on un petit morceau de toile en mémoire du péché originel, inconnu sans doute dans ces parages; à les entendre, on les croirait in statu naturae purae.

Les femmes du commun vont presque toujours nu pieds, les hommes de même ou du moins sans bas; c'est économique.

J'oubliais de dire que l'usage d'exposer les enfants n'existe pas en Corée. C'est du moins un usage assez rare. Aussi ne pouvons-nous pas faire conférer le baptême comme on le fait en Chine. Nous avons seulement quelques baptêmes d'enfants infidèles en danger de mort à conférer à domicile.

On n'use pas du lait de la vache; aussi, les enfants dont la mère meurt peu après les couches sont considérés comme perdus et meurent presque tous. Par contre-coup, la mère allaite ses enfants jusqu'à 6 et 8 ans, quand il n'y en a pas de plus jeunes; On m'assure que plusieurs le font jusqu'à 12 ans. C'est pour moi dégoûtant de voir des mères allaiter des enfants de 5 et 6 ans. Pour peindre la femme coréenne, je voudrais la représenter ayant un enfant de 8 ans pendu à la mamelle; quelle coutume!.

J'ai dit qu'on n'usait pas du lait de la vache. Cependant le roi et quelques ministres en prennent, mais ne sachant pas traire, il faut une grande cérémonie. Pour avoir le lait, on fait coucher la vache sur le côté, sans doute en présence de Sa Majesté et de toute la Cour, puis avec des planches ou bâtons, on serre les mamelons de la vache, le lait qui en découle à la sueur des opérateurs est précieusement recueilli. Voilà de l'industrie; ou bien où en trouver? Avis à toutes nos laitières.

La femme coréenne a une très forte besogne; la préparation des aliments, la confection des toiles, puis des habits, l'entretien et le blanchissage de ceux-ci, puis en été elle aide dans tous les travaux de la campagne. Les hommes dont les travaux sont forts au temps de la moisson se reposent en hiver. Ils n'ont qu'à tailler chaque jour sur la montagne le bois nécessaire pour le feu, puis ils jasant, dorment, fument la pipe et souvent vont courir chez parents et amis. Pendant

ce temps, la femme travaille et soigne ses enfants. Ce dernier article n'est pas peu de chose. Il faut donner le sein au poupon chaque fois qu'il le désire, c'est à dire vingt fois le jour. S'il est petit, on le prend sur les genoux; S'il est déjà majeur, la mère se baisse et le laisse opérer seul, absolument comme font les vaches. Ensuite, il faut le prendre à dos continuellement et on travaille avec ce précieux fardeau. S'il y a des aînés, dès l'âge de six à huit ans, ils portent à dos les plus jeunes, rien de plus comique. A les voir passer, on distingue à peine combien il y a dans cet amas d'...illis... raisonnables et déraisonnables. L'éducation exige peu de soins. Elle consiste à allaiter et à faire les quatre volontés de l'enfant. Ses défauts, ses vices, les plus grossiers même, on en rit, on s'en amuse. Si par hasard la mère ne fait pas toutes les volontés de l'enfant, elle le frappe et bat continuellement. Toujours les excès.

L'homme a encore une autre besogne; celle de préparer les engrais. Au printemps, elle est assez forte. A peine les arbres se couvrent-ils de feuilles que l'on coupe les branches en n'attaquant toutefois que la basse futaie, pour les mettre ensuite sur les champs, soit en feuilles soit en branches. Les autres engrais consistent dans les cendres dont le Coréen est riche, le bois n'étant généralement pas cher et les immenses fourneaux de la cuisine en consomment prodigieusement pendant l'hiver. On y mêle le fumier des animaux et même de l'espèce humaine, sans perdre même les eaux, tout est soigneusement conservé. Par ce moyen, les champs reçoivent engrais assez abondants. En voilà du bavardage... il faut encore y ajouter.

Il y a trois classes d'hommes en Corée: les esclaves, le peuple et les nobles. Pour le moment, je ne dirai rien du régime de l'esclavage. C'est surtout à la capitale et chez les grands qu'ils restent. J'ignore le peuple, j'en ai beaucoup parlé. Mais les nobles! Ah! voilà le beau thème; ils jouent un grand rôle, ne serait-ce que par leurs déprédations.

La noblesse coréenne me paraît être la plus fière de l'univers. Tout tremble autour d'elle, même les mandarins. D'après cela, vous vous figurez sans doute quelque chose de grand, distingué, majestueux. Eh bien! voyez! que le noble ait des écus ou n'en ait pas, c'est tout un: il est noble, tout tombe à ses pieds; il agit partout en maître. Grand nombre de nobles n'ont pas le sou ils n'en sont que plus fiers; quel supplice imagineraient-ils pour me torturer s'ils savaient que je les appelle les nobles gueux. C'est la noblesse monstre.

Au défaut de nombreux satellites, ils ont toujours sur les habits tant au dedans qu'au dehors, de nombreux courtisans. De cette race coréenne si grande, si gigantesque, dispensez-moi des détails. Les habits à jour sont fréquents et la sempiternelle couleur blanche disparaît souvent chez eux sous une teinture plus ou moins variée, plus ou moins odoriférante.

Voilà quelques traits du noble gueux. Il y a aussi des nobles riches. J'ignore leur accoutrement. Or toute cette classe, quelle qu'elle soit, exerce sur le peuple une tyrannie épouvantable. S'ils n'ont pas d'argent, ils envoient des satellites chez le pauvre artisan, chez le cultivateur: ils sont cités devant le seigneur. Si en route ils paient bien, on les relâche. S'ils ne veulent ouvrir les cordons de la bourse, on les conduit jusqu'au palais, cabane du noble, et là ils sont battus. Force est de s'exécuter. Il n'y a pas de mandarin capable d'arrêter cette déprédation journalière, quelquefois elle se fait sous prétexte d'un emprunt, mais personne n'y est trompé. Un chrétien fut ainsi saisi pendant que j'étais dans le pays. Il cracha quelques ngiangs et on le relâcha. Un de ces nobles gueux, autrefois chrétien et que je vis dans mes courses, ne vit pas autrement; il parle toutefois de revenir à meilleurs sentiments.

Quand un noble achète champ ou maison à un homme du peuple, il se dispense souvent de payer; c'est l'usage. Un riche, non noble, est tiraillé de toutes parts, surtout dans certaines provinces où la gueuserie abonde.

Le noble a presque toujours esclaves et femmes de second ordre. Cependant ces concubines sont au dessous de l'épouse, leurs enfants sont nobles encore mais d'un degré inférieur. Un noble ne doit pas avoir pour épouse de premier rang une femme inférieure en noblesse; ou bien il est moins considéré. Ils ont un bien vilain usage. Après le mariage, le noble voit pendant trois jours sa véritable épouse; puis le mari ne vit plus avec elle pendant un temps

indéfini, souvent très long. Il se dédommage auprès de ses concubines; mais pour la pauvre femme, il est difficile d'être infidèle, elle gémit mais est condamnée à la virginité, plus qu'elle ne voudrait. La femme d'un noble qui s'enfuit ou est infidèle, si le mari veut la punir, il la livre au mandarin qui souvent la donne pour femme à un de ses domestiques après l'avoir battue.

On doit au noble des respects sans fin; on n'ose l'approcher. Sa maison est un lieu sacré, entrer même dans la cour serait un crime. On attend à la porte réponse de sa majesté. Cette règle est tellement sévère que les amis eux-mêmes ne peuvent être reçus à l'intérieur de la maison, par respect pour les femmes; il y a toujours un appartement séparé où on peut recevoir les amis. Ces coutumes nous favorisent singulièrement; on peut avoir ainsi des maisons où le payen n'entre pas. Malheureusement, les femmes quelles qu'elles soient ont toujours droit d'entrer partout. Autre coutume favorable: elle a lieu à la capitale quand on veut visiter une maison en vente, on avertit les habitants de fermer toutes les portes, puis on visite seulement l'extérieur. Quand un homme veut monter sur son toit, il doit aussi avertir ses voisins, afin qu'ils soient sur leur garde et ferment les portes.

Un homme du peuple, s'il voyage à cheval, doit descendre en passant vis-à-vis des maisons des nobles. Vis-à-vis ceux-ci on ne peut fumer la pipe, quand ils passent on doit la cacher.

En Corée, un noble ne peut aller seul à cheval, il faut un homme pour traîner la bête; puis selon la condition du seigneur, un, deux ou plus de suivants. On ne trotte jamais, mais le cheval va toujours d'un pas accéléré. En route, un noble à cheval fait descendre tous les plébéiens; ordinairement, ils descendent d'eux-mêmes, mais au besoin, on les presse à coup de bâton. Ainsi descend-on devant nous, quand nous sommes à cheval. Ces respects ne sont-ils pas bien dûs aux ministres de Jésus-Christ Je me figure alors voir le diable faisant la révérence et s'inclinant devant la Croix.

Nous voyageons toujours more nobili, et par ce moyen on voyage librement en plein jour, on peut manger et coucher dans les auberges. Avec quelques précautions et surtout des hommes un peu capables, il n'y a pas de danger. On ose à peine regarder le noble; à plus forte raison, on ne l'interrogera pas. Je crois avoir dit que nous usons de l'habit de deuil, fait exprès par(=pour) des contrebandiers.

Le noble est esclave de l'usage et de l'étiquette. Il faut tout faire selon les règles, un rien fait suspecter votre noblesse. Ainsi, un habillement de moins, une ceinture mal arrangée, des effets non ficelés selon la rubrique, etc... tout est suspect. Si par nécessité, il faut s'alléger d'un fardeau trop importun, on doit ôter le chapeau, la ceinture et la grande lévite à larges manches sous peine de perdre la face.

Les auberges sont pitoyables, impossible d'y être servi un peu bien, aussi les riches emportent de la viande qu'ils font cuire dans ces taupières, autrement, ils s'en passeraient; tout y est plein de vermine.

Les granges et écuries sont inconnues, du moins dans les provinces où j'ai été. Un gros hangar, tout ouvert, les remplace. Ainsi sont logés boeufs et chevaux et je me rappelle avoir vu cet hiver, sous ces hangars, des boeufs habillés de paille pour les préserver du froid. Honneur au génie coréen.

Dans toutes ces coutumes de la noblesse, il y a un mauvais côté. Les femmes nobles sont inabordables, mais absolument. Plusieurs veulent se faire chrétiennes et ne peuvent ni apprendre la doctrine, ni recevoir le baptême. Demander au mari la permission de sortir, c'est la persécution; quelle peine! plusieurs chrétiennes nobles ne peuvent se confesser, parce que le mari ne veut plus pratiquer. Elles ne peuvent sortir seules, aller chez elles, c'est impossible. Quel remède, sinon en la bonté de Dieu qui voit le fond des cœurs.

Je finis cet article sur la gueuserie par deux traits de leur puissance. Le premier est arrivé récemment. Un de ces nobles richards chez lesquels une sapèque même est chose rare s'avancit fièrement non loin de la capitale assis ou enfourché sur une carcasse de cheval. Un

mandarin venant à passer on lui fait signe de descendre. Sa face, son habillement, son entourage, rien sans doute ne paraissait noble. Toutefois, il refuse; et n'obéissant à plusieurs sommation, on le dépose près de sa noble bête sans précautions oratoires, et malgré la boue dont le chemin était rempli. Piqué au vif et fort de ses titres il va droit au mandarin. "Tel que tu me vois, lui dit-il, je suis noble, telle est ma famille, tels sont mes ancêtres; tu vas faire battre immédiatement l'audacieux individu qui a osé porter la main sur ma majesté"? A la vue de ce gueux couvert de boue, le mandarin de rire. Mais l'autre, continuant à décliner ses titres et menaçant le mandarin de le faire casser, il fallut faire battre le fidèle satellite, non pas un peu, mais au gré du noble offensé qui malheureusement ignorant de la douceur évangélique lui en fit donner de quoi faire passer force coliques, puis content de l'exécution, il enfourche de nouveau son haridelle et continue fièrement sa route.

Du comique, passons au tragique. Un autre individu, noble pur-sang à n'en pas douter, est rencontré un jour par quatre satellites cherchant un voleur. Ayant quelques soupçons, ils lui demandent s'il ne serait pas cet individu. Il répond affirmativement et ajoute: Suivez moi à mon domicile, je vous indiquerai les complices et le lieu où se trouvent les objets. On le suit. A peine arrivé, il appelle ses esclaves, fait saisir les satellites et après les avoir battus on leur crève sept yeux. Voilà, dit le noble en souriant, pour vous apprendre à mieux voir une autre fois. Cependant je vous laisse un oeil afin que vous puissiez retourner chez le mandarin. Il les congédie et bien entendu, ne fut jamais puni de cette cruauté. Voilà qui est noble.

Rien de plus curieux encore que les nobles chrétiens. Parmi nos néophytes, de vrais nobles, il en est peu, mais beaucoup, pour n'être pas molestés, vont planter leur tente en pays inconnu et se font passer pour nobles. Si la fraude était découverte, ils seraient fortement battus, mais on peut jeter poudre d'or aux yeux du paysan. Avec cette qualité, ils sont respectés, leur maison est inviolable, il y a plus de liberté pour les exercices de piété. Véritables types du pédant, rien n'est risible comme de les voir s'avancer fièrement. Le ton, les manières, tout chez eux est noble à la gros-jean. Mais n'importe, quand ils prennent le bonnet de crin, marque de leur rang distingué, il me semblerait voir un magister de village revêtant la chappe. Je suis censé ignorer leur fraude, toutefois je me permets de les plaisanter un peu. Quand ce sont de vrais nobles, ils font entendre des plaintes amères sur cette noblesse empruntée dont fourmillent les endroits chrétiens. La chose est à leurs yeux un crime, un abus grave qu'il faut réprimer au plus tôt. Ces nobles d'emprunt veulent traiter d'égal à égal avec la véritable. Quel forfait! Concevez-vous l'indignité? pour moi, j'en ris, je les plaisante tous, puis les absous sans scrupule, heureux de les voir par ce moyen moins molestés et plus tranquilles. Mais les vrais nobles ne nous pardonnent pas cette tolérance. Quelle race! quelles gens! Sont-ils infatués de leurs titres! ils en parlent continuellement, ils ne rêvent pas autre chose et toutefois, c'est la misère toute pure, la vermine dans toute sa fraîcheur, c'est la gueuserie.

L'espèce d'éventail en toile qui doit couvrir le visage dans les routes est réservé aux nobles, mais en été, toutes les classes usent continuellement du véritable éventail. Ils sont la plupart d'une simplicité nue; je n'en ai pas vu d'un peu beaux.

Il est rare que le Coréen de tout rang aille en route sans sa pipe. La forme est la même que la pipe chinoise. Un long bambou auquel on attache une pipe en cuivre et une embouchure de même matière. Chaque Coréen porte toujours avec soi un briquet qu'il bat lorsqu'il veut fumer. Ce briquet, dans la classe commune, ne le quitte jamais; j'ignore les usages des nobles. Quand à la maison, on veut allumer la lumière, ils se servent de grandes allumettes avec soufre. En guise de lanterne, ils prennent une torche. composée de trois ou quatre bâtons et se promènent ainsi sans occasionner trop d'incendies. J'ai vu aussi, le soir en été, allumer du feu sur une pierre au milieu de la cour et tous les membres de la famille travaillent à la lueur de cette torche. De l'autre côté de la cour, on allume des herbes non séchées dont la fumée doit chasser les moucherons et autres insectes.

Des saisons, en Corée, qu'en dire? Cela doit varier selon les provinces. Toutefois, au centre de la Corée, aux endroits les plus habités, voici à peu près: L'automne est généralement très beau. l'hiver que l'on dit avoir été très rude a été bien supportable. je me trouvais par 34 ou 35 degrés de latitude. J'ai mis plusieurs fois le thermomètre sous les petites galeries de ma cabane entre sept et huit heures du matin et je n'ai jamais vu plus de 12° Réaumur. Mais évidemment, il y a eu de plus grands froids, car Mgr qui se trouvait par 37 1/2 et dont les expériences ont été plus continues, a trouvé une vingtaine de degrés, et comme le bois est fort cher à la capitale, il a souffert un peu du froid; pour moi, je n'en ai pas souffert. En France, j'ai entendu beaucoup de personnes représenter la Corée comme un pays de glace et de neiges continuelles. Cela est faux. D'après ce que je viens de marquer, les deux provinces du nord, très peu habitées et où nous n'avons pas de chrétiens, ont toutefois les hivers fort rudes. Le printemps fut beau, et l'été dont on me faisait craindre les grandes chaleurs est fort supportable. Je n'ai pas souffert plus qu'à Paris, mais n'ayant pas de thermomètre sous la main, je ne puis donner de chiffres. En juillet, nous avons eu de grandes pluies continues; c'est l'ordinaire. Plusieurs routes se trouvent interceptées; Août a été partie pluvieux, partie assez beau.

La mesure des chemins est le ly, semblable ou non au ly chinois, je ne sais. On n'a pas encore pu me dire au juste ce que c'est qu'un ly, combien de pieds il comprend; mais assurément, dix lys valent plus d'une de nos lieues. A calculer par nos voyages à pied ou à cheval, nous ne croyons pas exagérer en mettant trois lieues pour vingt lys, soit 15 lieues pour 100 lys. Le Coréen, n'ayant pas toutes nos commodités de voyage, est assez bon marcheur, il porte aussi sur des crochets assez bien combinés et quasi à l'instar des porteurs de Paris, de fort lourds fardeaux quelquefois pendant de longues routes.

La mesure de longueur est le pied, presque double du pied ancien de France. La seule monnaie qui ait cours ici, c'est la sapèque. Plus forte que la sapèque de Chine, elle est de la grosseur d'un très petit sou, et percée par le milieu. Sa valeur relative, relativement à nos monnaies, pourrait être de deux liards ou deux centimes. La plupart de ces sapèques sont usées ou détériorées.

L'argent n'a pas cours dans le commerce, cependant il y a des bâtons d'argent dont on peut user et les vendre à certaines personnes. Mais il faut de la précaution. Vendre des lingots d'argent peut quelquefois compromettre; surtout si c'est de l'argent de Chine, qu'ils reconnaissent parfaitement, malgré qu'il soit préparé en bâtons de forme coréenne. L'argent a moins de valeur qu'en France. La différence ne m'est pas bien connue pour le moment; il faudrait connaître la valeur relative de la livre de France et de Corée. C'est ce que j'ignore.

Ici, les champs s'achètent fort bon marché relativement au rapport; une bonne année peut rapporter 30%. Ordinairement, les champs se louent en exigeant moitié des récoltes pour le propriétaire, qui livre la terre seulement et doit payer les impositions.

Quand on prête de l'argent, c'est à 50, 60, 100% à trente pour cent, c'est chose rare. Pour effectuer un paiement considérable, il faut une troupe d'hommes, car deux cents francs en sapèques est une forte charge pour un homme et tout doit se payer avec cette monnaie unique.

Que vous dire de la langue coréenne? Est-elle humaine ou diabolique? Il faudrait une faculté de docteurs pour décider la question. Pour la lire, en comprendre les principaux mots, c'est assez facile. Mais la parler, c'est une chose fort difficile. Leur prononciation se saisit avec peine, et surtout comment démêler leurs tournures de phrase. Comment entendre toutes les chevilles inutiles dont leurs phrases sont surchargées? Il faut être sorcier. Aussi suis-je toujours au même point, comprenant peu et beaucoup moins compris. toutefois, je puis dire l'absolu nécessaire.

La langue coréenne devait être autrefois une langue pure, mais depuis longues années, elle s'est transformée en patois du chinois; et il est facile aujourd'hui de reconnaître les mots chinois et les mots purs coréens. Dans quelques années, les mots coréens auront tous disparus, il ne restera que du chinois avec désinence coréenne. L'infatigabilité du Coréen pour tout ce qui tient

au grand empire produira cet effet. Déjà, les gens instruits et qui veulent passer pour capables ne se servent guère que de mots chinoisés. Du reste, la langue coréenne autrefois très différente du chinois, paraît plus perfectionnée. ses noms ont leur déclinaison, les verbes une multitude de temps assez semblables au latin dans leurs combinaisons. Une autre difficulté de langage coréen, c'est que les désinences changent selon la personne à qui l'on parle, de sorte par exemple, que nous ne pouvons parler comme ceux qui nous interrogent. Nous sommes trop grands et haut placés pour cela, il faut parler avec des désinences que nous n'entendons jamais.

Pour l'écriture, il est bien vrai que les Coréens se servent des caractères chinois comme de signes pour écrire leurs mots. C'est de bon ton, et les actes publics se font ainsi. Je pourrais de même écrire le français en caractères chinois. Mais il y a une écriture coréenne proprement alphabétique. Il y a huit signes pour les consonnes et onze pour les voyelles, parce qu'ils ont des signes spéciaux pour ia, ie, etc.. Cette écriture est en usage pour les gens du commun et les femmes de toutes les classes. Elle est très ancienne. La langue coréenne s'est-elle toujours écrite avec cet alphabet? j'ignore. Quelques uns prétendent qu'elle date seulement de deux ou trois cents ans; Je ne puis le croire probable, et toutefois, j'avoue mon incompetence, je me tais.

Enfin, je finis. J'en ai déjà trop dit, quel bavard, dira le P. Jurines. Mgr a vu toutes ces sottises notes, il n'y voit pas de faussetés, toutefois, nous ne sommes pas infaillibles: j'ai dit ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu, heureux s'il n'y a pas d'erreur. J'ai fait droit à l'amitié. L'amitié ne me trahira pas en faisant de ces notes informes un usage que je réprouve entièrement. Vous entendez que je veux parler de publication. Ceci est entre nous, retenez le bien: pas de trahison. Si Dieu nous prête vie, par la suite nous pourrons envoyer notes plus complètes, plus certaines, et fournir ainsi des matériaux pour composer un article intéressant. Mais aujourd'hui, c'est trop prématuré. J'ai voulu seulement vous donner signe de vie. Veuillez me dire au long quels détails pourraient vous intéresser.

Si vous n'avez pas la patience de lire cette petite épître, parcourez-la, chaque phrase est une preuve que j'ai eu égard à vos recommandations.

Agréez l'assurance des sentiments de respectueuse amitié avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur et confrère.

A. Daveluy

Missionnaire apostolique de la Société des Missions Etrangères

Sengstikool le 25 août 1846

RSVP

1er novembre. Petit bonhomme vit encore et comme je le dis à Mr Barran, la persécution paraît devoir se terminer; je ne serai probablement donc pas de la partie cette fois. Attendons meilleure occasion. J'envoie passablement d'écrits. J'adresse tout à vous et à Mr Barran. Si vous pouviez vous arranger avec ma tante Dubois ou avec mon père pour lui en faire avoir une copie, ce serait pour eux une grande consolation, quoiqu'il n'y ait rien de bien intéressant. Je compte encore sur votre amitié pour cela. J'ai préféré ne pas l'adresser directement à ma famille pour que notre maison reçoive le peu de détails qui pourraient paraître intéressants. Veuillez bien me rendre ce service.

Adieu de nouveau; j'ai tout dit, j'en ai dit beaucoup trop; une autre fois je me corrigerai peut-être et serai plus réservé. En relisant ces lignes que je vous adresse, il m'a paru y avoir bien des enfantillages; mais n'importe, vous me les pardonnerez; vous savez comment je fais mes lettres, sans étude, sans apprêts, currente calamo. Si j'y ai plaisanté quelque peu, il n'y a pas de mal. Cela vous prouvera qu'on ne fait pas trop de mauvais sang au milieu de toutes les misères du corps et de l'esprit. Du reste, faites-moi force questions, donnez-moi force indications sur ce qui peut vous intéresser. J'y répondrai selon mes faibles forces. La bonne volonté ne manque pas. Ce seront quelques notes, je ne suis capable de rien de plus. Adieu, dans les Saints Coeurs de Jésus et de Marie.

Votre tout dévoué confrère.

A. Daveluy, missionnaire apostolique

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Barran
Directeur au Séminaire des Missions Etrangères à Paris

Province de Tsongtsang le 26 octobre 1846

Qui a Jésus a tout.

Monsieur et cher confrère.

Depuis nos lettres de novembre, que d'alertes de la part de nos Coréens; à les entendre, vingt fois l'autorité eût été instruite de notre présence. Fables sur fables. Le Coréen est fort sur l'article. Aussi avons nous dormi fort tranquilles jusqu'à l'époque de la persécution. Aujourd'hui, il m'est permis du fond d'une cabane enfumée de vous adresser quelques détails sur notre chrétienté. Mais pour vous en donner une idée exacte, il faut remonter à la grande persécution où nos vénérables prédécesseurs ont reçu la palme du martyre. Après la mort des Pasteurs, toute la chrétienté fut dispersée. Poursuivis sans cesse par la rage des persécuteurs, force fut à nos chrétiens de se réfugier en pays payen. Aucun pays chrétien ne pouvait présenter de sécurité, tout avait été dévoilé par le traître. Dans cette nouvelle position, chaque fidèle devait cacher sa foi avec le plus grand soin, sous peine d'être immédiatement saisi. Plusieurs eurent l'adresse de le faire sans compromettre leur conscience, mais le plus grand nombre, il faut bien l'avouer, pour ne pas se trahir, participa aux cérémonies superstitieuses. Mêlés sans cesse avec les payens, la contagion du crime ne les épargnait pas, leur vie n'avait plus rien de chrétien, les passions avaient repris toute leur force, l'exemple les avait entraînés dans l'abîme.

Cependant, au fond du coeur, la foi n'était pas éteinte, ils soupiraient tous après le moment où débarassés de ces entraves, ils pourraient de nouveau pratiquer les exercices de la Religion et se réunir à des frères. Les époux avaient été violemment séparés, la faim, la nécessité, avaient chassé les enfants loin de leur mère, les frères étaient dispersés. Peu à peu ces plaies se réparaient et au fur à mesure que les familles se reformaient nos chrétiens cherchaient le moyen de se retirer dans des lieux écartés où les exercices religieux pussent au moins se faire dans le secret. Soutenus par trois fidèles serviteurs de nos anciens confrères, leurs regards se portaient sans cesse vers la terre étrangère d'où pouvaient leur venir des pasteurs. Plusieurs fois des courriers furent envoyés à la frontière de Chine pour chercher les envoyés de Dieu, mais pour des raisons que j'expliquerai plus bas, toutes ces entreprises ne réussirent pas. Cette espérance toutefois les engagea à se réunir dans des lieux écartés. Alors se présenta un spectacle que les hommes n'eussent pu considérer sans pitié, et que le Ciel contemplant avec joie. On vit ces fidèles chrétiens parcourir les montagnes, errer le jour et la nuit dans des lieux que les bêtes féroces s'étaient seules disputées jusqu'alors, et quand il n'y avait plus d'apparence d'habitation, loin de tout commerce étranger, ces pauvres gens plantaient la tente qui devait abriter leur misérable existence. Toute fonction publique leur étant impossible, la culture seule restait. Mais hélas! quelle culture! dans des lieux où jamais on n'avait songé à jeter la semence; des montagnes seulement, des pentes affreuses, des précipices épouvantables; eh bien, c'est là qu'ils vont répandre leur sueur pour féconder la terre. Le riz, principale nourriture du pays n'y peut venir; un peu de millet, dont en France on fait la nourriture des oiseaux, un peu de blé, quelques légumes (et le tabac), voilà les seules productions de ces terrains arides (et c'est toujours le tabac qui en fait la plus grande partie). Dans des lieux escarpés où à peine nous pourrions pénétrer, les plus fervents ayant pris les devants, peu à peu les autres fidèles suivirent et vinrent aussi peupler les montagnes. Chaque année, le nombre croissait, quelques familles quittant les pays de superstition allaient dans la montagne se ranger autour du drapeau; le petit troupeau se reformait. Peu à peu aussi, les terrains devenaient moins mauvais, et la récolte moins ingrate;

mais de peur que le coeur ne s'attachât aux biens passagers de la terre, Dieu permit que la fuite devint nécessaire. Après deux ou trois ans de séjour, des soupçons graves s'élèvent, leur foi est trahie, il faut transporter sa tente ailleurs; quelquefois, on doit le faire immédiatement, obligé d'abandonner une récolte non mûre, sans savoir de quel côté tourner ses pas, n'ayant d'autre guide que l'inspiration du moment, d'autre ressource que la confiance en Celui qui nourrit les oiseaux et donne la pâture à leurs petits. Véritables Patriarches, ils ne peuvent avoir de demeure fixe, ils vont de montagne en montagne, emportant tout leur avoir, c.à.d. quelques misérables vêtements. Aussi leurs maisons sont toujours des plus pauvres. Pourquoi l'orner? pourquoi la confectionner avec frais. Aujourd'hui, elle sert d'abri et demain il faut l'abandonner. De là vient encore qu'ils ont toujours peu d'habits et d'objets. tout doit s'emporter à la fois; la mère charge son enfant sur ses épaules, le père apporte les objets d'extrême nécessité. // Et quand la voix intérieure leur dit: Arrête!, on construit une nouvelle que bientôt peut-être il faudra délaisser. Semblables aux moines du Moyen-âge, ils défrichent les lieux arides et fécondent les terrains incultes. Ah! Plût à Dieu qu'au milieu de tant de misères corporelles, nos chrétiens eussent du moins les vertus de ces Patriarches avec lesquels ils ont quelque ressemblance, mais hélas!!! sans patrie ils sont toujours errants, sans parents, les familles sont dispersées, sans amis, ils ne peuvent communiquer avec leurs voisins. Ils attendent une vie meilleure, et toutefois la route leur en est inconnue; ils n'ont pas de pasteurs et se laissent dévier dans la voie des crimes. En effet, dans cet état de dispersion, de vagabondage, pas d'instruction possible, peu savent lire, ou s'ils déchiffrent quelques lettres, le sens leur reste caché. Pas d'écoles possibles; chez les payens, c'est se trahir, dans leur propre village, dix, vingt ou trente fidèles ne donnent aucune ressource. Jugez d'après cela quelle ignorance, quelles misères spirituelles.

Je n'ai pas tout dit. Chaque année, les chrétiens se recrutent dans les montagnes, toute la chrétienté se met à la culture du tabac et l'extrême abondance fait baisser les prix au point qu'aujourd'hui on a pour la modique somme de vingt francs l'énorme charge de deux hommes vigoureux. Si la récolte manque, toute la perte retombe sur les Chrétiens. Presque seuls cultivateurs du tabac, ils ne peuvent s'entraider; un incendie, et ils sont assez fréquents, les réduit à l'extrémité; les chrétiens toujours gênés ne peuvent faire que peu et les payens avec lesquels les rapports sont rares ne veulent pas venir à leur secours. Que dire de ces chevaliers d'industrie?// Des payens qui connaissent les chrétiens et leur gîte ont l'habitude de vivre à leurs dépens. Il faut les payer, sous peine d'être dénoncés. Ils parcourent ainsi nombre de pays chrétiens et partout mettent les pauvres gens à contribution. Et les satellites vont aussi les vexer hors même le temps de persécution. Il est peu d'années, où il n'y ait quelque arrestation.// Pour avoir un ou deux chrétiens, ces braves agents de la police parcourent les pays chrétiens et en emportent l'argent. En persécution, ils font rafe sur tout. Le système des razzias est ici mis en jeu avec un rare succès. Les satellites tombent sur une maison, en enchaînent tous les membres, les conduisent en prison, y compris les petits enfants, puis vendent à leur profit la maison et tout ce qu'elle renferme; si par hasard quelque membre de la famille échappe à la prison, on n'oublie jamais toutefois de prendre tout ce qu'on trouve dans la maison.//

Concevez vous maintenant comment nos chrétiens sont toujours pauvres, errants, persécutés, rançonnés, ils ne jouissent guère des biens de cette vie. Malgré cela, après la mort de nos confrères, chaque année, un certain nombre de payens vint renforcer la petite armée fidèle. La première démarche nécessaire, c'est de quitter une maison passable, une culture avantageuse pour planter sa tente dans la montagne. Là les nouveaux convertis se mêlent à nos chrétiens, ils partagent leurs peines, leurs privations, toutes leurs croix, mais aussi leur espérance.

Nous avons pu dire sur la foi des Coréens, qu'il y avait un grand élan chez les payens, et beaucoup de conversions. Ces braves gens nous ont bien exagéré la chose, la vérité est que les chrétiens sont très méprisés à l'extérieur, quoiqu'au fond du coeur leur doctrine soit trouvée

bonne. Mais la défense du roi et le seul mobile de la plupart. Votre doctrine est bonne, disait-on souvent, vous avez raison; mais le roi défend cette religion.

Chaque année, d'après un calcul approximatif, environ deux cents nouveaux néophytes sont venus réjouir le coeur de nos fidèles, et tout cela comble à peine les vides qu'a laissés la grande persécution. Le Coréen paraît toutefois attaché du fond du coeur à sa Religion, il supportera pour elle de longues privations; les tourments le font assez facilement apostasier, mais à peine sorti des mains des satellites, s'il peut aller en pays chrétien, il pratiquera de nouveau sa Religion immédiatement; rarement il renie Dieu du fond du coeur, la bouche seule laisse échapper cette affreuse parole. Si la Religion était permise, sans aucun doute, l'Eglise aurait ici de belles espérances. Une chose m'a frappé vivement dans ce pays. En 1839, les pasteurs furent pris et martyrisés, les principaux des chrétiens, presque tout ce qu'il y avait de marquant, eurent le même sort et la chrétienté entièrement ruinée. Eh bien! malgré cela, sans chef avoué, la chrétienté se reconstitua par elle-même. Depuis soixante ans, deux fois seulement il lui fut donné de voir des prêtres et cela pendant de courts intervalles. Eh bien! elle a résisté à cet isolement, elle a triomphé de ce délaissement complet. On ne peut comparer ce pays à la Chine ou au Tonkin, par ex., où il y eut toujours des prêtres soit indigènes, soit même européens; et tout le monde sait que la présence d'un seul suffit pour tout contenir. Ici, rien de semblable et la chrétienté n'a pas été anéantie. Pour moi, je l'avoue, au milieu des misères spirituelles et des plaies hideuses qui déparent notre chrétienté, je ne puis m'empêcher d'admirer ce grand fait d'une chrétienté se reconstituant par elle-même, et ce grand fait me remplit d'espérance, et puis le sang des martyrs ne germera-t-il pas un jour! Des Martyrs! Quelle mission de nos jours en pourrait compter un nombre aussi considérable. Plusieurs centaines ont rendu à Jésus-Christ le témoignage du sang. Nous avons ici des Laurent, des Blandine, des Agathe, des SS Innocents. Tous les âges, tous les sexes, toutes les conditions sont représentés sur ce noble catalogue que nous venons de tirer de la poussière des tombeaux où il reposait, ayant en tête un glorieux évêque avec des prêtres. Non, en lisant ces pages ravissantes, non! me disais-je, nous n'avons rien à envier aux premiers siècles; la gloire et la force du Très-Haut ont éclaté à la vue de ce peuple barbare; un jour les fruits viendront. Nous l'avons envoyé, à vous de publier les merveilles du Très-Haut.

Tel est donc l'état où nous trouvâmes cette pauvre chrétienté. Au mois de janvier, je me suis mis en campagne, ou plutôt en montagne, la neige couvrait tout, les chemins avaient disparu, toutefois je courais de bien bon coeur après ces brebis retirées loin de tout tumulte.

Pour l'arrivée du prêtre, tout est préparé le moins mal possible, car nos chrétiens n'ont aucun pays dans le même endroit. On décore de papier blanc une pauvre cabane, on dresse un mauvais autel, voilà tout l'ornement du lieu où doit se célébrer le plus grand des mystères. Il est à la fois aussi l'appartement du prêtre. Alors nos chrétiens accouraient pour voir celui qu'ils attendent depuis sept ans. Quelle joie pour eux! quel bonheur! C'est le naufragé parvenu au rivage. Des pleurs, des larmes s'échappent de leurs yeux. Enfin, ils vont mettre la paix dans cette conscience que tant de jours mauvais avaient surchargée. Quels moments aussi pour nous-mêmes, comment ne partagerions-nous pas leurs émotions. Ce sont des frères, ce sont nos enfants et ils ont tout l'intérêt du malheur, de la persécution. Plusieurs fois, je dois l'avouer, mon pauvre coeur ne tint pas devant ces scènes attendrissantes, mes larmes se mêlaient aux leurs. Je les voyais tous devant moi, nos coeurs se comprenaient, la parole était inutile. Et puis, quels souvenirs! Ici, c'est un vieillard qui a blanchi dans les pratiques de la Religion, les persécutions l'ont éprouvé, mais il a tout supporté, il va retrouver la paix de l'âme avant de descendre dans la tombe. Là, c'est une mère dont l'époux a cueilli la palme du martyr, ses enfants ont grandi dans la gloire de leur père, leur foi n'a pas été ébranlée; c'est un frère qui a vu de sang-froid les supplices de son aîné, c'est une jeune fille qui rapporte comment séparée de sa mère elle a dû lutter contre la faim et toutes les misères de la persécution.. Tous, en ce jour, sont dans la joie; les jours malheureux ont cessé, il n'y a plus que du bonheur, ils voient, ils possèdent le Père.

Qui pourrait arrêter l'effusion de leurs larmes? Et puis ils semblent défier la persécution. Ces jeunes époux, aujourd'hui si heureux, demain peut-être seront séparés, ces enfants que la mère allaite avec tant de satisfaction, sous peu de temps, la suivront peut-être dans sa fuite ou dans la prison. N'importe, semblent-ils dire, au moins nous avons vu le Père, nous nous sommes réconciliés avec Dieu, nous l'avons reçu à la participation de la Ste Eucharistie. Advienne la persécution, n'importe, nous avons retrouvé la force et la vie, nous combattons vaillamment. Leurs actes, leurs paroles me remplissaient de ces pensées et ils étaient heureux, je l'étais moi-même. Ils venaient ensuite pour se décharger du lourd fardeau de sept ou huit années, leurs plaies sans doute sont grandes, hideuses même, mais ils les découvrent au grand médecin des âmes, ils en font l'aveu, ils veulent réparer, nous les panserons et avec la grâce de Dieu, nous les rendrons à la santé.

Dans ces temps d'administration, les fatigues et les peines sont quelquefois bien grandes. Elles proviennent de la longueur et de la difficulté des routes; la multiplicité des montagnes, la sauvagerie de leurs nourritures ne tendent pas à fortifier. Cependant, avec la grâce de Dieu, tout devient facile. Les difficultés d'une langue inconnue, l'ignorance des chrétiens, leur grossièreté, stupidité même, sont des peines beaucoup plus fortes. Il y a dans ce pays un nombre très considérable de véritables idiots, les instructions tombent sur ces êtres comme sur un morceau de bois. Impossible d'en tirer aucun parti. Toutefois, ils ont des âmes, il faut aviser au moyen de les nourrir. Le Coréen, grand jaseur et amateur de repos, s'instruit fort peu en l'absence du prêtre, il est nonchalant et toutefois, n'est pas indifférent pour sa religion, mais son esprit borné lui fait croire à l'inutilité de l'instruction religieuse, alors qu'il n'y a pas de Pères en Corée. De là vient pour beaucoup une grande ignorance de la Religion. Elle fut quelquefois portée au point de baptiser une payenne au jour de son mariage avec un chrétien, sans qu'elle sût de quoi il était question. Elle crut que l'effusion de l'eau sur la tête était une cérémonie du mariage des Chrétiens. Elle n'avait l'idée ni du baptême, ni de choses semblables. De cette ignorance naissent de graves difficultés, il faut débrouiller leurs mariages, examiner leurs baptêmes, le tout à travers des nuages obscurs que le soleil le plus radieux pénètre difficilement. Ils ont la foi vive, de bons désirs, mais seuls, sans secours, sans prêtres, comment n'y aurait-il pas de misères. Les enfants sont négligés, on craint de se compromettre. Jugez de là quelle besogne, quelles ténèbres!

Il y a aussi des consolations et quelquefois même beaucoup. Les bons et fervents chrétiens, les généreux athlètes de Jésus Christ consolent bien le cœur du missionnaire. Et puis les nouveaux convertis sont une des belles parties de nos joies. Nous pouvons admirer en eux et le dévouement et le mépris des biens de la terre et toute la ferveur d'une foi nouvelle. J'aime à scruter ces admirables dispositions par lesquelles la Providence les a amenés à la foi, la bonté, l'infinie miséricorde de Dieu y paraissent dans tout leur éclat; j'aime surtout interroger les pères de famille, leurs réponses souvent mâles et pleines de foi me réjouissent le cœur. J'ai administré bien des baptêmes et toujours ce furent des jours de joie. Je me rappelle une de ces soirées touchantes. Une famille composée de six personnes devait recevoir le baptême, parfaitement instruites de la religion, tous, jusqu'à un enfant de 7 ans et demi, répondaient à mes questions avec foi et intelligence, mais quand vint le moment de faire couler sur leur tête l'eau régénératrice, des larmes abondantes témoignaient de leur bonheur. Hommes, femmes, tous étaient émus. Le lendemain, ils étaient admis à la Ste Table. Jugez si le missionnaire devait être heureux! Un autre catéchumène que les parents voudraient empêcher d'embrasser la foi, ne rencontre pas de chrétiens sans se prosterner devant eux, en route, il les précède, et par respect pour les enfants de Dieu il écarte les pierres ou branchages qui pourraient gêner leur marche. Or c'est un noble du pays et pour qui connaît la fierté de la noblesse coréenne, il faut admettre une foi bien vive, une humilité bien profonde pour s'expliquer une pareille conduite. Des traits semblables se présentent souvent à nous. Tous, de quelque condition qu'ils soient, ont pour le prêtre un respect extraordinaire; un noble au service du Père se trouve fort honoré, toutefois, il

ne voudrait pas rendre les mêmes services au premier des mandarins. Malgré leur pauvreté, nos chrétiens ne craignent pas de faire toujours au prêtre leur petite offrande et chose que nous avons admirée, pendant la persécution, ils se disputent l'honneur de nous posséder, de nous donner retraite, ils voudraient nous nourrir longtemps à leurs frais, sauf à emprunter des payens à gros intérêt l'argent qu'ils n'ont pas. Généralement, ils témoignent au missionnaire un grand dévouement.

Le Coréen très avide d'objets de piété n'hésite pas à les acheter à des prix considérables. Pour une médaille, un crucifix, une image, il donnerait tout son avoir et ensuite, il vivra plus pauvrement pour compenser sa dépense. Tout cela n'est pas chez lui pure curiosité, il tient beaucoup aux indulgences, un crucifix avec les indulgences pour le chemin de la Croix est son premier désir. Tous les dimanches, chaque chrétien fait ce saint exercice. S'il a quelque image ou médaille, tout est préparé pour le temps de la prière, il s'en sert pour exciter sa dévotion.

Nous avons administré environ six mille chrétiens répandus dans deux ou trois provinces, quand tout à coup un cri se fit entendre sur toute la Corée. C'était un cri de sang. Le P. André ayant été arrêté, la persécution ne pouvait manquer d'éclater. Tout aussitôt le tableau changea, nos chrétiens, se rappelant les peines, les tourments de la dernière persécution, n'eurent plus que des larmes pour déplorer leur malheur. Si tôt perdre leur Père, alors même que tous n'avaient pas été visités, quel déchirement. Il fallut de suite cacher tous les objets de religion. Le Raphaël, le navire d'impérissable mémoire sur lequel nous abordâmes dans ce pays fut capturé. Mgr perdit une grande partie de ses effets, l'argent de la mission devint la proie des satellites. Tous les pays chrétiens étaient sans les objets de première nécessité même, tout est caché sous terre, porté sur les montagnes, ou envoyé chez des parents payens. Les récoltes non mûres furent abandonnées dans quelques villages; tous les jours on s'attendait au pillage. Dans plusieurs pays, le jour, une sentinelle veillait pour annoncer l'arrivée des satellites, la nuit, on dormait sur la montagne pour n'être pas surpris, ou si l'on restait à la maison, on couchait en habits de voyage, les pieds chaussés, le petit paquet servait de traversin, des trous avaient été préparés aux hayes, et au premier bruit tout devait s'enfuir à travers les bois.

La capitale fut, comme toujours, la plus éprouvée, nombre de chrétiens y furent arrêtés et jetés en prison. Deux villages furent entièrement saccagés, argent, nourriture, moissons, tout fut pillé et devint la proie des satellites et ce qui fait horreur, ces brutaux retinrent captives des personnes qu'ils devaient employer à assouvir leurs passions.

Dans le reste des provinces, peu d'arrestations eurent lieu. Toutefois, cette persécution est moins violente que la précédente. autrefois, l'apostasie ne sauvait pas de la mort, ou du moins de l'exil et de la prison; cette fois, les apostats furent mis de suite en liberté; comme dans l'ancienne persécution on eut pour principe de prendre et de faire périr les chefs, tous nos fidèles serviteurs sont recherchés, mais c'est pour ainsi dire une affaire de satellites, les mandarins ont refusé de se mêler de cette affaire, les satellites, en voyant leur conduite, en ont accusé plusieurs de favoriser les chrétiens. Dans la prison, les interrogatoires se font sans tourment et sans la lettre des Français qui irrite le roi, peut-être quelques têtes eussent été épargnées. Nous eûmes en tout 9 martyrs, les autres furent mis en liberté.

Cependant, Monseigneur et moi nous étions retirés dans un lieu moins exposé, attendant chaque jour la nouvelle de notre dénonciation. Je jouissais par avance de la bonne occasion pour aller visiter la capitale de la Corée, je cirais mes bottes et préparais mes habits de fête pour un si beau jour. Nous étions dans un misérable réduit, équivalent de la prison. C'était au mois de juillet au moment des fortes chaleurs. Impossible de rester dans les appartements chauffés sans cesse par les fourneaux de la cuisine. Plusieurs fois, nous essayâmes de passer la nuit dans la chambre, mais la multiplicité de la vermine ne permit jamais de fermer l'oeil? Nous tuions les punaises chaque jour par centaines, il fallut y renoncer. Nous nous établîmes en dehors sur l'arrière de la maison. Une natte large d'environ trois pieds a dû recevoir pendant un mois nos deux personnes et le jour et la nuit. Elle était posée sur une terre humide

et pendant les grandes pluies qui abondent à cette époque, une autre natte nous servait d'écran. La nourriture, dans ce pauvre réduit, était en proportion, on craignit que la maladie ne vînt nous visiter; nous nous séparâmes pour chercher d'autres gîtes et après deux mois, nous nous réunîmes à nouveau; pendant ce temps, le P. André tâchait de mener sa barque pour éviter de compromettre notre présence. Quelques soupçons éveillés par des lettres surprises furent par lui dissipés; les plus dignes furent couronnés du martyre. Aujourd'hui, nous pensons l'alerte terminée, notre présence n'est pas connue, peut-être soupçonnée; toutefois nous pensons à nous remettre en campagne pour terminer l'administration des chrétiens. Serons-nous de la partie dans quelque temps? Dieu seul le sait; si on nous attrape, quel sera notre sort? Même incertitude. Si on met la main sur le lapin et qu'ensuite par quelque miracle, je sorte de ces admirables lieux où sont les prisonniers, je vous promets un article sur les prisons en Corée, article qui servira de note pour le système à adopter par nos législateurs, et puis encore un article sur les arts libéraux en Corée. Pour les chrétiens, le jeu de bâton est fort en usage, les Coréens s'en acquittent d'une manière remarquable, c'est le seul art pour lequel ils soient libéraux. Patience donc et puis nous décrirons... ou ne décrirons pas.

Avis à tous ceux qui ne sont pas des hercules. Je me porte fort bien. J'ai fait ici en courses, abstinence, jeûnes, etc... ce que je n'aurais pu faire même en France. On ne meurt donc pas pour quitter son pays et changer de climat, de moeurs, etc... On ne s'en porte que mieux. Mgr ne peut guère se faire à la nourriture, mais il a grâce spéciale de vivre sans manger. Pour moi je m'y suis accoutumé un peu mieux: je mange du riz, puis du riz, puis du riz.....

Je bois du vin de toutes les qualités que les aveugles avaleraient plus volontiers que les autres mortels, mais n'importe. A vrai dire, après un carême comme je l'ai passé cette année, j'ai la presque conviction que peu à peu et avec la patience, on parviendrait à vivre sans manger. En France, ce serait difficile, ce sera une des merveilles à noter sur ce pays connu.

NOTE SUR LA DIFFICULTE DE PENETRER EN COREE.

En voyant le nombre d'années qui s'est écoulé avant de pouvoir rentrer en Corée après la mort des missionnaires, plusieurs personnes peut-être sont à se demander quelles sont ces difficultés inconcevables. Pour moi, avant de pénétrer, je m'étais fait plusieurs fois cette question; aujourd'hui, je suis à admirer comment nous-mêmes avons pu y pénétrer. Il a fallu un acte de la droite du Très-Haut. Il ne sera pas déplacé, je crois, de détailler ici ces difficultés, mais comment donner par écrit tous ces menus détails.

Les difficultés générales proviennent de la position morale de ce peuple. La Corée a pour voisins les Chinois et les Japonais, bien plus puissants qu'elle; de là vient qu'elle est toujours sur ses gardes et se défie de tout. Le Coréen est par caractère très curieux, il interroge sur tout, veut avoir le fin mot de tout, et étant fortement soupçonneux, sa curiosité et ses instances croissent à la moindre chose extraordinaire. Ce qui n'a pas lieu habituellement chez lui excite des cancanes sans fin et donne l'éveil à l'autorité. Celle-ci a pour les étrangers une horreur inconcevable et les voit même où ils ne sont pas. De là une vigilance continuelle. Les frontières de terre et de mer sont entourées d'un cordon de postes militaires n'ayant autre chose à faire que de veiller jour et nuit à la garde du royaume; des chiens viennent aider la surveillance des hommes, de plus les agents de police sont très fins et rusés, il y a des traits remarquables de leur adresse à tout découvrir. Ajoutons que pour entrer par terre, il faut exciter des soupçons ou en Chine ou en Corée, tant la manière d'arranger les cheveux et la barbe diffère. Les Chinois en rasant les trois quarts, les Coréens se feraient cas de conscience d'en arracher le moindre poil. Mais voyons les difficultés de chaque route: Par terre, il y en a deux seulement. Le Nord, où Mr Maistre s'est présenté et la route de Pien-men.

La frontière du nord: Tous les deux ans seulement, un marché s'y tient dans le courant de la première lune à jour non fixe. Il dure deux ou trois jours près d'une ville coréenne, mais les Chinois ne peuvent entrer dans les maisons et grand nombre de satellites veillent jour et nuit.

Il faut donc se rencontrer et faire changer d'habits en plein air, si toutefois dans les jours d'attente, l'étranger confondu pêle mêle avec tous les Chinois n'a pas déjà été reconnu. C'est ce qui arriva à Mr Maistre. Une fois entré, il faudrait avant de trouver pays chrétien faire une route d'un mois, sur une route peu peuplée, où les auberges sont rares et dénuées d'appartements, sur une route où les courriers sont passés dans un attirail différent et les Coréens qui vivent ensemble comme une seule famille reconnaissent les gens d'une manière surprenante. Cela arrive à tous nos courriers. Toutefois, cette route nous paraissait la plus facile. Aujourd'hui, l'expédition a manqué, l'éveil est donné, les difficultés ont triplé et nous sommes trop heureux que les courriers n'aient pas été saisis.

Route de Pienmen Dans tous les détails que je vais vous donner, rappelez-vous que tous nos secrets ont été éventés dans la persécution de 1839; les autorités, les payens, les aubergistes sur la route, tous connaissent nos ruses dans le menu détail: Tous les ans à une certaine époque l'ambassade coréenne passe pour aller à Pékin; c'est avec cette ambassade et sous l'égide des mandarins que doivent passer les courriers. Hors de là, les gens seuls de la ville frontière peuvent passer pour commercer, et seulement à une époque fixe. Mais quel que soit le Coréen, il est visité à la porte à son départ, fouillé de haut en bas, et les inconnus plus que les autres. Souvent on leur refuse de sortir, ils doivent rebrousser chemin. Si on leur permet, ils reçoivent un passeport détaillé. Or il faut au moins trois courriers pour un missionnaire, et une fois la frontière passée, au retour, cinq ou six sont indispensables. Attendre dans la ville, c'est se trahir, jamais on n'a vu chose pareille, les Coréens n'y seraient pas trompés, il faut donc obtenir passeports pour cinq ou six. ils reviennent avec un prêtre, la douane chinoise doit se passer, puis quinze lieues de désert, il n'y a qu'une seule route, des deux côtés sont des forêts impénétrales. Pendant ce trajet, il faut manger; si on a le malheur de faire du feu, tous les voyageurs accourent pour cuire leur riz; impossible de leur refuser, le danger est grand. Arrivé sur les bords d'un large fleuve, se trouvent des gardiens chinois; Une barque coréenne reçoit les voyageurs et les conduit à la douane de l'autre côté de ce fleuve. Là, les hommes et les paquets sont examinés et fouillés, on doit rendre son passeport et on examine son identité avec le personnage. la moindre chose est suspecte. On ne peut essayer de passer par la douane, la prise serait certaine. Il faut donc attendre la nuit de l'autre côté du fleuve et s'il est glacé, essayer le passage. Mais là se trouvent à des distances assez rapprochées des corps de garde où la surveillance se fait jour et nuit. Les chiens sont nombreux dans ces maisons et il faut passer sourdement entre deux, puis escalader les montagnes couvertes de neige, regagner un chemin quelconque sans se laisser apercevoir, puis se mettre sur le grand ton pour terminer la route. Deux fois on a essayé cette route à travers les montagnes. La première était avant la persécution; les gardes crièrent; on dit s'être égaré, et n'ayant pas alors de soupçons, ils laissèrent tranquilles. La seconde, les chiens donnèrent, et le P. André qui connaissait la route, (il y avait passé une fois à son retour) fuit sur les montagnes et disparut. Nous voulions essayer encore cette année, la persécution ayant éclaté, c'est de toute impossibilité. Et puis, aujourd'hui nous n'avons qu'un seul chrétien qui puisse passer comme connu déjà; il excite de graves soupçons, déjà plusieurs payens lui ont dit qu'il faisait les affaires des chrétiens. Quels dangers! et si on ne réussit pas, quelle perte, alors que nous n'avons pas d'hommes même pour nous accompagner.

Depuis quatre mois, je cherche et le jour et la nuit, je promène en vain ma lanterne comme autrefois Diogène, et un homme capable ne se trouve pas. Chaque année le transport même des lettres est une chose difficile et dangereuse.

Reste le voie de mer. Faire la route directe jusqu'en Chine et revenir; c'est ainsi que nous avons fait. En voici les dangers. Une convention entre la Chine et la Corée veut que tout navire paraissant sur les côtes de l'autre nation soit capturé; les matelots sont envoyés à la capitale et regagnent par terre leur propre pays. Le P. André avec la connaissance des Européens et de leur langue put par son audace en imposer au mandarin chinois et réussit non sans peine

à sauver sa barque de la saisie. Mais, sans un Européen, le chose ne paraît pas possible. Qui du reste pourrait diriger cette barque et gagner Chang-hai? Aucun Coréen n'en est capable et ne le voudrait. Au retour, il y a mille dangers. Un navire qui arrive de la pleine mer est par cela seul suspect, jamais les Coréens ne quittent la côte. Les matelots coréens se visitent toujours sur les barques. Pour éviter ces visites, nous nous fîmes passer pour nobles. Mais le remède lui-même est très suspect, jamais les nobles Coréens ne montent sur un navire, c'est réservé à la plèbe et aux matelots, race très méprisée. Aussi plusieurs navires nous ont manifesté de graves soupçons. Mais le plus grand danger se tire des navires coréens eux-mêmes. Le moindre flot, sans tempête aucune, brise le gouvernail et la moindre agitation force à couper les mâts. Construire différemment, c'est changer les usages, c'est un crime de mort dans ce pays pour toute espèce de nouveauté. Au commencement de la persécution, désespérés de pouvoir jamais envoyer des élèves, j'offris à Monseigneur de conduire par cette voie des élèves à Changhai, mais tout considéré, nous avons cru que ce serait aller à une mort certaine et tenter la Providence. Une fois, ce coup audacieux fut tenté, la Providence sembla nous dire dans les deux routes qu'il fallait un miracle pour en sortir. Peut-on le demander?

Reste le moyen de se communiquer en mer, avec navires chinois. Etant nous-mêmes à Changhai, le plus intrépide marin chrétien refusa de nous conduire en vue des côtes de la Corée; il consentit seulement à nous conduire en pleine mer, d'où nous nous dirigerions à volonté sur la Corée. Il fallait donc recourir aux pêcheurs payens qui tous les ans viennent à la 3e lune sur les côtes de ce pays. Le P. André essayant d'ouvrir cette voie, il fut pris, nos lettres saisies à bord des navires chinois et la route est maintenant strictement surveillée. Faut-il s'étonner maintenant que les Coréens, livrés à eux-mêmes pendant sept ans n'aient pu réussir à ouvrir une route, et nous-mêmes, dans la misère, dans le besoin, nous ne savons comment aviser au moyen de faire venir un confrère près de nous, ou de faire passer des élèves à l'étranger. Faut-il tout à fait désespérer? Non, mais la chose est bien chanceuse; sans la persécution actuelle nous eussions essayé cette année; maintenant les surveillances sont trop minutieuses, nos ruses de terre et de mer, tout est connu; à grand peine, Monseigneur peut déterminer un chrétien à porter nos lettres jusqu'à Pien-men. Ah! que les fidèles d'Europe viennent donc au secours de cette pauvre mission, que vos prières montent chaudes et ferventes jusqu'au trône de Dieu pour qu'il ait pitié de la Corée. Nous comptons sur le secours de Jésus, sur l'intercession de Marie Immaculée, refuge des pécheurs; mais seuls comment l'implorer. Je voudrais pouvoir exciter en notre faveur et pour nos pauvres chrétiens, le zèle de tant de saintes âmes qui soupirent après l'extension de la gloire de Dieu. Un concours de prières, un coup de la grâce, et dans ce pays, la moisson est abondante. Que les murs de circonvallation se renversent, que le peuple chrétien puisse respirer en paix et nous compterons des milliers de nouveaux frères qui consoleront l'Eglise de Corée de ses longues souffrances. Intéressez donc les saintes âmes pour nous, et le coeur de Marie s'ouvrira pour répandre sur nous ses faveurs, et le coeur de Jésus sera connu et glorifié; quelle plus belle croisade pourriez-vous vous proposer? L'impiété s'unit et concentre ses forces, les puissances de l'enfer ne se donnent aucun repos. Soldats de Jésus-Christ, restons-nous dans l'inaction, ou plutôt ne conjurons-nous pas notre divin Maître par d'incessantes prières qu'il ait enfin pitié de ces pays où la lumière de la foi n'a pas encore été entrevue. La liberté comme en Chine, par exemple, et quelles nombreuses conversions. Mais loin de là, Dieu continue à nous éprouver. Cette année il nous enlève pour le couronner dans sa gloire le P. André Kim, dont la perte est pour le moment irréparable. Je reste donc seul avec le Vic. Apostolique. Jugez si nous avons besoin de votre secours. Dieu nous a enlevé encore un fidèle serviteur, Charles Hien; sa mort glorieuse me laisse sans serviteur capable. Quoi qu'il en soit, VIVE JESUS ET MARIE, la confiance ne se perdra pas, j'espère, les travaux seront suivis du repos; Nous prions sans cesse, unissez-vous à nous. Encore un peu de temps et le secours d'En-haut apparaîtra.

Daignez agréer l'assurance de respect et d'attachement sincère avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre tout dévoué serviteur.
A. Daveluy, missionnaire apostolique de la Société des Missions Etrangères

Copie d'une lettre de Mr Daveluy
à MM. les Procureurs à Macao

Du pays de Corée le 1er novembre 1846

Qui a Jésus a tout

Messieurs et bien chers procureurs,

Depuis un an, nous sommes dans ce pays de Corée, et comme vous le verrez dans nos lettres, bien des choses se sont passées. Le P. André a eu la gloire du martyre; pour nous, rien du tout, sinon les misères de la vie cachée, presque la prison. Le grand évènement dans toute la Corée payenne et chrétienne, c'est l'apparition des navires français. tout le monde en fait des commentaires et prend lecture à volonté de la lettre de l'amiral Cécile. Quels sont les desseins de la France? pour quelle raison a-t-on agi ainsi? nous l'ignorons. Le gouvernement coréen s'étonne, si la France est une grande puissance, de l'impunité du meurtre de 1839. Mais on s'étonne encore plus de la manière dont s'est faite la réclamation de l'amiral. La lettre fut remise au premier venu, et on n'en veut pas la réponse. Ceci est inexplicable pour les ministres. Maintenant, quels seront les effets? Le premier fut d'accélérer la mort du P. André en prison à cette époque; peut-être eût-il pu échapper à la mort, car il était fort avant dans la manche des ministres. Après le départ des navires, il fut exécuté brusquement, au grand étonnement de tous. Notre présence est encore inconnue; si on nous découvre, que nous arrivera-t-il? Impossible de le deviner. Avant l'apparition des navires, beaucoup de chrétiens disent qu'on nous eût renvoyés en Chine: ce parti avait beaucoup de partisans quand il s'agit de nos confrères en 1839 et leur mort fut l'ouvrage du tyran Tchao, aujourd'hui défunt et détesté de tous, payens et chrétiens. Maintenant le gouvernement étant modéré, cette chance, en cas de prise, était probable. Aujourd'hui elle a peut-être moins de probabilité à cause de la colère du roi, qui prend les Français pour des braves gens; leur retraite précipitée sans attendre la réponse d'une réclamation si grave est prise par beaucoup pour une fanfaronnade. Si l'année prochaine on revient, comme on l'a promis, chercher la réponse, nous pouvons espérer de bons effets, surtout si on agit franchement, mais si on ne revient pas, ou que l'on ne fasse rien, la mission ne peut que souffrir du dommage de cette apparition. Du reste, nos peuples d'Europe agissent toujours avec trop de respect et déférence vis-à-vis de ces peuples barbares qui ne connaissent que la force et ne peuvent avoir l'idée d'une puissance forte; n'usant pas de sa force, on se rabaisse à leurs yeux. Aujourd'hui la Corée est indécise entre la crainte et la sécurité. Si on revient avec vigueur, la crainte sera à son comble. La suite vous fera savoir ce que nous devons attendre. La retraite précipitée des Français nous ôta tout moyen de communiquer. Nous étions dans des cachettes et quand leur présence nous fut connue, Mgr écrivit à l'amiral, mais sur ce ils partirent et nous ne pûmes rien faire passer. Il ne serait peut-être pas inutile de savoir que lors du martyre du P. Tchou en 1801, l'Empereur de Chine réclama sur ce meurtre d'un de ses sujets. On s'empressa de l'apaiser à la chinoise, c.à.d. en envoyant force argent; en effet la satisfaction parut bonne, on se tut. De plus on assure que si l'Empereur de Chine disait au roi de Corée de mettre les chrétiens sur le pied où ils sont aujourd'hui en Chine, ce dernier ne pourrait s'y refuser; peut-être si on ne veut absolument rien faire directement ce qui si facile (il manque un mot?), pourrait-on nous être utile en parlant à l'Empereur de Chine; la Corée serait très facilement mise politiquement et religieusement au moins sur le pied de la Chine; les habitants en seraient très contents si cela avait lieu sans guerre; ils ne craignent pas le concours des étrangers et désirent vivement tous nos objets qu'ils reçoivent en partie par Pien-men. Le gouvernement seul a les étrangers en horreur.

Assez sur cet article. Je pourrais mettre nombre de pages de condoléance sur toutes les peines de M. Maistre, mais cette année en persécution la chose est de toute impossibilité. Voyez pour cela et des élèves, ma note sur les difficultés d'entrée. Pour les élèves, j'y pense jour et nuit, mais aucun Coréen ne veut les conduire; pour faire passer les premiers, il a fallu le manteau d'Augustin Liou, un des gros bonnets de l'ambassade annuelle; et encore, a-t-il excité mille cancans, mille questions. La chose a des difficultés dont on ne peut se faire une idée. Si nous étions quatre ou cinq prêtres, je suis prêt à me risquer en mer, mais n'étant que deux, c'est impossible; nous n'avons donc pour le moment aucun moyen.

S'il y a des occasions, veuillez m'envoyer du papier à lettres comme celui où j'écris, vingt-quatre cahiers. De plus deux couteaux fermant, l'un à une lame, l'autre à 3 ou 4. Deux petites bouteilles (environ 1/4 ou 1/2 bouteille). Rappelez vous que vides, elles pourraient se briser. Plus une ou deux petites bouteilles contenant la ration d'une ou deux burettes. S'il y a des bouchons à Macao, j'en voudrais 100. Le cher petit Thivet en a mis de bien mauvais à nos bouteilles de vin; si c'est l'économie, elle est bien mal placée: ils ne conserveront pas notre vin, déjà plusieurs ont dû être changés. Le vin du reste se conserve assez bien, il est bon. Quel malheur qu'il n'y en ait pas aussi une petite barrique à la disposition des blagueurs.

J'ai tant écrit qu'il est inutile de vous parler de la Corée; vous pouvez lire toutes mes épitres; puis veuillez les envoyer toutes par le premier vapeur par Suez, à l'adresse de M. Jurines. Il doit mettre le port sur mon propre compte, si on le trouve trop coûteux; c'est arrangé ainsi avec lui. Veuillez donc ne pas les envoyer par le Cap.

Je finis en vous priant de ne pas oublier notre pauvre mission; nous sommes in statu quo, mais il est certain que la liberté donnerait une grande moisson.

Votre tout dévoué confrère

A. Daveluy, missionnaire apostolique

Amitiés franches et cordiales aux bons MM. de St Lazare.

Mr de la Brunière missionnaire apostolique. Leaotong
Octobre 1847 Corée

Qui a Jésus a tout

Mon bien cher confrère,

S'il faut en croire les bruits publics, on pourrait vous penser issu en ligne directe du Juif errant. Vous êtes, dit-on à parcourir le globe glacial et on attend votre retour au son de la trompette du Jugement. Toutefois Dieu soit loué en tout, surtout si jusqu'à cette époque chaque jour de votre vie se compte par quelques conversions.

J'ai reçu avec bonheur votre lettre de 45, alors que vous me croyiez parti à Liou-Kiou à l'abri du canon Cécile. Je faisais voile pour la Corée dans un sabot-barque dont peut-être la renommée sera parvenue jusqu'à vous, sans canon français, ni coréen, mais certainement à l'abri sous les ailes de notre bonne mère Marie. Tous les dangers ont fini par nous réussir et aujourd'hui encore, nous vivons. Pour le P. André Kim, il a été plus affamé, il a pris de suite la couronne et même la couronne des martyrs. Le choix était beau, mais malheureusement, jusqu'alors aucun prêtre ne l'a remplacé près de nous, nous ne sommes que deux et ne pouvons même pas former un chapitre. Ce pauvre M. Maistre a beau frapper à toutes les portes, tout est fermé à clef, gardé à vue et on ne sait pas où le faire pénétrer. J'adore la conduite de Dieu, il m'a traité en enfant, ses épreuves sont pour les âmes fortes. Car comment eussè-je pu supporter celle qui depuis six ans pèse sur ce cher confrère. Et puis sa présence nous serait si utile; deux seulement! Que peut-on faire? Tous les jours, on court, on déloge, on va se placer pour vingt quatre heures au milieu de quelque cabane à l'abri des montagnes et là et vite, on confesse, baptise, administre tout et puis on repart pour le pays voisin ou lointain. L'instruction dont nos pauvres néophytes ont tant besoin n'est pas possible. Le temps me manque et puis le don des langues. Nos vénérables confrères après trois ans n'étaient pas compris dans la prédication et nous ne le pouvons être non plus. Des catéchistes capables et instruits nous manquent. Tout est grossier, ignorant, je doute même que de tels gens soient de la matière dont on fait les gens capables. Mais enfin, à la grâce de Dieu! Ils sont ce qu'ils sont et nous serons trop heureux si nous pouvons les rendre bons chrétiens et fidèles serviteurs de Jésus et Marie. Nous trouvons ici ce que vous trouvez dans vos parages, plus de mal que de bien, de puissants démons à combattre et peu de secours extérieurs. Au milieu de ces misérables peuples, le missionnaire est aussi bien pauvre, heureux celui dont les provisions sont fortes. Que de fois on pense à la France, où l'oraison est facile, les lectures de même, les bons avis fréquents, les pieux exemples continuels. Quelle différence! Seul, toujours seul, et à peine retrouve-t-on le bon Dieu. Toutefois sa grâce ne nous manquera pas; quand on n'a pas agi par soi-même, que Dieu a tout disposé jusqu'au plus petit point, il n'y a pas de regret à avoir. Le coeur peut être calme. Ici, notre vie doit être toute de foi et chacun de nos instants, de nos actes, peut être offert à Dieu en holocauste, c'est la vie des forts; Priez Dieu que je n'y succombe pas, car je suis faible. Pour vous dire l'état de la mission, nous comptons environ dix mille chrétiens et l'an passé, je veux dire entre deux administrations, nous espérons trouver environ deux cents nouveaux chrétiens. Notre métier est donc un gagne-petit. Aux yeux de Dieu tâchons l'un et l'autre de faire de grands bénéfices, et pour cela soyons toujours unis de plus en plus. Comme à Issy. Vous souvient-il de ces jours charmants. A propos de cela Mr Libermann, avec sa société pour les nègres, prospère, les sujets abondent et plusieurs pays sont évangélisés.

Adieu, mon cher confrère, mes amitiés aux confrères, mes respects à Mgr Verrolles, que j'ai connu demi-heure. Tout à vous en Notre Seigneur.

A. Daveluy missionnaire apostolique.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois à Macao

Corée, octobre 1847

Qui a Jésus a tout

Monsieur et bien cher confrère

J'ai reçu en mai dernier votre lettre d'août 1846, plus un énorme paquet d'autres missives et aussi les petites images pieuses que vous m'avez envoyées. Le tout a passé en dépit de la douane et des deux mandarins extraordinaires envoyés exprès pour surveiller les chrétiens. Cette mesure a été prise cette année par suite de la saisie d'une lettre chinoise du P. André où il parlait de Pien-men. Notre courrier eut le bonheur d'apprendre non loin de Pien-men les mesures rigoureuses employées à la douane, il retourna vite à cette ville et y déposa quelques petits objets suspects. Bien lui en prit, car cette année, chaque paquet était transporté dans une salle, ouvert en grand et minutieusement visité par les envoyés: les objets eussent certainement été pris. Deo gratias, nos lettres ont pu passer. Depuis l'an passé, nous sommes in statu quo, le départ de Mr Cécile a donné lieu à de gros mots de la part des mandarins, toutefois jusqu'ici point de persécution, mais pour cette année, c'est par trop fort. Venus de nouveau puis repartis sans rien faire! Dites à nos Français, amiral et compagnie, que je rougis de ce nom, il est hué et méprisé ici au dernier point. Nos commandants sont des gens sans honneur et sans parole; ils ont de beaux mots philanthropiques et ils viennent sur ces côtes sans rien faire, comme pour se rire de l'infortune des chrétiens, et exciter contre eux la persécution. Belle humanité!! Cette année, pendant le séjour des navires, les paroles les plus menaçantes se sont fait entendre contre nos chrétiens, qui, dit-on, attirent les étrangers. Si les étrangers repartent, disent plusieurs mandarins, nous mettrons à mort toute cette race traître à la patrie. Voilà le fruit des apparitions ridicules, nuisant à la France et à son honneur, à des Français résidant en Corée, et à tous les chrétiens. Vantez-vous de philanthropie, vos actes sont barbares, et tous des gens sans parole. Que de larmes ont coulé chez nos pauvres néophytes au départ des navires et qui pourrait les sécher alors qu'on attend la persécution comme prochaine. Pour nous, Dieu n'a pas permis que nous puissions communiquer: un navire freté à cette intention fut abandonné par les matelots et vendu à notre insu; un second mis en mer se brisa, un matelot mourra sans doute de ses blessures et les autres n'ont échappé à la mort que providentiellement. Les hommes envoyés avec nos lettres n'ont pu se rendre à bord; aujourd'hui encore l'un deux revient, il alla à trois journées avec mes lettres sur quelque faux bruit du retour des navires. Tout a échoué. A la grâce de Dieu!

Priez, ces Messieurs de ne jamais reparâître sur nos côtes, à moins d'être décidés à agir, conjurez-les en, épargnez-nous des malheurs et ménagez le sang de nos chrétiens. Si du reste ils veulent revenir, dites que près de l'endroit où Mr Cécile a mouillé, en vue d'une île nommée Weun-san, un navire anglais est resté 3 mois à l'ancre, la rade n'y est pas mauvaise, et cet endroit y est bien préférable au lieu éloigné où mouillèrent les navires cette année; mais le mieux serait de s'approcher de la capitale en allant plus au nord. Il y a à l'embouchure du fleuve qui passe près de cette ville une grande île fertile nommée Kang-hoa. En faisant visiter les routes par des chaloupes ou petits navires, peut-être trouverait-on moyen d'y faire parvenir des corvettes et frégates. De là, la capitale est tenue directement, le mouillage est sûr au dire des matelots coréens et cela doit être. Au dire d'un payen très haut placé, si les étrangers prenaient cette île ou tout autre point, le roi ne pourrait plus rien refuser. Or il n'y a qu'à y mettre les pieds pour qu'elle soit à qui voudra venir; tout fuira dans la terreur. On sait fort bien le sort des Chinois avec les Anglais, et les Coréens regardent les Chinois comme plus forts qu'eux-mêmes.

En voilà trop, mais Père Libois, sauvez-nous ou en nous délivrant, ou en éloignant de nos côtes des Français indignes de ce nom. Tout à vous en Notre Seigneur

A. Daveluy, missionnaire apostolique.

Aux religieuses Ursulines à Roye

Corée septembre 1848

Qui a Jésus a tout

Mes bien chères Soeurs en Notre Seigneur

Vous n'attribuez pas à l'indifférence le silence que j'ai tenu depuis longtemps; ce n'a pas été le silence du coeur, mais les circonstances ne permettent pas chaque jour de prendre la plume. L'union de prières que j'ai promise en partant a été fidèlement gardée de ma part, oserai-je espérer qu'elle l'ait été aussi dans la petite communauté de Roye.

J'ignore où en sont vos affaires pour le moment, les détails que j'ai reçus sur votre position et les épreuves que le bon Dieu vous envoie m'ont vivement affligé. J'ai prié beaucoup afin qu'il dissipe enfin ces nuages et laisse apercevoir des temps plus tranquilles.

Mais quoi qu'il arrive, le plus grand mal serait que l'ennui et le désespoir entrassent tant soit peu dans votre âme. S'il y a des croix, ne devons-nous pas les supporter. S'il y a des peines, envoyées de la main de Dieu, oserions-nous ne pas les accepter? Serait-ce pour chercher les aises et le bien-être que nous serions entrés en religion, ou plutôt ne nous sommes-nous pas mis dès ce moment entre les mains de Dieu afin qu'il nous tourne et nous retourne à son bon plaisir? Et d'ailleurs, mes chères Soeurs, quelle communauté a grandi sans épreuves comme aussi quelle âme s'est sanctifiée sans tribulations? Voilà les pensées de la foi, que vous n'avez pas oubliées, je le sais, mais le vif intérêt que je vous porte m'engage à les répéter ici pour les planter profondément dans vos coeurs et qu'ils soient prêts à tout supporter pour la gloire de Dieu. Il faut toujours marcher en avant, quels que soient les obstacles et regarder en arrière quand il n'y a pas un ordre des supérieurs est se jeter hors la voie tracée par la Providence, et par suite, se soustraire pour le moins aux grâces privilégiées. Il ne m'appartient pas de vous diriger, mais en tout état ces principes sont vrais et les mettre en pratique est le seul moyen de viser à la perfection que tous nous cherchons. Courage donc, mes bien chères Soeurs, et quand ces lignes vous parviendront, si l'orage n'est pas passé, vous raidirez vos âmes contre ces épreuves. Vous serez aussi inimpressionnables que le diamant et par là vos coeurs deviendront aussi chers à Dieu que cette pierre est précieuse.

Que vous dire de ces pays? D'autres lettres peut-être vous donneront des détails; qu'il vous suffise de savoir que les épreuves ne manquent pas, la croix est partout et ne se plante pas sans orages. Dieu ne permet pas que d'autres collaborateurs nous arrivent, je suis seul avec Monseigneur, et puis le joug de fer est bien loin de s'alléger. Dieu n'a pas permis que la main des hommes nous secourût et a fait échouer tous les projets qui avaient pour but de nous être utiles; nous restons donc seuls entre les mains de Dieu sans secours humains. nos chrétiens augmentent peu, la plupart des payens sont effrayés par les symptômes de tempêtes aperçus de toutes parts; l'espérance qui avait lui avec l'arrivée des Français s'est tournée en noir désespoir; nos chrétiens aussi n'ont pu encore sécher leurs larmes. Dieu sans doute veut faire les choses seul, ou peut-être le temps des martyrs n'est pas encore écoulé. La terre fécondée par tant de sang chrétien n'est pas encore purifiée de toutes les souillures et abominations qui tous les jours couvrent encore ce malheureux pays, et un roi, jeune, frivole, débauché, infatué de son titre, semble être réservé à satisfaire encore aux vengeances divines. Quoi qu'il en soit, priez, priez beaucoup pour nous tous; que nous puissions dans la paix enseigner et pratiquer les lois de Dieu, dans la guerre ne pas manquer à nos sentiments et honorer encore le nom du Seigneur. Que tous nos chrétiens reçoivent l'esprit de force et sachent, si Dieu ne nous évite ces jours malheureux, confesser la foi qu'ils ont embrassée.

Je vous quitte, mes chères Soeurs ou plutôt, je me réunis à vous plus que jamais dans le Coeur de Marie, chacun y apportera ses peines,

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois.

Corée septembre 1848

Qui a Jésus a tout

Mon bien cher confrère

Vivent les Coréens, quand il s'agit de faire les choses bêtement. L'an passé, après le départ des Français, ayant de nouveau envoyé des courriers sur de faux bruits, ils allèrent près du lieu du naufrage et me rapportèrent que les Français étaient repartis avec leurs navires et leurs bagages et que rien absolument ne restait. J'ai donc cru que les navires remis en état n'étaient pas restés et je fus plus tard surpris d'apprendre que navires et effets, tout était resté. C'est bien là le Coréen, prenez le contraire de ses paroles et vous aurez la vérité. Voilà pourquoi, cette année encore, on a dit cent fois que les navires étaient de retour. J'ai envoyé sur les lieux mêmes et on a vu tous les effets naufragés que l'on garde soigneusement. Nous n'avons pas entendu parler de lettre au roi, on dit seulement qu'une caisse adressée au roi ou au ministre a été renvoyée et se trouve maintenant avec les objets laissés. On a attendu les étrangers cette année et les cancanes n'ont pas cessé. Les uns menacent et promettent de se venger sur les chrétiens quand on n'aura plus les Français en vue, les autres disent que les Français sont bien sots et agissent comme des enfants; car s'ils veulent dans ce royaume la liberté de religion, pourquoi ne pas parler franchement et la demander hautement, ils sont assez forts pour l'obtenir; il faut y aller ouvertement; et s'ils ne la demandent pas quelles sottises grimaces viennent-ils faire sur nos côtes? C'est le langage de tous et la conduite de la France est méprisée. Dieu sait si de toutes ces paroles nous recueillerons persécution ou tranquillité; mais notre roi est un bien mauvais sujet qui ne promet rien de bon à son peuple et est cordialement détesté de tous. On a même été jusqu'à dire qu'une guerre de la part des Français serait bonne afin d'être débarrassé d'un si mauvais prince; Enfin, en voilà assez, cette année toutes nos dépenses et préparatifs ont été pour le roi de Prusse; je m'attends que c'est fini, que jamais les navires ne reparaîtront et peut-être serons-nous plus tranquilles. Inutile donc de décrire un chemin sondé par un matelot chrétien et qui pourrait conduire les navires étrangers non loin de la capitale, un peu plus bas que l'embouchure du fleuve. Bref, là-dessus, silence complet. La France n'a rien à faire pour nous malgré les belles paroles de Guizot. Dieu seul nous secourera, ou s'il le préfère, continuera à nous éprouver. Certes, ce n'est pas une petite épreuve que celle où il nous met sans pouvoir recevoir aucun secours, aucun confrère; il serait toutefois bien important que Mr Maistre et Thomas nous vinssent, la besogne est toute tracée, toute prête, on les attend de jour en jour. Adorons les desseins de Dieu et prenons patience, nous sommes moins éprouvés encore que ceux qui frappent de tous côtés et ne peuvent entrer.

Le bruit court ici que les Anglais font la guerre au Japon; je n'ose le croire, et puis on a rapporté de Pékin des notes bien peu favorables aux étrangers. Ils sont représentés comme des brigands et agissent à leur guise, frappent partout et abusent de leur force. Les Français, malgré leur pusillanime conduite et leur politique de courbettes, sont mis sur la même ligne que les Anglais, sans exception. Une petite note relative à la religion, semblait la dire encore prohibée et pourvuivie par l'autorité, loin de parler de son affranchissement. Voilà la politique des Cours.

Pour notre position, voyez mes lettres, inutile de répéter; veuillez nous donner quelques nouvelles, nous sommes plus à sec que les trappistes. La dernière lettre commune que vous nous annoncez envoyée n'est même pas arrivée avec les lettres. Priez bien pour nous, que Dieu jette sur ce pays un regard de miséricorde, croyez ne pas être oublié de moi devant Dieu. Je suis en union continuelle avec vous.

Tout à vous en Notre Seigneur
A. Daveluy, missionnaire apostolique.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Thivet Procureur à Hongkong

Corée 4 Novembre 1849

Monsieur et cher petit procureur

Je sais bien que vous désirez recevoir de nos nouvelles, et je voudrais pouvoir vous en donner plus souvent mais hélas, notre fatal destin repousse toute tentative dont le but est de rendre les communications plus faciles.

Bien plus, par je ne sais quelle fatalité encore, l'an passé, aucune lettre de Macao ni de la Maison de Paris ne nous est arrivée. Le petit Thivet n'aurait-il pas même écrit un mot, ou ce mot serait-il perdu? Seulement un post-scriptum autographié relatif à la République Française, nous est parvenu. Voilà tout... Que faire? Que penser? Que conclure? Qu'espérer? Cette fois, serons-nous plus heureux? Dieu seul le sait.

Pour connaître notre position, voyez mes épîtres non cachetées, vous n'y verrez rien, parce qu'il n'y a rien. Nous sommes là, seuls, pouvant faire peu, vivant, et ne sachant pas l'avenir, même aussi bien que Mathieu Lensberg.

J'ai beau penser et réfléchir, rien de curieux, rien à dire. La mort du roi que vous connaîtrez par ailleurs vous donnera peut-être à espérer amélioration pour nous; pour moi je n'y vois rien de mieux, l'avenir décidera.

Vous aurez la bonté, mon cher petit procureur, de vouloir bien me faire préparer des canons d'autel, pliant et couverts non en papier mais en peau de veau ou autre, le mieux conditionnés que vous pourrez, le tout très solide et devant servir jusqu'en 1900.

Si par l'occasion qu'indique Mgr, il y avait place, vous m'enverriez une centaine de piastres, mais au fond, j'aimerais mieux des objets. Or, dans notre position, quels objets recevoir? Envoyez-moi s'il vous plaît, ceux qui seraient à la procure, surtout les objets religieux si vous en aviez reçus pour moi. Adieu, je rêve; lisez mes autres lettres pour plus de détails. Tout à vous en Notre Seigneur

A. Daveluy missionnaire apostolique.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois Procureur à Hongkong

Corée octobre 1850

Monsieur et cher confrère

J'ai reçu vos lettres de 48 et 49 en janvier de cette année, j'y vois que le cher petit Thivet vous a quitté, mais quelle fut ma surprise et ma peine quand le P. Thomas m'apprit qu'il avait péri misérablement à Pinang. Je ne m'attendais guère à cette triste nouvelle. Tout meurt et tout disparaît. Et cet hyver, j'ai failli aller le rejoindre. J'ai échappé à la maladie par je ne sais quelle protection de Dieu. C'était en janvier et quoique la maladie soit passée, je suis loin d'être remis. J'ai perdu toutes mes forces et presque mes facultés. J'ignore si je ferai de longs jours dans ce pays. Il faudrait bien que j'allasse vous voir dans votre beau palais pour me reconforter, mais nous sommes trop enfermés et engagés pour me laisser cette liberté. J'attends ici l'ordre de Dieu sans savoir si je recevrai encore de vos nouvelles avant le grand voyage de l'éternité. Priez Dieu que tout se passe pour le salut de mon âme, car c'est là l'important, Père Libois, et je crains que cela ne réussisse pas.

Aussitôt que j'ai appris la mort de votre mère, j'ai, par l'offrande du Saint Sacrifice, rempli les devoirs d'un bon ami, ainsi vous voyez que tout n'est pas en paroles seulement.

Rien de fameux à vous dire, nous passons en paix ces temps-ci, ne sachant ce que Dieu nous réserve pour l'avenir. Je crains qu'un journal anglais, le Repository je crois, ne se mêle de parler de notre mission et ne fasse connaître aux Chinois ce qu'il en est. Si par Pékin nos Coréens apprenaient les détails de notre chrétienté, ce serait une vilaine histoire. Voyez au besoin à le prier de vouloir bien ne rien dire, ce serait le mieux. Et puis j'admire votre politique. On répond très gracieusement à toutes nos autorités françaises, on les encense à plaisir; on veut faire parler à Pékin en faveur de nos chrétiens, mais les Chinois plus malins, disent aux Coréens tout le mal qu'ils peuvent des Anglais et des Français que l'on met sur le même pied, sauf cependant qu'on ajoute qu'ils sont un peu à craindre pour leur force; ainsi je vous engage à continuer, mais surtout à faire en sorte que tout ne soit pas mensonge et tromperie. Les Chinois se fient aux Coréens pour leur dire à peu près leur pensée sur les Européens.

Si vous n'avez pas pu me faire parvenir les effets à mon adresse par mer et par l'entrée des missionnaires que Mgr attend au printemps 1851, je vous prie de les faire parvenir au nord dans une ou deux caisses petites et légères; peut-être un nouveau stratagème pourra me les faire recevoir. S'il y en avait beaucoup, vous pourriez n'en envoyer que la moitié pour le cas où il y aurait par d'autres endroits des occasions favorables. Vous en jugerez. Pour de l'argent, je n'ai qu'en faire. L'an passé je vous disais que vous pouviez m'envoyer cent piastres. Si elles ont été envoyées, je ne demande rien de plus. Je vais m'occuper uniquement des élèves, n'ayant pas la force de faire l'administration. Je voudrais bien en pouvoir envoyer à l'étranger à un endroit quelconque. Mgr va, je crois, arranger la chose cette fois. ce sera une bonne affaire.

N'espérant plus beaucoup faire partie des mortels, je réclame plus que jamais le secours de vos prières; n'oubliez pas nos besoins.

Tout à vous en Notre Seigneur

A. Daveluy, missionnaire apostolique.

Comme vous le verrez par ma lettre à Mr Barran, je demande quelques petits objets, en envoyant peu à la fois par Pien-men, il y a espérance de les faire passer: Ce que je dis pour la suite, car si les objets maintenant à la procure ne passent pas par la mer au printemps, il faut les envoyer comme marqué ci-dessus et nous tenterons.

Mr Libois procureur des Missions Etrangères Hongkong.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois à Hongkong

1849

Reçue le 18 avril 1850

Mon Révérend Père Libois

Que devenez-vous? et jusqu'à quel temps garderez-vous le silence, enfoncé dans la grosse capote verte surmontée de trois générations? Savez-vous que pas un mot de vos mains n'est parvenu en Corée cette année, nous sommes à jeun; pas un mot non plus de Paris, quel Carême!!!!!!!!!!

Quelles sont donc les vues de la Providence: cette fois encore nos courriers de mer ne rencontrent pas les missionnaires, notre bateau revient vide au grand désespoir de tous!!! Que faire? et quel moyen prendre encore?

Monseigneur vous indique encore une expédition; s'il y a moyen, faites-moi passer un peu de ce qui est à mon adresse à la procure et puis, bravissime Père Libois, priez bien pour nous; nos affaires vont doucement, il faut croire que vous ne priez pas bien, nous autres, nous sommes à la charge.

Je ne vous dis rien de nos affaires, voyez les lettres. J'en ai par-dessus la tête. Adieu. Je pense toujours à vous devant Dieu et suis avec l'amitié ordinaire votre tout dévoué confrère.

A. Daveluy missionnaire apostolique.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois

Corée, novembre 1851

Monsieur et cher confrère

Il paraît que malgré la bonne mine, l'embonpoint et la capote qui couvre tout, vous avez aussi quelques unes des misères humaines et n'êtes pas entièrement inattaquable; prenez garde à vous, Père Libois, ne suivez pas mon exemple, on n'y gagne rien, ni pour le corps, ni pour l'âme; vaut mieux se ménager que d'être réduit à végéter comme je le fais maintenant, sans savoir quand viendra la fin ou de la maladie ou de la vie, être presque inutile, plus bon à rien en attendant que Dieu déclare si je dois jamais revoir des jours de santé. A sa volonté! or donc par conséquent, je ne fais plus guère d'administration, on m'a confiné dans un soi-disant collège, où manquent 1° la maison, 2° un professeur 3° des élèves. C'est vous dire qu'on ne fait pas à sa volonté dans ce pays.

Il faut s'entasser dans une baraque des montagnes et essayer de réunir quelques enfants, difficiles à trouver, plus difficiles à conserver, et puis il faut surveiller et instruire ce qu'il y a, étant la moitié du temps couché sur le grabat, ou hors d'état de ne rien faire. De là, peu de progrès chez eux, et peut-être plus de légèreté et d'inconstance dans leurs dispositions.

Je désire vivement que Sa Grandeur prenne une détermination pour envoyer à l'extérieur quelques jeunes gens soit d'un côté, soit de l'autre, mais d'une part la difficulté des routes, de l'autre l'espérance de les former plus utilement dans ce pays a empêché jusqu'alors que cet envoi n'eût lieu; et tous les jours, je tremble que le moindre évènement ne vienne tout dérouter sans avoir même quelques élèves en réserve. C'est, je l'avoue, un de mes plus grands soucis; et à cela d'autre remède que de prier Dieu et de lui confier le tout. Chaque année aussi nous sommes déçus dans l'espérance de recevoir quelques confrères; ce printemps encore nos gens ont été attendre en vain au lieu désigné. Quels sont donc les desseins de Dieu? Je parle encore souvent d'essayer l'envoi d'une barque jusqu'à Changhai; nous aurions par là des prêtres, des effets, nous pourrions envoyer des élèves, supposé que tout réussit; mais jusqu'alors, il n'y a pas encore de détermination prise à ce sujet, et j'ignore si jamais elle se prendra. Dieu nous fermant toutes les routes et ne permettant pas que les autres entreprises réussissent veut peut-être mettre notre foi à l'épreuve. Pour moi, je désire vivement ce parti, extrême il est vrai, mais il semble rendu nécessaire par l'inutilité de tant d'efforts de ce côté et d'autres.

Que vous dire encore, sinon que Monseigneur et le P. Thomas font toute la besogne; je sors peu de mon trou, Dieu bénit les travaux et chaque année, il y a une petite cueillette; nous comptons cette fois 364 baptêmes d'adultes; c'est déjà mieux que rien, mais quand on voit tant d'âmes se perdre par l'ignorance ou la crainte, ne doit-on pas gémir et demander à Dieu des jours meilleurs et plus libres? Lui seul sait à quelle époque ces jours nous sont réservés, humainement parlant rien à espérer; les dispositions du gouvernement semblent toujours les mêmes et bien des ennemis existent toujours; reste à savoir s'il y aura quelque circonstance qui excite leur mauvaise volonté et les mette à même de nous poursuivre. Quoi qu'il en soit, nous avons contre tout espoir fait six fois l'administration des chrétiens et s'il faut maintenant disparaître, il y aura moins de regrets. Priez beaucoup pour nous. Vous parlez de nous être utile par la politique chinoise; croyez bien qu'elle est trop fourbe pour faire un acte si méritoire, et celle de ce pays serait en tout cas assez fourbe elle-même pour jouer l'Empereur et lui faire accroire que rien n'existe de ce qu'il disait.

Tels sont nos gouvernants, aussi je n'espère rien de ce côté; toutefois, loin de moi de vous détourner de quelque démarche que ce soit. Mais ne prenez pas leur parole pour argent comptant. Si les Américains voulaient ouvrir quelque grand'route, ce serait plus beau, plus

facile. Mais à Dieu de tout disposer. En attendant, Père Libois, pensez à nous, et s'il y a des occasions, envoyez-nous quelque chose. Si tout ne peut pas passer, on pourrait mettre à part les objets qui peuvent passer aux yeux des payens, et les envoyer à part par Pien-men. Ces objets ce sont ceux que vous pouvez conjecturer, par exemple du papier à lettre, des objets de curiosité demandés l'an passé, des toiles pour le service de l'autel, peut-être des galons pour ornements, etc, etc... Vous pouvez à peu près deviner ce qui peut passer, objets de commerce venant de Péking, ceux-là peuvent passer ostensiblement, les payens en apportent chaque année; voyez et disposez le tout pour le mieux. Et puis, veuillez bien envoyer encore une grammaire latine, qq chose de Cicéron comme ses lettres ou choses semblables, faciles, Epitome Historiae Sacrae, Doctrine chrétienne de Lhomond ou autre estimé, Explication des Psaumes, 2 volumes reliés en un, en latin, que j'ai laissé en quittant Macao; une petite boîte à musique solide et à plusieurs airs, recettes pour quelques liqueurs et surtout pour du sirop de vinaigre, un livre de cuisine ordinaire. S'il y avait une bonne occasion, les livres en chinois édités depuis notre entrée soit par vous ou ailleurs, le tout à recevoir après ma mort sans doute, mais enfin à la grâce de Dieu.

Adieu, bon Père Libois, priez pour un misérable qui en a tant besoin mais ne vous oublie pas.

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

On dit que les Documenta rationis de Mgr Taberd ont été imprimés en caractères chinois au Tonkin ou dans la Cochinchine. Si la chose était vraie, je voudrais que vous tâchiez de m'en procurer un exemplaire; ce serait bon ici. Il y a aussi un ouvrage intitulé Seng Kiao xe i, en douze volumes. Dans ce royaume on n'a jamais pu en avoir plus d'un vol. Cependant, le tout doit exister en Chine, l'auriez-vous? ou pourriez-vous me le procurer?

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris

Corée le 18 octobre 1852

Monsieur et respectable confrère,

Faut-il tout d'abord vous féliciter ou nous féliciter de votre nomination à la charge de Supérieur de notre maison centrale? Depuis longtemps nous nous attendions à la perte du Vénérable Mr Langlois, que son âge et ses infirmités ne pouvaient faire espérer de conserver longtemps. J'ai prié selon mes forces pour tâcher de lui être utile, si toutefois il en a besoin, ce dont il est permis de douter, toute sa vie, toutes ses oeuvres sont auprès de Dieu une recommandation toute autre que le secours des confrères. Après avoir déploré cette perte comme l'auront fait sans exception tous les membres de la Société, çà a été pour moi, je vous l'avoue, une vive satisfaction d'apprendre le choix que l'on avait fait de votre personne pour le remplacer; ces nouvelles fonctions d'ailleurs n'auront sans doute rien d'incompatible avec celles que vous vouliez bien remplir plus spécialement pour notre mission; vous pourrez, j'espère, continuer et ce sera pour moi l'occasion de quelques rapports plus fréquents dont je me félicite beaucoup.

Je me mets en devoir de vous rendre compte brièvement d'une année qui s'est passée du reste assez tranquillement. Vers le mois de novembre, je quittai Sa Grandeur, la fonction de chacun était à peu près comme par le passé. Mgr devait se livrer à l'administration avec le P. Thomas et votre serviteur avait pour poste, comme l'année précédente, une espèce de pension ou collège, où le repos m'était plus facile et le temps employé d'une manière non inutile.

Les choses se passèrent sans rien d'extraordinaire, mais un premier accident se présenta: les courriers envoyés pour les dépêches ayant éprouvé des difficultés inattendues, ne purent franchir la barrière qu'un peu tard, les chrétiens chinois n'attendirent malheureusement presque pas et l'échange des lettres ne put se faire? Nous eûmes un sacrifice de plus à offrir à Dieu. Là se seraient bornés nos regrets, mais une lettre de Mr Maistre qui indiquait un rendez-vous pour la 1ere lune n'avait pas été reçue; ce confrère vint donc sans être attendu et après de vaines attentes, put nous faire savoir qu'il était sur les côtes. Aussitôt de préparer les moyens de le recevoir et même Sa Grandeur avait consenti à ce que deux élèves fussent envoyés; ils partent, je remercie Dieu d'une si grande faveur; mais le pilote de Mr Maistre n'ayant pas voulu attendre plus longtemps, le voyage fut inutile; déjà, il s'était éloigné et nos jeunes gens revinrent après un mois de recherches vaines.

Pendant ce temps-là, Mgr fatigué de plusieurs années d'administration qui est accablante dans ce pays, eut une première attaque de je ne sais quelle maladie violente. En une demi-journée on le crut au dernier moment. De suite on appela le P. Thomas qui était plus près que moi; à son arrivée, les choses étaient mieux, bientôt il se sépara de Sa Grandeur; mais peu de jours après, sa maladie reprenait d'une manière très effrayante. Je dus ex abrupto me rendre à la capitale où j'administrerai les derniers sacrements à Sa Grandeur, m'attendant chaque jour à recevoir son dernier soupir. C'est dans cette position que, sur des bruits de rendez-vous donnés par Mr Maistre à la 4e lune, je dus faire partir une nouvelle expédition pour essayer de recevoir ce confrère si toutefois il se présentait; deux mois d'attente et de recherches furent inutiles, l'expédition revint, on en fut quitte pour les dépenses. Cependant, la maladie de Mgr, après dix ou quinze jours laissait quelque espérance; il y eut un mieux réel et le jour de la Fête-Dieu, Sa Grandeur, assisté par moi, put célébrer la Ste Messe. Ce jour-là même, je quittai la maison pour faire l'administration de quelques chrétiens de la ville. A peine avais-je commencé les confessions qu'une personne me fut expédiée, la maladie reprenait avec toute la gravité. Quelle est donc cette maladie? Elle consiste en une espèce de dépôt au dessous de l'estomac et de la

région du coeur. Ce dépôt est très gros et très dur, il semble être la cause de vomissements affreux et continuels qui ne permettent de rien prendre absolument et par moment l'épuisement est tel que rien ne permet d'espérer. Nous avons fait venir les médecins chrétiens dont la réputation est grande dans tout le royaume, consulté aussi les payens, aucun remède n'a pu avoir un effet tant soit peu réel, tous les remèdes n'ont rien changé à l'état de la maladie, qui a des alternatives quant aux vomissements, mais dont la cause est toujours là. Après deux mois et plus de séjour près de Sa Grandeur, quelques moments de tranquillité me permirent de retourner visiter mes élèves. En mon absence, c'était comme auparavant, un jour mieux, un jour pire, quand après environ six semaines, je reçus un courrier accéléré: Sa Grandeur avait eu une attaque violente; rien ne me laissait l'espoir de le trouver en vie; je cours, les choses étaient un peu moins mal. Cela dure quelques jours et puis rechutes semblables. C'est vers cette époque, que Mr Maistre s'introduisit comme il aura pu vous le raconter lui-même. Cette nouvelle au milieu d'une position si triste, si pénible, me fut comme bien vous le pensez, d'une grande consolation; pouvait-il arriver plus à propos? De suite on l'envoya chercher à 40 ou 50 lieues où il se trouvait et après quinze jours, il était réuni près de Sa Grandeur avec moi. Quelques jours passés et la maladie n'ayant pas pour le moment ses crises, nous nous séparâmes encore. Mr Maistre va étudier quelque temps pour faire sous peu l'administration des chrétiens et je suis encore revenu près de nos enfants pour leur consacrer quelques soins, mais comment être tranquille! Je ne puis croire que Sa Grandeur relève de cette maladie, le corps va s'affaiblissant de plus en plus, l'estomac ne peut garder aucune nourriture, et nul remède n'a d'effet. tous les médecins disent la chose à peu près incurable; elle peut traîner en longueur, nul espoir de la voir cesser. Mgr est presque toujours étendu sur son lit, ne peut se livrer à aucun travail, lire très peu dans les bons moments. L'écriture n'est pas possible, la tête et la présence d'esprit, hors les moments de crise violente, sont presque dans l'état naturel... Que faire, sinon de nous jeter dans le sein de la miséricorde de Dieu et d'attendre. A l'arrivée de Mr Maistre, nous fîmes une neuvaine à l'Immaculée Conception; Marie ne semble pas avoir exaucé nos prières. Que faire encore?

J'ai admiré les dispositions de la Providence. Depuis le mois de mars, j'ai dû faire plusieurs fois des routes assez longues, j'ai eu de violentes émotions à éprouver, mon séjour près de Sa Grandeur n'était pas sans fatigues, et il m'a fallu aussi faire en sa place l'administration d'une partie des chrétiens par les grandes chaleurs. J'avais retrouvé, ce me semble, des forces que je ne croyais pas avoir, mais le tout s'étant couronné par une dysenterie qui me tint vingt à vingt-cinq jours, je me trouvai dans le moment dans une grande faiblesse dont vous ne vous faites pas l'idée. La plume ne coule pas, les idées mêmes sont comme engourdies, cependant n'ayant pas de maladie, je pense que le repos me rendra les forces suffisantes pour remplir les diverses fonctions que Sa Grandeur me confie pour cette année.

Faut-il, en passant, vous donner une idée de l'administration de la capitale? C'est un genre tout à part. La plupart parmi les chrétiens se trouvent des veuves de toutes les classes de la société (depuis quelquefois les maisons en place jusqu'aux servantes, etc... Or comme dans toutes les villes de ce genre les maisons sont resserrées, les chambres petites, les chrétiens qui veulent participer aux sacrements viennent le jour et souvent, la nuit, s'amoncellent (c'est le mot) les uns sur les autres pour pouvoir tenir dans ces appartements petits; impossible de respirer, et cet été, par de grandes chaleurs, j'ignore comment ils pouvaient vivre et moi aussi.) Ici, ce sont des épouses qui pratiquent à l'insu de toute la famille, et se dérober dans certains moments propices aux affaires de la maison pour se rendre auprès de moi. Plusieurs cherchent des mois entiers le moyen de s'esquiver ainsi.

Plus loin, viennent des personnes dont la propre famille connaît la religion, mais ici encore, que de tracasseries, que de difficultés! (Un bon nombre vient la nuit et s'en retourne avant le jour. J'en ai vu sortant la nuit de leur maison, alors que le mari est dans l'appartement voisin, S'il se réveille, s'il prend envie de venir à l'appartement, que deviendra-t-on? Confiant

en la miséricorde de Dieu, ils viennent recevoir les sacrements dans l'ombre et cependant, l'Ange gardien répand un baume soporifique sur le mari, les enfants, les domestiques; rien ne le sait). D'autres souffrent persécution domestique et ne se désistent pas.

Plût à Dieu que tous fussent ainsi, mais il y en a bon nombre; d'autres non chrétiens, sont impliqués dans les superstitions, voudraient pratiquer, n'en ont pas le moyen et viennent au moins nous saluer pour leur consolation. Oh! qu'il y a de choses touchantes au milieu de ces positions pénibles et que parfois le coeur du missionnaire est bien payé de ses veilles, de ses travaux! S'il m'était donné de tout vous raconter, si je pouvais seulement vous en dire quelque partie! Que Dieu est bon, qu'il est miséricordieux, que ses voies sont justes et profondes. J'ai vu cette année une bonne vieille femme baptisée en maladie dans son enfance, ce qu'elle ignorait absolument. Parvenue à l'âge de 35, un oncle sur son lit de mort lui annonce son baptême et quelques vérités de la religion, il lui laisse deux ou trois prières en chinois et lui recommande de se faire instruire et de bien pratiquer. Elle reçoit la foi, apprend des prières qu'elle ne comprend pas et les récite plusieurs fois le jour. Elle veut s'instruire davantage, mais comment reconstruire des chrétiens. Pendant environ trente ans elle continue ainsi sans aucun succès. Un jour la famille d'un chrétien proscrit en 1846 vient s'établir dans le village. Tout le monde se dit: Ils sont chrétiens, ils sont parents d'un tel exilé pour cause de religion. La bonne vieille entend les cancanes et tressaille de joie, elle va les trouver en secret, conte son histoire et bientôt après elle était à mes pieds au tribunal de la pénitence. Quel miracle de miséricorde! Le même jour, se présentait une chrétienne baptisée par nos anciens confrères; la persécution lui avait fait perdre de vue les chrétiens pendant seize ans; elle pratiquait néanmoins et cherchait à retrouver des chrétiens, et Dieu venait de lui accorder cette grâce; elle reçut avec la plus grande ferveur les sacrements. Quelque temps après venait une autre vieille femme, qui connaissant notre présence était empêchée de sortir par ses parents. Cette année seulement elle vint près de moi. Puis une autre jeune personne qui entendait parler de la religion par sa mère, nouvelle chrétienne, veut aussi l'embrasser. Elle apprend la doctrine à l'insu de son mari. Un jour, celui-ci rencontre un catéchisme dans sa maison et le brûle. Bientôt après, voyant que sa femme continue, il la bat violemment, elle se sauve. Les chrétiens lui disent qu'il ne faut pas ainsi quitter son mari, mais souffrir pour Dieu. Elle retourne chez son époux et continue à pratiquer; celui-ci furieux la frappe à grands coups de bâton. Elle reçoit tout tranquillement et lui dit: frappe-moi à volonté, je suis chrétienne et le serai toujours. tu peux me tuer aujourd'hui même, je ne le crains pas; frappe, mais pour quitter ma religion, je ne le puis. Désespéré de la faire changer, il la laisse tranquille. Après de pareilles scènes, elle s'instruisit suffisamment et vint me demander le baptême. Vous pensez si je dus lui accorder avec joie! Qu'il est doux de baptiser des personnes si bien éprouvées!

Pardon, Monsieur, je ne puis écrire longuement comme je le voudrais. Vous me reprochez toujours de ne pas vous en dire assez, mais que voulez-vous? Vous désirez des détails sur le pays, sur l'histoire naturelle, mais il ne faut pas trop parler en arrivant, on s'expose à des erreurs trop nombreuses; c'est ainsi que je suis très fâché que mes lettres aient été communiées à Mr Veuillot. J'avais écrit en arrivant et bien des choses ne sont pas exactes. J'avais demandé qu'on ne publiât pas. Je regrette que ma plume serve à confirmer des erreurs. Veuillez attendre que les choses se fassent plus mûrement. Si vous désirez des détails sur l'histoire naturelle, veuillez m'aider: j'ai peu de connaissances et souvent les idées sont obscurcies. Si vous avez moyen de me faire avoir par exemple un Buffon complet avec gravures coloriées, ou tout autre ouvrage de ce genre, édition compacte, il pourrait au besoin m'aider et me permettre de donner quelques détails. Du reste Mgr et moi, sommes loin de rejeter ce que vous désirez, mais il faut d'abord l'expérience, ensuite le temps et les moyens de s'occuper de cela.

Voulez-vous encore un mot sur notre position politique? Le jeune roi sorti de prison pour s'asseoir sur le trône, administre par lui-même depuis assez longtemps. Je veux dire qu'il a été émancipé et reçut de droit les rênes du gouvernement. Mais malheureusement, son

incapacité et son inaptitude ne peuvent guère plus laisser de doute. Quelques grands, fort puissants, règnent de fait. Or l'esprit des hommes qui dominent aujourd'hui est très mauvais, ils ne rêvent qu'argent. Les places sont vendues publiquement, c'est comme un marché: on discute sur les prix, toute combinaison qui peut apporter bénéfice est adoptée immédiatement, quel que soit le tort que le peuple ait à en souffrir. Pas une idée de justice, pas une pensée pour le peuple et son bien-être. On prétend que les choses jamais n'avaient été portées à ce point et que c'est le signe de la chute de la dynastie actuelle. La sybille de Corée annonce aussi comme prochaine la ruine de cette famille et nomme le nom de famille de celui qui devra remplacer. Le peuple n'a plus aucun amour, aucun attachement pour ses princes, il n'y voit que des brigands, des sangsues; il désire du changement pour être moins molesté. Dans de telles circonstances, l'agitation des esprits est inévitable. Chacun s'attend à de grands événements. Les uns espèrent en un parti de rebelles qui a éclaté dans une province du nord vers la fin de l'an passé; ce commencement de guerre civile fut étouffé, dit-on; cependant on n'a pu prendre aucun chef, ni découvrir le repaire et les magasins qui doivent exister, et dont l'existence semble même prouvée par plusieurs faits. Il y a environ un mois que dans une province de l'Est, il y eut aussi des bruits et ombre de révolte non encore apaisée; sont-ils ou non en intelligence avec les gens du nord, difficile de le dire, mais tout semble dire que quelque événement éclatera; le peuple, loin de craindre, le désire; il le dit même assez haut ce qu'autrefois personne n'eût osé impunément. D'autres espèrent sur les étrangers. chaque fois que quelque navire vient, on le voit partir avec peine, espérant que les étrangers feraient quelque chose pour améliorer la position. J'ignore si le nombre en est grand, j'en doute même, je ne dis cela que sur des récits que l'on m'a assurés. Il ne faut pas trop y compter. Du reste, le peuple connaissant maintenant que la religion chrétienne est bonne, peut bien dans son désespoir avoir quelque idée d'espoir en l'étranger qui par une bonne religion régénérerait le royaume. Un certain nombre de payens disent aux chrétiens: s'il y a des troubles, nous savons que vous avez des secrets et que vous ne craignez rien, ne vous sauvez pas seuls, sauvez-nous aussi. Le peuple ne craint pas la religion, qu'il ne connaît du reste que très vaguement. De tout cela il paraît que nous pourrions bien passer une année peu tranquille et que le gouvernement pourrait bien avoir de mauvais moments.

Je ne vous ai pas dit que nous avons cette année subi une famine dont le peuple a bien souffert. A considérer la récolte, cette famine n'eût pas été très forte, mais l'esprit d'agitation et de trouble qui circule ayant fait tomber tout crédit, le pauvre ne pouvait rien obtenir et les échanges furent très difficiles. J'ai vu le riz au quadruple de ce qu'il a été dans les meilleures années, et il s'est presque toujours tenu au triple des années ordinaires. La moisson de cette année, s'annonce sous de meilleurs auspices, toutefois, le prix des grains ne semble pas devoir retomber entièrement à son taux ordinaire.

Je ne vous ai parlé que de ce pays, ne vous ai pas même dit que par Mr Maistre 4 lettres de vous me sont arrivées, y compris celle de mars 52. Je vous remercie du soin que vous prenez pour mes petites affaires, cette fois encore, rien n'est arrivé, mais Mr Maistre nous fait espérer beaucoup pour l'année prochaine.

Il serait question, dit-on, de diviser la province du Kiang-nan en deux vicariats. Oh, Monsieur, si vous pouviez obtenir là quelque chose pour notre Société! C'est un point devenu nécessaire pour le Leao-tong et pour nous. On dit que ces MM. du Leao-tong souffrent bien des pertes et des retards à défaut de confrère à Changhai ou auprès. et nous, qui sous peu n'aurons guère de rapports que directement avec le Kiang-nan, quel préjudice ne souffrirons-nous pas? Tout se dispose pour cela; les rapports par mer auront enfin le dessus, c'est indubitable. Faites donc des efforts proportionnés à la gravité de la chose; une pareille occasion ne se représentera plus, ne la manquez pas. Quels regrets en auriez-vous par la suite! Du reste, ce ne sont pas mes idées seules. Mgr Ferréol en parlait souvent, et s'il était en santé, il vous en eût écrit au long. Consultation particulière. Pensez-vous que dans la position où nous sommes, si le concours d'un chrétien quelconque est jugé nécessaire, soit pour le service des prêtres, soit pour des routes

longues et dangereuses, on puisse en faire une obligation à ce chrétien sous peine de refus des sacrements, lorsqu'il s'y refuse pour des raisons plus ou moins fortes?

Dans une mission de la Société où n'existe aucun Règlement spécial, si le vic. apost. veut faire bourse commune et ne pas distribuer les viatiques, soit comme au Sutchuen, soit comme au Tonkin ou autrement, les missionnaires sont-ils obligés d'accepter ce règlement. Faudrait-il pour cela la majorité des voix des missionnaires ou l'unanimité serait-elle requise?

Vous me feriez plaisir en répondant à ces deux petites questions.

Je finis en vous priant d'agréer l'assurance du profond respect et du dévouement avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Monsieur et respectable confrère, votre tout dévoué serviteur et confrère.

A. Daveluy missionnaire apostolique.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois à Hongkong

20 octobre 1852 Corée

Monsieur et cher confrère,

Vous savez déjà que l'an passé nos lettres n'ont pu être échangées à la frontière, le chrétien chinois trop pressé de se retirer n'a pas attendu notre courrier, que quelques difficultés à franchir la barrière avaient retardé d'un jour ou deux. Votre lettre ne m'est donc parvenue qu'en septembre par Mr Maistre, car ce cher confrère a pu enfin nous arriver grâce au bon vieux indigène qui l'accompagnait. Cette fois encore, les effets n'ont pu entrer. Je ne sais quelle raison empêcha la barque chinoise d'attendre quelques jours: quand la nôtre se rendit sur les lieux, déjà tout avait disparu et comme toutes les autres fois, on en fut quitte pour sa dépense. Auparavant déjà, nous avons envoyé, pour introduire M. Maistre, d'abord à la 2e lune, puis à la 4e où il avait soi-disant donné rendez-vous; mais enfin puisqu'il est entré, il ne faut plus penser à cette suite de dépenses épouvantables qui ont été occasionnées par ses voyages et ses tentatives inutiles. Dieu soit loué! Il est arrivé fort à propos, d'autant plus que depuis six mois, nous sommes sous le poids d'une croix bien lourde et bien pénible. Sa Grandeur depuis le mois de mars environ est atteint d'une maladie dont vous pouvez voir les détails dans ma lettre à M. Barran, et je ne conserve pas l'espoir de le voir se remettre en santé. Presque toujours étendu sur le lit, Mgr ne peut rien faire, c'est une suite de souffrances bien cruelles et nous sommes réduits à attendre que Dieu déclare sa volonté. Je crains bien que le troupeau ne se trouve bientôt sans premier pasteur et ce n'est pas un petit souci. Mgr dans une lettre que j'écrivis sous sa dictée vous donne les dispositions à prendre pour l'année et je n'ai rien à ajouter. Mr Maistre aussi vous fera le détail de son entrée....

Je n'ai donc rien de bien important à vous communiquer. toutefois qu'il me soit permis de vous inviter à faire tous vos efforts pour obtenir un petit coin de terre à Changhai pour notre Société. Puisqu'il est question de diviser le vicariat, le moment ne saurait être plus opportun et sans cela nos affaires ne pourront guère jamais s'arranger facilement. Nous semblons toucher au moment où nos relations devront avoir lieu directement par Changhai et si nous n'y avons pas un confrère, quelles pertes, quels retards! L'affaire paraît de la plus haute importance. On dit que Mgr Forcade a joué un tour à la Société et tourné casaque. Dieu veuille que ce soit une sainte inspiration, mais cela paraît douteux. Nous sommes dans l'attente de ce qui sera décidé sur la mission du Japon, qui du reste semble restée fermée pour longtemps. Et nos Français, que font-ils? Mr Maistre en fait les plus grands éloges; attendons que Dieu manifeste sa volonté et cependant prions. Le peu de nouvelles qu'il y aurait à vous donner se trouve dans ma lettre à Mr Barran, je ne puis cette année faire que peu de lettres, excusez-moi; je suis harassé tant par les fatigues que m'a occasionnées la maladie de Sa Grandeur, que par les suites de la dysenterie. Cependant, avec un peu de repos, je pense être bien cet hyver. J'ai dû faire aussi toutes les lettres de Mgr. J'en suis très fatigué. J'ai appris avec bien de la peine les tracasseries occasionnées à M. Dupond par une lettre de moi. Je ne me rappelle pas les expressions de cette lettre, mais en tout cas je pensais que toute personne voyant cette lettre aurait le bon sens de prendre des plaisanteries pour telles et de n'en pas faire plus de cas; j'espère que chose semblable n'aura plus lieu à mon occasion. C'est une affaire qui m'a été fort sensible.

Je finis en vous réitérant l'assurance de tout le dévouement de votre affectionné confrère.

A. Daveluy, missionnaire apostolique.

J'oubliais de vous dire qu'à la 2e lune, Mgr avait consenti à envoyer deux élèves, qui furent deux mois en mer pour le roi de Prusse. L'an prochain, on fera des efforts pour en envoyer.

Je regrette beaucoup qu'ils aillent à Pinang. Qu'y faire? A propos, y a-t-il un professeur de chinois à Pinang?

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois à Hongkong

Capitale de la Corée fin février 1853

Monsieur et cher confrère

Si vous avez reçu nos lettres de 1852, vous aurez vu que Sa grandeur était depuis bien des mois retenu au lit par une maladie dont on n'espérait pas la guérison. Nos craintes ne se sont malheureusement que trop vérifiées. Après encore plusieurs mois de pénibles souffrances et d'alternatives non rassurantes, Mgr, le trois février de cette année rendit son âme à Dieu. Au moment où je quittais Sa Grandeur un peu avant la Toussaint, elle reçut l'Extrême Onction des mains de M. Maistre. Puis elle nous envoya en province pour l'administration. J'étais environ à 20 lieues. Vers le 12 décembre, apprenant que la maladie s'aggravait encore, je fis savoir à Mgr mon intention de monter près de lui; il me répondit par des paroles rassurantes mais qui ne me rassuraient pas; en même temps, il m'indiquait une ligne d'administration à suivre au moyen de laquelle, après environ deux mois, je devais être à la capitale. Je répondis de suite que cette route me conduirait trop loin; Sa Grandeur me dit d'agir selon ses ordres. Quatre lettres que j'envoyai pour faire changer cette détermination ne produisirent aucun effet. Sa Grandeur pensait pouvoir attendre encore plusieurs mois; toutefois à la réception de la 4^e réponse, apprenant par ceux qui entouraient Mgr que la maladie faisait des progrès rapides, je crus pouvoir entrevoir contrevenir aux intentions de Sa Grandeur et donnais des ordres pour que les courriers nécessaires à ma route se réunissent. Nous montâmes en effet, mais avant mon arrivée déjà, Sa Grandeur n'était plus. Jugez de ma peine, de ma désolation; non seulement la Corée perd son vicaire apostolique, je perds de mon côté un supérieur en qui j'avais confiance, qui avait bien voulu m'accorder la sienne et surtout avait bien voulu m'honorer d'une amitié intime et entière.

Pendant sept à huit ans que je fus avec Mgr Ferréol, tous les rapports de Sa Grandeur ont été ceux d'un ami; il savait me pardonner ce qui m'échappait, jamais l'ombre de désunion ne parut; quel vide pour moi en particulier. Pour moi, Sa Grandeur ne semble pas pouvoir être remplacée. Adorons la volonté de Dieu qui permet un abandon total; puissè-je le bien supporter. Sa Grandeur, malgré de vives instances de ma part, ne jugea pas à propos de nommer un coadjuteur. Nous sommes donc tombés dans le provisoire. M. Maistre ayant depuis dix ans des lettres de Grand Vicaire est devenu de droit administrateur de la mission. Cet état provisoire nécessairement durera longtemps. Veuillez toutefois faire tous vos efforts pour que la Cour de Rome pourvoie immédiatement au remplacement de Mgr Ferréol. Les chrétiens le demandent instamment et déjà j'ai reçu des lettres de leur part pour prier le Souverain Pontife de nommer sans délai un successeur au vicaire apostolique défunt; vous concevez combien la prospérité de la mission y est intéressée; une administration provisoire n'a jamais la force et les heureux effets de celle qui provient du vicaire apostolique. Quoique jusqu'au dernier moment j'ai été seul en relation avec Sa Grandeur et le confident de toutes ses dispositions, je n'en connais pas qui doivent vous être transmises. Sa Grandeur, environ dix jours avant sa mort, disait à ceux qui l'entouraient qu'elle avait beaucoup de choses à communiquer quand le temps de mon arrivée serait venu. Il y avait, pense-t-on quelques dispositions testamentaires. Comment le savoir? J'ai écrit il y a cinq mois sous la dictée de Sa Grandeur des lettres à sa famille. Aucune disposition testamentaire n'y était mentionnée; il y était dit seulement de ne pas penser à percevoir rien de ce qui avait rapport à Mgr. Sa Grandeur désirait le plus de messes possibles; rappelez-vous que la rente de 3.000fr placée sur les fonds de Naples, je crois, doit, d'après les intentions de Mgr, être immédiatement vendue et convertie en messes pour le repos de son âme. Sa Grandeur me l'a recommandé maintes fois. En communiquant le plus promptement possible la nouvelle de

sa mort à toutes les missions, nous obtiendrons encore des secours bien précieux. D'ici, je ne le puis aucunement. Veuillez prendre ce soin de suite. Au milieu d'une peine si forte, il m'a été bien doux de rendre moi-même à Sa Grandeur les derniers devoirs de la Sépulture. Je l'ai fait le plus convenablement possible dans la position où nous sommes; le corps ne sera toutefois porté en terre qu'après le dégel. J'essaie d'envoyer cette lettre par les barques chinoises sur une desquelles M. Maistre était venu l'an passé à la 2e lune; cette route deviendra la plus sûre et la plus facile, à n'en pas douter. Veuillez ne pas la négliger; des barques chrétiennes y viennent aussi; Si l'an prochain il y a quelque chose à me faire passer, chargez en quelque barque chrétienne avec quelques signaux. J'ai beaucoup d'espoir de le recevoir. Pour les effets de la mission, n'ayant pas à m'en occuper, je n'en dis rien. Je suis persuadé qu'une fois ouverte et les lieux connus, les envois d'hommes et objets de Corée en Chine ou de Chine en Corée ne seront plus difficiles; attendons, mais essayons toujours. M. Maistre que la fièvre tint pendant six semaines à son arrivée ici, en est débarrassé et fait l'administration. Rien de nouveau.

Agréez l'assurance etc...

A. Daveluy missionnaire apostolique

Le premier Européen qui verra cette lettre est prié de donner son salaire au porteur et de faire passer la lettre à Mr. Libois, Procureur des Missions Etrangères, Hongkong, près Canton, Chine.

P.S. Je ne puis recevoir maintenant les livres que j'ai laissés à Macao, mais s'il en arrive de nouveaux ou d'autres objets, je vous prie de me les faire parvenir par la voie ordinaire ou par celle que Mgr aurait indiquée. Peut-être ne parviendront-ils plus. Mais enfin, il faut tenter pour avoir. A.D.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois.

3 juin 1853 Province de Kieng-kei

Monsieur et cher confrère

Je vous adresse un petit bonjour en trois lignes. Il y a mille à parier contre un que cette lettre ne vous parviendra pas, mais enfin, qui sait? Je prie de vous faire passer une lettre de février que je laisse telle qu'elle; elle vous donnera, si elle parvient, quelques détails sur notre perte si douloureuse, en attendant un petit article que je me propose de faire sur Sa Grandeur, pour l'envoi de l'automne.

Ah! bon Père Libois, que Dieu m'éprouve! Je ne puis me faire à la séparation de Mgr; depuis cinq mois, je le regrette de plus en plus; je me trouve maintenant comme seul, sans appui; quel vide! Jamais sera-t-il comblé? et de là quels changements! Ah! Dieu nous protège! Il y avait une occasion pour Pékin à la 3^e lune; j'avais eu la pensée d'en profiter pour faire part de la mort de Sa Grandeur en Chine et en Europe; il y avait espoir de réussir. Mr Maistre se fiant sans doute sur la venue des navires français ou pour d'autres raisons, ne jugea pas à propos d'essayer cette voie. Quand pourrons-nous donc vous faire savoir cette perte, et puis le principal, c'est d'obtenir bien vite des messes; ici, nous ne sommes que trois prêtres ayant d'ailleurs des obligations plus ou moins nombreuses; c'est bien pénible; si vous recevez cette lettre, usez de diligence, Père Libois, pour que tous les membres de la Société viennent au secours de l'âme de Mgr.

Pour moi, je suis à peu près tel quel. L'administration, la maladie et la mort de Mgr m'ont bien nui; cependant un traitement suivi fait espérer d'ôter la racine de la maladie et de me permettre encore quelques années de travaux, si Dieu le veut. Sa Grandeur m'engageait une fois, s'il y avait une occasion, d'aller passer quelques mois sous l'ombre de votre capote pour pouvoir travailler ensuite plus librement et plus longtemps au salut des Coréens. Vraiment, si l'occasion était belle, je pourrais bien en faire la proposition à Mr Maistre; reste à savoir ce qu'il en penserait! Tout le monde est loin de penser de même sous la calotte des Cieux. Qui vivra verra. Quoi qu'il en soit, pensez à moi plus que jamais dans vos prières et saints sacrifices. Si Dieu veut que je travaille encore longtemps à la vigne qu'il m'a confiée, il saura bien en trouver les moyens sans que nos chétives pensées y soient pour rien, et humainement parlant, cela ne paraît pas impossible, surtout si vous m'envoyiez de l'essence de pain et de gigot. Je ne dis rien sur la mission, ceci est un billet perdu sans espoir de passer la mer. Nous sommes du reste assez tranquilles et nos petits travaux ont à peu près le succès des années précédentes. Si on vous demande des ouvriers et qu'ils puissent nous parvenir, ce sera bien important. Du reste, je ne doute pas que Mr Maistre ne le fasse; une seule campagne l'a fortement fatigué et il se trouve étonné de la commotion générale qu'il en a éprouvée. Priez donc le Seigneur de la vigne d'y envoyer de bons, de saints et vigoureux ouvriers.

Tout à vous en Jésus et Marie, votre affectionné confrère

A. Daveluy missionnaire apostolique.

P.S. Ne sachant pas quand il se présentera d'autre occasion, j'ajoute un mot. Les Coréens sont désolés que Mgr n'ait pas désigné de coadjuteur; à en juger par les paroles de Mr Maistre, ce reproche semble aussi lui être adressé d'outre-mer. Il ne faut pas, je crois, faire trop sonner ce reproche; Monseigneur n'a agi ni par négligence, ni indifférence; il a souvent pensé à la chose. J'ignore si Sa Grandeur a fait connaître à la Sacrée Congrégation ou à Paris les raisons de sa conduite; s'il ne l'a pas fait, il ne m'appartient pas de faire savoir ce qu'il a jugé à propos de tenir secret. Mais surtout, que le blâme ne se répande pas trop sur ce fait, sans

connaître ses motifs. Il est facile de blâmer, de parler légèrement, souvent il vaudrait mieux se taire. Pendant la maladie de Sa Grandeur et jusqu'à la fin, je l'ai souvent engagé, pressé même d'arranger cette affaire; Sa Grandeur ne craignait pas les jugements de Dieu sur cet article.

Les choses sont restées in statu quo.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

Corée 6 septembre 1853

Monsieur et respectable confrère,

Je suppose que vous avez reçu nos lettres de 1852 et les tristes nouvelles, qu'elles contenaient sur la position critique de Sa Grandeur, vous ont fait présumer le sinistre évènement que Dieu a permis dans cette mission. Le fait n'est que trop vrai. La divine Providence dont les vues nous sont toujours inconnues nous a enlevé Monseigneur encore dans la force de l'âge et au moment où la connaissance du pays et de la langue le mettaient à même de rendre plus que jamais d'importants services à cette mission. Que sa volonté soit bénie, il faut se résigner à tout, quoiqu'il en coûte; cette mission perd un prélat éclairé, prudent, vigoureux, capable de résister à la fatigue et de maintenir l'ordre et la discipline, et moi j'ai perdu en mon évêque un guide, un soutien, le meilleur des amis. De longues années passées avec Sa Grandeur, des périls, des persécutions partagés avec lui, avaient, malgré la différence de caractère, formé entre nous une union forte et bien consolante. La confiance que Monseigneur avait bien voulu m'accorder me permettait de le traiter en ami véritable, tout lui était communicable et le peu de temps que nous pouvions passer ensemble était bien doux, bien consolant; Quel vide pour moi, Monsieur, quelle épreuve! Sept mois se sont écoulés et rien n'a pu le combler; je suis encore dans la peine, dans l'isolement, j'allais dire sans appui, sinon que Dieu et Marie me protègent et me soutiennent. Cette perte ne sera jamais réparée pour moi et je la sens après coup plus vivement que je n'aurais pu le penser. Ayant été jusqu'à la fin le seul compagnon de Monseigneur et le seul dépositaire de ses pensées, je ne puis laisser à d'autres la tâche de vous rappeler en quelques mots les principales circonstances de la vie de ce prélat vénéré et chéri.

Mgr Ferréol quitta la France, je crois, en 1839; par une circonstance bien du hasard, je me trouvais à son départ du Séminaire des Missions. Je ne le connaissais pas, mais ayant dans le nombre des partants un ami, Mr Dupond, tous les missionnaires reçurent mes adieux en amis. Mgr Ferréol les reçut aussi sans se douter qu'un jour je dusse travailler dans son diocèse et devenir son ami sincère.

Il fut bientôt destiné à la mission de Corée et partit pour le Leaotong d'où il reçut de Sa Sainteté des bulles de coadjuteur qui le rendirent immédiatement vicaire apost. de la Corée, par la nouvelle de la mort de Mgr Imbert. Plusieurs années se passèrent en tentatives inutiles pour pénétrer dans sa mission. Quand désespérant de pouvoir rentrer par la frontière de Pien-Men, il envoya sur la fin de 1844 André, diacre coréen, avec ordre d'essayer de venir le chercher par mer à Changhai. Cependant Mgr se rendit à Changhai et de là vint à Macao où je me trouvais, attendant l'occasion de me rendre aux îles Liou-Kiou pour lesquelles j'étais destiné. Un ou deux mois se passèrent quand contre tout espoir, Mgr reçut la nouvelle de l'arrivée d'une barque à Changhai pour le faire parvenir en Corée. Ne voulant pas pénétrer seul dans sa mission, ma destination fut changée, je suivis Mgr Ferréol et devins le compagnon inséparable de ses voyages et de ses travaux.

Pendant la traversée de Corée, vous vous rappelez les épreuves que Dieu nous envoya et l'indisposition grave dont Mgr fut attaqué sur mer. Il m'avoua depuis que jamais il n'avait eu à supporter de tristesse aussi forte, aussi insupportable qu'à cette époque, et cette tristesse dut être pour beaucoup dans son indisposition.

Arrivés heureusement en Corée, Mgr commença à réparer les plaies faites à la mission pendant six ou sept ans de veuvage; moins d'un an s'était passé quand la persécution nous enleva le P. André, notre introducteur, dont la mission spéciale semble avoir été seulement de donner son vic. apost. à la Corée. Cette persécution se passa en grande partie dans la compagnie de

Mgr et les nuages s'étant dissipés, l'administration reprit son cours et n'ayant plus que moi comme compagnon, Mgr se mit entièrement à visiter les chrétiens dont chaque année il administra au moins la moitié pour sa part. Sa Grandeur n'a jamais redouté la longueur et la difficulté des routes, souvent Elle se réservait les parties les plus fatigantes et seulement dans les grandes chaleurs de l'été se reposait un peu de tant de travaux. Encore ce repos était-il consacré à traduire ou revoir des livres pour l'instruction des chrétiens. Chaque année des expéditions furent envoyées de côté et d'autre pour essayer de faire entrer quelques confrères; tout échoua. Le P. Thomas, prêtre indigène, nous arriva cependant par Pien Men au bout de deux ou trois ans. Ce renfort ne ralentit pas les travaux de Sa Grandeur; les chrétiens admiraient souvent comment il pouvait supporter les courses et les fatigues du ministère avec tant de facilité; cependant, les forces qui ne paraissaient pas diminuer, diminuaient par le fait. Vers la fin de 1851, Mgr me plaça au collège fixement et se chargea de l'administration que je ne devais pas faire; cet hyver, les fatigues furent plus fortes que jamais et quand vers le carême de 1852 il repassa par le collège, je crus voir dans le physique de Sa Grandeur un épuisement qu'elle n'avouait pas ou ne sentait pas.

Deux mois plus tard, commença subitement cette maladie dont Mgr ne put se relever. Depuis le mois de mai 1852, il ne put célébrer la messe qu'une seule fois, assisté par moi, ce fut le jour de la Fête-Dieu. Ce fut sa dernière messe; jusqu'à la fin il n'osa, à cause de la faiblesse ou des vomissements, essayer de monter à l'autel.

Vous avez vu dans les lettres de l'année dernière les phases de cette maladie. Sur ces entrefaites, vers la fête de la Nativité (Septembre), Mr Maistre arriva près de (nous) par une permission de Dieu. Sa Grandeur dont la maladie traînait et semblait devoir durer longtemps, nous assigna à chacun un district d'administration. Habitué à traiter les affaires avec moi, Mgr me donna la partie la plus proche de sa résidence et continua à me faire passer tous ses ordres. Jusqu'à Noël, tout se soutint à peu près in statu quo. A cette époque, il y eut un changement en pire, et je voulus monter à la capitale près de Sa Grandeur: Elle m'en empêcha et me défendit de quitter l'administration, disant devoir me faire appeler si les choses étaient graves. J'envoyai successivement quatre lettres à Sa Grandeur pour obtenir de me rendre près de Sa Grandeur et chaque fois je reçus la même réponse: que le danger ne pressait pas et que j'eusse à terminer telle et telle administration avant de me rendre près de lui. Mgr ne pensait pas que sa fin dût être prochaine; cependant en recevant la dernière réponse de Sa Grandeur, voyant que sa maladie faisait des progrès, je crus pouvoir passer sur la défense de Sa Grandeur et que mon devoir était de me rendre de suite près d'Elle; je fis venir les porteurs; la maladie avait été plus prompte: quand j'arrivai, Sa Grandeur n'était plus. Le dernier jour de sa vie, Mgr sentit sa fin, se repentit de m'avoir fait retarder mon voyage; il désirait vivement me rencontrer et voulait arranger encore quelques affaires de la mission; il ne le put, son agonie fut courte et moins pénible que ne l'avaient été diverses attaques de la maladie. Il rendit le dernier soupir le 3 février 1853 vers les six heures du soir. Il était âgé, je crois, de 45 ans.

Jugez de ma peine, de mon abattement quand j'entrais dans la maison où tout était deuil.... Je n'essayerai pas de vous dire tout ce qui se passa en moi, ni la peine de nos pauvres Coréens, vous le conjecturerez assez. Pour éviter les mauvaises affaires, nous dûmes cacher aux payens le décès qui avait lieu dans la maison; dès le soir de mon arrivée, je rendis à Sa Grandeur les devoirs de la sépulture. Les habillements de dessous furent mis selon la coutume des Coréens, puis je le revêtis des ornements sacerdotaux avec quelque partie seulement d'insignes épiscopaux; et cette nuit-là même, vers le milieu de la nuit, je fis transporter le corps dans une autre maison, où il y eût moins de danger. Le lendemain matin, j'allai dire la messe près du corps de Sa Grandeur. Le corps fut déposé dans un cercueil en bois de pin, et recouvert d'une couche épaisse de vernis. Sur ce vernis est l'inscription des nom et titre de Mgr et le tout encore recouvert d'un petit cercueil qui doit conserver le vernis, etc... le tout selon l'usage du pays. La neige et les glaces ne permettant pas de faire l'inhumation de suite, le corps fut confié à un fidèle

chrétien et le onze avril dans la nuit j'eus encore l'honneur de rendre les derniers devoirs à Sa Grandeur en présidant à l'inhumation qui eut lieu près du tombeau du P. André, vis-à-vis une de nos chrétientés. Nous eussions désiré le placer près des restes vénérés de Mgr Imbert et de nos confrères, nous en fûmes empêchés par les payens, peut-être la translation des restes aura-t-elle lieu dans quelque temps.

Monseigneur était un prélat éclairé, prudent, ferme et en même temps indulgent. Plusieurs pensaient qu'il devait être sévère pour ses confrères; je ne l'ai jamais éprouvé; s'il voulait l'exécution du devoir, il était bien bon ami et prévenant pour tous les rapports ordinaires. On lui a quelquefois reproché peu d'efforts de communications à l'étranger; Mgr a fait ses efforts chaque année et ceux qui sont sur les lieux ne peuvent faire ce reproche; seulement, il n'a jamais osé consentir à faire faire une expédition d'outre-mer: il craignait la mort trop probable de ceux qui en feraient partie. S'il faut en croire quelques bruits, on lui reprochait aussi de ne pas s'être nommé un coadjuteur. Cet article, pour ma part, m'a beaucoup peiné. Quand j'allais au mois de mai près Sa Grandeur, pensant qu'il ne survivrait pas vingt-quatre heures, je le pressai beaucoup de faire la nomination, et j'ai cru avoir réussi; mais survivant à l'attaque, les choses restèrent sans décision. Pendant tout l'été, je le pressai plusieurs fois et notamment à l'époque où Mr Maistre nous arriva: je ne pus rien obtenir. Ce n'a pas été de la part de Sa grandeur indifférence ou négligence; çà été chose réfléchié et peu de temps avant sa mort, il disait ne pas craindre les jugements de Dieu sur ce point. J'ignore s'il a jugé à propos de faire connaître les motifs de sa conduite à la Sacrée Congrégation ou à la Société; s'il ne l'a pas fait, il ne m'appartient pas de découvrir ce qu'il a cru devoir tenir dans le secret.

Après la mort de Sa Grandeur, Mr Maistre, en vertu des lettres de grand vicaire reçues de Monseigneur pendant qu'il était encore en Chine, prit l'administration de la Mission et se trouve notre provicaire en attendant que Sa Sainteté nomme directement un vicaire apostolique. Les chrétiens l'attendent avec impatience, et après la mort de Mgr Ferréol, je reçus des lettres de plusieurs chrétiens pour me prier de presser le Souv. Pontife de le faire au plus tôt. J'avais envoyé de suite une lettre à notre courrier revenant de Pékin, pour qu'il communiquât au Leao tong cette nouvelle; la lettre ne lui est pas parvenue. A la quatrième lune, une occasion se présentait, mais peu sûre et assez dispendieuse. J'en fis part à Mr Maistre pour qu'il en profitât s'il le jugeait convenable; ce cher confrère, ou comptant sur les navires français ou rencontrant de trop grandes difficultés, ne crut pas devoir envoyer au milieu des dangers. Cette difficulté de communications fait que pendant un an, aucun membre de la Société ne pourra venir au secours de l'âme de Monseigneur; ici, nous acquittons pour lui le plus de messes qu'il nous est permis de le faire; veuillez le faire aussi au plus tôt et rendre ce dernier service à notre vic. apost.

Après ces détails si tristes, et si douloureux, qu'il me soit permis de vous dire quelques mots de notre mission. L'année qui vient de s'écouler fut assez tranquille, quoique traversée par des vexations locales. L'administration fut partagée par Sa Grandeur entre les trois prêtres qui se trouvent ici. Dès le début, le P. Thomas dut rencontrer quelques difficultés. Quelques mauvais chrétiens, de concert avec les payens essayèrent en plusieurs endroits d'empêcher la visite du prêtre; il fallut user de précautions extrêmes et faire de nuit, par détours, des routes autrefois tranquilles; Un jour entr'autres, ils s'étaient concertés pour se saisir du prêtre. Ils connaissaient sans qu'on s'en doutât, le jour de l'arrivée du prêtre et le temps de son séjour; tout étant préparé, ils vinrent au nombre de dix à douze vers la nuit et se précipitèrent au lieu de la réunion, certains de saisir le grand criminel. Mais par une permission de Dieu, le P. Thomas, sans aucune intention, avait pu partir un jour plus tôt qu'ils ne pensaient; et à leur arrivée, ils ne trouvèrent personne et tout déconcertés, durent s'en retourner après une espèce de combat. Les choses en restèrent là. Dans tous les environs, les menaces et mauvaises paroles ne purent en venir à exécution et non sans peine cette partie d'administration a été terminée à souhait. Plusieurs chrétiens furent pris et détenus par les nobles des environs qui obtinrent rançon avant de les rendre à la liberté. Nous craignons beaucoup que les choses n'en vinssent à la persécution

proprement dite, Dieu encore nous protégea et rien de grave ne se présenta. Dans les autres parties tout fut plus tranquille. Cependant il y eut aussi escarmouche. Vers la fin de la première lune, après avoir arrangé quelques affaires par suite du décès de Sa Grandeur, je me remis en administration; mes premiers pas se portèrent vers une chrétienté assez isolée et peu sûre; mon séjour y fut paisible; mais voilà que quelques jours après, les satellites se portent sur la maison où j'étais censé être descendu, saisissent le maître de la maison et l'accusent de vol de concert avec des étrangers. Il fut battu et pillé sans ordre du mandarin; ne voulant rien révéler et répondant d'une manière ferme et menaçante, il fut conduit à la préfecture. Le mandarin étant absent, l'affaire fut portée devant son adjoint qui est ami et parent de quelques chrétiens. Il comprit que les satellites voulaient de l'argent les blâma d'avoir agi sans ordres, les punit et renvoya le chrétien qui en fut quitte par la perte d'une partie de ses meubles et des coups peu régaliants; Ce chrétien se conduisit fort bien dans toute l'affaire et bien nous en fut, car je ne sais par quelle voie ces satellites avaient tout appris et jusqu'au nom du pays où je me rendis au sortir de ce poste, éloigné d'environ huit lieues; S'ils avaient eu affaire à un chrétien lâche et timide, nous aurions pu venir en mauvaises passes, d'autant plus que je n'étais nullement sur mes gardes. A la même époque aussi, une chrétienne non pratiquante fut saisie à la capitale et grâce à la faveur du mandarin, fils de celui qui en 1846 nous fit éviter une persécution générale, cette affaire encore n'eut pas de suites.

L'administration eut lieu dans toutes ses parties, rien de remarquable ne s'y passa; nous eûmes encore la consolation de rencontrer de nouveaux frères et vous pensez bien que c'est toujours pour nous une grande joie. Les braves gens ayant ouvert leurs yeux à la lumière et leurs coeurs à la grâce sont pour nous et nos chrétiens d'une bien grande édification. Leurs paroles, leur maintien, leurs larmes nous sont des indices du bonheur intérieur que Dieu leur accorde aussi bien que de la vivacité de leur foi. Là se trouvent ces joies que nous rencontrons en France lors de la première communion des enfants; tout est simplicité, ferveur, mais n'y aura-t-il pas aussi des jours moins beaux par la suite. Cette année le résumé de l'administration accuse quatre cents et soixante nouveaux baptisés. C'est, je crois, plus que les années précédentes. Cependant l'augmentation ne doit pas être considérable; plus d'indulgence et de facilité à admettre au baptême dans un grand district doit à peu près causer cette différence. Quoi qu'il en soit, nous ne reculons pas. Il y a certainement gain pour nous de toutes parts. L'esprit public se rapproche de plus en plus, alors que quelques méchants s'efforcent, peut-être par dépit, de vexer davantage nos chers chrétiens. Le gouvernement aussi semble prendre à tâche de ne pas inquiéter les chrétiens et beaucoup de mandarins étouffent aussitôt quelques affaires qui se présentent. Les uns disent que c'est par crainte, pour ne pas s'attirer d'affaires avec les Français, d'autres pensent que les principaux chefs du gouvernement, ayant reconnu qu'il n'y a rien de mauvais dans la religion, ils ne redoutent plus les chrétiens et ne cherchent pas à les détruire. Quel que soit le fin mot, notre position quoique critique et trop gênée, semble tourner vers l'amélioration et nous laisse des espérances pour l'avenir. Il y a dans ce pays un germe de bien, qui tant soit peu secondé par les circonstances et fécondé par la grâce, pourrait nous obtenir de beaux résultats. Quand Dieu le permettra-t-il? La plupart de ceux qui peuvent entendre parler et raisonner sur la religion, n'y restent pas indifférents. Ils reconnaissent de suite la vérité et n'y font guère d'objections; ils désirent qu'une si belle doctrine puisse être pratiquée publiquement, mais par crainte des persécutions, ils ne peuvent se résoudre à la pratiquer actuellement. Le nombre de ces hommes déjà convertis dans le coeur est assez grand, et à l'occasion ils peuvent nous rendre quelque service, mais là se borne leur bonne volonté; ils remettent le reste au grand jour de la liberté du christianisme; et je ne sais par quelle bonne inspiration l'opinion se répand de plus en plus dans le royaume, qu'un jour plus ou moins rapproché, nécessairement, la religion dominera ce pays, quelques uns même veulent donner pour fondement à leur opinion des soi-disant miracles ou faits extraordinaires qui se seraient, dit-on, présentés sur diverses parties du royaume; je n'ajoute pas grande foi à de pareils faits, loin d'être bien prouvés, mais tels quels,

ils sont tous en notre faveur et peuvent accélérer le bien. De si bonnes dispositions nous faisaient depuis longtemps désirer un essai de propagande directe auprès des payens. Pendant plusieurs années, Sa Grandeur, craignant l'éclat qu'il pourrait avoir et les suites dangereuses, n'osait pas consentir à faire l'épreuve. L'année dernière, après de nouvelles sollicitations, j'obtins enfin la permission d'envoyer quelques chrétiens de côté et d'autre pour faire connaître la religion, non pas publiquement, mais avec précaution et seulement à ceux dont l'esprit semblerait plus disposé et qui en tout cas ne sembleraient pas devoir chercher à nuire aux chrétiens. Le choix de ces chrétiens est fort difficile parce que si tous ou à peu près sont sous le régime de la terreur, peu possèdent une vraie prudence et le tact nécessaire pour savoir bien diriger leur conduite. Quelques chrétiens furent donc envoyés avec des livres élémentaires et déjà nous avons lieu de nous réjouir. Les choses réussirent, je l'espère, mais lentement; une entrevue ne suffit pas pour faire rompre tous les liens; il faut préparer insensiblement; dans un an j'espère vous annoncer quelques progrès consolants. Déjà quelques uns pratiquent. Dans une de ces excursions, un catéchiste put en quelques jours évangéliser vingt-trois personnes. Toutes se rendirent et promirent de pratiquer, mais le diable aussi fait jouer ses batteries. Le catéchiste parti, la tièdure et la timidité fit que neuf en restèrent là. Deux moururent après quelques mois en recevant le baptême à l'heure de la mort, un mourut sans baptême ne trouvant personne qui pût le conférer; et onze restent fermes dans le désir de pratiquer comme ils le font encore aujourd'hui; plusieurs recevront sans doute sous peu le baptême ou du moins le catéchuménat. Quelques parties de la mission nous donnent en ce moment de belles espérances. J'attends tous les jours des nouvelles de plusieurs excursions qui, j'ose l'espérer, nous amèneront des fidèles. Mais il faut agir avec beaucoup de prudence; en voulant aller trop vite, nous serions exposés à tout perdre. Je ne puis vous taire un beau trait de l'un de ces nouveaux catéchumènes. Le frère d'un satellite administrateur d'un district ayant connu notre sainte religion, se mit de suite à la pratiquer et à s'instruire. Son aîné (l'administrateur) l'ayant appris, voulut s'y opposer et l'en détourner maintes fois par menaces et autres moyens; ne pouvant obtenir son but, il en vint à des extrémités. Un jour, prenant sur lui un grand couteau, il appela son frère à l'écart et lui défendit de nouveau la pratique de la religion sans succès, il tira son couteau et lui dit: Eh bien, si tu ne renonces à cette religion je ne puis te laisser en vie, dès ce moment je vais te mettre à mort. Le néophyte, ferme dans sa foi, se découvre largement la poitrine et sans faiblir répond: Je ne crains pas la mort, mourir pour Dieu c'est une bien belle chose; frappe sans crainte, je n'ai rien à regretter. L'aîné stupéfait n'ose frapper et se trouve obligé de le laisser tranquille. Depuis ce temps il ne dit plus rien. Mais voici que la femme de l'aîné entend parler de tout cela; elle aussi veut savoir ce que c'est que cette religion qui fait ne pas craindre la mort; elle s'instruit et veut être des nôtres. Des difficultés de toute espèce ne lui ont pas permis jusqu'alors de pratiquer mais elle a pu l'an dernier voir un instant le prêtre à son passage et nous espérons qu'elle persévèrera. Il y a donc encore dans la Corée des âmes qui ne se courbent pas devant le glaive et à l'occasion pourraient sans doute confesser glorieusement le saint nom de Dieu. Plaise à Dieu que l'occasion ne se présente pas, mais en tout cas, nous avons bon nombre de chrétiens qui avec le secours du bon Maître, ne le céderaient pas aux premiers martyrs, la foi partout est la même et la grâce d'En-haut n'est pas moins puissante aujourd'hui que dans les autres siècles.

Pensez souvent devant Dieu à nos pauvres chrétiens, mais aussi pensez à tant d'infidèles qui n'attendent pour se convertir à la religion de Jésus qu'une connaissance plus claire du christianisme. Demandez surtout que Dieu nous envoie des ouvriers selon son cœur, des catéchistes pieux et prudents, et puis que nos misères quotidiennes ne soient pas un obstacle à l'effusion de ses grâces et à la propagation de son Eglise.

En septembre, alors que déjà plusieurs de mes lettres étaient commencées ou achevées, tout paraissait tranquille, mais tout à coup, de trois ou quatre côtés des vexations assez graves furent faites à nos chrétiens par des satellites de plusieurs districts. Le tout fut sans ordre des mandarins, mais les chrétiens saisis avec leurs livres de religion ayant été conduits à la préfecture

du district, les mandarins ne purent ne pas les emprisonner. Quelques uns se montrèrent assez favorables aux chrétiens et même sous divers prétextes en renvoyant de suite plusieurs sans acte d'apostasie ni rien de semblable. Cependant un certain nombre se trouve encore dans les cachots et un gouverneur de province surtout paraît peu disposé à les renvoyer gratis. Nous espérons toutefois qu'il y aura moyen à composition et qu'avec de l'argent on pourra éviter une très grande affaire.

Faut-il vous dire un petit mot de votre serviteur? Les douloureuses impressions de l'hiver passé m'avaient beaucoup nui et au printemps je me sentis très fatigué; heureusement le secours de l'art et le repos de l'été ont pu me remettre un peu; et cet automne, moyennant un petit traitement, je me trouve passablement; on me promet même, et j'ai lieu d'espérer, de déraciner entièrement le mal et de pouvoir encore par la suite faire face aux devoirs qui sont imposés. Cette année, je dois faire une partie de l'administration comme par le passé. Je l'ai déjà commencée et dois la poursuivre incessamment; aidez-moi de vos prières,; car je ne redoute pas tant les fatigues du corps que les maladies de l'âme. Or dans notre position, il y a lieu à craindre pour le spirituel, n'ayant aucun secours extérieur et des dangers continuels. Je viens par la grâce de Dieu de faire quelques jours de retraite avec le P. Thomas, priez Dieu que j'en conserve longtemps les fruits et que plus fidèle que par le passé à répondre à toutes les grâces de Dieu, je ne mette pas d'obstacle au bien de la religion et au salut des âmes.

Je comptais pouvoir cette année vous parler un peu de ce pays, mais ayant dû pendant l'été composer un livre pour l'usage des chrétiens, je n'ai pas pu prendre, comme je le comptais faire, les notes et les renseignements que je désirais; il faut encore attendre. J'ai donc dû me borner à vous donner comme de coutume les détails sur notre position actuelle, elle vous paraîtra comme à nous plutôt meilleure que pire sous plusieurs rapports. Les administrations provisoires n'ayant jamais des résultats aussi heureux que l'administration ordinaire, veuillez user de diligence pour que le Souverain Pontife nous donne le plus tôt possible un vic. apost. Mr Maistre me rappelle l'art. du Règlement de la Société, relatif au cas de décès de Vic. Apost. sans désignation de successeur et au vote que chaque missionnaire est prié de faire pour le choix du successeur. Dans cette mission, il n'y a qu'un seul confrère et je n'ai pu jusqu'ici le connaître. Si on trouvait sévère l'administration de Mgr Ferréol, la nouvelle l'est bien autrement et les censures aussi pourraient bien être fréquentes. Pour donner ma voix à quelqu'un, il faudrait de ma part connaissance de cause et raisons pour ou contre. Ne trouvez pas mauvais que dans une affaire aussi grave, je m'abstienne de voter. Vous serez plus à même que moi de connaître et de donner les renseignements convenables à la Sacrée Congrégation.

Nous trouvant à court de vin de messe, nous avons fait du vin avec des raisins sauvages. Il n'est pas du tout acide, nous le mêlons avec du vin européen; au besoin, il semble même qu'on pourrait en user tel quel. Qu'en pensez-vous?....

Je finis en vous rappelant l'intention positive de Sa Grandeur pour la vente de sa rente sur fonds de Naples pour qu'elle soit convertie en messes, et en vous priant de faire part de sa mort, soit à sa famille, soit à la Société dont Mgr faisait partie autrefois. Mgr y obtiendra sans doute beaucoup de prières.

En voilà assez pour cette fois; je me recommande de nouveau à vos prières et à celles de tous nos confrères que je n'oublie pas devant Dieu.

Agréez, Monsieur, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre très humble serviteur et confrère

A. Daveluy missionnaire apostolique.

27 octobre 1853

Si vous ne connaissez pas bien la demeure de ma tante Dubois à Paris, je vous prie de faire passer la lettre à ma famille, elle lui parviendra facilement.

Veillez ajouter à mes livres un traité élémentaire de physique où se trouvent beaucoup d'expériences surtout faciles et de choses usuelles.

P.S. 7 novembre: On m'assure aujourd'hui que le gouvernement de province ne doit pas pousser plus loin l'affaire des chrétiens. On en sera quitte pour environ deux mille francs. Cette nouvelle me paraît fondée et digne de foi. Ne soyez pas trop inquiet sur notre compte. Dieu nous protège visiblement.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à Mr Libois Procureur des Missions Etrangères à Hongkong

Corée le 25 octobre 1853

Monsieur et cher confrère

Deux lettres écrites précédemment et qui n'ont pu sortir du royaume me sont parvenues depuis peu: je les envoie telles quelles et sans revenir sur ce qu'elles contiennent. J'ajoute quelques mots. Vous aurez su que rien n'a pu encore parvenir jusqu'à nous, seulement quelques lettres au retour de l'ambassade. Monseigneur n'a pu recevoir le petit mot que vous avez mis à son adresse; les lettres sont arrivées trop tard. Vous nous avez cru placés en meilleur lieu par le sabre de la persécution; jusqu'alors il n'est pas encore levé, Dieu nous protège.

Sa Grandeur, enlevée par une violente maladie, me laisse sur le champ de bataille. Qui eût cru que je dusse lui survivre? J'ai passé une année assez pénible, surtout par les impressions ressenties à la mort de Sa Grandeur; toutefois l'été a été tranquille et moyennant un petit traitement d'un mois, on me promet, et j'espère, déraciner le mal secret et pouvoir encore travailler à la vigne du Seigneur. Pour le moment, je suis en administration et tout va bien. Confiance en Dieu. Nous avons depuis l'automne quelques vexations locales et quelques chrétiens emprisonnés. Qu'en sera-t-il? Nous espérons toutefois qu'un peu d'argent ouvrira les portes de la prison. Les chrétiens furent saisis sans ordre des mandarins, quelques livres furent pris et dans des cas pareils, le mandarin ne peut guère envoyer gratis pro Deo; il faut payer les gendarmes et leur chef. Au surplus nous ne pouvons rien dire de précis. Il suffit d'un mauvais moment pour faire tourner mal les affaires et amener grand tapage. Tout est entre les mains de Dieu qui aura, j'espère, pitié de la pauvre mission.

Il y a deux ans, je vous priai de faire passer au Leaotong une partie des effets à mon adresse, afin de profiter des chances des deux côtés. Cette année, la route du Leaotong sera bonne, un interprète qui suit l'ambassade secondera nos affaires, quoiqu'il ne soit pas des nôtres. Si vous avez pu y faire passer quelque chose, il me sera facile de le recevoir et les années suivantes aussi probablement. Ainsi, si les occasions par mer ne sont pas plus sûres que par le passé, veuillez toujours envoyer une partie d'objets à Mr Berneux et il y aura chance de réception. Je parle à Mr Berneux de quelques achats pour moi; veuillez faire honneur à toutes les traites qu'il pourrait tirer sur moi à Hongkong, ce serait porté sur le compte annuel.

J'ai laissé quelques livres à la procure, j'ignore si quelques uns ont déjà été envoyés comme nous le demandions il y a deux ans. Je désire surtout la bible de Menochius, Théologie de Perrone, Oeuvres choisies de St François de Sales 2 vol., Deligny, 2 vol., Psalterium Davidis 2 vol. reliés en un, Ep. de St Paul par Piquigny 1 ou 2 vol., Un million de faits, 1 vol et autres selon les occasions.

Si on a traduit en chinois le combat spirituel et l'introduction de St François de Sales, vous voudriez bien les envoyer. De plus, quelques livres qui n'étaient pas imprimés à notre départ. Tout est précieux.

Avez-vous connaissance d'un ouvrage intitulé Seng Kiao xe i en 10 ou 12 vol. Plus Seng Kiao tsien xoo 3 vol. Je les désire beaucoup.

Je ne me rappelle pas si nous avons demandé des galons pour chasuble; à moins que vous ne soyez certain qu'il y en ait suffisamment dans le paquet de Changhai, veuillez m'en envoyer des jaunes et des blancs, chacun environ pour deux ornements.

Adieu, Père Libois, priez beaucoup pour notre pauvre mission et pour moi en particulier, croyez de mon côté que je ne vous oublie pas.

Tout à vous en Jésus et Marie

A. Daveluy missionnaire apostolique.

Je désire un cadran solaire portatif, assez petit, soit boussole-cadran solaire, soit autre dont l'usage soit simple et facile.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois procureur

27 janvier 1854

Monsieur et cher confrère

Je viens de recevoir votre lettre d'août 1853 avec quelques autres; il y a peu de nouvelles. Mr Maistre en aura-t-il? Je l'ignore. Cette petite lettre vous sera portée par trois élèves, si le coup réussit. Ils sont mon choix (sauf le dernier, qui pourrait bien être le meilleur). Je le dis à ma honte, mais n'ayant personne absolument et pensant qu'ils pourront absolument obtenir le nécessaire, j'ai mieux aimé les offrir tels quels à Sa Grandeur, l'an passé, que de ne pas en envoyer du tout. Si, après tout, ils sont trouvés incapables, j'en accepte le déshonneur. Près de Dieu, j'en aurai la récompense, j'espère, quoi qu'il arrive.

Avez-vous reçu nos lettres passées par le Leaotong? Vous y aurez vu que nous sommes sans vic. apost. et même sans successeur désigné. Quelle perte et quelle douleur, Père Libois! Tel est l'ordre de Dieu, fiat! Pour la mission, quelle pénible position, mais Dieu saura pourvoir à tout. J'ai fait mes efforts bien des fois auprès de Sa Grandeur pour obtenir un coadjuteur, j'ai pressé in genere, j'ai pressé in specie, les choses n'ont pas réussi, que voulez-vous faire? Mgr du reste n'était pas sans s'occuper de cette affaire, ce n'a pas été chez lui légèreté, indifférence, et toutefois pas de coadjuteur. Sur son lit de mort, Mgr me disait ne pas craindre les jugements de Dieu sur cet article et que la Cour de Rome désignerait son successeur. Vous me demandez si j'ignore les raisons de la conduite de Mgr et semblez me reprocher de ne pas vous les avoir communiquées. A vrai dire, comment pourrai-je les ignorer après que, depuis trois ou quatre ans surtout, Mgr me témoignait une amitié si intime que rien n'était secret entre nous, mais brave normand, vous qui avez connu Mgr et chaque année vu toutes ses lettres, devez-vous les ignorer? et si par hasard vous ne les savez pas, devais-je trahir la confiance dont Monseigneur m'honorait et vous faire savoir en secret ce qu'il ne jugeait peut-être pas convenable de faire savoir? S'il ne les a pas dites, il a eu ses raisons pour les tenir secrètes; Pourquoi chercher plus loin, et aujourd'hui encore laissons les choses telles que Mgr les a laissées.

Après la mort de Sa Grandeur, Mr Maistre, en vertu de ses anciennes lettres de grand vicaire, est devenu notre provicaire apostolique, en attendant que la Cour de Rome nomme directement le vic. apostolique, ce que nous désirons voir accomplir le plus tôt possible pour le bien de la mission. Depuis l'heureuse entrée de Mr Maistre, j'ai été convaincu comme vous que nous devrions envoyer des courriers à Changhai et que dès lors nous pourrions obtenir des confrères. La chose ne me paraît pas très difficile et si Sa Grandeur avait survécu, je pense qu'elle aurait facilement accepté et employé cette voie. Aujourd'hui, j'ignore les intentions de Mr Maistre. Je compte lui en parler sous peu et voudrais bien qu'ils fussent envoyés cet hyver. Mais la réserve extrême de la nouvelle administration ne me laisse pas même soupçonner quelles pourraient être ses intentions.

Adieu, Père Libois, priez beaucoup pour moi et pour la consolidation de ma santé, si toutefois la volonté de Dieu et le bien de mon âme doivent s'y trouver; Je ne vous oublie pas au st sacrifice. Que là surtout soit notre rendez-vous sur la terre, nous y trouverons les moyens d'accomplir la volonté de Dieu sur nous, et hors de là, que pourrions-nous désirer?

Tout à vous en Jésus et Marie

A. Daveluy, missionnaire apostolique.

J'ignore où sont envoyés les élèves, mais je présume que c'est à Pinang. Or ce que vous me dites de l'étude du chinois me crève le coeur. Ici, c'est de la plus haute importance pour les élèves; à nous, on passe cette ignorance, à des Coréens, on ne la pardonne pas, et les prêtres

indigènes perdront ipso facto une grande partie de l'estime, de la considération, de la confiance dont ils ont besoin; surtout si nous avons un peu plus de liberté et de rapports avec les lettrés, cette lacune serait bien déplorable. Priez avec nous pour notre chère mission.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères de Paris

Corée, novembre 1854

Monsieur et vénéré confrère,

C'était après le dimanche de la Passion. Dieu regardant pour un instant d'un oeil de compassion notre pauvre mission, poussait vers nos côtes le navire chinois portant Mr Jansou et tout le bagage dont il était chargé. La rencontre se fit assez heureusement. Ce cher confrère nous arrive avec tout le bagage et en échange on reconfie à la mer trois élèves qui sont l'espérance de la mission, quoiqu'ils paraissent ne pas devoir être fameux. N'ayant rien de mieux, on se décida à les envoyer à la Providence de Dieu qui, des pierres, peut susciter des vrais enfants d'Abraham. Ce cher Mr Jansou fut reçu comme vous pouvez le présumer, le bien venu, l'envoyé de la Providence, notre secours, celui des chrétiens. La joie et l'allégresse n'avait pas brillé si fort pour nous depuis longtemps. Mais, dit l'Ecriture, le deuil se trouve aux extrémités de la joie. A peine arrivé, ce cher confrère eut des atteintes de fièvre cérébrale, dont sans doute il avait contracté le germe sur mer. Il passa une quinzaine de jours bien pénibles à la capitale chez Mr. Maistre, puis ayant apparence de mieux, vint me trouver dans la belle montagne que j'habite. Le bon air que l'on respire, l'espèce de liberté dont on jouit, garantissait tout le bien qu'on devait en espérer pour sa santé. Mais le mal existait toujours et ce cher confrère, pendant près de six semaines ne put jamais reprendre sa gaieté, son air naturel et aucune des fonctions du corps ne se faisait passablement. Toutefois, je croyais voir un peu de mieux, quand la maladie reprit dans toute sa force et en huit jours passés au milieu des scènes que cette maladie peut vous laisser présumer, il fut épuisé et rendait l'âme à Dieu entre mes bras le 18 juin. Fiat, voluntas, oui, fiat! et s'il plaît à Dieu, je le dirai encore bien des fois. Mais les desseins sont bien impénétrables, ses jugements bien sévères sur notre pauvre mission. Essayer de vous dire le coup que cet évènement porta soit à nous, soit aux chrétiens ne serait pas chose facile. Je ne m'arrêterai pas. Ce cher confrère m'avait paru même sous le poids de la maladie, capable et surtout d'un caractère admirable. Le peu de chrétiens qui l'ont abordé en étaient enchantés; sa forme extérieure aussi n'était pas extraordinaire et il eût pu presque se mêler aux Coréens. Tout, en un mot, était pour le mieux. Quand Dieu voulut l'appeler à Lui et nous le ravir,... résignation... soumission... rien de plus. Ce cher confrère me disait avoir eu dès le séminaire de Paris une grande frayeur de la Corée, il dit même vous l'avoir communiqué et prétendait que sa maladie a pu venir de là. Je ne sais jusqu'à quel point c'est fondé, mais peut-être y a-t-il du vrai. Aujourd'hui, plus de remède. J'ignore s'il avait dès lors des scrupules, mais il en fut ici très tourmenté, au point que l'on pourrait croire ses scrupules cause de cette catastrophe. Mais enfin, c'est fini; priez pour le repos de son âme, faites bien prier aussi pour lui.

Mais vous attendez encore quelques mots sur notre chrétienté. Vous aurez reçu sans doute ma lettre de l'automne dernier et celle de janvier. Par la protection de Dieu et de Marie, les vexations et même les chances de persécution où se trouvait ce pays n'eurent aucune suite. Bien plus, la capture de quelques chrétiens vers la seconde lune nous témoigna de nouveau que le gouvernement n'a pas pour le moment du moins d'intentions bien hostiles; malgré la demande en poursuite grave du préfet des satellites, l'affaire n'eut ni éclat, ni suites. On relâcha les prisonniers dont plusieurs d'ailleurs ne sont même pas pratiquants. vous aurez donc de grandes actions de grâces à rendre à Dieu de concert avec nous. L'administration s'est faite sur tous les lieux et fut comme par le passé; j'ai pu y donner aussi un petit coup de main; mais je suis un nain auprès de mes chers confrères, les géants. Toutefois, je bénis Dieu de pouvoir rendre encore tant soit peu service. Si mes forces ne sont plus celles d'il y a dix ans je vois avec peine celles des autres diminuer aussi. Le cher Mr Maistre, sans avoir de maladie, n'est plus si fort,

mais surtout, le P. Thomas dont les courses sont effrayamment longues et difficiles, tombe chaque année vers la fin de l'administration dans des fatigues et lassitudes qui ne laissent pas de donner inquiétude. Heureusement, je viens de le voir repartir bien rétabli par le repos de l'été, et tout fait espérer qu'il pourra cette fois encore suffire à sa tâche trop lourde.

Je voudrais pouvoir vous annoncer des progrès marquants et de grandes choses; malheureusement elles ne se rencontrent pas dans ce pays; nous sommes aujourd'hui comme hier sur le même pied et dans la même situation. La partie que j'administre ne m'a offert pour ainsi dire aucun nouveau chrétien: vingt et quelques adultes sont les seuls prosélytes que j'ai pu régénérer dans les eaux du baptême. Mes confrères plus zélés, plus fervents et peut-être plus heureux ont pu en rencontrer davantage et vous verrez le chiffre dans les notes de M. Maistre. On parle d'environ trois cents. J'ignore le nombre juste. Encore donc cette fois quelques âmes arrachées à la puissance du démon. Dieu leur accorde la persévérance! Les vieux chrétiens sont toujours les mêmes et ici comme en Europe, nous avons lieu de gémir sur la faiblesse de la nature humaine. Ces braves gens qui pour leur foi sont toujours sous le poids de l'anathème et qui subissent nombre de mépris et privations journalières, sont ici, comme partout les uns fervents, les autres tièdes, et d'autres encore plus bas. L'administration annuelle les soutient heureusement, sans cela aucun doute qu'il y aurait encore plus de misères; serait-ce le seul effet de notre présence et de nos efforts, ne serait-ce pas déjà beaucoup, pour qui pèse les choses à la balance de la Croix? Mais quoique nous ne puissions pas communiquer directement avec les payens, notre présence et nos efforts peuvent leur être aussi d'un grand secours. Malgré notre peu de liberté et de ressources, nombre de payens sont évangélisés chaque année et comme autrefois à l'aréopage, les uns refusent, beaucoup remettent à d'autres temps ou la discussion ou la pratique, puis enfin quelques uns se rendent enfants de Dieu. Mais la semence une fois jetée, il y aura certainement par la suite des fruits plus ou moins abondants; elle est reçue légèrement et toutefois ne tombe pas en vain. L'expérience le prouve fréquemment. Au nombre de nos nouveaux chrétiens sont deux ou trois hommes qui par leur position et leur capacité pourront nous aider beaucoup, pourvu que leur foi soit inébranlable. Je les recommande surtout à vos saints sacrifices. Ils peuvent nous ouvrir des voies jusqu'ici fermées et amener des sujets bien utiles à la religion. De tels hommes nous manquent et le peu de bien, le petit terrain où nous sommes renfermés semble venir surtout du défaut d'hommes capables. Oh! si Dieu nous envoyait quelque apôtre laïc, que les effets en semblent devoir être grands! Prière et confiance de notre part. Le bras de Dieu n'est pas raccourci. Et puis, pourriez vous penser que, depuis bientôt dix ans que nous battons les routes de Corée, suivis de cancons plus ou moins répandus, il y a encore des chrétiens qui ne connaissent pas notre présence. Chaque année un certain nombre attrape le fil et vient nous trouver. Encore cette année, un bon vieillard aura probablement le bonheur de voir le prêtre. Il quitta il y a longtemps une dignité qu'il avait et les espérances d'un avenir brillant pour pratiquer la religion; il fut même obligé à cet effet de contrefaire l'imbécile et de se faire croire malade. Depuis cette époque, il pratique seul, chez lui, et ne peut avoir de relations avec les chrétiens. Cette année, la chaîne se renoue et malgré ses 70 ans il cherche les moyens de quitter un moment sa famille pour venir recevoir le baptême. La chose est difficile, mais la bonté de Dieu saura lui accorder la récompense de tant d'années passées à son service même avant le baptême. Vraiment qu'il est consolant de penser à de tels gens. Leur constance et fidélité n'est-elle pas la condamnation de notre lâcheté. Je voudrais vous dire beaucoup, mais rien de marquant ne s'est présenté, et puis aussi le temps me *...illis...*

Savez-vous que je vous écris au milieu de l'administration et par conséquent entouré de chrétiens et d'affaires nombreuses. Cela vous expliquera le peu de suite de mes idées et le peu de mots que cette lettre contient. Ne me réprimandez pas trop, la bonne volonté ne m'a jamais manqué pour satisfaire à vos désirs, mais je n'ai pas les moyens de les remplir. Cet été, dans l'intention de vous être agréable, j'ai fait la traduction d'une espèce de chronologie de l'histoire coréenne. Si vous voyiez ce travail, vous croiriez que ça été l'affaire de quelques jours;

mais mon incapacité, mon ignorance des langues et puis tant d'autres causes ont fait que ce fut un grand travail. Je n'eus pas même le temps de le mettre au net pour vous l'envoyer. Malgré tout mon désir, je doute même de pouvoir vous l'adresser par la voie de mer en février. Du reste ne pensez pas à l'avance rencontrer quelque chose d'intéressant; non c'est peut-être curieux comme n'existant pas probablement en Europe, mais rien à y voir et je balancerai encore à le mettre au net, si vous ne m'aviez pas tant répété que tout vous fera plaisir. Dans ce but je le terminerai si Dieu le permet et le ferai partir tel quel quand il sera prêt. En voyant les cahiers des Annales, j'ai rougi; dans le temps, j'écrivis par passe-temps quelques notes sur ce pays en priant de ne pas les publier comme incomplètes et trop inexacts. Vous avez bien voulu passer par là-dessus et je vois maintenant qu'il y a du faux et beaucoup de choses inexacts pour être incomplètes. Il est fâcheux que dans une publication grave on rencontre de ces choses-là, et je dis mon mea culpa; ménégez-nous davantage pour notre honneur; j'oserais presque taxer les choses d'indiscrétion.

Je vous prie de m'envoyer par la première occasion: Explication de la doctrine chrétienne ou Trois catéchismes, par le P. Bongeant. De plus, le récent et plus complet annuaire de la santé, de Raspail. Enfin, traité des devoirs des évêques et des prêtres par La Luzerne, 1 vol. chez Migne, si toutefois ce livre a été reçu et approuvé comme on semble le dire. Je ne voudrais pas d'un livre partial et tout fondé sur les doctrines gallicanes; vous serez par là à même de juger si ce livre doit me convenir. Je voudrais bien encore autre chose, mais les livres sont si gênants, qu'il faut s'en passer. Autrefois, je vous avais demandé une collection des Annales de la Propagation; si elle n'est pas encore envoyée, veuillez ne pas le faire. L'année passée, j'ai demandé un ouvrage détaillé et remarquable sur les devoirs des parents et des enfants; si vous ne l'avez pas encore déterminé, peut-être serait-il dans le grand catéchisme de Montpellier; toutefois je désire que le choix vous reste. J'ajoute que je désire aussi la plus belle de toutes les Morale en action, ancienne ou nouvelle.

Mais j'oublie de vous remercier de tous les objets que vous m'avez envoyés; tout, je crois, est parvenu à bon port. La chasuble est fort belle et maintenant confectionnée, elle brille aux yeux de nos chrétiens. Les reliquaires bien conservés, quoique trop frêles, les autres objets aussi font la joie des nos chrétiens et par suite du missionnaire; vous la partagerez aussi, j'en suis sûr, puisque c'est pour eux que vous avez travaillé.

Je finis en vous priant d'agréer ainsi que tous ces Messieurs du Séminaire, l'assurance de mon profond respect et de mon entier dévouement en Notre Seigneur

Votre serviteur et confrère.

A. Daveluy, missionnaire apostolique

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois procureur à Hongkong

Novembre 1854 Corée

Monsieur et cher confrère

Votre lettre d'août 53 m'est parvenue et a été comme de coutume reçue avec joie et actions de grâces. Puis nous avons pu, comme vous l'avez su, recevoir et le cher Mr Jansou et les différents objets attendus depuis tant d'années. Ce fut un beau jour pour toute la chrétienté, la joie, l'allégresse se répandit de toutes parts et nous pensions que Dieu avait enfin eu pitié de nous. Vous verrez par d'autres lettres que les croix suivent toujours la joie, puisque nous avons dû presque aussitôt perdre ce cher confrère qui n'a pu résister que jusqu'au dix huit juin. Notre état est donc le même, ou plutôt la douleur est d'autant plus vive et le deuil d'autant plus grand! Adorons les desseins de Dieu et tâchons au moins de bien profiter des épreuves qu'il permet nous arriver. Le temps des miséricordes n'est donc pas encore arrivé; il faut le prier de plus en plus et faire violence au Seigneur. Cependant, notre petite mission va son petit train; hors cette épreuve plus grande que je ne puis le dire, nous n'avons eu rien d'extraordinaire. L'administration a été tranquille et faite sur presque tous les lieux. J'ai pu en faire quelque partie, moins que les autres, mais enfin j'ai donné un petit coup à la machine, et Dieu a permis que l'année se passât sans grande secousse? Je me soutiens à peu près, et c'est quelque chose dans l'état de dénuement où nous sommes. Il est plus fâcheux de voir mes autres confrères s'affaiblissant d'année en année. Mr Maistre lui même est beaucoup moins fort qu'en arrivant, et le P. Thomas, qui en sa qualité de prêtre du pays, visite les lieux les plus éloignés et les plus dangereux, faiblit beaucoup depuis deux ans surtout. A cela, nul remède sinon en la Providence. Dans l'état où nous sommes, j'ignore si Hercule pourrait tenir longtemps sans faiblir. Dieu sans doute aura pitié de cette mission et nous accordera les moyens de la conserver, mais quand le fera-t-il? Prions et attendons. Vous verrez quelques mots adressés à Mr Barran ou plutôt vous ne verrez rien, car je n'ai rien à dire; nous sommes ce que nous étions, rien de nouveau, rien de changé, rien par conséquent d'un peu digne d'attention à communiquer. Tout est fade pour ceux qui sont à l'extérieur, mais pas si fade pour nous qui voyons que rien de grand n'est à espérer pour le moment, trop heureux que Dieu permette ce petit bien, ce petit statu quo, je dirai même cette petite extension, car enfin, nous sommes plutôt en avance qu'en arrière, et voilà ce qui nous maintient, nous console, et nous excite à continuer. Bénissez donc le Seigneur du peu qu'il veut bien nous accorder; c'est beaucoup, et peu à peu les fondements se formeront pour faire plus en grand. Ayant reçu par moi ou par d'autres beaucoup de livres demandés l'an passé, je vous prie de faire attention à la note suivante et les livres y compris arrivés à mon adresse, veuillez ne pas les envoyer, mais ou les vendre s'il y a lieu ou les laisser à Hongkong: Catéchisme de Migne, 2 vol. in 4°, Oeuvres de Bourdaloue, Fables de La Fontaine, Le livre des Elus par le P. Ste Jure, Méditation de Kroust, Elévations de Bossuet sur les Mystères, Exposition de la Doctrine Chrétienne par le même, Annales de la Propagation de la Foi. Tout cela est entre mes mains, veuillez, dis-je, ne pas les envoyer de nouveau à mon adresse.

Je désirerais avoir les instruments avec lesquels on écrit six ou huit copies à la fois. Mr Jansou m'a dit qu'on en faisait beaucoup d'usage à Changhai et Hongkong, et que le procédé est simple; s'il y a moyen, veuillez m'en procurer.

J'ai fini, en vous assurant toutefois de mon respectueux attachement en Notre Seigneur
Votre confrère

A. Daveluy missionnaire apostolique.

J'oubliais de vous dire ou plutôt vous savez sans doute que les navires russes sont venus nous visiter. Ils ont abordé par la mer de l'Est et fait remettre au Gouvernement des lettres où ils témoignent le désir et l'intention de se mettre en communication avec la Corée. J'ignore si et comment on leur donna réponse. Pourvu toutefois que par esprit de propagande, ils ne nous soient pas hostiles. La suite montrera leurs desseins; Attendons. Si vous ne l'avez pas envoyé cette année pour la mission, veuillez m'envoyer un exemplaire de l'Histoire de la religion avant Jésus-Christ par Lhomond. De plus, en livres chinois: Explication des Evangiles, 5 exemplaires; vie des saints 5 exemplaires, catéchisme du Sutchuen, 5; Jen haing ki lio ou les paroles et les actes de Jésus-Christ 10 exempl. Seng kiao tsee iao ou explication des sacrements 10 ex. Mais dites donc, Père Libois, se pourrait-il que vous n'imprimiez plus rien de nouveau? Quand je vous quittais vous prépariez l'édition de deux ou trois ouvrages presque introuvables; auriez vous abandonné le projet? Quoi qu'il en soit, s'il y a quelque ouvrage nouveau sorti de vos presses ou d'ailleurs, veuillez les envoyer en double exemplaire chacun. Sur note du prix des livres apportés par le P. Jansou, le prix est quelquefois en caractères abrégés ou inusités ici. Je n'ai pu savoir le deviner. Veuillez bien à l'avenir le faire écrire plus correctement.

copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois procureur à Hongkong

Corée 18 février 1855

Reverende Pater Libois

Les années s'amoncelant dessus et dessous la capote, je me vois aussi forcé d'amonceler les épithètes respectueuses d'autant plus que nous trouvant au jour de l'an chinois et coréen, ma lettre doit passer en partie pour lettre de bonne année, afin que vous puissiez reprendre toute la vigueur du jeune âge et administrer ad longos annos la partie financière qui sert de fondement à nos opérations stratégiques, et puis accumuler force mérites pour le Ciel. Mes souhaits renfermant tout à la fois la partie spirituelle et animale ne laisseront rien à désirer, surtout pour qui connaît l'étendue de la sincérité et de l'amitié qui les dicte. Après cet exorde de circonstances, je vous dirai que votre lettre du mois d'août m'est parvenue il y a quelques jours avec quelques autres à mon adresse. Elle m'a fait le plus grand plaisir et surtout la nouvelle de la nomination de Mgr Berneux est on ne peut plus heureuse. Je n'ose espérer qu'il nous arrive au mois de mars, ce qui eût été le comble de la joie; il faut attendre que Dieu nous l'envoie et il sera reçu par tous nos chrétiens comme l'envoyé de Dieu et le béni du Seigneur. Nous sommes toujours dans la gêne, faute d'ouvriers, car nos lettres de novembre vous auront appris la mort du bon P. Jansou, que tous ceux qui l'ont vu chérissaient naturellement. Nous sommes faits pour les épreuves et elles ne nous manquent pas. Dieu veuille qu'il en reste quelques fruits. Du reste, rien de marquant ne s'est passé parmi nous depuis cette époque. L'administration s'est faite et se fait encore d'une manière encore assez calme et faut-il vous le dire, voilà plus de quatre mois que votre serviteur est en courses et en visites et le tout s'est passé sans reprise violente de maladie, mais la fatigue est à son comble et avant de continuer, je vais après quelques jours prendre un peu de repos. Ainsi donc, Dieu permet que je ne sois pas tout à fait inutile, si toutefois mes travaux doivent opérer quelques fruits de salut pour les chrétiens. Nous avons joui du calme jusqu'à présent, car il ne faut pas trop compter quelques arrestations qui se sont faites et font encore pour le moment; les choses, sans être arrangées n'ont pas un caractère très grave et si vous nous envoyez un ou deux bons ouvriers au mois de mars, nous pourrions probablement les recevoir paisiblement. En recommandant notre mission à Dieu et à Marie, priez surtout pour qu'il nous suscite quelques hommes capables; c'est vraiment ce qui nous manque le plus, et si nous en avons sous la main, l'oeuvre de Dieu prendrait de l'extension. Il y a un petit coin entr'ouvert qui peut-être nous en fournira. Et c'est avec transport qu'il y a deux jours, j'entendais encore le récit des événements, mais les choses n'étant pas terminées, il ne faut pas trop y compter. Le grand pas reste à faire et c'est le plus difficile. Je vais envoyer dans ces parages un prédicateur qui doit pendant plusieurs mois remuer en secret ceux dont on peut espérer, et Dieu aidant, il ne reviendra pas les mains vides. Nous avons eu la consolation de rencontrer comme par le passé de nouveaux néophytes, mais l'administration n'étant pas terminée, je ne donne pas de chiffres; je ne connais pas d'ailleurs le nombre des baptêmes. Oui, Père Libois, les choses vont leur train et l'oeuvre de Dieu marche; nous ne sommes pas en décadence. Et puis nous avons encore quelques élèves, plus que par le passé, plusieurs paraissent bien meilleurs que ceux que vous avez si bien reçus l'été passé; petit à petit, il y aura moyen de faire quelque chose. Non, Dieu ne nous abandonne pas et si les épreuves qu'il nous envoie sont rudes et cruelles, il veut bien d'autre part nous seconder et faire tourner toutes choses à sa gloire. Gratias Deo amplissimas.

Je n'ai rien de particulier à ajouter; les nouvelles que vous me donnez du Japon sont bien consolantes, il faudra bien que cette terre de martyrs s'ouvre enfin et puis personne n'aura-t-il pitié de la petite Corée? Attendons en priant. Le grand Napoléon homonyme du grand

procureur Libois n'aura-t-il pas aussi quelques unes de ses pensées? Espérance et confiance. Les lettres de France sont consolantes aussi, le bien s'y fait en grand. Oui Dieu aime la France encore et peut-être y verra-t-on de beaux jours.

En union de prières et de ss. sacrifices, recevez l'assurance de mon entier dévouement en Notre Seigneur

Votre confrère

A. Daveluy missionnaire apostolique.

Veillez m'envoyer les livres suivants

天 靈 性

主 言 理

實 蠡 眞

義 勻 傳

10 3 10 exemplaires

Et puis j'attends avec impatience la traduction chinoise des Documenta rationis faite au Tonkin. Ne l'oubliez pas, Père Libois.

Veillez m'indiquer la manière de faire tourner le vin en vinaigre et de rendre ce vinaigre délicieux.

copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

Corée 22 février 1855

Monsieur et respectable confrère

Les fins diamants ne perdent pas leur éclat par le cours des années. Un de ces bijoux qui remonte à la première entrée des prêtres en Corée m'étant tombé sous la main, j'ai cru qu'il pouvait former un des fleurons de l'Eglise coréenne et je vous l'envoie.

C'est la traduction libre du martyre de Ni Paul en 1798. La relation en est peu correcte et peu soignée, ma traduction est encore plus triviale, mais je n'ai pas le temps de la soigner. Elle a été faite au milieu de mon administration et veuillez n'y chercher que les faits.

Ni Tokei, nommé Paul au baptême, était natif du district de T'sieng iang, dans la province de T'sioug t'sieng. il n'avait ni études ni connaissances, mais vivait dans une certaine petite aisance. Après sa conversion, son petit bien employé à la conversion des payens se dissipa peu à peu. Cinq à six fois, il dut changer de localité et chaque fois il fit dans son voisinage beaucoup de conversions. Enfin il planta sa tente dans une fabrique de poteries du district de Tieng-san et y vivait de la vente des poteries. Or tout y était payen; s'étant appliqué à faire connaître Dieu à ces pauvres gens, il réussit à convertir tout le village.

Après le martyre de Ioun Paul, de Tsi Sabas et de T'soi Mathias, la persécution ne se ralentissait pas et dans la province de T'sioug t'sieng partout des emprisonnements avaient lieu. Sur ces entrefaites, Han, dit ieng hoa, homme cruel, devint gouverneur de la province; il donna de suite des ordres dans tous les districts pour rechercher et saisir les chrétiens. Le mandarin de Tieng-san nommé Tsai ioun tsien i, fidèle à ces ordres, fit aussi quelques prises. Un payen nommé Kim vivant non loin de l'habitation de Paul le désignant au public comme chef des chrétiens et annonçant qu'il le dénoncerait au mandarin, Paul cacha ses livres et autres objets de religion et attendait. Sa femme l'engageait à fuir pour quelque temps, il répondit ne pouvoir le faire pour plusieurs raisons. D'abord ce serait aller contre l'ordre de Dieu; 2° les payens que j'ai convertis se fient à moi; si je fuis, que deviendront-ils? 3° enfin il n'est pas juste d'aller contre les ordres du mandarin; pour toi, ajouta-t-il, tu peux fuir.

1797 Ce jour-là même, 8 de la 6eme lune intercalaire, Paul étant chez lui confectionnait des souliers de paille, quand tout à coup des hommes se présentèrent au dehors des haies en disant: Untel est-il à la maison? - J'y suis, répondit-il, qui m'appelle? Aussitôt d'une main tenant sa pipe et de l'autre invitant ces hommes à s'asseoir il leur dit: Quelle raison vous amène ici? Ils répondent: Nous sommes des gens du prétoire et en recherche d'une esclave de la préfecture; ayant appris que tu as un calendrier, j'ai voulu le voir pour opérer mes perquisitions. C'est que dans le calendrier, il y a des paroles superstitieuses dont on s'aide pour faire les recherches. Paul répond: J'ai bien un calendrier, mais il n'indique que la suite du temps. Et il l'apporte. -Lis pour moi, dit le satellite. Paul répond: Je ne sais pas lire ces caractères (Le calendrier est en chinois). Le satellite reprend: Tu ne sais donc lire que les livres de la religion du Dieu du Ciel! puis élevant la voix: Liez moi cet individu!

Aussitôt une dizaine d'hommes l'entourent et le lient fortement; les bras et la poitrine en souffraient beaucoup, à peine pouvait-il respirer. Puis les satellites entrent dans la maison, fouillent et saisissent une image du crucifix avec quelques livres. Après quoi, ils entraînent Paul du côté de l'est. Non loin de là était un grand bois; avec des liens de paille on suspend le chrétien à un arbre et on le bat de verges indéfiniment en disant: Qui t'a instruit? Quels sont tes complices? Quel est ton nom? Paul répond: personne ne m'a instruit et je n'ai pas de complices. On cesse de le battre et le délie car le soir approchait. Paul et les autres chrétiens pris avec lui sont conduits dans une pauvre auberge où à la sollicitation de l'aubergiste, tous sont déliés. De là,

étant arrivés près de la ville, les satellites dirent: l'ordre du mandarin porte de vous amener liés, nous devons vous lier de nouveau - Faites comme vous voudrez, dirent les chrétiens. Arrivés à la porte du prétoire, le mandarin est averti. Celui-ci prend l'image du crucifix et donne les livres à lire à un vieux satellite. Après quoi il appelle de nombreux satellites et dit aux chrétiens: Auparavant, où habitiez-vous? Paul répond: J'habitais Tieng iang et maintenant j'habite Tieng san. Le mandarin: Qui t'a enseigné? quels sont ceux que tu as instruits? Paul répond: je n'ai ni maître ni disciple. Le mandarin: Tu es un être digne de mort; si tu n'as ni maître ni disciple, d'où viennent ces livres et cette image, dis la vérité. Et il fait placer d'un côté les satellites, de l'autre les planches instruments de supplice - Paul ne répondit rien. On lui passe la cangue, lui garrotte les pieds et les mains et il est conduit à la prison. Les autres chrétiens interrogés se soumettent tous à l'ordre du mandarin, à l'exception d'un qui ne se rendit pas et est conduit aussi comme Paul en prison. Le 10 du mois, à six ly de la ville, se tenait un marché. Le mandarin dit qu'on fera promener ces deux prisonniers autour du marché. Paul répondit: Puisque pour la cause de Jésus-Christ on doit nous faire faire le tour du marché au milieu de tout le peuple, je n'ai pas d'expression pour rendre mes sentiments de reconnaissance. Le 10 dès le matin, le mandarin traduit les deux chrétiens à sa barre et leur dit: La doctrine de Fo, de Confucius et de Mongtse est véritable; pour vous, refusant de vous en instruire, où avez vous été chercher cette doctrine fausse et pourquoi cherchez vous à en infatuer les autres? Votre secte ne connaît ni roi ni parents, vous vous mêlez impudemment sans distinction de sexe, ne faisant pas cas des défenses du roi. Vous suivez cette doctrine, c'est un grand désordre, vous êtes dignes de mort. Paul répond: Etant ignorant, je ne connais pas la doctrine de Confucius et Mongtse, quant à celle de Fo, elle ne regarde que les bonzes. La doctrine chrétienne au contraire est pour tous les hommes; votre serviteur va vous en dire quelque chose, mots. D'abord, Dieu seul existait, puis toutes choses furent créées. Après la création de toutes choses, il y eut des époux, après qu'il y eut des époux, il y eut des rois et des sujets. Fo, Confucius, Mongtse, les rois et les sujets sont postérieurs à la création du ciel et de la terre; le maître et conservateur de toutes choses, le vrai père de tous les peuples, la véritable source de la piété filiale et de la fidélité au prince. La piété filiale et la fidélité nous sont commandées au 4e précepte des dix commandements; pourquoi nous reproche-t-on de ne pas connaître les parents et le roi? Le mandarin répond: S'il en était ainsi, d'abord le roi, puis les mandarins le sauraient et par eux le peuple l'apprendrait. Pourquoi donc le roi et les mandarins prohibent-ils votre religion? Cette doctrine étant la ruine de la Corée, le roi la défend; vous autres, peuple stupide ne voulant pas vous soumettre ni indiquer vos maîtres, votre mort est juste. Paul répondit: mourir pour Dieu, c'est la gloire de l'âme. Le mandarin les fait emmener et tous deux en dehors de la porte du prétoire sont fortement chargés de liens; leurs cheveux sont liés derrière la tête, on les fait asseoir en face du soleil et les satellites s'efforcent de les faire abjurer. Les deux chrétiens ne se rendant pas, les satellites leur crachent dessus, leur donnent des soufflets, montent sur le bois des cangues pour les faire plus souffrir, les accablent d'injures et de railleries et les frappent du pied en disant: aujourd'hui, après vous avoir fait faire le tour du marché, on vous tuera, et puis criant: Ces coquins-là vont monter au Ciel. Après cela on les barbouille de chaux au visage, on attache une inscription sur leur tête, leur impose une caisse sur le dos et dans cet accoutrement, on les fait marcher précipitamment en avant du mandarin qui suit à cheval. Derrière, on crie fortement: Ce sont des chrétiens à qui on va faire faire le tour du marché. Une grande foule se presse pour voir la scène. Le mandarin pressant son cheval, on presse aussi les chrétiens à coups de fouets et on bat les caisses dont ils sont porteurs. C'était environ 9 heures du matin. Tout autour du marché, ils sont en but aux injures et railleries de tout le peuple assemblé en grand nombre. Le mandarin dit: Ces deux êtres-là étant chrétiens, ne diffèrent pas des rebelles; ils ne servent pas le roi, ne respectent pas les parents, enfreignent les lois naturelles; après le tour du marché on les mettra à mort. Puis il leur fait appliquer dix coups avec la planche des voleurs en commandant l'apostasie. (Cette planche est en chêne, longue d'une brasse, large de 3 à 4 doigts épaisse de 3 à 4 centimètres au

milieu et un peu moins sur les bords). Paul dit: J'ai déjà répondu à tout cela, je n'ai plus rien à dire. Le mandarin furieux le fait piquer des deux côtés avec des bâtons adaptés à ce supplice et lui commande l'apostasie. Paul répond: Devrais-je mourir dix mille fois, je ne puis apostasier; et tout le peuple de se dire: Celui-ci certainement n'abjurera pas.

Le mandarin le fait reconduire en prison, il était près de sept heures du soir, les satellites y vinrent et lui dirent: Si tu n'apostasies, tu ne peux éviter la mort. - Je le sais, répondit Paul. Les satellites faisant avec la langue un bruit de *..illis...*, dirent: C'est un terrible rebelle.

Le 14, le gardien de la prison vint dire: Demain, le mandarin doit faire préparer un grand festin au marché; les non-apostats seront suppliciés et désignés au chef des satellites de la province. Les apostats au contraire seront régalez; demain, au marché, vous verrez. En disant ces mots, il sort et ferme la porte. L'autre chrétien disait: Peut-être la religion va devenir publique. Paul répondit: Cela n'est pas, et quand même le mandarin me relâcherait, je ne veux pas sortir de la prison, et s'il me force à sortir de la prison, je resterai à la ville à mendier sans aller autre part, et puis il ne faut pas croire les paroles du geôlier, c'est un piège pour nous mettre le coeur à l'aise et nous émouvoir ensuite par les supplices. L'autre chrétien, saisi de crainte, se met la tête entre les mains, sans rien dire. Paul lui dit: Pourquoi agis-tu ainsi? Il répond: Vraiment, comment supporter les supplices, que faire? Paul dit: C'est vrai. et moi aussi je souffre beaucoup, moi qui suis plus vieux que toi; je dois avoir aussi beaucoup de peine à supporter les supplices; mais le Ciel s'achète-t-il donc à vil prix? Les souffrances sont la vraie monnaie dont on achète le bonheur éternel; endure donc les souffrances quelques instants. Le lendemain, le geôlier emmène les deux prisonniers au marché; Au milieu de la place, on avait dressé une grande tente et le mandarin était assis dessous. Il commande de donner des habits et de faire asseoir près de lui les premiers apostats et fait monter les deux chrétiens sur le lieu des supplices; puis faisant dresser des tables servies, il en fait donner à chaque apostat et dit aux chrétiens: Le paradis, c'est d'avoir ici-bas de bonnes nourritures, de bonnes choses, de belle musique, voilà le paradis. Vous autres qui voulez monter au ciel, comment escalader ses trente trois étages? Abjurez et vous serez traités comme ceux-ci; si vous ne le faites pas, j'en appelle au grand chef et vous serez mis à mort; répondez de suite. Paul répondit: J'ai déjà répondu, toutefois j'ajoute une parole: Dieu est le seul maître de tout, de la vie et de la mort; comment pourrais-je le renier? Sur ce, le chrétien son compagnon apostasie et le mandarin dit à Paul: Allons, toi aussi, abjure et injurie le Dieu du Ciel. Paul répond: La loi vient du roi et est transmise au peuple; comment vous, mandarin, osez vous dire au peuple de maudire son véritable père? Parmi nous on ne maudit pas ses parents. Le mandarin en colère ordonne aux satellites de brûler le livre saisi chez Paul, puis de faire circuler au marché l'image du crucifix en disant: Cet individu fait son Dieu des hommes que vous voyez sur cette image; n'est-ce pas affreux? C'était environ midi. Tout à coup le temps devient sombre, un vent violent s'élève, le tonnerre gronde, les bâtons qui soutiennent la tente sont déracinés, les paravents et rideaux sont renversés, peu s'en fallut que le mandarin même fut culbuté. Les apostats qui sous la tente prenaient part au festin et se réjouissaient, effrayés de cette scène, se sauvent sans qu'il en reste trace. Paul au contraire était calme et en action de grâces. Apprenant qu'on avait brûlé les livres et l'image, il en fut très peiné, éleva son coeur vers Dieu et pleura beaucoup. A la vue de la tempête et du tonnerre, le peuple disait qu'on ferait bien de relâcher le chrétien, mais le mandarin endurci le fit battre encore une fois et reconduire en prison. Paul était tellement épuisé qu'il tomba à terre; on loua un homme pour le porter à dos, et arrivé à la prison, on lui mit une grande cangue; c'était vers le soir. Il était calme et s'occupait à méditer. A l'automne, il subit encore un interrogatoire et fut frappé avec la planche des voleurs; ceux qui le voyaient disaient; Il mourra sous les coups de cette planche; Paul répondit: Mourir sous le coup des verges ou sous ceux des planches, tout vient de l'ordre de Dieu, pourquoi ne le remercierais-je pas? Et il demandait sans cesse à Dieu de mourir dans les supplices. Dans la prison, peu à peu, les vivres s'épuisèrent et ses vêtements étaient usés, qui pourrait dire ce qu'il souffrit de la faim et du froid? Son épouse,

ramassant quelque argent lui apporta du vin et un peu de viande. Il répondit: La sainte Vierge m'ayant placé sur la croix, il n'est pas convenable que je mange cela; j'ai bien entendu dire que Jésus sur la croix, n'avait eu rien que des souffrances, mais je n'ai pas entendu dire qu'il eût pris rien de délicat. Or moi aussi, je suis sur la croix, je ne puis prendre ce que tu m'offres. Sa femme le pressant deux ou trois fois, il fut contraint de manger. Assis ou couché, sans cesse il pensait à Dieu; une fois, ayant entendu subitement ces paroles de la salutation angélique: Le Seigneur est avec vous, il rendit de grandes actions de grâces à Dieu et à Marie (La narration fait croire à plusieurs que ce fut une voix miraculeuse, le texte ne le dit pas formellement). Pendant l'hiver, ses plaies et le dessus des genoux souffraient beaucoup du froid et il avait peine à le supporter. Le jour de Noël, ayant été battu une fois, les plaies et le dessus des genoux devinrent brûlants comme le feu et il dit: Le Seigneur, craignant que mon coeur ne se refroidisse, par une faveur spéciale me réchauffe au moyen des coups. Après le nouvel an, trois fois il subit la question; la 3e fois, le mandarin lui dit: Si tu veux abjurer, je te donnerai du riz pour faire soigner tes plaies et après guérison je te donnerai une place de chef de canton, cette place suffit seule pour te mettre à l'aise. Paul répondit: Quand vous me donneriez tout le district de Tiengsan, jamais je ne pourrai renier Dieu. Le mandarin lui dit plusieurs fois: Tu prétends honorer les parents, mais tes 4 enfants, depuis ton incarcération ne sont pas venus te voir une seule fois; a-t-on jamais vu de pareils coeurs? Il répondit: Obéir à ses parents, c'est les honorer, or j'ai maintes fois recommandé à mes enfants de ne pas venir près de moi de peur que nous n'en souffrions dommage de part et d'autre, sans y avoir aucun avantage. C'est cette défense qui ne leur permet pas de venir. Obéir aux parents, n'est-ce pas de la piété filiale?

A la 4e lune, il subit une fois la torture cruellement. A la 5eme lune, les satellites venaient fréquemment à la prison et ne gardaient pas beaucoup la porte, semblant lui indiquer de fuir. Il répondit: Celui qui m'a emprisonné, c'est le mandarin et non vous. Si le mandarin l'ordonne, je pourrai m'en aller.

Les chrétiens du dehors lui dirent: Les paroles des satellites ne sont que l'expression des sentiments du mandarin, pourquoi ne faites vous pas en sorte de vous évader? Ayant un peu réfléchi, Paul répondit: Si nous nous laissons prendre aux pièges du démon et perdons notre âme, tous ses ornements passés ne se retrouvent plus. Ma maison est si pauvre, crois-tu qu'il m'est difficile d'être en prison? ici, je suis en paix et mange bien, tout ce que les miens s'efforcent de faire pour moi me fait peine; puis il dit à sa femme: Ceux qui prient pour moi, si c'est pour me faire jouir encore des choses de ce monde, il faut les empêcher; s'ils prient pour mon âme, pour mon éternité, pour m'empêcher d'oublier les mérites de Jésus-Christ, recommandez moi bien à eux, sans tenir compte ni des quarts d'heure, ni des heures, ni des jours, ni des nuits. J'espère aussi que ma famille prie de la sorte pour moi. Puis encore: Quant à ma nourriture, apporte moi selon tes moyens, soit un litre de riz par jour, soit même pour deux jours, et quand tu ne pourras même pas cela, ne t'inquiète pas; si le corps n'a pas la force de sortir d'ici, le cadavre en aura la force. Il ajouta encore: Dorénavant, tout ce qu'on te dira, seraient-ce des chrétiens, s'il n'est pas conforme à ce que j'ai dit plus haut, ne me le rapporte même pas. Mon faible coeur pourrait peut-être s'en laisser émouvoir. Dès ce jour, si son épouse venait à la prison, il répondait sans sortir: Si vous apportez quelque chose, déposez le chez le geôlier et retournez en paix. A la 5e lune, il subit une fois la torture et de retour à la prison, trois satellites vinrent lui dire: Le chef des satellites de la province vient d'exécuter Ni Tson tchiang (c'était un chrétien de famille distinguée) et il transmet des ordres pour faire exécuter les prisonniers de Tieng san; s'ils apostasient, que vas-tu faire? - Abjurer, c'est suivre les inspirations du démon, ne pas abjurer, c'est suivre l'ordre de Dieu; devrais-je mourir dix mille fois, je n'abjure pas. Les satellites le souffletèrent et s'en vont. Deux jours après, le mandarin lui dit: Tu as été trompé: En Chine, Ni Ma tou (c'est le nom chinois du P. Mathieu Ricci) par sa science a infatué le monde, comment ne vois-tu pas que ce sont des tromperies. Paul répondit: Ni Matou lui aussi est un homme qui a eu père et mère; la doctrine qu'il a répandue en Chine et ailleurs est la doctrine du

Grand Roi du Ciel et de la Terre; pourquoi dites-vous qu'elle vient de lui? Si l'on doit publier avec une attention minutieuse les ordres des rois de la terre, à plus forte (raison) les ordres de Dieu qui sont plus terribles, plus redoutables, plus aimables que ceux des rois; c'est le tout-puissant, le très-haut dix mille fois plus admirable que les potentats. Vis-à-vis de tels ordres, comment pourrait-on prêcher négligemment la religion, la recevoir froidement, l'apprendre avec lenteur? Voilà pourquoi, moi aussi, appuyé sur l'ordre de Dieu, devrais-je essayer plusieurs fois des souffrances à mort, chaque fois je dois les supporter; un seul instant la pensée de renier Dieu ne peut me venir. Le mandarin le fait battre d'une manière inusitée et le renvoie en prison. Deux jours après, sa femme vint à la prison et lui dit: Où en sont vos douleurs et les horreurs de la faim? Combien de coups avez vous reçus? Il répond: Je ne souffre pas, je ne sens pas la faim, j'ignore le nombre de coups dont on m'a battu. Il ajoute; Emporte les prières et le calendrier des fêtes que j'ai là. Sa femme lui dit: Par la suite ne vous en servirez-vous plus? Il répond: J'ai lu tout ce que j'avais à lire. Pour mes vivres, il suffit que j'en aie jusqu'au dix de ce mois; j'ignore ce qu'il y aura plus tard. C'était le 3 de la 6e lune. Il récitait ses prières avec plus de clarté qu'auparavant et en comprenait alors la beauté mieux que les gens instruits; n'est-ce pas surnaturel? Et puis dire qu'après le dix, il n'avait plus besoin de nourriture, n'était-ce pas connaître son martyre du douze? Sa femme ne connaissant pas la cause de ces paroles, s'en retourna désolée. Le 8, le mandarin vint inopinément et lui dit: Les ordres du chef de la province, portant de te mettre à mort si tu n'apostasies, si tu abjures de suite, tu vivras. Si tu ne le fais, tu meurs. Il répond: Depuis que je connais la religion, et il y a bien des années, je sais qu'il est juste de mourir pour Dieu, comment pourrais-je apostasier? On le torture une fois et le renvoie à la prison. Le 9, sa femme et trois ou quatre chrétiens vinrent en dehors de la porte, il leur demande la raison de leur venue. - C'est, disent-ils, qu'aujourd'hui on doit vous faire subir de cruels supplices et nous sommes venus pour y assister. Paul répond: A la vue des souffrances, une ferveur même de feu peut facilement se laisser prendre aux pièges du démon, retournez de suite chez vous. Comme sa femme et les chrétiens tardaient: Pourquoi, dit-il, ne faites vous pas ce que je vous dis? Si le Seigneur ne me rejette pas, les souffrances les plus cruelles sont faciles à supporter; mais s'il me rejette, les moindres souffrances sont insupportables. A ne considérer que mes forces et mes actes, ce serait impossible, mais Dieu et Marie me soutiennent et je ne vois rien de difficile à supporter. Je vous engage de toutes mes forces à vous retirer. Et forcément, ils s'en allèrent. Le 10, les satellites vinrent l'avertir que ce jour-là au marché, le mandarin devait l'exécuter. A cette nouvelle sa joie fut grande; il semblait bondir et son visage devint rayonnant. Ceux qui le virent se disaient: C'est étonnant! depuis que cet homme est en prison, quand il n'est pas torturé, il est maigre, pâle, et sans couleurs; après les tortures, au contraire, son visage devient rayonnant; aujourd'hui qu'on lui annonce sa mort, son visage est plus que jamais brillant et radieux. Ce jour était l'anniversaire de celui où on lui fit faire le tour du marché. On lui met une petite cangue; Paul marchait en avant, les satellites portaient les instruments de supplice et le mandarin suivait lentement. Ils arrivèrent au marché nommé Tsi seng. Le mandarin descendu de cheval commande de le torturer. Aussitôt on le lie sur la planche des supplices, on attire la cangue par derrière et ayant bouché tous les intervalles, Paul se trouvait tellement serré qu'il respirait à peine. Ses deux bras sont attachés à une grosse pierre et les cheveux liés derrière la tête. Les satellites l'entourent, les uns saisissant la cangue, les autres ses liens, et on le bat d'une planche triangulaire, longue de deux coudées. Quel affreux supplice!! Après l'avoir battu, le mandarin lui demande s'il n'est pas encore prêt à apostasier; à peine un souffle de vie lui restait; il ne put lui répondre. Un satellite s'approche et lui dit: Si tu apostasies, il n'est pas encore trop tard. Paul ramassant toutes ses forces dit avec peine: Je ne le ferai pas. Ses lèvres étaient alors noires et desséchées. On le bat de nouveau et encore un satellite s'approche et lui dit: N'abjures-tu pas encore? Paul épuisé ne peut répondre, mais seulement de la tête faisait un signe négatif. tout à coup, il regarde le Ciel et dit: Ave Maria; puis baisse la tête et semblait mort. Les gens du marché disaient: A cause de cet être nous avons la sécheresse

et tous nous mourrons de faim; il faut le tuer à coups de pied. Et la foule s'amoncelait autour de lui; la femme de Paul à cette vue s'approcha pour le soutenir. Les satellites la frappent des pieds, d'autres avec des fouets en disant: Cette femme est encore plus mauvaise que son mari. On la bat, on la pousse, elle est renversée et semblait sans vie. Le mandarin fait battre Paul de nouveau; c'était la troisième fois de ce jour, rien ne peut décrire l'état de ses plaies. Les jambes avaient été brisées au dessous du genou, les os étaient fracassés et la moelle en tombait à terre. On le délie et le martyr tombe sans mouvement sur la terre. Les chrétiens témoins de ce supplice ne purent en supporter la vue et s'en allèrent; On mit son corps sur une natte sans ôter la cangue, on le lia dessus et on loua des hommes pour le porter à la prison; la porte fut fermée avec soin, et le mandarin dit: Si quelqu'un s'avise de lui donner seulement un verre d'eau, je le fais tuer comme lui. Depuis ce jour jusqu'au douze, il ne reçut pas une goutte d'eau et sa famille ne put même pas savoir s'il était mort ou vif. Le 12, vers le soir, le mandarin assis sur son tribunal dit: Quoique j'aie l'ordre de battre à mort ce chrétien, je ne puis en supporter la vue, vous autres, achevez-le. Je resterai ici en attendant. Tirez le dehors de la prison, voyez son visage, tâchez lui le pouls; voyez s'il est vif ou mort. S'il y a un reste de vie, battez le hors de l'enceinte de la prison jusqu'à ce qu'il meure et tenez moi au courant de tout. Les satellites exécutent cet ordre et après l'avoir battu sans mesure, il reste encore un souffle de vie. C'était vers le soir. L'un de le frapper de pierres, l'autre de bâton, hors le ventre et la paume des mains, aucune partie du corps n'était sans blessure, mais il n'était pas mort. On l'amène ainsi au mandarin qui dit: Si vous ne l'achevez pas, je vous fais mettre à mort. Cette troupe de satellites retourne, le bat de nouveau et Paul rendant le dernier soupir s'envole vers le Ciel. On annonce sa mort au mandarin qui craignant qu'il ne revint à la vie ordonne de le battre encore pour ôter tout reste de vie. Les satellites battent alors le cadavre, l'un d'eux monte sur la cangue et la foule aux pieds. Le bout de la cangue s'appuyant sur la poitrine, les chairs tombent en lambeaux, les os se brisent, le sang coule à grands flots, son visage tout balaféré n'avait plus aucune apparence humaine. On le couvre d'une natte et on le garda cette nuit là. Le lendemain, on avertit sa femme qui toute interdite et sans pouvoir se soutenir, vint et vit un sang rouge découlant des plaies. Paul semblait encore vivant. Le mandarin ordonna aux habitants du village de Paul de l'inhumer; Ces gens l'emportèrent, l'ensevelirent et l'enterrèrent. Après sept ou huit jours, des chrétiens d'à cent lys de là emportèrent le corps et l'enterrèrent derrière une maison de chrétiens. Paul était âgé de 56 ans; c'était l'an de Jésus-Christ 1798, le 12 de la sixième lune. Pour consoler sa femme, le geôlier lui dit; Ne vous contristez pas trop, car le 12, pendant la nuit, une grande lumière environna le cadavre. D'autres chrétiens rapportent que la femme de Paul disait qu'on ne pouvait pas ajouter foi aux paroles du geôlier.

Voilà, Monsieur, la narration telle que je l'ai trouvée, ma traduction non toujours littérale, me paraît toutefois exacte. Elle a été faite à pas de course et se trouve bien fade. Mais je le répète, je suis en administration depuis plus de quatre mois et j'ai dû la faire de suite au milieu des fatigues pour ne pas manquer l'occasion qui se présente. Si vous me savez gré de ce petit travail, priez Dieu qu'il me conforte et j'aurai encore d'autres choses à vous envoyer. En attendant, je me recommande de nouveau corps et âmes à vos prières et SS. Sacrifices et vous prie d'agréer l'assurance de mon profond respect et entier dévouement.

Votre très humble serviteur et confrère

A. Daveluy, missionnaire apostolique.
de la Société des Missions Etrangères

ff 197-209 (qui suit) est le même récit que 184-196, avec un vocabulaire un peu transformé

Lettre de Mr Daveluy, missionnaire apostolique en Corée
à Mr le Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris

Corée, 22 février 1855

Monsieur et vénéré confrère

Je viens de retrouver un des plus beaux fleurons qui composent la couronne de l'Eglise coréenne; c'est le martyr de Paul Ni en 1798. Quoique d'une date un peu ancienne, comme le cours des ans n'enlève aux pierres précieuses rien de leur prix, ni de leur éclat, je vous l'envoie, persuadé qu'il ne pourra manquer de vous intéresser? Ces actes sont d'un style peu correct et peu soigné, ma traduction l'est peut-être encore moins, l'ayant faite dans les rares instants de loisir que me laisse l'administration des chrétiens. Veuillez donc n'y chercher que les faits

Ni Tokei, qui reçut au baptême le nom de Paul, naquit dans le district de Tsien-iang, province de Tsiong-tsieng. A défaut d'études, il avait beaucoup de vertus et possédait une petite fortune qu'il employa toute entière à la conversion des païens. Son zèle attira sur lui l'attention des ennemis de notre sainte religion, ce qui l'obligea 5 ou 6 fois à changer de résidence; mais chacun des lieux où il se retira devint bientôt une fervente chrétienté. Enfin, il vint planter sa tente dans une fabrique de poteries du district de Tieng-san et y vécut d'un petit commerce de ce genre. Or autour de lui, tout était païen; il s'appliqua à faire connaître le vrai Dieu à ces pauvres gens et il réussit si bien qu'en peu de temps il convertit tout le village.

Après le martyr de Paul Youn, de Sabas Tsi et de Mathias Tsoi, qui avaient introduit en Corée le 1er prêtre chinois, le Père Jacques Ly, lequel martyr eut lieu en 1795, la persécution ne se ralentit pas tout d'abord; et dans la province où vivait Paul, on arrêta un grand nombre de chrétiens. Un païen du nom de Kim, vivant dans le voisinage désignait ce dernier comme le chef des chrétiens et menaçait de le dénoncer. Sa femme l'engagea à fuir, mais il refusa par crainte d'aller contre la volonté de Dieu et de scandaliser les néophytes qui avaient mis en lui leur confiance; il cacha seulement ses livres, ses objets de religion et attendit.

Le huitième jour de la sixième lune intercalaire 1797, il était chez lui occupé à son travail, quand tout à coup, des hommes se présentent et demandent à travers la haie de son jardin s'il est à la maison. - J'y suis, répondit-il, qui m'appelle? Aussitôt il sort, les introduit dans sa maison, les engage à s'asseoir et s'informe du motif qui les amène. - Nous sommes, dirent-ils, des gens du prétoire, occupés à rechercher un esclave de la préfecture qui s'est enfui; or, ayant appris que tu as un calendrier, nous avons voulu le voir pour faciliter nos perquisitions. Le calendrier contient des paroles superstitieuses dont on se sert pour retrouver les objets perdus. Paul répondit: J'ai bien un calendrier, mais il n'indique que la suite du temps. Et il l'apporta. -"Lis pour moi", dit le chef des satellites. "Je ne sais pas lire les caractères"(le calendrier est en chinois qui diffère beaucoup du coréen). "Tu ne sais donc lire, reprit le satellite, que les livres de la religion du Maître du Ciel". Puis il donna l'ordre de l'arrêter. Aussitôt une dizaine d'hommes se jettent sur lui et le garrottent étroitement. On fouilla la maison où l'on découvrit un crucifix et quelques livres. On l'entraîna dans un bois voisin, et pendant qu'on le frappait de verges, le chef l'interrogeait pour apprendre de lui la retraite du prêtre et l'obliger à dénoncer les chrétiens; mais ce fut en vain. Le supplice ne cessa que vers le soir. Aux approches de la nuit, on le conduisit avec quelques autres chrétiens pris avec lui dans une pauvre auberge dont le maître, touché de compassion, obtint qu'on relâchât les liens qui les faisaient beaucoup souffrir; mais arrivés à la ville, lui et ses compagnons de souffrance furent de nouveau chargés de fer.

Après avoir examiné le crucifix et les livres, le mandarin, entouré de nombreux satellites et d'instruments de supplice, fit comparaître les chrétiens et interrogea d'abord Paul. Quelle est ta demeure? - J'ai demeuré d'abord à Tieng-ian. J'habite maintenant à Tieng-sen. Le

mandarin: Qui t'a instruit et quels sont tes disciples? - Paul: Je n'ai ni maître ni disciples. - D'où viennent ces livres et cette image? et d'un geste énergique, il lui montrait les instruments de torture. Paul ne répondit rien; on le conduisit en prison, les pieds et les mains enchaînés et la cangue au cou. Les autres chrétiens firent tout ce que voulut le mandarin, à l'exception d'un seul qui fut aussi mis en prison.

Le lendemain, à six li (environ 3/4 de lieue) de la ville, se tenait un marché. Le mandarin les menaça tous deux d'y être conduits et exposés à tous les outrages de la multitude. "C'est pour la cause de Jésus-Christ, répondit Paul, nous ne pourrions jamais assez reconnaître un pareil honneur". Dès le matin, le mandarin les fit paraître à son tribunal et leur dit: "La doctrine de Confucius, celle de Mong-tse et celle de Fô sont véritables. Pour vous, refusant de vous en instruire, où êtes vous allés chercher cette fausse doctrine que vous suivez, et pourquoi cherchez-vous à en infecter les autres? Votre secte ne connaît ni rois ni parents, vous vous livrez sans retenue aux plus monstrueux penchants, vous suivez cette doctrine malgré la défense du roi; c'est un grand désordre et vous êtes dignes de mort" - "Ignorant comme je suis, répondit Paul, je ne connais pas la doctrine de Confucius ni celle de Mongtse qui sont pour les lettrés. Celle de Fô ne regarde que les bonzes; mais la religion chrétienne est faite pour tous les hommes; votre serviteur va vous en dire quelque chose: Au commencement, Dieu seul existait, puis il créa tout ce qui existe; après la création, il y eut des époux et des familles, puis des rois et des sujets. Fô, Confucius, Mongtse les rois et les sujets sont postérieurs à la création du ciel et de la terre. Dieu, tel est le vrai roi du ciel et de la terre, le maître et le conservateur de toutes choses, le vrai père de tous les peuples, la source véritable de la piété filiale et de la fidélité aux princes. La piété filiale et la fidélité au roi sont ordonnées par le 4e des dix commandements; Pourquoi nous reprocher de ne connaître ni les parents ni le roi?" Le mandarin répondit: "S'il en était ainsi, le roi, la Cour et les mandarins le sauraient et c'est d'eux que le peuple l'apprendrait; au contraire, ils prohibent votre religion qui porterait malheur à la Corée. Et vous, peuple stupide, qui refusez d'obéir et de dénoncer vos maîtres, vous méritez la mort". "Mourir pour Dieu, reprit Paul, c'est assurer à mon âme une gloire éternelle".

On les fit sortir du tribunal, les satellites les chargent de chaînes, les font asseoir face au soleil et s'efforcent par mille moyens de les faire apostasier. Comme ils refusaient constamment, après les injures, on en vint aux coups; les uns leur donnaient des soufflets ou des coups de pied, d'autres les couvraient de crachats ou pesaient de tout leur poids sur leurs cangues en criant: Aujourd'hui, après vous avoir fait faire le tour du marché, on vous tuera. Ces coquins-là vont monter au ciel, s'écriaient les autres. Enfin on leur barbouilla la figure avec de la chaux, on leur attacha une inscription sur la tête et sur le dos un énorme tambour. Le mandarin parut à cheval et à coups de fouet, on força les deux confesseurs à courir devant lui jusqu'au marché. Pendant le trajet une foule considérable se pressait sur leur passage, attirée par les cris des satellites et les coups redoublés du tambour. Il était environ 9 heures du matin. Lorsqu'ils furent arrivés, le mandarin prit la parole: "Ces deux misérables, dit-il, sont chrétiens et leur crime est celui des rebelles. Ils ne servent pas le roi, ne respectent pas les parents, enfreignent la loi naturelle. Lorsque ils auront fait le tour du marché, on les fera mourir!!" Ensuite, il leur fit donner dix coups de planche (cette planche est en chêne, longue d'une brasse, large de 15 centimètres et épaisse de 5 ou 6; elle écrase les chairs qui après un petit nombre de coups, se détachent des os et les laissent à découvert) en leur commandant d'apostasier. "J'ai déjà répondu à toutes ces accusations, dit Paul, je n'ai rien à ajouter." On lui frappa les côtés avec la pointe de plusieurs bâtons à la fois, en répétant le même ordre. "Dussè-je mourir dix mille fois, disait le confesseur, je ne puis apostasier." Le peuple admirait sa fermeté et disait: Certainement, celui-là n'abjurera point. Il était sept heures du soir, lorsqu'on les reporta en prison, après un supplice de plus de 12 heures. Les satellites essayèrent encore d'ébranler Paul en lui représentant que s'il n'obéissait pas au mandarin, il ne pouvait éviter la mort. Il se contenta de répondre qu'il le savait bien. Quel rebelle! dirent les soldats avec dépit.

Quatre jours après, le geôlier vint leur dire que le mandarin avait ordonné pour le lendemain un grand repas sur la place publique. Les apostats devaient y prendre part avec lui; les confesseurs, au contraire, s'ils persistaient dans leur résolution, devaient être mis à mort. Le compagnon de Paul ne comprit pas bien ces paroles et croyait que peut-être la paix serait rendue aux fidèles. "Il n'en est rien, dit celui-ci... Ne nous laissons pas aller à un vain espoir qui nous rendrait les supplices plus pénibles. Pour moi, je veux demeurer en prison, et si le mandarin m'obligeait à en sortir, loin de fuir, je resterais dans la ville." Son compagnon, saisi de crainte, se cachait la tête entre les mains et gardait le silence. "Qu'as-tu, lui demanda Paul - Vraiment, je ne sais comment supporter les supplices... Que faire? - Il est vrai... Moi aussi, je souffre beaucoup et comme je suis plus vieux que toi, mon âge me rend les tortures encore plus pénibles; mais le Ciel s'achète-t-il à vil prix? Les souffrances sont la monnaie avec laquelle on achète le bonheur éternel! Prends courage et souffre encore quelques instants."

Le lendemain, on les conduisit sur la place du marché, où s'élevait une grande tente, et sous cette tente le tribunal du mandarin, environné de plusieurs sièges où prirent place les apostats revêtus de beaux habits. Le festin commença, pendant que les 2 prisonniers se tenaient au lieu du supplice. Le mandarin leur dit: "Le paradis, c'est d'avoir ici-bas une bonne nourriture, une belle musique et tout ce que l'on souhaite. Vous qui voulez monter au ciel, comment ferez-vous pour escalader ses trente-trois étages? Abjurez et vous serez traités comme ceux-ci; sinon je vous défererai au grand tribunal et vous serez mis à mort. Répondez! - J'ai déjà répondu, dit Paul, mais j'ajouterai encore une parole. Dieu est le seul maître de tout, de la vie et de la mort, comment pourrais-je le renier?" Son compagnon, moins courageux, n'osa résister au juge et eut la faiblesse de faire ce qu'il ordonnait. Encouragé par ce succès, le mandarin dit alors: "Allons, toi aussi, injurie le maître du ciel. - Quand le roi porte une loi, reprit le généreux confesseur, on la transmet au peuple et vous, loin de la violer, vous veillez à son exécution; Comment donc aujourd'hui osez-vous ordonner au peuple de maudire son véritable père? Chez nous on n'a pas coutume de maudire ses parents." Le mandarin en colère, ordonna de brûler les livres saisis chez Paul et de faire circuler le crucifix dans le marché en disant: "Cet homme fait son Dieu de celui que vous voyez. N'est-ce pas affreux?"

Vers midi, pendant que ceci se passait, tout à coup le temps devient sombre, le tonnerre gronde, le vent soufflant avec violence, enlève la tente et renverse presque le mandarin. Les apostats qui se réjouissaient et faisaient bonne chère s'effraient et prennent la fuite. Le peuple s'émeut et dit qu'on ferait bien de relâcher le chrétien. Paul demeurait calme et priait intérieurement; mais lorsqu'on lui dit qu'on avait brûlé les livres et le crucifix, il en fut affligé et en pleura beaucoup. Loin d'être touché de ce qui venait d'avoir lieu, le mandarin le fit frapper de nouveau et ce ne fut que vers le soir qu'on le reconduisit en prison. Mais si épuisé qu'il tomba par terre et on fut obligé de le porter, ce qui n'empêcha pas de le charger d'une lourde cangue.

A l'automne, il subit un nouvel interrogatoire et fut de nouveau frappé de la planche. Ceux qui le voyaient disaient: "Il mourra sous les coups de la planche; - Mourir sous les verges ou sous la planche, disait Paul, tout vient de l'ordre de Dieu. Qu'il soit béni de tout." Il demandait sans cesse la grâce de mourir dans les supplices.

Il souffrait beaucoup de la faim et ses vêtements s'étant usés, le froid augmentait beaucoup ses douleurs. Sa femme ramassa un peu d'argent et lui apporta du vin et de la viande; il la refusa: "La sainte Vierge, disait-il, m'ayant placé sur la croix, il n'est pas convenable que je mange cela. J'ai bien entendu dire que Jésus sur la croix n'avait eu que des souffrances, mais je n'ai pas vu qu'il ait pris rien de délicat. Moi aussi, je suis sur la croix, je dois faire comme lui." Il dut néanmoins céder à ses instances et accepter ce soulagement. Ordinairement assis ou couché, il pensait sans cesse à Dieu et en recevait souvent d'abondantes consolations. Un jour il entendit une voix qui lui disait ces paroles de la Salutation Angélique: Le Seigneur est avec vous. Et il se sentit rempli de joie (le texte donne à entendre que c'était une voix miraculeuse, mais il ne le dit pas formellement). Il semblait aussi avoir reçu une intelligence extraordinaire

et surnaturelle qui lui faisait goûter la beauté des prières chrétiennes, mieux qu'aux plus instruits. Il savait aussi tirer parti de toutes les circonstances pour ranimer sa ferveur; pendant l'hiver, ses blessures le faisaient beaucoup souffrir, à cause du froid excessif qui leur était contraire. Le jour de Noël, ayant subi un cruel interrogatoire, il fut pris d'une fièvre brûlante: "Voyez, disait-il, le Seigneur, par une faveur spéciale, afin que mon âme ne se refroidisse pas, me réchauffe au moyen des coups."

Après le nouvel an, il fut mis trois fois à la question; à la 3e fois, le mandarin lui dit: "Si tu veux abjurer, je te donnerai du riz, je ferai soigner tes plaies et je te donnerai une place de chef de canton qui suffira pour te remettre à l'aise. - Il répondit: Quand vous me donneriez tout le district de Tieng-san, je ne pourrais jamais renier Dieu." Le mandarin lui dit plusieurs fois: "Tu prétends que les chrétiens honorent leurs parents, mais tes quatre enfants ne sont pas venus te voir une seule fois depuis que tu es en prison. A-t-on jamais vu des coeurs aussi dénaturés? - Il répondit: Obéir à ses parents, n'est-ce pas les honorer? Or j'ai maintes fois recommandé à mes enfants de ne pas venir près de moi, de peur que cela ne fût plus nuisible qu'utile aux uns et aux autres; c'est cette défense qui les empêche de venir."

A la 4e lune, il subit la torture une fois cruellement. A la 5e lune, les satellites venaient souvent le voir et ne gardaient pas beaucoup la porte, semblant l'inviter à s'enfuir, mais il ne voulut pas. Lorsqu'on l'y engageait, il répondait: C'est le mandarin qui m'a fait mettre en prison, je ne puis en sortir que sur son ordre. Des chrétiens vinrent le voir et lui dirent que la conduite des satellites ne pouvant qu'être dictée par le mandarin, il ne devait pas se faire de scrupule de s'enfuir. Il réfléchit un peu et répondit: "Si nous nous laissons prendre aux pièges du démon, nous courons risque de perdre notre âme avec tout ce qu'elle a pu acquérir de mérites. Ma maison est si pauvre qu'il ne m'est pas difficile de rester en prison, où je suis en paix et ne meurs pas de faim. Tout ce que les miens font pour moi me fait peine." Puis il dit à sa femme: Tous ceux qui prient pour moi, si c'est pour me faire jouir encore des choses de ce monde, il faut les empêcher; mais s'ils prient pour mon âme, pour mon éternité, pour que je n'oublie pas les souffrances de Jésus-Christ et ses mérites, recommande moi à eux afin qu'ils prient sans cesse; j'espère que c'est de la sorte que ma famille prie pour moi. Quant à ma nourriture, apporte-moi selon tes moyens une écuelle de riz par jour ou tous les deux jours et quand tu ne pourrais rien faire, ne t'en inquiète pas. Si je ne puis sortir d'ici, mon cadavre le pourra bien. Dorénavant, ajouta-t-il, quand on te chargera de me dire quelque chose, quand même ce seraient des chrétiens, si cela tend à m'ébranler, ne me le rapporte pas; mon coeur pourrait être faible." A partir de ce jour, si sa femme venait lui apporter quelque chose, il refusait de la voir et se contentait de lui adresser de loin quelques mots. A la 5e lune, il subit encore une fois la torture et de retour à la prison, les satellites vinrent le trouver et lui dirent: "Le chef des satellites de la province (Gouverneur) vient d'exécuter Ni Tsontchiang (c'était un chrétien de famille distinguée) et il a envoyé l'ordre d'exécuter les prisonniers de Tieng san, s'ils n'apostasient. Que veux-tu faire? - "Abjurer, répondit-il, c'est suivre les inspirations du démon, ne pas abjurer, c'est obéir à Dieu. Dussè-je mourir dix mille fois, je n'apostasierai jamais." Les satellites se retirèrent non sans l'avoir maltraité. Quelques jours après, le mandarin lui dit: Tu as été trompé. En Chine, Ni Matou (c'est la manière dont les Coréens prononcent le nom Ly Mateo du Père Matthieu Ricci, premier apôtre de la Chine) a séduit le peuple par sa science; comment ne vois-tu pas que ce sont des tromperies? - Ni Matou, reprend le confesseur, est un homme comme les autres, mais la doctrine qu'il a répandue en Chine et ailleurs n'est pas la sienne, c'est celle du grand roi du ciel et de la terre. Si l'on doit publier et écouter avec une attention scrupuleuse les ordres des rois de la terre, à plus forte raison les ordres de Dieu qui sont plus terribles, plus redoutables et plus aimables en même temps que ceux des rois de ce monde. C'est le tout-puissant, le très-haut, dix mille fois plus admirable que tous les potentats. Quand il ordonne, comment pourrait-on prêcher négligemment la religion, la recevoir froidement, l'apprendre avec indifférence? Voilà pourquoi, soutenu par sa grâce, je dois supporter et je supporterai patiemment tous les tourments,

mais jamais ne je consentirai à l'apostasie.” Le mandarin le fit battre plus qu'à l'ordinaire et le renvoya en prison.

2 jours après, c'est-à-dire le 3^e jour de la 6^e lune, sa femme vint à la prison s'informer de son état et des choses dont il pouvait avoir besoin.: “Je ne souffre pas, dit-il, je ne sens pas la faim; j'ignore de combien de coups on m'a frappé.” Il lui remit en même temps un calendrier et des livres de prières, l'assurant qu'il n'en avait plus besoin et qu'il lui suffisait d'avoir des provisions jusqu'au 10 du même mois. Il ne s'expliqua pas davantage, mais il est facile de comprendre qu'il avait reçu d'En-haut la connaissance de son prochain martyr. Le 8, le mandarin le fit amener et lui répéta les ordres qu'il avait reçus de le faire mourir, s'il persistait dans son refus d'apostasier. La réponse du martyr fut toujours la même: “Depuis plusieurs années que je connais la religion, je sais qu'il est juste de mourir pour Dieu, n'espérez donc pas me voir l'abandonner”. On le tortura et il fut reconduit en prison. Le lendemain, son épouse et 3 ou 4 chrétiens vinrent le trouver; il leur demanda ce qu'ils cherchaient: “C'est, dirent-ils, qu'aujourd'hui on doit vous faire de cruels supplices, et nous sommes venus pour y assister.” Il les pria de se retirer de peur que leur présence ne fit sur son coeur une impression qu'il redoutait. Comme ils demeuraient, il ajouta: “Pourquoi ne faites vous pas ce que je vous dis? Si le Seigneur me soutient les tourments les plus cruels sont faciles à supporter; s'il m'abandonne, les moindres souffrances sont insupportables. Si j'étais livré à ma propre faiblesse, il me serait impossible de demeurer ferme, mais Jésus et Marie me soutenant, rien ne me fait peur. Je vous conjure de vous retirer.” Ils se retirèrent alors pour ne pas l'affliger.

Le 10 au matin, les satellites vinrent l'avertir que le jour de sa mort était arrivé; il tressaillit de joie et son visage parut tout rayonnant. “C'est étonnant, disaient les gens du prétoire, depuis que cet homme est en prison, quand il n'est pas torturé, il est maigre, pâle et abattu; les tourments au contraire semblent lui rendre la vie, et aujourd'hui qu'on lui annonce sa mort, on ne l'a jamais vu si radieux.” C'était l'anniversaire du jour où on lui avait fait faire le tour du marché. On lui mit une petite cangue et il s'avança vers la place, entouré de satellites qui portaient les instruments de supplice et suivi du mandarin. Celui-ci descendit de cheval et commanda de le torturer. alors, on le coucha à plat ventre, la tête assujettie par ses longs cheveux et les deux bras liés à une grosse pierre. On serre la cangue presque à l'étouffer et plusieurs bourreaux le frappent avec un morceau de bois triangulaire, sorte de hache dont chaque coup fait une plaie. Après avoir longtemps frappé, le mandarin lui demande s'il ne veut pas apostasier. Paul épuisé, ne peut répondre; alors un satellite s'approche et lui dit: Si tu veux abjurer, il est encore temps. Le martyr ramasse ce qui lui reste de forces et dit: Jamais. Ses lèvres étaient noires et desséchées, à peine semblait-il lui rester un souffle de vie. Le supplice recommence. On l'interrompt de nouveau pour lui demander s'il n'abjure pas encore. Hors d'état de parler, Paul répond par un signe de tête négatif. Tout à coup, il lève la tête, regarde le ciel et dit: Ave Maria, puis il retombe et semble mort.

Cependant, les païens disaient: “C'est à cause de lui que la sécheresse nous désole et que nous mourons de faim. Il faut l'achever à coups de pied” La foule se pressait autour de lui. Sa femme voulut s'approcher pour le soulager, les clameurs s'élèvent contre elle; maltraitée, battue, foulée aux pieds, on l'emporta évanouie. Paul ayant repris connaissance, le mandarin le fait frapper pour la 3^e fois; rien ne pourrait décrire l'état de ses plaies. Ses jambes avaient été brisées au dessous du genou, on voyait à nu les os fracassés et la moëlle coulait jusqu'à terre. Lorsqu'on le délia, il resta étendu sans mouvement. Sans lui ôter sa cangue, on le jeta sur une natte et 4 bourreaux le reportèrent à la prison qui fut fermée avec soin. Le mandarin dit: “Si quelqu'un lui donne seulement un verre d'eau, je le fais mourir comme lui!” Pendant 2 jours, le martyr ne reçut aucun soulagement et personne ne put savoir s'il était mort ou vivant. Le 12, vers le soir, le mandarin s'assit sur un tribunal et dit: “J'ai ordre de frapper ce chrétien jusqu'à ce qu'il meure, mais je ne puis en supporter la vue; allez à la prison, tirez le dehors, voyez son visage, tâchez lui le pouls et s'il vit encore, achevez le et venez m'en rendre compte.” Les satellites

exécutèrent cet ordre et à coups de pierres et de bâtons le mirent dans un tel état que sauf la paume des mains, aucune partie du corps n'était sans blessure; toutefois il lui restait encore un souffle de vie. On l'annonça au mandarin qui leur dit en colère: "Si vous ne l'achevez pas, je vous fais tous mourir." Les satellites retournèrent donc à la prison et cette fois ne mirent de borne à leur fureur que lorsque l'âme du martyr se fut envolée au ciel. Cependant, le mandarin, craignant qu'il ne revint encore à la vie, fit continuer le supplice sur le cadavre. Un des satellites lui appuyant le bout de la cangue sur la poitrine, monta dessus. Les os se brisèrent, le sang coula à grands flots, à peine restait-il une apparence de forme humaine. On couvrit le corps d'une natte et on le garda pendant la nuit. Le lendemain, les gens de son village l'enterrèrent par ordre du mandarin, mais 7 ou 8 jours après, des chrétiens éloignés d'environ 10 lieues vinrent le prendre et l'ensevelirent honorablement chez eux. Paul était âgé de 56 ans. son martyre arriva l'an de Jésus Christ 1798, le 12 de la 6e lune. Pour consoler son épouse, le geôlier lui dit: Ne vous affligez pas trop, car le 12, pendant la nuit, une grande lumière environna le cadavre.

Voilà, Monsieur, la narration telle que je l'ai trouvée. Ma traduction, sans être toujours littérale, est exacte. Elle a été écrite au pas de course et se trouve bien imparfaite, mais je le répète, je suis occupé à l'administration des chrétiens depuis quatre mois, et j'ai dû la faire au milieu de bien des fatigues, pour ne pas manquer l'occasion de vous l'envoyer. Si ce petit travail vous est agréable, priez Dieu de me fortifier, s'il le trouve bon, et j'aurai encore d'autres choses intéressantes à vous envoyer. En attendant, je me recommande corps et âme à vos prières et saints sacrifices et vous prie d'agréer, etc....

Daveluy, Missionnaire apostolique
de la Congrégation des Missions Etrangères.

A Mgr Verrolles

Corée fin octobre 1855

Monseigneur

Je voudrais pouvoir satisfaire le désir que Votre Grandeur témoigne d'avoir de nombreux détails sur nos chrétiens et sur nous, mais que dire d'un peu intéressant? l'an passé, c'est l'an présent et vice versa. Rien de marquant, rien de grave dans ces parages. Nous faisons en Corée, ce que l'on fait au Leaotong, c'est à dire que nos efforts et nos travaux sont loin d'avoir de brillants succès. Dieu est le maître des coeurs et lui seul sait quand il y aura quelque changement notable. Si le personnel de la mission s'augmentait, il pourrait y avoir quelques conversions de plus; les occasions seraient mieux suivies et les efforts pressés de plusieurs côtés ne seraient pas sans quelque résultat. La Providence ne l'a pas permis jusqu'ici, il faut s'y résigner. De plus le peu de personnes que nous sommes voient chaque année les forces diminuer au lieu d'augmenter. Et sans parler des autres, je ne sais trop ce qu'il me sera permis de faire cet hyver; il ne s'annonce pas sous des auspices favorables; quelle sera la fin? Veuillez ne pas m'oublier devant Dieu, afin que du moins je ne sois pas surpris. Si nous n'avancions pas beaucoup en conversions et en nombre, on peut dire toutefois que nous gagnons. La tranquillité règne partout et ne paraît pas devoir être gravement troublée. Chaque année un certain nombre de faits révèlent un esprit plus conciliant dans le peuple et le gouvernement; c'est ce qui nous fait espérer beaucoup pour un avenir plus ou moins éloigné. Peu à peu, la vérité se fera jour et le nombre des adorateurs du vrai Dieu ne peut qu'augmenter; c'est ce qui soutient au milieu des fatigues et des combats; s'il ne m'est pas donné de voir la moisson, du moins aurai-je, selon mes forces, préparé les voies à des ouvriers plus dignes et plus heureux. Le tout est pour la gloire du grand Maître, et il sait nous en tenir compte. L'an passé notre tentative par mer a échoué, sans que nous en connaissions bien la cause; serons-nous plus heureux cette fois? Que les missionnaires sont désirés par ici! que nous les attendons avec impatience! Priez bien, Monseigneur, pour que cette fois, les choses réussissent pour la gloire de Dieu, le salut des Coréens et notre consolation. Je crois pouvoir assurer que si nous avions les moyens de communication du Leaotong, notre travail aurait des fruits plus abondants. mais nous n'y sommes pas encore. Ne connaissant le chiffre des baptêmes, je ne puis vous le faire savoir. Mr Maistre sans doute vous tiendra au courant. Pour ma part, j'ai visité environ trois mille chrétiens et entendu deux mille confessions, c'est peu; mes confrères en ont fait plus et surtout baptisé davantage, car dans mon district, les baptêmes ne sont chaque année qu'à un nombre très restreint, environ une trentaine. Heureusement que les autres parties sont plus avantagées.

Je termine ici cette petite lettre, Votre Grandeur m'excusera, la fatigue ne me permet guère d'écrire. Je me recommande de nouveau à vos prières et vous prie d'agréer l'assurance de mon profond respect et entier dévouement en Notre Seigneur.

Votre serviteur très humble et très obéissant.

A. Daveluy, missionnaire apostolique.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Barran Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères Paris

Corée 1er novembre 1855

Monsieur et respectable confrère

La Providence n'a pas permis cette fois que quelques lignes de votre main me parvinssent. Je l'attribue à la même cause qui empêcha ce printemps la rencontre du navire de Changhai et sans doute votre lettre sera retournée vers la Chine. Quels sont donc les desseins de Dieu sur nous? Nous pensions les communications bien établies et voilà qu'elles n'ont pas réussi encore cette fois. Que son saint nom soit béni. Mais que ces épreuves sont pénibles pour notre mission, toujours sans renfort de missionnaires; et le peu qui se trouvent à la besogne sont bien loin d'acquérir de nouvelles forces, c'est toujours sur de nouveaux confrères que se portent nos vœux les plus ardents. Nous en sentons le besoin, la nécessité même soit pour les chrétiens, soit pour nous, soit aussi pour l'extension de notre oeuvre. L'homme propose et Dieu dispose! Comme chaque année, disons fiat, fiat! et demandons tous ensemble le secours d'en haut pour qu'il nous conforte, nous console et nous fasse profiter pour sa gloire de tant de contretemps.

Vous attendez de moi cette fois quelques lignes intéressantes; je rougis en mettant la main à la plume, mais votre attente ne sera pas encore remplie cette fois. - Vous êtes un gascon, allez vous dire, jamais que des paroles et point d'effets. Je sens tout le poids de vos reproches et toutefois j'ose affirmer que tous ces reproches ne seraient pas fondés. J'ai fait tout ce que j'ai pu, plus que je ne pouvais et me voilà encore les mains vides, surchargé de besogne à laquelle je ne puis suffire et remettant forcément mille choses à l'avenir, et si je pouvais me multiplier, je serais encore surchargé. Quel homme affairé, n'est-ce pas? Eh bien, voulez vous le résumé de mon année? En voici le bulletin: Pour faire comme les autres, je me mis à l'administration, non toutefois passibus aequis: les uns volent, d'autres courent, et moi je me traîne. Disons mieux; je me fais transporter de montagne en montagne et arrivé chez nos pauvres chrétiens, je fais tant soit peu de besogne en attendant nouveau départ et nouveaux lieux. De la sorte, j'ai visité tant bien que mal environ trois mille chrétiens et administré deux mille confessions. C'est là ma petite part dans les travaux actifs. J'aurais dû toujours faire comme les autres, mais malheureusement, la tentation des singularités me prit au printemps et sortant de la voie commune, je dus pendant près de deux mois me reposer au milieu des souffrances que la Providence m'envoyait. Sorti de là soi-disant sain et sauf, mon administration étant finie, je portais mes vues sur deux oeuvres pressantes et difficiles. La première fut la révision d'un livre pour nos chrétiens et ce que je pensais exécuter en vingt jours me prit près de deux mois. Les chaleurs approchent, il faut se presser, pour réaliser le second, je me fais transporter par six jours de marche chez un vieux mandarin, docteur distingué pour travailler avec lui à la confection d'un dictionnaire. Travail gigantesque que j'aurais dû sans doute laisser à d'autres, mais que j'essaye pour mettre à profit les quelques années d'usage que j'ai dans ce pays. Jamais un dictionnaire coréen n'a été conçu dans ce pays; comment eût-il pu voir le jour? Jusqu'ici, nous sommes loin d'avoir pu même réunir tous les mots, mais tel quel, j'ai passé trois mois à esquisser un dictionnaire coréen chinois et français ou latin. Il est loin d'être fini comme vous pensez, mais fatigué de ce pays lointain, je dus me rapprocher du centre de la mission et pour le moment je dois encore me livrer fort peu au travail en attendant que Dieu me fasse connaître sa volonté ultérieure. Voilà donc comment un an s'est passé avec la rapidité de l'éclair; peu de fruits et grand affaiblissement. Ce que je dois vous envoyer n'a pas été oublié. Mais toutes ces occupations beaucoup plus pressées ne me laissent aucun instant; j'avais combiné pouvoir consacrer vingt à trente jours cet automne à collationner et transcrire mes notes pour satisfaire une partie de vos demandes, mais d'une part ma faiblesse et de l'autre la lenteur avec laquelle

tout se fait, sans compter les pertes de temps en route, tout cela fait que cet automne je ne puis rien et même je suis forcé d'écrire très peu de lettres.

Mais en voilà trop sur l'article; vous saurez du moins que si je n'ai pas fait grand chose, j'ai toujours été occupé selon mes forces pour le bien des chrétiens et de la mission. Or n'est-ce pas là notre but? Et le regret de n'en pouvoir faire davantage est, disent les auteurs spirituels, plus naturel que surnaturel. Je voudrais bien selon leur conseil étouffer tous ces sentiments de la nature, mais est-ce donc si facile? Priez Dieu qu'il m'aide, car je prévois bien qu'il faudra faire moins encore à l'avenir. Obtenez-moi une parfaite résignation à la volonté du bon Maître et je serai le plus heureux des hommes.

Pendant le cours de l'administration, rien de marquant ne s'est passé; ce fut presque partout grande tranquillité; on ne nous inquiète pas, que pouvons nous désirer de mieux; pour le moment, c'est déjà beaucoup. Vous connaissez déjà mon district par les lettres des années précédentes et savez que les nouveaux chrétiens y sont rares. Donc cette fois encore, presque pas de baptêmes de ma part. Dans ces parages, les payens connaissent en grand nombre la religion; ils fraternisent assez bien avec nos chrétiens mais aussi n'ont pas la pensée de l'embrasser, du moins tant qu'elle sera prohibée. Si quelquefois on leur parle de se convertir, ils écoutent comme des gens blasés sur la matière et répondent froidement: Cette religion est bonne, mais le roi la défend, je ne puis la pratiquer; et puis les choses en restent au même point. Quelquefois, quand ils sont vieux ou à la mort, ils se rappellent quelque chose du ciel et de l'enfer et veulent se faire baptiser. Si la maison a un nom et une position, vous comprenez que les difficultés augmentent et par suite le nombre des catéchumènes de cette classe est moindre encore. Toutefois, quelques uns se rapprochent ou commencent. Chaque année, quelques faits révèlent une tolérance et un esprit inconnu autrefois, d'où les payens prennent occasion de dire que tel ministre ou tel grand personnage sont aussi des Tsien tsou hac, car c'est ainsi que les payens nomment la religion. Nous en rions sous cape mail il n'en est rien. Ce printemps, le gouverneur d'une province fit saisir et emprisonner un noble nouvellement converti. Il avait été accusé par des ennemis sur plusieurs chefs, dont le premier est la religion. Le gouverneur, après quelques supplices et un mois environ de détention, le renvoya sur les demandes de plusieurs amis payens. tout le monde sait qu'on ne lui a pas même demandé l'apostasie; il revint chez lui et un des satellites de la ville dit: Il est clair que cette religion n'est plus défendue. Dès ce jour, il permit à sa famille de se faire instruire et lui-même, semble pencher aussi à la pratique. L'évènement fit assez de bruit dans la ville et depuis, quatre ou cinq familles ont commencé à s'instruire. Ce fait est assez marquant et dénote de grands changements. L'homme pour le moment le plus influent dans les gouvernement est très lié avec une famille dont plusieurs membres pratiquent. Il a dit plusieurs fois que les chrétiens ne sont pas dangereux et ne s'inquiète pas beaucoup d'eux et de leurs chefs. Bien plus, il y a peu de temps, il voulut avoir une entrevue avec le fameux Ni Matthieu, savant et médecin distingué, autrefois suivant des prêtres et relâché sans apostasie en 1846. Cette famille, depuis 50 ans, est hors la loi à cause de sa religion, et jusqu'ici n'a pu être réintégrée. Tout le monde sait qu'elle pratique encore. Eh bien, le factotum du royaume voulut avoir entrevue avec ce célèbre chrétien. Celui-ci ne se rendit pas et l'entrevue eut lieu seulement sous prétexte de consultation médicale. Il fut traité tout à fait en ami, on parla de la chute de sa famille et le ministre en parla en des termes tout à fait extraordinaires; bien des bruits courent à ce sujet, mais toujours est-il que le fait est marquant et dénote un esprit peu hostile. Priez Dieu que tout cela continue et qu'enfin son nom puisse être connu dans tout ce pays.

Voulez-vous une autre petite histoire? C'était après Pâques, je me mets en route pour visiter quelques néophytes au centre des payens; trois porteurs et deux suivants forment ma suite. Nous arrivons chez les chrétiens vers les deux ou trois heures à la vue de plusieurs payens, mais tout est tranquille et sans le moindre soupçon. Ce jour-là, une femme chrétienne qui ne pratique guère, par bêtise ou par malice je l'ignore, mais le fait est qu'elle trahit le secret de ma

présence. Vers minuit par la pluie, un espiègle payen vint frapper à la porte, il demande à me voir et malgré la pluie, refuse de se retirer. Il jette de grands cris et reste jusqu'au soleil levant. Par suite de cela les chrétiens ne peuvent se réunir, et de peur qu'il ne revînt selon sa promesse, je dus m'abstenir de dire la messe; plusieurs chrétiens et parents furent près de lui et les choses furent composées pour que je fusse tranquille. Ce jour-là, une pluie battante m'empêche de partir, outre que je voulais essayer le lendemain de donner les sacrements aux chrétiens. Mais voilà que dans la journée, la même femme fit connaître que le chef de village était venu secrètement près de moi. Aussitôt tous les parents de se réunir pour concerter ce qu'il y avait à faire. Il fut résolu que pour me donner une leçon et m'ôter l'envie de revenir, on veillerait sur les routes et qu'à mon passage je serais saisi et traîné ignominieusement par tout le village avec d'autres menaces pour l'avenir. Le soir, vers huit heures, le chef du village m'envoya ces détails avec prière de partir avant minuit. Une pluie affreuse ne m'en permit pas la pensée, et nous attendions. Le matin, malgré la pluie, les routes étaient gardées et on me veillait. Les chrétiens vont pour essayer de composer, mais on répond qu'il faut me faire la leçon tête à tête et qu'il n'y a pas d'arrangement à faire. Deux ou trois essais furent sans succès. Cependant, la pluie diminuant, et moi voulant partir, on traita de nouveau et les payens promirent de me laisser passer. Puis feignant de se retirer, ils revenaient. Parmi les chrétiens, les uns me disaient de ne pas sortir, les autres qu'on pouvait se fier à la promesse de ces hommes. Bref, je crus qu'il valait mieux tenter le passage et au milieu des pleurs des chrétiens, je sors avec ma petite suite, bannière déployée et tambour battant. Quelques payens me considèrent, mais de loin; le passage était ouvert et je fis bonne route. Un homme plus digne n'eût pas manqué de contumeliam pati pro nomine Jesu. Je ne le méritais pas; le tout se réduisit à quelques grosseurs de coeur en attendant le dénouement. Il faut en rire, mais par la suite, comment ces pauvres chrétiens seront-ils visités, je l'ignore. Car ayant un traître parmi eux, chaque année, les difficultés devront être les mêmes. Du reste, les pays voisins n'auront rien dû savoir de tout cela.

Le temps presse, il faut finir. J'avais bien quelques livres à demander, mais je ne m'en rappelle plus et puis ils arriveraient trop tard pour moi. C'est inutile. Je me borne à demander un livre qui traite suffisamment le mystère de l'Incarnation en détail à l'usage des chrétiens. En fait d'images, l'année chrétienne chez Bassot et les saints édités par le Taille me paraissent bien. Envoyez, s'il vous plaît, surtout des images de la Ste Vierge avec l'Enfant Jésus et des S. Pierre et S. Paul. Les images moyenne grandeur sont les plus en vogue, les très petites sont peu désirées. Puis encore sans doute pour mes successeurs, veuillez m'envoyer une petite presse de relieur. Les vis en fer, l'intervalle entre les deux vis serait de deux grandes mains environ. Il faut y ajouter un coupoir bien conditionné et ne pas oublier de mettre sur la presse une tringle pour recevoir le coupoir. Si je pouvais avoir encore un outil pour confectionner des vis en bois un peu plus grosses qu'une bougie, et les instruments pour les écrous, ce serait fort utile.

Daignez agréer, Monsieur, l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être votre humble et dévoué serviteur et confrère.

A. Daveluy, Missionnaire Apostolique

Priez beaucoup pour moi, car l'avenir est plus que jamais entre les mains de la Providence.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois Procureur à Hongkong

Corée, 3 novembre 1855

Mon vénérable,

Comment va la machine depuis un an; les années s'amoncellent avec des mérites proportionnés et cumulant de toutes parts, vous devez être bien au dessus du commun. C'est la raison qui me fait prier Dieu de vous conforter et conserver ad multos annos.

Arrivent les cheveux blancs et nous serons tous à parler du vénérable P. Libois en des termes de plus en plus recherchés. Savez vous que chez moi, la perruque change de couleur. - C'est bien tôt, direz-vous; mais j'espère par là me concilier les respects d'un peuple qui parfois a besoin d'excitatif extérieur; et puis, au moment de l'obtenir, je pourrais bien passer ad patres, là où les honneurs sont rendus à chacun selon son rang, sans injustice ni rien de semblable. Mes cheveux mi-blancs augmentent donc chaque jour et si cela continue, je ne serai plus bientôt qu'une vieille croûte bonne à rien. En attendant, j'ai passé cette année à peu près comme autrefois, avec moins de forces cependant. Environ trois mille chrétiens furent visités par moi, dont deux mille confessions. Est-ce mieux que rien? Oui, répondrai-je, s'ils avaient été bien visités; mais depuis plusieurs années la visite de ma part est bien froide, bien incomplète et par suite sans beaucoup de fruits. Le reste de mon temps se passe ou à languir ou à revoir des livres, ou à travailler au dictionnaire coréen. Quand donc y en aura-t-il un? Je l'ignore, car c'est un travail affreux et je n'ai pas la force de le réaliser; d'autre part, je ne sache pas que d'autres y travaillent beaucoup; ce sera donc remis aux générations suivantes. Votre lettre m'est arrivée par le Nord et vous savez que la voie de mer a fait faux bond. Sit nomen Domini benedictum! mais c'est bien pénible pour notre mission qui languit faute d'ouvriers. Cette fois, pourrions-nous recevoir notre évêque? Nous le désirons ardemment, nous prions à cet effet, et qu'il ne soit pas seul! Dieu nous exaucera-t-il? ou ne permettra-t-il pas encore des épreuves? tout cela est dans ses mains et il faut s'y résigner à l'avance. Pour moi, je doute pouvoir attendre jusqu'au printemps et avoir le bonheur de le voir installé; cependant qui sait si je ne dois pas vivre plusieurs années avec lui? La suite répondra. Nous sommes sans aucune nouvelle: par un bruit sur le Japon, rien de clair sur la Chine et moins encore sur le reste du monde. Vos bonnes lettres sans doute nous apprendront quelque chose; ici, aucun détail intéressant, sauf peut-être celui des drogues que je prends sans grand succès. Voyez ma lettre à Mr Barran, elle est vide. Oh! que je regrette le bon Mr Jansou, il m'avait l'air d'un travailleur et il nous en faut sous tous les points. Envoyez-nous des missionnaires forts, vigoureux, bons marcheurs, ne craignant pas les montagnes et amateurs de l'étude; il y a tant à faire ici. Les gens de ma trempe ne feraient pas de vieux os; je ne sais comment Dieu m'a fait la grâce de venir ici, mais j'ai pu travailler bien peu. Tâchez que d'autres tiennent bon plus longtemps. Nos collègues ne sont pas brillants, mais toutefois, il y a amélioration et nos chrétiens semblent vouloir commencer quelques écoles; ce serait bien avantageux; priez pour que cela augmente.

Veillez m'envoyer deux ou trois couteaux dont la lame soit très bonne, quel que soit le manche. Puis pour mes successeurs, un moule à bougies et un à cierges peu longs; Je crois qu'on les fait en fer blanc et pour plusieurs bougies à la fois; voyez ce qui sera le plus convenable. J'ai fini cette lettre non sans peine, la main me refusant son service. C'est ce qui vous expliquera sa brièveté et sa mauvaise tournure. Mgr Berneux ne pouvant recevoir mes lettres avant son départ pour la Corée, je n'écris pas. J'espère que Sa Grandeur ne m'en saura pas mauvais gré.

Tout à vous en Jésus et Marie; priez pour moi, vivant ou mort, priez, mais beaucoup. Mes amitiés à Mr Mounicou.

A. Daveluy missionnaire apostolique

Mais dites donc, P. Libois, vous ne m'envoyez pas de livres chinois nouveaux. J'en ignore la cause. Quand j'étais près de vous, tel et tel livre très rare devait être imprimé prochainement; d'où vient qu'ils ne se font pas? Nauriez-vous plus de sapèques? Devrais-je même aider l'imprimerie d'une cinquantaine de francs, je désire beaucoup quelques livres rares et qui ne sont pas ici, et surtout le Documenta fidei traduit en chinois par le Tongking.

Les lettres coréennes ci-incluses sont pour nos élèves.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Albrand au Séminaire des Missions Etrangères

sans date

Monsieur et cher Confrère,

Les courriers viennent de nous apporter des lettres et je ne saurais vous dire combien m'a frappé la nouvelle de la perte de notre respectable Supérieur et procureur M^e Barran.

J'étais loin de penser qu'il dût terminer si promptement sa carrière, si nécessaire d'ailleurs à toute la société et en particulier à notre mission. Vraiment quels sont les desseins de Dieu ? En si peu d'années deux fois il appela à lui le Supérieur de Paris, et toutefois nous devons toujours croire qu'il nous protège et veille sur nous – Au milieu de cette peine Mgr Berneux m'a écrit qu'il vous a nommé procureur et je l'en remercie, je ne doute pas que vous fassiez tous vos efforts pour nous seconder et rendre service à la pauvre Corée. Ainsi donc Monsieur et cher Confrère j'ai voulu immédiatement me mettre en rapport avec vous sous ce titre et en attendant autre chose j'ose espérer que vous voudrez bien prier pour nous d'autant plus que nos liens sont devenus plus intimes. Je n'ai du reste pour cette fois rien à recommander à votre obligeance.

J'ai écrit quelques petits détails au mois de septembre adressés à M^e Barran. Rien de nouveau depuis cette époque si ce n'est que je suis encore plus inutile que par le passé. Demandez la patience à Dieu pour moi et la résignation à sa volonté, à la vie à la mort et dans l'éternité.

Nous jouissons de la paix avec espoir qu'elle ne soit point troublée de suite. Si Monseigneur peut nous arriver au printemps nous remercierons Dieu largement.

Agréez l'assurance de mon respect et affectueux dévouement en NOTRE SEIGNEUR
Votre serviteur et confrère.

A. Daveluy missionnaire apostolique

Veillez bien m'envoyer les nouveaux prospectus de la librairie de l'Abbé Migne avec ses projets etc. puis une relation de la guerre de Russie, sans doute il en a déjà paru.

Mes parents ou autres personnes peut-être viendront sans doute vous trouver pour les relations ou affaires qui me concernant, inutile de les recommander à votre obligeance qui m'est d'ailleurs connue.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois

Janvier 1856

Monsieur et cher Père Libois

Vos lettres viennent d'arriver à bon port, grâces à Dieu ! Mais toutes les nouvelles sont loin d'être bonnes. La perte de Mr Barran m'est bien sensible et elle était tout à fait inattendue. Je le croyais le soutien de la Société et j'espérais que Dieu nous le conserverait longtemps, quelle épreuve ! et puis il ne sera pas facile à remplacer à Paris, après tout qu'y faire ? Sinon de lui payer devant Dieu notre tribut de reconnaissance par de faibles intercessions. Pas un mot de nos missions, pas de lettres communes, pas un mot du Japon, en un mot presque rien, c'est triste.

Rien non plus sur Chang-hai, ni sur nos courriers ni sur les vues de Mgr. Pourra-t-il au moins nous arriver, je le désire plus qu'ardemment, et ce sera un beau jour pour la Corée que celui où elle reverra un Evêque. Je prie sans cesse à ce sujet, mais je crains surtout, n'ayant rien appris des causes qui l'an passé ont fait manquer l'expédition de mer.

Toujours donc dans les épreuves, mais soyons au dessus des épreuves et marchons fermement sous la main de Dieu. Vous recevrez peut-être cette lettre avant celles de septembre. Je vous disais que je deviens un être tout à fait inutile, je me résigne à la volonté du Seigneur, qu'il ait pitié du moins de mon âme.

Rien de nouveau sous le Ciel Coréen, nous avons la paix et abondance de récolte. Pour le moment les chrétiens ne paraissent pas devoir être inquiétés, c'est beaucoup. La foi se propage lentement, mais elle ne diminue pas, quelques ouvertures s'ouvrent toujours et nous amènent quelques brebis, malheureusement jusqu'ici les hommes un peu capables de rendre service ne viennent pas.

Il y a tant de difficultés à vaincre, que s'ils viennent à connaître la vérité de la religion ils en restent là. Nous devons donc attendre que Dieu veuille nous donner plus de liberté et d'aisance. Nos successeurs ou plutôt mes successeurs en jouiront peut-être. Mr Maistre et le P. Thomas sont en courses lointaines, ils ont beaucoup de fatigues à supporter et je ne puis pas les aider comme je le désirerais. – Que Dieu nous envoie donc du secours et permette que les chrétiens ressentent plus l'influence des missionnaires. Quand les choses sont trop loin, elles languissent toujours et de là le bien ne peut réussir. -

J'ai fait passablement de lettres je ne vous en dis pas davantage.

Priez spécialement pour moi je ne vous oublie pas devant Dieu.

Votre tout dévoué serviteur et confrère.

A. Daveluy missionnaire

apostolique

Monsieur
Monsieur Libois Procureur des
Missions Etrangères à Hong-kong
(Chine)

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à Mr Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris.

Corée Novembre 1856

Monsieur et cher Confrère,

Ce printemps je vous adressai un petit mot qu'a du emporter le navire sur lequel nous arrivèrent Mgr Berneux et ses deux compagnons. S'il vous est parvenu, vous aurez déjà conjecturé notre joie, notre bonheur – car Dieu vraiment dans sa miséricorde nous a visités. L'arrivée de Sa Grandeur et compagnie est le grand événement qui excite nos actions de grâces et à bien juste titre. Tout est pour le mieux. Notre œuvre se trouve affermie ; tout fait espérer que la suite répondra à notre attente. Je ne vous parlerai pas du nouveau Vic. Apost. et de nos nouveaux confrères, il suffit de dire que dans ma pensée le doigt de Dieu est là et que nous ne pouvions pas espérer si bien. La Mission gagnera tous les jours, je n'en doute pas ; les vues de Sa Grandeur sont toutes justes et convenables pour ce pays, quel bonheur, quel bienfait. Pour vous dire seulement un mot de notre position, car tant d'autres le feront en détail, vous apprendrez que l'année s'est assez bien passée, mais surtout le gouvernement semble avoir pris à tâche de ne pas soulever d'affaires contre les chrétiens. Le P. Thomas après avoir été cerné par un traître et ses satellites parvint à s'échapper et le champ de bataille resta au pouvoir des chrétiens. Le traître nous dénonça alors au gouvernement, lui donnant tous les détails possibles, mais quand il présenta ses notes et documents le ministre qui gère tout pour le moment le traita de fou, d'insensé, le chassa sans vouloir l'écouter et quelques uns ajoutent même qu'il fut battu. Voilà du moins ce que nous avons pu recueillir de probable sur les sourdes menées du traître. Peu de temps après des chrétiens furent saisis dans deux provinces. Dans l'une leur procès fut terminé par l'exil ; dans l'autre, il est pendant depuis cinq mois et donnerait de vraies inquiétudes si nous n'avions d'une part l'appui de Dieu et de l'autre la persuasion que le gouvernement ne désire pas les grandes affaires pour le moment. C'est ce qui fait que nous sommes tranquilles, et que l'administration se commence sur le pied ordinaire. Ma part dans les travaux de la Mission a été faible cette année. La vie sédentaire paraissant m'être la plus favorable, je ne fais qu'une petite partie de visite des chrétiens et le reste du temps se passa à des travaux, utiles d'ailleurs à la Mission. L'intention de Sa Grandeur paraît encore de me tenir dans cette position qui du reste ne me serait pas du tout pénible si je pouvais me procurer quelques hommes capables de m'aider aux travaux dont je m'occupe. Espérons toutefois que si la Providence me veut dans cet état elle permettra aussi que les hommes et les moyens nécessaires se présentent. Car ici, plus qu'ailleurs, nous n'avons que la Providence pour recours, et elle ne nous manquera pas. Vous verrez du reste par les lettres des autres confrères que nous sommes tous satisfaits et qu'il y aurait bien des choses à faire ici de tous côtés.

Mais ne soyons pas plus pressés que Dieu lui-même, priez beaucoup pour notre Mission et le Seigneur, en nous sanctifiant, mènera lui-même son œuvre à son port. Pensez surtout à moi devant Dieu afin que je suive en tout ses volontés et que je me rende moins indigne que par le passé de travailler à sa gloire. Je me recommande aussi aux prières de tous nos Messieurs pour lesquels du reste je n'oublie pas d'implorer le secours de Dieu.

Agréez enfin l'assurance du respectueux attachement de votre tout dévoué serviteur et
confrère A. Daveluy missionnaire
apostolique.

P.S. Vous trouverez ci inclus une lettre pour un abbé, neveu de Mgr Ferreol par sa sœur, il signait sa lettre étudiant en théologie au Semin. d'Aix. Mais ne pouvant avoir sa lettre sous la main et ne me rappelant pas son nom de famille je vous prie de vouloir bien faire les démarches nécessaires pour la faire parvenir sûrement.

Si vous voulez prendre connaissance de quelques petits détails que j'écris à mes parents, vous le pouvez.

Monsieur Albrand Supr du Sémin^{te} des Missions Etrangères Paris.

Copie d'une lettre de M. Daveluy
à M. Libois procureur généralissime à Hong Kong

Corée Novembre 1856

Reverendissime Pater Libois

41

Avez-vous chanté une grand' Messe solennelle suivie du Te Deum ?

La chose en valait bien la peine; vous savez et je ne vous redis pas que Mgr Berneux nous est arrivé à bon port peu de jours après Pâques. Grâce à Dieu pour ce bienfait si longtemps désiré et attendu. Tous nos chrétiens en seront confortés et en recevront un peu d'élan. Et puis encore vous avez raison de penser que nous serons satisfaits. Je ne le connais pas, mais les rapports que j'ai eu avec Sa Grandeur au printemps et en ces jours-ci depuis quinze jours, me font augurer de grands biens pour la mission. Oui la Providence nous aime puisqu'elle arrange si bien les choses pour nous. Mgr fera ici parfaitement ; toutes ses vues me semblent cadrer avec nos besoins et toutes ses bonnes qualités seront appréciées. Que Dieu nous le conserve longtemps et lui permette d'opérer tout ce que nous espérons. Malheureusement cet été se passa très péniblement, Sa Grandeur fut presque toujours malade, et je craignais que Dieu n'exigeât encore de nous un grand sacrifice. Heureusement Sa Grandeur rendit il y a quelque temps une pierre énorme, ce qui fait espérer que la cause de la maladie pouvait bien ne pas être autre que celle là. Depuis cette époque Mgr se porte assez bien. Déjà l'administration de la Capitale a été faite par lui et sous peu commencera celle de la province. Les deux bons confrères entrés par la même occasion ont été les bienvenus. Depuis si longtemps nous sentions le besoin de renfort, nos vœux sont comblés, et certes nous ne sommes pas trop. Chacun d'eux est à sa besogne et nous promet un grand secours. Avec cela Mgr pense pouvoir me faire un peu reposer. J'ai passé une année assez peu utile aux chrétiens, mais toutefois toute consacrée au bien de la mission. Les travaux sédentaires qui semblent me convenir mieux pour le moment sont en grand nombre. Serais-je plusieurs années sans administrer que tout ce qu'il y a à faire ne serait pas à beaucoup près fini. Ainsi je suis content en pensant que cette position me met encore à même d'être utile à l'œuvre à laquelle je me suis consacré. S'il y a à souffrir, où n'y en a-t-il pas ? Si Dieu veut se servir de moi dans cette partie, c'est déjà beaucoup. – Vous saurez par d'autres nouvelles, la prise de quelques chrétiens, l'exil de deux et l'affaire encore en suspens des autres. C'est-à-dire que nous n'avons pas la paix et que toutefois la persécution ne semble pas devoir être violente.

A la grâce de Dieu comme par le passé, mais il y a encore bien des ennemis et surtout un fameux traître qui a bien de mauvaises intentions. – Vers l'Assomption parut un navire français sur la côte occidentale. M^r Mounicou a envoyé un petit billet qui s'il eût été communiqué de suite à Mgr ou à moi nous aurait fait le rencontrer. Des retards considérables furent cause que j'arrivai trop tard, ce navire avait disparu et je le cherchai en vain pendant vingt jours. J'ignore du reste ce qu'il venait faire, il sonda le golfe de la Capitale je ne sais jusqu'à quelle limite mais je crois qu'il n'a pas vu la route praticable aux grands navires, il eût du entrer dans le golfe beaucoup plus haut et se diriger sur l'île Ieng tchong. On dit que c'est le meilleur endroit et c'est aussi un lieu très propre à accélérer le succès de toute démarche ; maintenant il y a deux voix, l'une pour la peur qui veut être sur ses gardes pour éviter la colère des étrangers s'ils viennent, l'autre qui veut, avant de leur donner temps de revenir, frapper sur ce qu'on appelle les ennemis intérieurs. Dieu est là et décidera lui seul tout ce qu'il y aura par la suite. Nous espérons toutefois qu'il n'y aura rien de grave. – Veuillez bien me faire acheter une carte de Chine en caractères chinois, imprimée dit-on par les protestants ; puis un dictionnaire chinois de Kiang hi de la belle édition que l'on dit avoir été faite à Quang Tong il y a peu d'années, en le choisissant bien Mgr dit qu'il est beau et à bon marché, nos confrères du reste le connaissent. Adieu bon vénérable, conservez bien la capote c.à.d. ce qu'il y a

dessous ; priez pour moi comme je le fais pour vous, après tout c'est là le principal, n'est-ce pas.

Votre tout dévoué confrère

A. Daveluy Missionnaire Apostolique

Si le grd dictionnaire de De Guignes apporté de France par Mgr Chauveau était encore à la procure, Sa Grandeur m'ayant permis d'en disposer lors de notre séparation, je voudrais que vous me l'envoyassiez par le bateau que Mgr Berneux vous indique dans ses lettres.

Monsieur
à Monsieur Nap Libois procureur
des Missions Etrangères
Hong-kong

Mgr Verolles Vicaire Apostolique de Mantchourie

21 Septembre 1857

Monseigneur,

La lettre que votre Grandeur me fit l'honneur de m'adresser me parvint heureusement par la voie ordinaire et me fit tout le plaisir que vous pouvez supposer. Vos courriers sont assez heureux pour remplir chaque année leur mission, mais que les nouvelles sont rares dans ce pays ; les lettres communes, si toutefois on en fait encore, ne nous parviennent que de loin en loin, quelquefois une, souvent pas du tout. Votre Grandeur comprendra dès lors combien les moindres détails dans les lettres particulières nous deviennent précieux. Du reste rien encore par ici qui puisse faire penser que l'on veuille faire quelque chose pour la Corée, aucune nouvelle du dehors et l'intérieur est dans un état tranquille mais non durable. Tout y est à la merci de quelques grands, le gouvernement est absolument nul, l'esprit de rapine, augmente à vue d'œil chez les mandarins, rien ne se fait que par l'argent et pour l'argent et l'esprit de la population se dénature en proportion de ces excès qui abiment le peuple et le réduisent à la plus grande misère. Voilà où en est réduit ce pauvre royaume. Toutefois on ne parle pas trop de nous inquiéter, tout reste sur le même pied de petite tolérance qui nous laisse respirer. Mgr Berneux tout entier à son affaire pousse fortement les chrétiens; déjà un grand bien s'est fait parmi eux et nous espérons l'étendre bien davantage, mais il serait à désirer que ce bon Evêque se ménageât un peu, ce qu'il ne sait pas faire du tout et nous finirons par retomber encore dans le deuil, à moins de protection spéciale de la divine Providence. – Ce serait bien fâcheux, sa Grandeur a tout ce qu'il faut pour faire marcher cette mission et a déjà réussi au-delà de nos espérances. Daignez donc beaucoup prier Dieu afin qu'il nous conserve un pasteur si nécessaire dans les circonstances où nous nous trouvons, ce sera un acte de charité, un acte qui ira droit à la gloire de Dieu.

Et votre Mission, quels développements prend elle avec les nouveaux ouvriers que votre Grandeur a pu recevoir ? J'espère apprendre que vous faites de grands établissements dans la Mandchourie et que toutes ces vastes contrées se soumettent enfin au joug de l'Évangile. Il est bien temps que tout sorte de son apathie et rende enfin gloire au divin Sauveur des hommes ; des nouvelles sur l'avancement de cette grande œuvre me combleraient de joie et j'ose attendre quelques lignes de votre Grandeur à ce sujet. Si nous pouvions aussi nous ouvrir quelque voie dans le Nord, nous nous retrouverions peut-être un jour sur ces frontières, comme nous espérons parvenir à nous rapprocher de Pien men et établir des relations par là. Mais il faut du temps pour tout et surtout pour avancer dans la Corée, vos prières nous aideront et Dieu fera son ouvrage. Veuillez bien Monseigneur, ne pas trop me blamer sur la nouvelle signature que l'usage m'impose. – J'étais bien résolu à éviter ce fardeau mais les circonstances m'ont forcé de plier ; oui et je plie par trop sous le poids ; Daignez m'aider par vos prières à supporter ma position que je regrette et regretterai toujours. Je n'étais pas fait pour de telles places et cependant la volonté de Dieu semble se déclarer, et quelque dure qu'elle soit, j'ai cru devoir la suivre ; pourvu du moins que mes regrets ne dépassent pas les bornes de cette vie !

Agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,
Monseigneur

De votre Grandeur le tout dévoué serviteur.
+ M.N. Antoine Daveluy
Evêque d'Acônes Coadjuteur

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Libois

23 Octobre 1857

Ma lettre de l'automne passé aura par avance donné la réponse à vos bonnes lettres d'Août et Décembre, et vous a expliqué en détail pourquoi on ne va pas sur les côtes de l'Est à l'encontre des navires qu'on ne sait pas y être et qu'en tout cas on ne pourrait d'ici avoir des rapports dans l'Est ; elle Vous a expliqué en outre qu'avec des préparatifs voyages, expéditions en mer, etc... je n'ai pu faire concurrence avec les voiliers de la marine impériale ni par conséquent les atteindre. Tout cela aura été clair pour vous. Mais vos lettres et les histoires du P. Féron sont et restent un problème que toute la Corée payenne et chrétienne ne peut résoudre car nous voilà à la veille de la Toussaint sans que personne puisse expliquer un seul mot de l'énigme. Or nous avons des batteries établies sur plusieurs points, des éclaireurs, des estaffettes, le tout pour aider à dépenser nos sapèques que vous vous plaisez à considérer comme si nombreuses alors que nous vivons dans l'espoir de les recevoir pour combler les vides trop grands que nous éprouvons. Peut-être de nouvelles lettres nous donneront le fin mot d'annonces si pompeuses, mais en tout cas nous sommes comme par le passé, fondés sur la Providence toute seule, et essayerons de continuer les travaux commencés avec des chances plus ou moins grandes de succès. On ne pense plus qu'à se mettre en campagne pour suivre le petit train auquel de longues années nous ont accoutumé. Vous saurez par Mgr De Capse que nous avons passé encore une année dans la paix, la plus grande paix, soutenus non pas ouvertement mais efficacement par le principal agent du gouvernement, qui laisse tomber dans l'eau toutes les affaires où nous pourrions être compromis et veut ainsi mener sa barque sans exciter de grandes affaires. Par la suite Dieu sait ce qui nous attend.

La vieille reine vient de mourir il y a un mois, par contre-coup on craint que notre protecteur ne soit débusqué et dès lors il paraîtrait probable que le pouvoir passerait en tout ou en partie dans les mains de nos ennemis.

Déjà on a fait une adresse au roi pour rappeler les services de ceux qui en 1839 ont débarrassé le royaume des sujets rebelles. – L'adresse resta sans effet et sans réponse, et rien de grave ne se fait pressentir pour le moment. Le royaume du reste tombe de plus en plus, il est dans un état de faiblesse et de discrédit difficile à décrire. Toutes les lois, usages, vieilles poutres qui soutiennent le trône sont ébranlées et presque mises de côté, on s'attend plus que jamais à quelque dénouement, il doit y voir des catastrophes, l'esprit public peut les faire naître sans autre cause ; tout cela aura-t-il pour nous des suites utiles ou nuisibles, l'avenir parlera. Je ne suis ni médecin tant pis ni médecin tant mieux ; mais je ne sais où nous serons conduits. Priez Dieu qu'il soit toujours notre boussole au milieu de tout événement. Pendant que tous nos confrères courent et font leur campagne au loin, je suis sédentaire par les ordres de Sa Grandeur. Je ne m'en trouve pas mal et ne m'en plains pas. Ce nouveau régime me va bien sous tous les rapports. Il n'y a qu'une nouvelle charge trop lourde pour mes épaules dont Sa Grandeur aurait bien dû me dispenser, j'en ai déjà gémi ...illis... et je ne suis qu'au commencement. Dieu veuille m'aider à la porter, vous me comprenez, quelle pitié de me voir ainsi affublé. Je m'occupe de travaux de langue, livres etc. et de l'histoire complète de nos Martyrs ab initio. Nous aurons bien du mal à avoir des détails sur les anciens temps, mais enfin quelque chose sera fait. Je demande à Paris, tout ce qu'il y a et si vous pouviez trouver à Hong kong, Macao ou Manille des documents sur notre mission dans les premiers temps, je vous prierais de les faire copier à nos frais et de me les envoyer le plus tôt possible ; ne les auriez vous que tard, vous les enverriez plus tard, à toute époque tout document sera reçu avec reconnaissance ; veuillez bien chercher et vous informer de toutes parts, vos efforts seront payés par nos martyrs, et par la gloire qui,

nous espérons, en rejaillira sur toute l'Eglise. Vous comprendrez que dans cette nouvelle position je suis fort peu au courant de tout ce qui se passe dans la Mission, je n'ai aucun détail à vous envoyer, si j'en trouve vous les trouverez dans ma lettre à Paris mais en fait il n'y en a pas. Toutes les affaires vous seront communiquées par Sa Gr. Mgr de Capse, inutile d'en parler deux fois, ce serait moins clair. – Et puis sous quel titre dois-je vous faire mes adieux ; peu au courant des affaires de la Cour de Rome j'ignore s'il faut vous traiter de Révérend, Vénérable ou mieux encore. J'admets tout et tout en priant souvent pour le vieux père Libois je me recommande plus que jamais à vos prières, Saints Sacrifices etc, pensez souvent devant Dieu à celui qui est si heureux de se dire à jamais votre très humble serviteur.

A Daveluy Coadjuteur de la Corée

Monsieur
Monsieur Libois Procureur des
Missions Etrangères Hong-Kong
(Chine)

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

Corée le 21 Novembre 1857

Monsieur le Supérieur,

J'ai reçu par la voie accoutumée les deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser en février et juillet 1856. Je vous remercie de nouveau de l'obligeance avec laquelle vous avez bien voulu m'expédier différents objets ; Mr Féron m'a apporté heureusement la petite caisse de cartes, images, etc... Mgr de Capse doit vous faire connaître le résultat de nos délibérations sur le règlement et le procureur de notre Mission, je ne m'y arrête pas, j'ose espérer que les désirs que vous aviez manifestés seront remplis pour le bien général de nos missions et que Dieu bénira de plus en plus le séminaire qui doit alimenter nos besoins si grands. Mais permettez que je passe de suite aux quelques détails que vous attendez de moi sur notre position, car le temps presse.

La campagne administrative de 1856, c'est-à-dire l'automne de cette année s'ouvrit par un bienfait signalé de la Providence qui ouvrit à la confiance les cœurs des Missionnaires comme ceux des chrétiens. Lors de mes dépêches de l'an passé, il vous souvient sans doute que nous avions encore en prison cinq de nos néophytes dont la position sans donner de grandes inquiétudes ne laissait pas de tenir un peu sur le qui-vive. Peu de temps après le départ de nos lettres Dieu permit qu'ils fussent tous relâchés. L'espoir d'une rançon avait fait retarder la mise en liberté, mais enfin la rançon ne s'annonçant pas, ils partirent tous les cinq tels quels, plusieurs sans voir même l'ombre d'apostasie. Retournés chez eux ils se disent encore chrétiens et fortifient tout le troupeau par leur heureuse délivrance. Serait-ce l'aurore d'une ère de tolérance ? Voilà ce que l'on se demande et nous attendons avec quelque espoir. Pendant ce temps la petite chrétienté très éloignée dans la province de Hoang hai que le P. Thomas avait été visiter recevait les épreuves promises aux disciples de la Croix. A peine le prêtre en était-il parti que le bruit de sa visite éventé occasionnait une coalition des gens du quartier dont le dénouement fut l'expulsion de la famille du chrétien qui avait reçu le Prêtre et la surveillance de tous ceux qui avaient eu part à l'affreux complot. L'autorité ne s'en mêla pas tout se fit par le peuple et le brave persécuté dut fuir, se cacher et jusqu'à ce jour est poursuivi quand on le rencontre. Toutefois hatons-nous de dire que la dispersion momentanée des brebis et leurs rapports entre elles entravés de toutes parts n'ont pas réussi à ruiner cette chrétienté naissante, la plupart se sont conservés et des nouvelles récentes nous apprennent que l'on veut essayer de recevoir le Prêtre pour le printemps prochain. J'oserais bien exciter votre piété à penser devant Dieu à cette partie de nos chrétiens qui peut et doit nous rendre des services éminents si l'on peut la mettre sur un bon pied et lui donner un peu d'extension.

Si de là nous portons nos regards vers l'Est où se trouve maintenant notre Collège sous la direction de M. Pourthié, la croix porte encore ses fruits. Des vexations graves faites à des chrétiens des environs firent craindre pendant un certain temps une affaire de grande importance. Tout dut être sur le qui-vive et la plupart du mobilier caché sous terre. Mais le Sauveur encore une fois *imperavit ventis et mari et facta est tranquillitas*.

Le mandarin saisi de l'affaire et porté pour les chrétiens leur fit rendre justice sans que le mot de Religion eût pu être placé et sans avoir l'air d'y toucher, nous rendit fort adroitement un service éminent. Au milieu de ces escarmouches répétées sur plusieurs autres lieux, forts de l'appui du Très-Haut qui se révèle à chaque instant, chacun des missionnaires put faire sa visite en paix, et recueillir les consolations dont Dieu daigne nous combler. Tous nos chrétiens furent administrés et cinq cents baptêmes d'adultes ont augmenté d'autant nos petites colonnes. A Dieu toute la gloire. Avec quelle bonté il permet que nous soyons toujours un peu éprouvé,

pour empêcher sans doute que l'on s'endorme à l'abri de la sécurité. Et voyez quels seront ses desseins adorables –

Un catéchumène meurt baptisé par un catéchiste à l'heure de la mort. Cette même nuit une espèce d'arc-en-ciel paraît sur la maison du défunt, plusieurs payens et chrétiens la voient, ils en sont en admiration, les payens veulent suivre la Religion du défunt et vers le mois d'Avril une quinzaine commençait à s'instruire- Quelle qu'ait été la cause de ce phénomène ou prodige, Dieu en a tiré déjà sa gloire et le salut de quelques âmes. Que penser de tout cela ? Certaines conversions se font singulièrement, pardonnez moi l'expression. Dernièrement un mariage se conclut avec un payen contre les règles de l'Eglise. Mgr de Capse mit en interdit les parents de la jeune personne. Ne sachant plus que faire les parents vont trouver le jeune marié payen et lui disent : Nous sommes à cause de toi sous le poids d'une punition grave, il faut de suite apprendre notre doctrine et nous faire délivrer. Celui-ci d'écouter et de dire : Il paraît que tout est bien réglé dans cette Religion, elle doit être bonne ; il se met à apprendre et sait presque tout son catéchisme. On espère qu'il sera baptisé sous peu. – Une femme qui pratiquait à l'insu de son mari ne savait guère de catéchisme, on la presse d'apprendre et elle de prétexter son impossibilité, ses raisons ne sont pas admises et on lui impose d'apprendre mieux la doctrine sous peine de refus des sacrements. Toute désolée, elle dit : Puisque c'est ainsi je n'ai plus qu'un moyen, c'est d'avertir mon mari et d'essayer de le convertir. Ce qui fut dit fut fait et le mari docile à la grâce qui le sollicita par la bouche de sa femme consentit à être chrétien. Ces petits détails sont bien mesquins en eux-mêmes, mais pour moi il me paraît si beau de voir toutes les formes que prend Dieu pour attirer ses élus, que j'ai cru vous faire plaisir en vous les rapportant tels qu'ils se présentent à ma mémoire.

Après la fin de l'administration devait avoir lieu la réunion la plus nombreuse et la plus solennelle qu'il y ait jamais eu dans cette chrétienté. Mgr de Capse après avoir reçu de Sa Sainteté les pouvoirs nécessaires pour se choisir un Coadjuteur, ne voulut pas attendre plus longtemps à en faire usage et Sa Grandeur me pressa d'accepter cette charge redoutable. Mes répugnances naturelles pour cette position suffisaient seules pour me porter au refus, je ne me suis jamais cru fait pour commander, c'est déjà beaucoup pour moi de savoir obéir ; d'autre part l'épuisement réel de mes forces suivi de la perte de mes facultés intellectuelles ne me permettaient pas d'accepter ce fardeau, mais Sa Grandeur me parla dans des termes qui me firent craindre qu'un refus obstiné me mit moi-même et la Mission hors de la voie de la Providence, et j'eus le malheur de donner mon consentement.

Le jour de la consécration fut donc fixé au 25 mars jour de l'Annonciation et M. Mrs Maistre, Petinicolos et le P. Thomas furent réunis pour cette cérémonie que la prudence ne permit pas de faire au milieu des chrétiens. Elle eut lieu dans la maison de Sa Grandeur, pendant la nuit en présence des Catéchistes de la Capitale et d'un petit nombre de chrétiens. La localité et le secret ne permirent pas de grande pompe ; c'était presque comme dans les catacombes. Qu'il nous fut pénible de ne pouvoir satisfaire au désir de tous nos chrétiens, jamais il ne leur a été donné de contempler la majesté de nos cérémonies et ils sont inconsolables de n'avoir pu assister à la seule peut-être qui aura lieu de leur vivant.

Aujourd'hui tout est fini, mais, s'il ne s'agissait pas de moi, ce serait une vraie consolation de penser à la marche progressive de la Religion dans ce pays. Ici aussi la Consécration Episcopale s'est donnée, la hiérarchie s'établit dans les règles habituelles de l'Eglise, n'est-ce pas un grand pas, un acte de la plus grande conséquence pour l'avenir de nos chers Néophytes.

Oui, cette terre si fécondée par le sang des martyrs portera ses fruits et j'ose bien attendre la protection de tant de vaillants athlètes dont les têtes portées sur l'échafaud servent aujourd'hui de base à notre divine Religion dans ce pays et consolident les faibles travaux que nous pouvons entreprendre. Terre de martyrs, la Corée portera ses fruits je n'en doute pas et c'est ce qui me console au milieu de l'accablement où je suis... Les événements se pressent et

tous semblent avoir un cachet de grandeur. Dès le lendemain du Sacre la terre de Corée pouvait contempler son nombreux clergé, (l'expression est devenue juste) réuni en Synode pour essayer de tout régler selon l'esprit de l'Eglise et pour l'avancement de notre Mission. Pressés par les circonstances trois jours seulement furent consacrés à cette heureuse réunion, où furent posées plus clairement nos règles pour marcher sûrement et les bases des opérations qui semblent devoir nous être permises. La discipline en est confortée, les esprits tendent plus facilement vers le même but et surtout l'union de charité s'en resserre admirablement, quelles actions de grâces ne devons-nous pas rendre à Dieu ? Malgré que ces travaux aient été fort incomplets nous en attendons de grands fruits, oui de grands fruits de salut. Il fallait se séparer, déjà le P. Thomas était reparti pour l'administration, M^e Maistre devait le suivre le mardi, mais voilà que le Ciel nous envoie une nouvelle marque de sa prodigieuse bienveillance. Vers quatre heures du matin on nous réveille en sursaut. Le Père est arrivé, dit-on - Quel Père ? - Il est arrivé de la mer - Nous bondissons, il n'était pas attendu. De fait le cher Mr Féron se présente et nous trouve ébahis de bonheur. Quel miracle ! Par je ne sais quel malentendu nous pensions qu'aucun Prêtre ne devait nous être envoyé ce printemps par la mer et notre barque n'avait pas été à sa rencontre. Par quel moyen donc a-t-il pu s'introduire, lui, seul et sans Coréens ? Ici brille toute la richesse des ressources de la Providence. Par hasard, une barque de chrétiens frétée par un payen pour aller faire commerce avec les barques Chinoises, rencontra celle où se trouve M^e Féron. Malgré la présence du payen nos chrétiens n'hésitent pas, ils reçoivent le Prêtre à bord et nous l'amènent heureusement. Le payen nous vola bien en grand, il est vrai, mais enfin le cher M^e Féron est avec nous et nous seconde.

Voilà donc cette Corée fermée si longtemps comme par triple enceinte qui reçoit un Prêtre sans que personne s'en mêle, la Providence seule le conduit jusqu'à la maison de Mgr de Capse. Mille fois, dix mille fois grâces à ce Dieu de bonté. Quel présage pour l'avenir de la Mission ! Comme tout va aller ! Avais-je raison de dire que les grands événements et les bienfaits prodigieux s'étaient pressés coup sur coup. Au milieu de notre joie, de notre indicible bonheur, les premières paroles du nouveau frère me percèrent le cœur. M^e Féron nous parla de certains projets de la France, etc.

Tout cela excita de nouveau mes regrets. J'eusse voulu que la Consécration n'eût pas eu lieu, dès lors rien je crois n'eût pu me décider. Mais puisque tout est fait, priez, priez, priez pour moi. Vous savez par Sa Grandeur que depuis un an je suis peu occupé des chrétiens, et tout adonné à des travaux sédentaires jugés nécessaires. Cette nouvelle position me convient aussi très bien et ma santé semble y gagner un peu. Mgr m'a chargé entre autres choses de recueillir tout ce qui pourrait se trouver pour l'histoire complète de nos martyrs et de la Mission de Corée.

Nous avons ici assez peu de documents sur la persécution de 1801, d'où il a été décidé que vous seriez prié de nous faire faire une copie de tous les documents que vous pourriez trouver en Europe. Sa Grandeur doit vous avertir d'avancer tous les frais nécessaires. Il peut y avoir des documents à la maison de Paris, peut-être aussi chez les MM^{es} de St Lazare et à Rome ; en q.q lieu qu'ils soient veuillez bien les faire copier assez fin et très clairement, il serait bon de les envoyer par Suez s'il était possible. M^e Féron dit qu'on est sur le point d'imprimer l'histoire de notre Mission, nous croyons important d'attendre que nous ayions pu vous communiquer nos documents ; il y a nécessairement dans ceux que vous possédez des erreurs, des obscurités, des faits incomplets, je crois être à même d'en faire disparaître la plus grande partie, cette raison seule suffirait pour faire attendre.

Autre raison. Jusqu'ici les noms propres ont été mis tantôt avec la prononciation chinoise, tantôt avec la coréenne. Or elles diffèrent tellement que souvent il est impossible de savoir si c'est le même nom. Il faut en publiant l'histoire les mettre tous uniformément et la prononciation coréenne doit être adoptée, puisque c'est la seule que peuvent donner les lettres des missionnaires qui travaillent dans ce pays. J'espère que ces considérations vous engageront à attendre que nous ayions pu vous renvoyer tous vos documents corrigés et enrichis d'un bon

nombre que j'ai ici et que M^e Féron dit ne pas être chez vous.

Je vous prie par la première occasion de m'envoyer une mosette, ayant soin de la faire faire d'une étoffe à la fois solide et très légère, afin de pouvoir en user l'été. Vous voudrez bien y joindre des gants, bas et souliers pour les cérémonies ; vous mettriez une paire rouge et une blanche de chaque. J'ai pris la liberté de mettre sur cette feuille la grandeur de mes souliers pour ne pas faire de dépense inutile. Je termine cette lettre pour continuer un document à votre adresse, je me recommande plus que jamais aux prières et SS. Sacrifices de tous les confrères, mes besoins ont beaucoup augmenté, j'espère toutefois que Dieu et la bonne Mère me seront en aide. Nous sommes assez tranquilles, toutefois un chrétien vient d'être emprisonné à deux lieues de chez moi, il aurait fait déjà dit-on quelque dénonciations, mais espérons que le Seigneur nous soutiendra comme par le passé, nous ne sommes pas très inquiets. Dieu a ses desseins, y aura-t-il encore quelques scènes sanglantes avant qu'une nouvelle ère paraisse ? la suite nous l'apprendra.

Agréez l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monsieur le Supérieur, Votre très humble serviteur et confrère.

+ Antoine Daveluy, Evêque d'Acônes, Coadjuteur de la Corée, de la Société des Missions Etrangères

On a tant parlé de révolte que personne n'y croit plus, toutefois il y a à ce moment une telle agitation, des ordonnances si étonnantes et des mesures tellement graves prises par le Gouvernement, que l'on ne peut ne pas craindre. On s'attend à une guerre civile d'un moment à l'autre et le roi ruiné par ses excès pourrait bien mourir. Il n'a pas d'héritier, ce qui compliquerait les affaires. L'horizon est bien sombre ; priez pour la pauvre Corée ; nous avons pour nous l'Etoile du Matin et la lumière du Monde.

Ils nous guideront j'espère au milieu de tout ce qui arrivera.

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

1857

(Martyre de Laurent Pak)

Monsieur le Supérieur

Je ne comptais pas vous envoyer de suite quelques riches documents de nos anciens martyrs, mais seulement les réunir pour vous les offrir plus tard, mais le cher M^e Féron m'ayant témoigné d'une part le plaisir que vous a causé la relation du martyre de Ni Paul en 1798 et de l'autre l'impatience où vous êtes, dit-il d'en recevoir de nouvelles, je ne puis ne pas essayer de satisfaire à vos désirs, c'est donc une simple fleur que je détache à la hâte de la belle guirlande qui orne aujourd'hui ma chambre, puisse-t-elle répandre parmi vous la bonne odeur de vertu dont elle embaume nos parages. J'ai choisi la vie de Pak Laurent, qui pour les souffrances, ne le cède pas à son célèbre patron, vous pourrez en juger :

Pak Laurent naquit au village de Ouen-tang-san au district de Hong-tsiou, de parents pauvres et de la basse classe. Il avait le caractère ferme et déterminé et ne faisait pas, dit-on, les choses à demi. Il devait avoir environ de douze à quinze ans quand sa famille fut instruite de la religion, il l'embrassa de suite avec ferveur et son cœur surabondait de joie en pensant au bienfait que le Seigneur venait de lui accorder. Dès lors il supportait avec plaisir toutes les peines de la vie qui se succèdent au milieu des travaux qu'il devait exercer par état. Assidu à tous ses exercices de piété, ses paroles et ses actions devenaient le modèle de ses connaissances. Peu de temps après son mariage la lecture des vies des SS. Martyrs et des Vierges l'excita et exalta beaucoup et formant lui aussi le dessein de vivre dans la continence, il la communiqua à sa femme, et d'un consentement mutuel, ils en prirent la résolution à laquelle ils furent fidèles depuis. Pour se livrer plus facilement à la pratique de tous ses devoirs religieux, il quitta bientôt son pays et ses connaissances pour aller vivre avec sa mère près d'autres chrétiens, et là il put se livrer librement à tout ce que sa ferveur lui inspirait.

L'occasion de faire éclater au dehors l'ardeur dont son cœur brûlait ne tarda pas à se présenter. En l'année 1791 plusieurs chrétiens furent emprisonnés à la ville de Mien t'sien et de ce nombre était le frère aîné de Laurent. Laurent plein de compassion pour les chrétiens prisonniers avait été plusieurs fois les voir et les consoler et tout le monde admirait son zèle et sa charité, mais voyant ces pauvres malheureux en prison déjà depuis plusieurs mois, il ne put se contenir d'avantage. Un jour alors qu'on venait de servir le déjeuner aux chrétiens il va frapper violemment à la porte du mandarin, se présente devant lui et dit d'une voix forte : Batre cruellement des gens innocents, les retenir en prison plusieurs mois, que signifient de tels principes ? Le mandarin en colère demande quel est cet individu, on lui répond que c'est le frère de telle personne alors emprisonnée pour cause de religion. Le mandarin irrité lui fait imposer une grande cangue sur les épaules et commande aux satellites de le battre violemment, ceux-ci lui appliquent un grand nombre de coups de bâton, mais Laurent ne faiblit pas sous les coups et dit au mandarin : Cette cangue de bois est trop légère, imposez m'en une en fer, ces bâtons de bois sont trop doux, faites moi battre avec des tringles de fer. La position du mandarin devenait difficile, toute la ville était en émoi, et dans l'attente d'un grand événement, les chrétiens de leur côté voyaient là une exaltation toute surnaturelle. On fit transporter Laurent à la préfecture criminelle de Hai-mi puis à celle de Hong-tsiou où il fut de nouveau battu d'un grand nombre coups de gros bâtons, mais il tint bon et ne se démentit pas un seul instant. Après un mois et quelque jours, de nouveaux ordres de la Cour étant arrivés, il fut relâché et retourna chez lui. Comment dire tous les reproches et injures qu'il eut alors à supporter de la part de son oncle et de ses connaissances payennes, mais il ne s'en troubla pas et continua à pratiquer sa

Religion, se livrant à tous les devoirs de la piété filiale envers sa mère et aux actes de charité envers le prochain. Cinq ou six ans se passèrent ainsi. En l'année 1797, le 19 de la 8^{ème} lune la persécution s'étant élevée dans son district de Hong-tsiou on voulut le saisir de nouveau. Laurent se défiant de ses propres forces et craignant de ne pouvoir supporter les supplices crut devoir se cacher selon les règles de la prudence. Mais son jeune fils ayant été emmené captif en sa place, sa mère lui dit : Maintenant tu ne peux te dispenser de te rendre. Sur cette parole et confiant en l'aide de Dieu, il se rendit de lui-même à la préfecture. Le mandarin lui reprocha d'abord de s'être enfui, mais Laurent répondit : J'étais parti avant que votre ordre ne me fut parvenu, mais ayant appris que vous aviez fait saisir mon fils et sur l'ordre de ma mère je suis venu, quelle affaire me fait appeler ? Le mandarin : Pourquoi suis-tu une mauvaise doctrine prohibée par le roi et les mandarins. Laurent répond : Je ne suis pas une mauvaise doctrine, j'observe seulement les dix préceptes de la vraie Religion qui enseigne à honorer le Dieu Créateur de toutes choses. J'honore ce Dieu, puis le roi, les mandarins, mes parents et autres supérieurs, j'aime mes amis, mes bienfaiteurs et mes frères et tous les autres hommes. Le mandarin : tu as des parents et des frères, on dit aussi que tout ton village suit la Religion chrétienne, dénonce-moi tout. Laurent: Je n'ai que ma mère et pas de frère cadet, mais dans tout le village je suis seul à pratiquer la Religion. Le mandarin : Tu méconnais tes parents, le roi et les mandarins, tu abuses des femmes des autres, tu dissipes ton bien en futilité et ne fais pas les sacrifices aux parents, pourquoi violer ainsi tous les principes naturels ? Liez-moi cet individu et le rouant de coups mettez le à la question.

Laurent: le 4^{ème} précepte nous ordonne d'honorer les parents et supérieurs, le roi et les mandarins et d'aimer nos frères et nos proches, ne sont-ce pas là les vrais principes naturels. Comme la vertu est l'aliment de l'âme, les objets matériels sont l'aliment du corps Ainsi les parents après leur mort ne pouvant plus venir manger ce qu'on leur offre, nous ne leur offrons pas. Une vraie doctrine rejette les choses vaines et ne s'attache qu'aux réalités. Du reste nous faisons la sépulture des morts suivant selon toutes les règles de la convenance. Le 6^{ème} command^t nous défend sévèrement toute espèce d'impuretés et le 9^{ème} de désirer même la femme du prochain. Le peu que j'ai, je l'emploie à soulager ceux qui sont nus ou dans le besoin, ce n'est pas là dissiper son bien en futilité. Le mandarin commanda de lui passer au cou la cangue en bois non poli, en disant: Par qui as-tu été instruit ? Qui a copié les livres que tu as et quels sont tes complices. Laurent: j'ai été instruit par Tsi Hong-i de la Capitale qui a été décapité pour sa Religion, les livres me viennent aussi de là, il est juste que je meure. Le mandarin, Voudrais-tu par hasard mourir comme Tsi Hong-i ? Qu'y a-t-il donc de si bon à mourir ? Laurent: Dieu m'a comblé de bienfaits sans bornes et mes péchés étant sans nombre, il est bien juste que je meure. Le mandarin quels péchés as-tu commis ? Laurent : Je n'ai pas observé dans leur intégrité les dix commandements. On le fait reconduire à la prison. Là les geôliers lui mettent les pieds dans les entraves, le couchent sur des morceaux de tuiles et le pressent fortement en demandant le droit des geôliers. Après l'avoir fait bien souffrir, deux bourreaux se présentent encore pour exiger leur salaire. Laurent leur dit qu'il était disposé à mourir pour la justice, mais que s'il avait voulu donner de l'argent il ne serait pas venu jusqu'ici. A peine disait-il ses mots qu'on se mit à le battre de nouveau de coups sans nombre avec différents gros bâtons de supplices ; il en eut la raison toute troublée et ne pouvait rallier ses idées. Au 2d interrogatoire, le mandarin lui dit : Ne changeras-tu donc pas à la fin ? – Non, répondit-il. On le place sur la planche à tortures et le fait battre puis tirailler avec des pinces. – Seras-tu encore entêté à méconnaître parents, roi et mandarins ? Brules tes livres, les croix, médailles et images, tout cela sont de mauvaises choses. Laurent: Faudrait-il mourir, comment pourrais-je brûler des livres si précieux.- Les valets se disent : il appelle ses livres très précieux ; et lui donnent une volée de coups sur les jambes. – Qui est Dieu ? Où est-il ? Il veut encore de cette malicieuse doctrine. – Laurent dit ici quelque mots de l'Incarnation de Jésus-Christ, des mérites de sa Passion, de sa Résurrection, Ascension et de son second avènement.

Trois mois après que la cangue ait été mise à Laurent, des chrétiens de différents lieux étant venus pour le voir obtinrent du geôlier à prix d'argent de lui faire déposer sa cangue et alors seulement elle lui fut enlevée dans la prison. Au 3^{ème} interrogatoire et ensuite à tous les autres on commence toujours par le menacer de la mort s'il ne se rétractait pas ; le mandarin lui dit : Toi enfant de la Corée, comment peux-tu t'obstiner à faire ce que tous les Saints et hommes célèbres n'ont jamais fait. Qu'as-tu à gagner en violant la loi du royaume, ta conduite n'est pas raisonnable. –Laurent: Puisque Dieu m'a fait la grâce à moi vile créature de connaître ce que ces grands hommes n'ont pas connu, je lui en suis d'autant plus reconnaissant. Le Mandarin : Mais quel plaisir as-tu donc à mourir ? Laurent : Le roi peut bien être maître du corps, mais Dieu est maître de l'âme, il a établi des récompenses et des peines après la mort et personne ne peut les éviter. Devrais-je mourir cette fois, que m'importe ? Cette vie n'est-elle pas semblable à la rosée qui se dissipe ? La vie est un pèlerinage, la mort n'est qu'un retour vers la patrie.

Pendant sept mois il fut toujours sous le poids d'une lourde cangue et toujours terrassé par les mandarins civils et criminels qui mettaient en jeu tour à tour la persuasion et les menaces, on peut se figurer la pénible position où il se trouvait. Le 4^{ème} interrogatoire eut lieu à l'arrivée d'un nouveau mandarin, qui lui dit : Pourquoi après de violents tourments ne veux-tu pas encore changer, puis ayant encore ta mère comment peux-tu vouloir mourir ? Quel entêtement t'emporte donc ? Laurent : La mort est de toutes les misères de ce monde la plus grande, le désir de la vie et l'horreur de la mort sont un sentiment commun à tous, mais Dieu étant le grand parent de tous et le Souverain Maître de toutes choses, devrais-je mourir pour lui que voulez-vous que j'y fasse ? - Il n'y a rien à faire avec lui, dit le mandarin, et il le fait battre avec des bâtons extraordinaires et ensuite l'envoie à la préfecture de Hai mi.

Ce juge criminel siégeant sur son tribunal dit d'une voix terrible : Mauvais être, inqualifiable individu, que prétends-tu donc faire ? Toi aussi tu es couvert par le Ciel et tu oses méconnaître parents, roi et mandarins. Je vais te faire tuer –

Un appareil terrible d'instruments de supplices était étalé autour de lui de toutes parts et les cris des satellites : 'parle franchement' l'abasourdissaient. Laurent dit : Je suis les dix commandements pour honorer le grand Dieu du Ciel et de la terre, si je n'honorais pas mes parents, le roi et les mandarins je me rendrais coupable devant lui. Le mandarin : Dieu quel est-il ? Où est-il ? Peux-tu donc le savoir si bien, toi ? Si cette doctrine était vraie, le roi, la Cour et les mandarins ne la suivraient-ils pas ? Laurent : Dieu est au Ciel et il fait connaître ses ordres ; si on les exécute, il vous fait monter près de lui ; si on y résiste il précipite dans les Enfers. C'est une peine un million de fois plus forte qu'on ne peut l'imaginer ici bas. Aucun être n'est en dehors de ses bienfaits, mais une créature telle que moi en ayant reçu plus que tous mes Supérieurs, dussé-je mourir, comment pourrais-je le renier. Le mandarin : Après ta mort, ta mère aussi sera mise à mort à cause de toi. Laurent : Après ma mort, celle de ma mère est bien entre vos mains ; cependant elle aussi a été créée par Dieu, pourrait-il ne pas penser à elle ? Le mandarin : Est-ce par crainte de l'Enfer que tu agis ainsi. Laurent : C'est bien aussi pour cela, mais en tout cas comment pourrais-je me décider à renoncer à mon Dieu. Il le fait battre de quinze coups de la grosse planche, puis il est renvoyé ; quand il fut sorti les valets se mirent à le battre encore avec divers bâtons et beaucoup plus que devant le mandarin, sa position devenait de plus en plus pénible. Trois jours après, au 5^{ème} interrogatoire, il fut battu durement pour obtenir des dénonciations ; les menaces étaient raides comme la gelée blanche d'automne ; un être tel que toi, on va te mettre à mort. Laurent dit : Puisqu'aujourd'hui on doit me mettre à mort et que vous traitez ma religion de vaine, je ne puis me taire. Sachez-le donc, à la fin du monde, après l'anéantissement de tous les royaumes, tous les hommes de tous les âges, grands et petits, rois et peuple seront réunis devant le Fils de l'homme descendu du Ciel et porté sur les nues et il jugera les hommes des temps passés et présents. Les bons seront portés au Ciel avec le Seigneur Jésus et les saints et jouiront d'un bonheur dix millions de fois plus grand que toutes les gloires et plaisirs du monde. Les méchants seront engloutis dans l'Enfer par la terre

qui s'ouvrira sous leurs pieds et souffriront des peines dix millions de fois plus fortes que les douleurs de ce monde, plongés dans un feu ardent qui ne s'éteindra jamais. Arrivé là tout regret est tardif et inutile. Chacun recevra selon ses œuvres. Puisque vous voulez me faire mourir, retournez maintenant mon corps et me frappant sur la gorge tuez moi tout de gô. Le mandarin : Tu mourras sous les coups du bâton des voleurs. On le bat de vingt coups de ce bâton, puis pour sortir il se traîne péniblement, pendant ce temps de chaque côté des bourreaux continuent à le battre jusqu'à ce qu'il soit dehors. Le prétorien des crimes dit : Quand on lui couperait net la gorge, ce coquin là ne dira pas qu'il ne pratiquera plus. Au 6^{ème} interrogatoire le mandarin dit : C'est à cause de ces êtres qui suivent cette mauvaise doctrine, que la sécheresse et la famine sévissent, tout le peuple va périr. Déclarez les lieux où vous pratiquez et vos chefs ; on dit qu'ils sont réunis dans les montagnes, dénonce tout. Laurent : Nous n'avons pas de chefs ; que les chrétiens soient dans les montagnes je l'ignore, si vous le savez pourquoi le demander ? Le mandarin : brise moi l'os de la jambe de ce coquin là et bats le à mort pour qu'il ne sorte pas d'ici. On exécute ses ordres. Le 9 du mois le gouverneur écrivit : La doctrine des Européens est sale, horrible, maligne et mauvaise. battez ces gens là sur les jambes et si au quatorzième coup ils ne se rendent pas, défaites vous en en les tuant. On accumule des appareils terribles et des vociférations se font entendre : C'est aujourd'hui le jour de ta mort, dénonce tout. On lui lie les pieds et les mains et on le bat au milieu de malédictions. Ne désires-tu donc pas voir ta mère ? Qu'y a-t-il de si bon à mourir ? Laurent : Mon désir de voir ma mère est inexprimable, mais devrais-je mourir je ne puis changer sur le service de Dieu. Le mandarin : mettez-le sur la planche à torture, je vais le faire mourir. Laurent : Faites comme vous voudrez, je n'ai rien à dire ; deux bourreaux l'entourent et le frappent de trente coups, il souffrit horriblement. Le 24 du mois il est encore amené et fortement battu ; puis trois jours après subit encore les mêmes supplices. – Après environ dix jours on le fait comparaître de nouveau, les juges civils et criminels tiennent conseil et l'engagent encore à se rétracter ; et sur son refus on commande de le battre jusqu'à apostasie ; Laurent reste ferme et on le fait emporter. Les bourreaux continuent à le battre dehors ; la pluie étant tombée il était couché sur la boue et l'eau coulait de tout son corps. Un de ses bras étant tout à fait hors de service, il s'appuie sur l'autre et se traîne à grand'peine jusqu'à la prison. Plusieurs fois le geolier et les prétoriens furent envoyés pour essayer de le gagner, mais Laurent ne se laissa pas ébranler ; Il fut ensuite battu de vingt coups de la grosse planche, après quoi le mandarin fit venir des gens du marché leur demande s'il est juste de tuer un être qui méconnaît parents, roi et mandarin, et sur leur réponse affirmative on lui applique encore dix coups de la grosse planche et il est renvoyé.

Au 7^{ème} interrogatoire il est encore battu par deux fois de trente coups du bâton des voleurs et on le presse de se sauver la vie par l'apostasie, mais Laurent répond : Il est écrit dans nos livres un sujet fidèle ne sert pas deux rois et une femme fidèle ne se donne pas à deux maris.

Au 9^{ème} interrogatoire on le tente par l'exemple de quelque apostats, mais Laurent répond que la religion défend de scruter la conduite des autres et qu'il ignore ce que ceux-ci ont fait, le mandarin le fait battre de quarante coups de la planche à voleurs, en disant : Si tu ne meurs pas de ce coup, je te ferai battre encore davantage. Au 10^{ème} interrogatoire, mêmes insinuations et même réponse suivies de trente coups de la planche à voleurs. Vers cette époque Laurent écrivit quelques lignes à sa mère, la lettre était ainsi conçue : A ma Mère ; moi Laurent, fils ingrat, de ma prison je vous adresse l'expression de mes sentiments : j'avais toujours fait résolution d'être dévot envers Dieu, pieux envers mes parents et mes frères et d'accomplir les ordres de Dieu dans toutes mes pensées, paroles et actions. Au contraire j'ai péché envers Dieu et n'ai pas rempli mes devoirs envers mes parents et mes frères. N'ayant pu vaincre nos trois ennemis, mes péchés sont sans nombre. Ma Mère, pardonnez-moi mes désobéissances ; mon oncle, mon frère, ma belle sœur, pardonnez moi de ne pas vous avoir mieux traité et priez Dieu de me remettre mes péchés et de sauver mon âme, par là Dieu vous remettra tous vos péchés aussi. Le printemps et l'automne passent comme le cours des eaux, le temps est comme

l'étincelle qui jaillit du caillou sous les coups du briquet, il n'est pas long, surtout soyez sur vos gardes et fidèles aux ordres de Dieu. Environ deux mois après mon arrivée en prison je cherchais ce que je devais faire pour obtenir la grâce de Dieu, un jour pendant mon sommeil j'entrevis la croix de Jésus et il me dit : Suis la croix. Je le vis confusément et jusqu'ici ne peux l'oublier. »

Le 16 de la 12^{ème} lune au 12^{ème} interrogatoire il fut encore questionné comme par le passé et frappé de 50 coups de baton, sa raison fut toute troublée, il était presque réduit à la mort. On lui dit de ne plus manger et hésitant de savoir si c'était vraiment l'ordre de Dieu, après trois jours il se remet à prendre de la nourriture. La 1^{re} lune de 1799 passa sans rien de nouveau. Dès les premiers jours de la 2^{de} lune au 13^{ème} interrogatoire, mêmes questions et mêmes réponses. On le bat de 50 coups de bâton, il perd connaissance et ne pouvait plus remuer les bras et les jambes. Le mandarin dit : Je ne puis le voir mourir sous les coups faites le mourir d'inanition. Sur cet ordre du mandarin il ne prit plus de nourriture mais craignant que ce fut une tentation il demandait avec tremblement la grâce d'une bonne mort. Au 25 de la 2^{de} lune de 1799, il écrivit encore : Je suis inquiet en pensant que ma mère, ma femme et mes enfants auront de la peine à se conformer à l'ordre de Dieu, si vous vous y conformez bien je serai moi-même dans la joie »

Au 14^{ème} interrogatoire il subit un violent supplice, tout son corps n'était qu'une plaie. En tout il avait reçu plus de 1400 coups de bâton. Depuis huit jours entiers il n'avait pas pris une goutte d'eau, ce jour là il reçut encore 50 coups de bâton la planche à voleurs, il était expirant. Cette nuit là le geôlier pensant que c'était sa fin, le dépouilla de ses vêtements lui lava le fondement avec de l'eau froide et le laissa couché exposé à la rosée de la nuit. Le mandarin pour accélérer sa mort commanda de le battre en versant de l'eau sur lui en même temps. C'est un raffinement de supplice que l'on dit insupportable. Cependant il ne mourait pas. Tout autour de lui était dans la presse et l'agitation. Sur ce des chrétiens purent pénétrer en secret dans la prison et l'engagèrent à manger malgré la défense du mandarin. Il le fit et reprit quelque force, le geôlier ne l'en empêcha pas.

Le 28 au matin le prétorien préposé aux supplices l'engage encore à apostasier avec promesse de le relâcher à l'instant : - Je suis à la mort, répondit Laurent ; ne pouvant même se traîner il est porté au tribunal et le juge dit : Il n'y a plus à l'interroger, tuez le sous les coups. On choisit six bourreaux vigoureux qui le battent sans discontinuer de cent coups de la planche à voleurs, et comme il ne mourait pas on le renvoie à la prison. Les bourreaux le traînent, puis le portent et le jettent à moitié route, ils le repoussent des pieds, le frappent avec des bâtons de coups nombreux. Laurent perd la connaissance et paraissait mort, on le porte et le jette près de la porte de la prison, et de là les geôliers le traînent jusqu'à la porte de la chambre où il était auparavant. Il y avait alors onze chrétiens dans la prison, regardant quelque temps après ils virent que Laurent avait lui-même déposé sa cangue et était entré dans l'appartement, il y était couché. Le geôlier l'ayant vu là, fit de graves reproches aux chrétiens pour l'avoir aidé ; il disait : Cet être là ne meurt pas, malgré qu'on ne lui donne rien à manger, on a beau le battre il ne veut pas mourir, puis il ajoutait des injures. Laurent l'appelle et lui dit : Je ne mourrai ni de faim, ni sous les coups ; je mourrai comme Tio Seng-Sami ; Or celui-ci était un homicide pendu quelque temps auparavant. Le 29 au matin le juge criminel demande s'il est mort, on répond négativement ; le juge en colère fait battre le geôlier et le menace des supplices s'il ne fait mourir le chrétien. Voyant cela le fils du geôlier court à la prison dépouille Laurent de ses vêtements et se mettait en devoir de le suffoquer. Le geôlier arrive aussi et tout en colère se met à battre le chrétien à tort et à travers avec un bâton gros comme le bras ; les chrétiens ne pouvant supporter cet affreux spectacle se retirent, et cependant le geôlier croyant l'avoir battu jusqu'à extinction de vie s'était couché dans la chambre et dormait. Les chrétiens revenus pour voir la fin des choses, ne peuvent apercevoir sur le corps de Laurent aucune trace de plaies, il était à l'ordinaire et causa avec eux. Pendant que le geôlier dormait Laurent changea de place et alla

derrière la prison faire ses besoins. Le geôlier s'éveillant et ne le trouvant plus va le chercher il le traîne jusqu'à la place où il était auparavant, puis prenant un lien de paille il l'étrangle et le tue à la manière des insignes voleurs, il était environ onze heures du matin, le 29 de la 2^{ème} lune de l'année Kei-mi, l'an de Jésus-Christ 1799.

Ainsi périt à l'âge de 25 à 30 ans cet insigne athlète de la foi après un long martyre. - Pendant plus de dix huit mois chacun de ses jours fut pour ainsi dire marqué par quelque supplice, chacun de ses pas laissa des traces ensanglantées. On a peine à croire qu'un corps humain puisse résister si longtemps aux tortures, mais outre que Dieu pour des motifs dignes de sa Sagesse a dans tous les temps conservé la vie de ses confesseurs au milieu des supplices, les tortures que supportent dans ces pays les grands criminels rendent aussi la chose moins incroyable. Quelle constance, quels mérites, aussi les lieux voisins de ce long martyre ont toujours été la principale pépinière de cette chrétienté, ici comme ailleurs *Sanguis Martyrum semen christianorum* – Heureuse terre si généreusement fécondée, est-elle arrivée au jour de la moisson, ou bien le jardinier céleste doit-il encore l'engraisser ? Soixante dix ans de semence dans le sang, vont-ils faire recueillir d'abondantes récoltes au milieu de l'exultation ? L'avenir répondra ; attention aux événements ; mais aujourd'hui comme toujours la Croix ne se plante que par la Croix. Cruce de cruce : C'est la devise de notre premier Chef, comment ne pas le suivre sous ce drapeau ? Nos cœurs ou plutôt tous les cœurs soupirent dans l'attente. Prière, Espérance ! En tout cas Dieu est là.

Pardon pour le style, j'ai fait à la hâte une traduction libre du Coréen.

Agréez l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être Monsieur le Supérieur
Votre très humble serviteur

+ Antoine Daveluy, Evêque d'Acônes, Coadjuteur de Corée, de la Société des Mis Etrangères

Mgr Verrolles

Corée Octobre 1858

Monseigneur,

La lettre bienveillante que votre Grandeur daigna m'adresser par nos courriers de l'hiver passé, m'est heureusement parvenue et me témoigna de nouveau tout l'intérêt que vous voulez bien prendre à notre Mission et à nous. J'y vis avec bien de la peine la position difficile et les tracas où vous a jeté l'impudence de deux jeunes missionnaires et depuis ce temps il me tarde d'avoir de nouveaux détails sur les suites de cette fâcheuse affaire, plaise à Dieu qu'elle n'ait pas mis tout le pays sans dessus dessous. Votre Grandeur aura-t-elle pu essayer d'étendre les limites de ses travaux et avons-nous enfin quelque espoir de voir la partie du Nord dotée de quelques chrétientés. Vos Mantchous ne semblent guère disposés à prendre l'amorce, ils sont cependant du bois dont on fait de bons chrétiens. Je ne cesserai de prier le seigneur qu'il daigne bénir vos efforts constants et amener quelque résultat avantageux.

Notre année pour nous s'est passée au milieu des bénédictions entremêlées d'épreuves, et la plus forte de ces dernières fut sans contredit la perte douloureuse que nous avons faite dans la personne de M. Maistre. Votre Grandeur l'a assez connu pour savoir tout le parti que l'on pouvait en tirer et tout le bien qu'il semblait appelé à faire dans cette mission, Dieu ne l'a pas permis il faut se soumettre, mais les regrets seraient-ils défendus ? Quelques emprisonnements de chrétiens nous donnèrent aussi du tracas pendant l'hiver, et une de ces arrestations surtout prenait déjà un caractère bien grave, quand Dieu fit tout à coup cesser les interrogatoires et perquisitions sans qu'on puisse en deviner la cause. Une apostasie bien en règle nous blessa le cœur, le reste fut plus ou moins mal et on n'en parla plus. Les maladies continuelles de Mgr de Capse ne sont pas une de nos moindres peines, cette mission a besoin de la présence de sa Grandeur et a lieu de s'en promettre de bien grands fruits. Qui connaît les desseins de Dieu, alors surtout qu'il permet que nos meilleurs ouvriers nous soient enlevés. Priez beaucoup avec nous, Monseigneur, je vous en conjure afin qu'une si grande perte ne vienne pas nous affliger davantage et arrêter tous nos travaux. Du reste nous ne sommes pas restés en arrière et outre que tout commence à se régler et être sur un pied plus stable, nous avons pu recueillir comme par le passé de nouveaux prosélytes et osons espérer nous étendre davantage sous peu. Pour moi je seconde assez peu ce mouvement et prends part à peu de travaux actifs. –Toutefois j'ai pu m'occuper sans interruption de ce qui m'a été confié et ne me suis pas trouvé dérangé par la maladie, chacun apportant sa petite part les choses ont marché.

Mais nos Français ! quels fameux hommes, c'est encore aujourd'hui comme autrefois où les chambres jasaient beaucoup pour ne jamais rien faire. Appuyé sur la lettre de votre Grandeur et les précédentes, je me suis laissé tromper à une fausse nouvelle et ai perdu gratis dix jours ce printemps pour aller à la mer. Depuis ce temps, je n'ai plus pensé à eux et ne m'en occupe plus. Qu'ils fassent ou ne fassent pas, notre pensée est de ne rien attendre sinon de Dieu seul et dès lors plus même de distraction à cet égard. Mais franchement ils sont trop gascons et ne savent que parler, encore pas toujours. C'est tout de même, nos affaires n'en iront pas moins bien, peut-être même mieux, car à vrai dire peut-on se fier à eux, et ne sont-ils pas souvent une plaie pour ceux qui les approchent. Dieu conduit notre petite barque, cela suffit, le bien se fait et se fera tout doucement, laissons les grands coups à la vieille Europe, plaise à Dieu qu'elle ne craque et ne s'écroule pas trop vite dessous. J'ose espérer que Votre Grandeur daignera comme par le passé m'honorer de quelques lignes de sa main et me tenir au courant de tout ce qui peut nous intéresser.

Daignez agréer l'assurance du profond respect avec lequel je suis et serai toujours,
Monseigneur,

De votre Grandeur le très humble serviteur

+ Antoine Evêque Coadjuteur

Si par Mm^{ts} les Lazaristes à Péking, votre Grandeur pouvait obtenir quelques documents sur notre mission de Corée, nous ferions volontiers les frais des dépenses nécessaires et vous nous rendriez grand service en tâchant de nous les procurer.

Copie d'une lettre de Mgr Davely
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères à Paris

Corée 7 Novembre 1858

Monsieur le Supérieur,

L'histoire de nos martyrs ne pouvant être envoyée cette année, Sa Grandeur Mgr de Capse décida que nous devions envoyer cette année un choix de nos Martyrs en vous priant de vouloir bien le présenter à Rome selon les formalités voulues à l'effet d'introduire la cause de leur canonisation. Mgr vous dira sans doute un mot de ceci. Mais ayant été chargé des recherches je dois vous donner quelques explications sur ce **Choix** que je vous adresse tout écrit de ma main.

Ayant à ce jour trois cent soixante et quelques noms inscrits sur ma liste de Martyrs, j'ai fait un choix parmi les plus connus et ai dû rédiger le cahier avant l'été. Je n'y ai pas mis tous ceux que j'aurais pu présenter avec confiance, et pourrai en ajouter encore d'autres.

D'autre part j'y avais placé quelques noms très connus sur lesquels j'attendais de nouveaux témoignages précis, et n'ayant pu jusqu'à cette époque recevoir aucune réponse des diverses provinces, j'ai mis des notes à quelque noms et vous prie de les recevoir avec les notes.

Ainsi les martyrs auxquels ne sont jointes aucune note sont présentés purement et simplement parce que les témoignages étant nombreux ne me laissent pas lieu à douter de la vérité de la tradition. J'ai noté d'attendre de nouveaux témoignages pour quelques uns sur lesquels je désire m'assurer davantage. – Enfin pour plusieurs j'ai mis en note le peu d'autorités sur lesquelles repose la tradition, avec l'intention d'ajouter plus tard les nouveaux témoignages que je recueillerai, ils seront admis ou rejetés comme on le jugera à propos. Il est bon que vous sachiez que jusqu'ici je n'ai guère fait que recueillir des documents sans noter beaucoup de témoignages particuliers, ce second travail est en train. Je dois vous dire un mot en particulier de Tieng Augustin dont j'ai cité le témoignage plusieurs fois. Ce témoin me paraît du plus grand poids. Homme instruit et d'une probité reconnue, il eut part à toute ce qui eut lieu lors de l'introduction de la Religion en Corée et mit par écrit des notes sur un certain nombre de faits et de personnes qu'il connaissait très bien. Il n'a pas caché dans son livre son apostasie et celle de plusieurs de ses frères, parents ou amis, ce qui ajoute bien du poids en faveur de la véracité de son récit, et enfin je puis assurer que jusqu'ici je n'ai rien trouvé dans son livre qui fut démenti par d'autres traditions. – Ajoutons que ce livre resté enfoui dans sa maison et que l'on ne voulait communiquer à personne est encore aujourd'hui inconnu aux Chrétiens à l'exception d'un très petit nombre, d'où il suit que la tradition générale n'a pu être fondée sur ce livre, mais a ses sources dans d'autres témoins.

Cet homme dont les récits sont courts et précis revint plus tard à la pratique de ses devoirs et mourut d'une manière consolante, après avoir rédigé ses notes. Dans ce que j'appelle témoignage je ne compte pas les personnes qui citent un nom sans pouvoir donner de détails mais seulement ceux qui paraissent bien instruits des faits, c'est pour cela que plusieurs martyrs compteront assez peu de témoignages ; ils seraient très nombreux si je voulais compter tous ceux qui disent avoir appris par tradition, que tel ou tel a bien confessé la Foi.

Dans les notices que j'envoie je crois pouvoir certifier que les martyrs cités ont bien confessé la Foi, et cela fondé sur la tradition écrite, soit orale de la chrétienté. Pour ce qui est des autres actions de leur vie, j'ai été moins difficile à les accepter et par conséquent ne puis les mettre sur le même pied. Souvent ce sont des histoires rapportées par une ou plusieurs personnes de la famille et que j'ai acceptées telles qu'elles n'y voyant pas d'inconvénient. – Si la Cour de Rome exige des dépositions de témoins oculaires, nous ne pourrons y satisfaire pour la plupart

des anciens martyrs, ils sont tous morts la plupart sans rien mettre par écrit et laissant seulement leurs récits dans la mémoire et le cœur de nos Chrétiens actuels ; mais nous osons espérer qu'après avoir passé par-dessus bien des formalités pour les Martyrs du Tonquin et de la Cochinchine, Sa Sainteté voudra bien en faire de même pour les nôtres, qui ne me paraissent pas inférieurs aux vénérables Martyrs Annamites.

Veillez donc bien, Mr le Supérieur, mettre tous vos soins à pousser cette affaire qui doit je crois contribuer à la gloire de Dieu et de l'Eglise universelle, comme aussi à la gloire de l'Eglise de Corée, qui rejaillira aussi sur la Société et nous portera secours pour continuer les œuvres que la Providence a bien voulu nous confier. – Dans cet espoir je continuerai mes recherches autant que les forces me le permettront et tâcherai de vous envoyer au printemps de nouveaux documents, si nous en avons l'occasion.

Agréez l'assurance du respect et de l'affection avec lesquels j'ai l'honneur d'être, Mr le Supérieur,

Votre très humble serviteur et confrère

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur de la Corée

Corée 7 Novembre 1858

Monsieur Albrand Supérieur du Séminaire des
Missions Etrangères de Paris

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand du Séminaire des Missions Etrangères

Corée Novembre 1858

(Le reste de la lettre très intéressant a été envoyé à la rédaction des Annales dans le courant de Septembre 1859 (Note de M. Albrand))

Monsieur le Supérieur,

J'ignore si mes lettres de 1856 et 1857 vous sont heureusement parvenues, mais notre courrier de cet hyver passé n'a apporté aucune lettre du Séminaire de Paris à mon adresse, et la procure de Hong kong ayant aussi fait faux bond nous sommes restés cette fois comme des excommuniés. Avouons que nous avons du malheur, car il ne peut me venir en pensée que ce soit oublié. Vous avez déjà sans doute eu vent de la perte cruelle que nous venons d'éprouver ici, car on assure que notre courrier l'a connue à temps pour pouvoir la transmettre de vive voix au Léaotong. – Oui il n'est que trop vrai, le 20 Décembre dernier, après quelques jours seulement de maladie notre cher Confrère Mr Maistre a rendu son âme à Dieu ; Mgr de Capse vous donnera sans doute lui-même les détails de cette Sainte mort dont Sa Grandeur fut témoin, et je ne vous en dirai rien ici, mais que ce coup est terrible et qu'il laisse à penser ! Quels sont donc les desseins de la Providence sur nous ? A peine sommes-nous un peu moins surchargés et pouvons-nous entrevoir les moyens de donner à nos chrétiens les soins les plus urgents, que chaque fois Dieu appelle à lui quelqu'un des ouvriers. Et entr'autres pour celui que nous regrettons aujourd'hui à si juste titre, on ne peut se dissimuler que c'était celui des Confrères sur lequel la Mission pouvait davantage compter ; sa santé presque inaltérable, ses vertus, son expérience tout nous le rendait le plus précieux et c'est celui que Dieu nous retire. A tous les Ordres suprêmes Fiat mille fois fiat, oui sans doute ; mais l'épreuve est grande et les jugements de Dieu bien impénétrables. J'ignore combien Mgr de Capse vous a demandé de confrères, mais de grâce ne nous refusez pas du secours. Vous ne devez pas ignorer combien nos besoins sont pressants, la besogne ici augmente tous les jours, les choses prennent de l'extension, des besoins de toute espèce se font sentir et faute d'ouvriers on ne peut pourvoir aux circonstances.

Quelques mots venus d'Outre-mer semblent faire croire qu'on nous considère comme en nombre suffisant, ce serait une erreur déplorable. Pour moi je puis vous assurer que je n'ai jamais été si occupé et pressé que depuis deux ans, toujours en arrière et sans pouvoir mettre encore la main à bien des travaux urgents. Or la perte de Mr Maistre laisse encore un vide immense en sus. Et puis ce que je ne puis assez vous recommander c'est le choix des sujets. La santé de Mgr de Capse nous donne toujours des inquiétudes réelles et chaque été se passe dans les travaux. – Comptez-vous sur moi ? Je ne veux pas me plaindre de souffrances, j'en ai assez peu, mais je suis si vieilli, si cassé, si usé et dénué de l'usage de mes facultés qu'on ne peut raisonnablement penser à un avenir même peu éloigné ; donc il faut penser à assurer l'avenir de cette Mission. Les faits sont là pour démontrer l'espoir que donne ce pays-ci, mais soyez convaincu que si vous n'envoyez pas quelques sujets vraiment capables, les choses n'iront pas ici, et vous perdrez tout. Il me semble devant Dieu que vous devez vous pénétrer de cette pensée. J'ai entendu dire plusieurs fois que dans tel ou tel lieu, les choix faisaient assez peu, veuillez croire du moins qu'il n'en est pas ainsi pour cette contrée, et qu'il est au contraire de la dernière conséquence, et je vous conjure d'y avoir égard pour le bien des âmes et la gloire de Dieu ; il faut songer à pourvoir à la conduite et direction de cette Mission. Vous avez probablement vu la lettre de Mgr de Capse au Préfet de la Propagande et la demande que Sa Grandeur y fait à la fin. Je me flatte bien que la Propagande ne permettra pas à sa Grandeur de se retirer, et aussi qu'au besoin le Séminaire de Paris y ferait obstacle. Je ne veux ici diminuer aucunement les souffrances et la position trop pénible où se trouve Sa Grandeur chaque été, mais toutefois le

courage, le zèle et la force de Mgr de Capse lui ont fait faire jusqu'ici, pendant les moments de relâche, plus que ne fait aucun autre missionnaire. De plus malgré la maladie souvent très violente, Sa Grandeur a heureusement conservé intact l'usage de ses facultés et peut répondre facilement à tous les besoins. Il me semble pour moi qu'accorder à Sa Grandeur l'objet de sa demande, serait compromettre très gravement la Mission, qui repose uniquement sur Elle et de plus poserait un antécédent très fâcheux pour toute la Société. Mgr ne témoigne pas le désir de se reposer, mais seulement l'impuissance où sa santé le réduit de satisfaire aux exigences de sa charge. Or ici je puis déclarer sans crainte d'être démenti, qu'il faudrait alors envoyer premièrement sa feuille de route au Coadjuteur et ensuite seulement signer les passeports du Vic. Apost. Du reste je suis tellement persuadé que Rome ne peut pas accorder la demande telle quelle, que je m'abstiens d'en parler plus au long.

Vous désirez maintenant un petit aperçu de notre année, eh bien misères sur misères, mais partout grande protection de Dieu, et au milieu des misères avancement de l'œuvre, gratias Deo super inenarrabili dono ejus. Dès avant le départ de nos lettres, un chrétien avait été saisi et mis en prison par un grand mouchard envoyé par le roi avec des pouvoirs sans bornes pour visiter secrètement les provinces. Le Chrétien fut enfermé dans une ville à deux lieues de ma résidence. Il fut pris pour cause de Religion, mais aussi probablement pour quelques autres sujets. Quoiqu'il en soit il avait été assez bien traité, quand le juge criminel auquel il était confié sembla vouloir soulever une affaire grave. Il interrogea le bon vieux de 70 ans sur notre présence dans le royaume, nos allées et venues dans son village et autres détails fort peu rassurants et ajouta quelques supplices à ses interrogations. Le bon vieux répondit assez adroitement, sut décliner les réponses directes et sans avoir eu le courage de confesser hautement sa foi, put éviter une apostasie formelle. Le mouchard qui n'était pas mal disposé, ne se montra pas difficile et peu à peu sans grand bruit le Chrétien fut relâché après environ deux mois, sans que la chrétienté eût à souffrir. A cette même époque un payen ennemi de la Religion et qui en connaît assez bien tous les secrets, la Religion étant pratiquée par plusieurs de ses parents, voulut soulever une persécution en grand, il fit une liste de plus de cent Chrétien^s qu'il croyait les plus importants et la fit présenter à ce grand mouchard. Il la reçut alors qu'il était près d'un autre mandarin très-haut placé. Celui-ci en ayant pris lecture, dit : Voilà d'un seul coup plus de cinq cents personnes à condamner (il parlait des familles des dénoncés) Est-il juste de faire cette boucherie, ou bien ne vaut-il pas mieux ne punir qu'un seul homme, c'est à vous, Mouchard, de décider. Sur ce le Mouchard envoya de suite ses satellites pour saisir l'accusateur et le fait lier de la corde rouge réservée aux voleurs et criminels. Le payen fut battu, envoyé de prison en prison et eut grand peine à se faire relâcher la vie sauve après plus de deux mois. J'ignore si la pensée d'accuser les Chrétien^s lui reviendra encore en tête. Mais n'est-ce pas un coup de la Providence. Encore à la même époque à peu près c.à d. fin Novembre, des payens poussés par la cupidité voulurent rançonner les Chrétien^s et firent pour y mieux réussir un faux cachet du grand Mouchard. Les Chrétien^s non dupes, allèrent les dénoncer au mandarin et ils furent saisis et renvoyés au Mouchard de la province où je suis. L'esclandre avait eu lieu dans un village à deux lieues de chez moi et où nous avons beaucoup de relations. Un des payens saisis connaissait toutes les affaires des Chrétien^s, il savait notre présence et doit même connaître ma résidence, assure-t-on. Pour se justifier devant son juge, il accusa nos Chrétien^s et l'un d'eux fut cité par le mouchard qui l'interrogea en termes modérés

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Miss – Etrang

Corée Janvier 1859

Monsieur le Supérieur,

Par un bienfait de la bonté divine qui continue à nous soutenir dans ce pauvre pays, j'ai reçu il y a peu de jours les deux lettres dont vous avez bien voulu m'honorer à la date d' Aout 1857 et 1859. J'y ai vu avec plaisir que nos dépêches vous étaient parvenues avec la relation du martyr de Laurent que l'on m'avait engagé à vous envoyer par avance. Si le nouvel envoi que j'ai pu faire par le dernier courrier de Pien-men et qui est parvenu déjà au Leaotong peut vous arriver heureusement vous aurez à peu près les principales notices que l'on puisse récolter dans ce pays. Je me suis occupé le plus activement possible des recherches sur nos martyrs et les principaux faits de cette Mission *ab initio* ; malheureusement je vois clairement dès à présent qu'il est trop tard pour avoir tous ces détails, que les lambeaux recueillis nous font encore plus regretter. Il faudrait aussi se transporter sur les diverses parties de la Mission, ce qui ne me sera peut-être pas possible, vu le peu d'ouvriers qui travaillent ici et aussi la difficulté que nous présentent les routes dans ce pays sans ressources surtout quand on a perdu l'usage de ses jambes, comme il a plu au Seigneur de me les retirer. Toutefois après les trois mois de courses faites au printemps 1858 pour l'administration, j'ai cru pouvoir en entreprendre quelques unes plus lointaines à l'automne, pour aider d'une part nos confrères trop surchargés et surtout pour recueillir par moi-même les traditions de ces contrées, ce que nos autres confrères à raison de leur peu de connaissance dans ce pays ne peuvent faire que trop imparfaitement. La Providence a daigné me soutenir encore au milieu de ces fatigues et a permis en même temps que de précieux renseignements vinsent couronner mes efforts. Chargé par Mgr le Vic. Apost. de cette tâche difficile mais bien consolante, je vous dirai qu'elle est devenue en quelque sorte ma pensée unique, aussi pas un jour dans le courant de cette administration où je n'aie causé longuement sur tous ces événements et j'ai pu connaître mille petites choses qui ont pour ce travail une grande valeur et ne peuvent se connaître que par la jase, passez-moi l'expression. Or ma satisfaction était telle dans bien des circonstances que les fatigues des longues courses de la journée s'oubliaient, et la nuit se passant nécessairement en grande partie à recueillir tout ce que je pouvais attraper, le corps se trouvait refait dès le lendemain comme si j'avais dormi longuement.

Cette petite excursion me prit encore trois mois et quelques jours, c'est de l'or pur, à considérer non pas tant les faits que les précieux témoignages que j'ai pu recueillir et déjà dans une note qui sera jointe à cette lettre je vous communique une partie de mes heureuses recherches pour confirmer la vérité de l'histoire de nos confesseurs. Je prépare un travail qui donnera pour chaque martyr en particulier les fondements de la tradition, mais vous comprenez qu'il demandera beaucoup de temps, moins à rédiger qu'à recueillir, et je ne puis assigner d'époque pour annoncer sa fin.

Tout en voyant avec bonheur le Décret de Notre Seigneur P.L.P.(le pape) pour l'introduction de la cause de 83 de nos martyrs, une pensée me peine et me perce le cœur. C'est que beaucoup de nos plus beaux confesseurs n'auront pu être mis sur cette liste, et je crains que cette première démarche faite, il ne soit pas facile de faire ajouter à Rome sur ce Catalogue, tant d'autres si brillants et si vénérés à juste titre. Les communications avec notre Corée sont si difficiles que je ne sais comment faire pour vous procurer un peu promptement nos recherches, déjà nécessairement bien lentes.

Veuillez bien faire tous vos efforts pour que les martyrs connus seulement par notre dernier envoi, ne soient pas mis de côté, et soient associés à ceux de la première liste, que je

vous prie de vouloir bien me faire parvenir en détail. Vous voulez bien me féliciter de me charger de l'histoire de nos Martyrs, qui est celle de notre Mission. Je remercie d'abord bien sincèrement MM^{ts} nos confrères Directeurs du Séminaire de Paris de l'intérêt qu'ils veulent bien témoigner par là à notre Mission, et de l'écho qu'à rencontré dans leurs cœurs la pensée d'une histoire complète. Cette pensée, vous le savez, a été celle de Mgr Berneux, et l'honneur de l'entraîn appartient de droit à Sa Grand^e. Mgr m'ayant chargé de cette tâche, je compris que personne pour le moment dans la Mission n'était en position de travailler efficacement à ces recherches, mon refus eût donc compromis ce travail et j'acceptai, promettant de recueillir toutes les notices des martyrs et d'en former même une histoire suivie, selon que je le pourrai.

Par le fait j'ai pu réaliser en grande partie ces deux buts ; mais outre que je n'ai jamais été capable de rien écrire dont la lecture fut soutenable, l'affaiblissement actuel de toutes mes facultés, l'usage à moitié perdu de ma langue maternelle, et la langueur dont est frappé tout ce qui sort maintenant de ma plume, m'ont empêché d'avoir jamais la pensée de rédiger cette histoire pour l'offrir au public. Ce ne pourra donc être qu'un croquis où les faits sont plus ou moins liés et coordonnés, et si on veut en faire jouir le public la tâche vous restera nécessairement de choisir un homme capable qui puisse refondre ce premier travail, le revêtir de couleurs, et appeler ensuite seulement les pieux lecteurs à s'édifier, et à se réjouir de la gloire de Dieu dans ces Saints.

Voilà, Monsieur le Supérieur, les choses telles qu'elles sont en réalité et j'ai cru devoir vous donner à l'avance ces explications, pour vous éviter d'une part une déception fâcheuse et vous conserver la pensée de choisir un homme qui puisse mettre la main à l'œuvre, sitôt qu'il nous sera donné de vous envoyer le croquis, c'est-à-dire, à la fin de cette année.

En écrivant ces mots je réfléchis que les documents d'Europe me faisant défaut, il faut d'abord les recevoir et d'après cela je ne puis fixer d'époque, je voulais seulement dire, que les matériaux que j'ai ici sous la main seront, j'espère, coordonnés et mis sous forme d'histoire dans le courant de cette année, mais vous comprendrez facilement tout ce qu'aura d'insipide et de défectueux ce premier jet, fait au milieu des distractions de tout genre que notre position ne permet pas d'éviter.

Je voudrais bien avoir aussi un travail qui me donnât les rapports de l'année chinoise à l'année européenne, et pût me faire marquer chaque jour avec notre calendrier, mais existe-t-il quelque part ? Je l'ignore. S'il faut calculer chaque année moi-même, quel temps perdu, outre que je me tromperai souvent d'une manière grossière dans ces calculs, y aurait-il quelque bon moyen pour sortir de là ? (Depuis ce temps j'ai rédigé tout ce calendrier jour par jour, ainsi plus de recherches à faire)

Je n'ajoute rien autre chose, sinon que nous sommes tranquilles ; il y a non loin de chez moi des vexations graves des payens aux Chrétiens, et beaucoup sont forcés d'émigrer malgré la famine de cette année. Toutefois le mandarin étant favorable à la Religion, je ne pense pas qu'aucune affaire sérieuse s'ensuive. Je vous ai demandé des dissertations sur la Révélation, les miracles et les prophéties, non pas dissertations théologiques, mais à la portée du peuple et pour vous faire mieux connaître ma pensée, je voudrais qu'elles traitassent de la possibilité, de l'existence de la Révélation, des miracles et prophéties et de la preuve qu'elles apportent pour la Religion en faveur de laquelle elles ont été faites. Si les conférences de *Frayssinous* n'étaient pas faites directement contre les idées de nos incrédules modernes, ce genre pourrait peut-être bien convenir, voyez si vous trouvez ce que je désire.

Agréez, Monsieur le Supérieur l'assurance des respectueux sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur et confrère.

A. Daveluy, Evêque Coadjuteur

R.S.V.P. (Répondez S'il Vous Plait)

Je suis disposé à faire ce qui sera en moi pour que les Annales de la Propag. publient seules les nouvelles de nos Missions. Mais dans l'organisation actuelle de notre Société, je ne crois pas qu'on puisse obliger les Confrères à envoyer toutes leurs lettres ouvertes à Paris, et encore moins autoriser les Directeurs de Paris à ouvrir les lettres cachetées. Nous ne pourrions donc qu'engager les Confrères à envoyer ouvertes à Paris toute lettre qui pourrait avoir quelque intérêt. Du reste je ne vois pas comment les membres du Conseil de la Propagation peuvent s'effrayer de quelques rares lettres publiées dans les journaux, alors qu'ils ne peuvent publier eux-mêmes qu'une petite partie des nombreux documents qu'ils reçoivent. Malgré cette réflexion je ferai mon possible pour que leurs désirs soient remplis.

J'avais préparé mes notes sur les Martyrs ici jointes et devais les compléter ces jours-ci dans un petit voyage que je vais faire, mais un contre-temps me forçant de faire partir de suite ces lettres je me vois forcé de vous prier d'attendre avant de présenter à Rome quelques-uns des noms qui s'y trouvent, ce n'est pas que j'aie des doutes, mais ne voulant présenter que ceux sur lesquels j'ai réuni nombre de témoignages précis et imposants, je ne veux pas sortir de cette ligne, ils vous arriveront un an plus tard, je n'en doute guère, toutefois ne nous avançons pas trop.

Mr Féron croit que *Ni Pierre* dit *Seng houni*, censé le premier introducteur de la Religion en Corée, se trouve sur la liste des martyrs que vous avez à Paris. Il fut il est vrai décapité dès le commencement de cette persécution, mais il est certain qu'il ne pratiquait plus depuis longtemps, et malheureusement je ne trouve aucun document qui annonce son repentir ou sa rétractation, et il passe ici pour victime de ses ennemis, sans aucun mérite devant Dieu. Il faut donc l'effacer au plutôt. Les choses sont encore plus claires pour le nommé *Ni Kahoani*, dans le cas où il serait sur vos catalogues, il ne peut y rester.

J'ai trouvé bien des noms inconnus jusqu'ici et plusieurs semblent être beaux confesseurs, je n'ai toutefois pu faire encore les recherches nécessaires et suis forcé d'ajourner leur envoi.

Tout cela trainera en longueur, mais il n'y a pas de remède.

Mr Maréchal Supérieur du Séminaire d'Issy

Corée Août 1859.

Monsieur le Supérieur,

Toute lettre datée du Séminaire d'Issy fait toujours sur mon cœur une impression qu'il serait difficile de décrire, mais elle fut bien plus forte cette fois quand je vis votre nom au bas de la lettre qui me parvenait. Les quelque relations que nous avons eues autrefois ne sont rien auprès de celles naturellement contractées par les soins assidus que vous avez bien voulu donner à mon cher frère. Je ne saurais assez vous en témoigner ma reconnaissance, ainsi que des détails que vous avez eus la bonté de me faire parvenir sur lui.

Quand je quittai la France, prévoyant la possibilité que quelqu'un de mes jeunes frères se destinât à l'état ecclésiastique, je conjurais mon père, si la chose arrivait, de faire tout son possible pour l'envoyer à Issy. J'y avais éprouvé des impressions trop fortes pour ne pas être jaloux de les faire partager à ceux de mes frères que Dieu appellerait dans son sanctuaire, et par là j'essayais encore de témoigner encore ma reconnaissance à N. Bonne Mère Marie, qui m'y avait comblé de tant de faveurs. Mon père a bien voulu réaliser mes vœux pour Isidore, et vous ne sauriez croire combien j'éprouvais de joie à cette nouvelle. Dès lors je m'y reportais continuellement et tâchais de m'attirer par là une petite part aux grâces qu'il allait y recevoir en si grande abondance. Est-ce une pure idée ? Est-ce réalité ?... Il me semblait par là recevoir de nouveaux bienfaits de Marie et je me trouvais conforté au milieu de lourds travaux qui ne manquent pas dans ce champ que le Père de famille nous a donné à défricher. Donc encore ici gloire et amour à Marie ; et il semble que Dieu veuille continuer à répandre toujours ses faveurs sur moi par le canal de St Sulpice. Ce printemps, voyant devant moi 6 à huit jours libres, je résolus de faire une petite retraite.

J'étais seul dans la maison de Mgr le Vicaire Apostolique et allant faire choix de quelque livres pour me guider et aider pendant ce saint temps, j'aperçois la vie de Mr Olier. Mon choix fut bientôt fait. C'était l'abrégé dont le respectable M^r Faillon a doté le public, je le lus et relus avec délices et il m'a fait je crois un grand bien. Je me croyais encore au Séminaire et recevais de nouveau toutes les instructions dont je jouissais alors ; Grâce à Dieu d'abord, puis aussi aux infatigables travaux du vénérable auteur dont la pensée m'est plus présente que jamais depuis ce moment.

Je me réjouis bien d'apprendre que votre maison reçoit de plus en plus les bénédictions de Dieu. Je vois tous les jours combien l'avenir de l'Eglise dépend des Séminaires et toutefois dans la position où Dieu permet que nous soyions, nul moyen pour le moment d'en former ici, nous avons bien quelque petits simulacres de collège, mais qu'est-ce que cela. Vous voudrez bien compenser ce qui nous manque, en formant de dignes prêtres dont quelque uns, j'ose l'espérer, nous seront par la suite destinés par la miséricorde de Dieu. Je ne dis pas cela pour vous exciter à pousser les jeunes gens vers les Missions, et moins encore vers la Société qui a bien voulu me donner place parmi ses membres. Absit, je me croirais coupable d'imprudence, voyant plus que jamais les affreux dangers des Missions.

Je veux seulement attendre ceux que la Providence nous réserve dans sa bonté, et après toutes les mûres épreuves indispensables ici plus que partout ailleurs, si quelque uns sont attirés par la grâce, j'en bénirai Dieu et, les sachant venus de la maison de Marie à Issy, les regarderai comme une grande faveur de cette douce mère. Dans ce cas ils trouveront à souhait peines sur peines, croix sur croix, le martyre quotidien au lieu du martyre du sang et avec la persévérance la vie éternelle.

Je voulais vous dire un mot de notre chère Mission, et semble l'avoir oublié. Il ne paraît pas que la persécution doive s'y renouveler prochainement ; des idées moins féroces, ou

peut-être la peur, semblent diriger les gouvernants actuels dans une autre voie. Que la volonté de Dieu s'accomplisse, nous gagnons par la paix, comme par la guerre, et sans avoir de succès bien éclatants, je crois pouvoir dire que notre chrétienté s'affermi et se met sur des bases solides. Le nombre de nos chers Néophytes augmente aussi réellement il est presque doublé depuis que Dieu nous fit entrer dans ce royaume et le zèle de nos missionnaires actuels obtiendra, j'espère, des succès. Pour moi, je fais presque dans ce pays ce que faisaient à St Sulpice les vénérables octogénaires qui se trouvaient en nombre lors de mon séjour au Séminaire. Presque plus bon à rien, je travaille quelque peu pour donner des livres d'instruction aux chrétiens et mes courses se réduisent à peu de chose.

Ici encore fiat voluntas. Dieu nous éprouve aussi par la mort de nos confrères que les travaux moissonnent en peu d'années, de sorte que les ouvriers nous manquent par trop. Priez donc le Seigneur de nous en envoyer beaucoup, mais surtout des hommes intérieurs, des hommes d'étude, des hommes éprouvés, car ceux là seuls se sauveront et sauveront les autres. Veuillez aussi prier beaucoup pour moi, vous aurez été stupéfait en apprenant que Dieu imposa un si lourd fardeau à mes faibles épaules, j'en suis tous les jours confus et surtout effrayé. Sa puissante miséricorde peut seule me tirer du mauvais pas, daignez l'attirer sur moi par les mérites du Divin Sacrifice. J'ignore quels sont ceux de mes respectables Directeurs ou Confrères qui peuvent se trouver près de vous, veuillez bien à l'occasion leur donner l'assurance de ma reconnaissance et de mon union de prières. Par là les forts soutiendront les faibles et Josué appuyé sur Moïse pourra combattre les combats du Seigneur.

Agréez l'assurance de tout l'attachement en Notre Seigneur avec lequel j'ai l'honneur d'être, M^e le Supérieur,

Votre très humble serviteur

Ant. Evêque Coadjuteur de Corée.

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Sém

Corée fin Septembre 1859

+

Monsieur le Supérieur,

J'avais eu l'honneur de vous adresser une petite lettre en Janvier pour essayer de la faire passer par la barque qui devait amener nos confrères ce printemps, malheureusement elle m'est revenue et pour ne pas revenir sur les faits qu'elle contient je vous l'envoie avec la présente y ayant seulement ajouté quelques mots importants. Excusez cette liberté que la multiplicité des écritures que j'ai à faire m'a engagé à prendre.

L'heureuse entrée de Mgr de Capse et celle de M. Féron avaient fait regarder la Corée presque ouverte et ses barrières à peu près abattues, nous en bénissons la Providence et ne doutions pas du succès pour l'entrée de Mr Landre et Joanno ; d'ailleurs tout semblait si clairement arrêté et nos mesures paraissaient tellement prises que vraiment nous y allions à coup sûr. Quel malheur ou quel contre temps est-il survenu ? Nous ne pouvons le conjecturer, mais le retour de notre barque à vide fut un terrible moment pour toute la Mission. Faut-il y voir le dessein de Dieu de nous éprouver encore ou bien nous prépare-t-il une large compensation, la suite nous le dira ; mais humainement parlant c'est bien triste et bien lourd à supporter. Ces Messieurs étaient attendus ici non seulement comme des confrères chéris, mais comme des aides devenus nécessaires.

Les travaux de la Mission se sont augmentés dans des proportions énormes, et tout reste à mi-route faute d'ouvriers qui puissent y mettre la main et la vue des santés qui se consomment chaque année par la nécessité pressante et la surcharge de besogne est quelque chose de bien pénible à supporter, je crains bien que la plupart de nos confrères viennent à s'épuiser en peu de temps, mais au fond quel remède à apporter, quand Dieu le permet ainsi. Il nous reste donc à chanter le refrain des Missionnaires *résignation* et *confiance*. Demandez le bien pour nous au Dieu des miséricordes.

Du reste nous n'avons que des actions de grâces à lui rendre pour l'année qui vient de s'écouler. Sa bonté se manifeste à chaque pas. La paix générale n'a pas été troublée et l'administration se fit heureusement à peu près partout, mais le diable jaloux sans doute de la tolérance du gouvernement et des biens qui en résultent, suscita dans beaucoup de localités des payens ou mi-Chrétiens ou mauvais Chrétiens qui s'efforcèrent de troubler notre tranquillité et eussent certainement allumé l'incendie à des époques encore peu reculées. Mais grâce, après Dieu, au progrès des idées, nos Chrétiens n'en ressentirent pas de commotion violente. Ici ce sont les satellites qui ont demandé à un gouverneur de province d'arrêter le progrès alarmant de la Religion. Celui-ci se contenta de leur demander : Les Chrétiens font-ils tort au roi ? R. Non ! Font-ils tort au gouverneur et aux mandarins ? R. Non. Font-ils tort au peuple et aux satellites ? R. Non. Eh bien ! puisqu'ils ne font tort à personne, laissez les tranquilles. Là un mandarin devant lequel un soi-disant nouveau catéchumène accusait les Chrétiens de son village, au lieu de recevoir l'accusation fit saisir le mauvais drôle et le fit promener autour du marché avec une pancarte collée sur le dos. Elle portait : Ainsi sera puni quiconque ira porter le trouble parmi les montagnards (c'est un terme par lequel les payens désignent les Chrétiens)

Dans un autre district, les méchants firent long procès à un village et d'accord avec les satellites avaient pillé nos néophytes ; le mandarin leur fit rendre tout ce qu'ils avaient perdu, il en fit il est vrai, mettre quatre en prison, parce que leur imprudence l'aurait trop compromis, mais il les fit relâcher la nuit suivante avec la simple injonction de quitter le district, et pendant tout le temps du procès, ce mandarin couvrit les Chrétiens mieux que ne l'eût fait un mandarin Chrétien. Toutefois ce village contre lequel les environs sont trop montés devra émigrer cet automne pour éviter les suites.

Outre beaucoup d'affaires de ce genre, le P. Thomas, prêtre indigène trahi par une mauvaise catéchumène, eut à subir une affaire assez turbulente dans une auberge où, surpris par la nuit, il avait dû se réfugier. Des soupçons graves ayant éveillé l'attention du maître, fort peu sociable d'ailleurs, il fut dénoncé au mandarin et tous ses servants saisis comme gens suspects, durent subir une rude bastonnade avec ordre de se retirer au plus tôt. Il paraît bien que le mandarin connut à qui il avait affaire, les satellites, sûrs du coup, voulaient ouvrir les effets du Prêtre, on tint bon pour ne le faire qu'en présence du mandarin, et comme celui-ci ne le permit pas, le Prêtre, entouré de cette bande avide, put à la fin sortir de leurs mains et continuer sa route, obligé toutefois d'abandonner pour cette fois les Chrétien^{tes} voisines où le danger eût été trop grave. Vous voyez par tous ces détails que l'enfer se remue, et la ligne de conduite secrètement tracée aux mandarins par le gouvernement, semble y paraître bien clairement. Quel que soit le motif de cette tolérance, elle se manifeste un peu partout, et nous croyons, pour le moment du moins, n'avoir à craindre que le peuple et les satellites, et encore beaucoup dans ces deux classes sont loin de nous être hostiles.

Pendant que tout ceci se passait en hyver, une grande amnistie était accordée par le roi dans tout le royaume, à l'occasion de la naissance d'un prince héritier. Directement ou indirectement on trouva moyen d'étendre cette grâce à huit Chrétien^s exilés et emprisonnés et nous vîmes revenir de leur lointain séjour, ces néophytes séparés de leurs frères, les uns depuis 1839, les autres depuis quelques années.

Le batelier du P. André martyr en 1846 est du nombre. C'est lui qui nous avait amené en Corée. Ce qu'il y a de remarquable c'est que pour plusieurs, on ne parle pas même d'apostasie, légalement exigée d'ordinaire; et même ceux à qui on était censé faire promettre de ne plus recommencer, en furent quittes avec des paroles évasives, peu rassurantes peut-être pour la conscience, mais qui n'eussent certainement pas suffi autrefois. Ces dispositions favorables des gouvernants me firent engager quelques autres à demander aussi leur liberté, et j'ai appris avant-hier, que deux prisonniers avaient obtenu encore ces jours-ci leur élargissement. Il ne reste plus qu'un prisonnier de 1839, dont le procès non terminé alors le met dans une singulière position, où toutes les faveurs du roi n'atteignent pas et je ne sais s'il pourra sortir de son lieu de détention.

Je dois cependant y ajouter quelques enfants de nos martyrs de 1801 exilés dans les îles en bas âge, et dont plusieurs sont dit existant. (voir) Mais étant sans communication, et tous leurs parents morts, personne ne peut s'occuper de leur affaire et implorer une grâce qu'ils pourraient bien recevoir aussi s'ils étaient à même de la réclamer.

Tout ceci paraît bien significatif, non seulement on arrête sourdement les vexations contre les Chrétien^s, mais on les remet en liberté, alors que l'on sait fort bien que nous sommes là pour faire de la propagande, et que nos petits progrès eux-mêmes sont connus. Vous en bénirez Dieu avec nous et le priez de nous aider à profiter des circonstances pour étendre son règne dans ce pays. Malgré cela une opinion assez répandue ici, c'est qu'avant de voir la propagation du christianisme libre de toute entrave, il y aura encore une mêlée sanglante. Ne me donnant pas pour prophète, je ne dis rien ni pour ni contre ; attendons que les desseins de la Providence se dessinent et demandez lui seulement que, s'il daigne m'appeler à confesser son saint nom, il me donne la grâce ne de pas rester au dessous de ma Mission et dès lors qu'y aurait-il à regretter.

Les vexations particulières auxquelles sont en but nos Chrétien^s sont un des moyens dont se sert la divine Sagesse pour répandre son culte. La jeune femme Kim Barbe à la Capitale, qui pendant deux ans feignit une paralysie pour éviter tout concours aux superstitions, fut enfin sommée de parler clairement devant une grande assemblée réunie pour les sacrifices, elle n'hésite pas, fait sa confession de foi et pour récompense de sa franche liberté, est publiquement chassée et renvoyée chez ses propres parents. Les voisins avaient souvent admiré la beauté de sa conduite, et frappés encore du calme avec lequel elle supporte cette scène, ils veulent savoir

ce qu'est la Religion. On s'informe et touchés de la beauté de la doctrine Chrétienne, plusieurs de ceux qui avaient contribué à la faire chasser, vont lui faire excuse, lui apporter des présents et le tout se termine par l'enregistrement d'une dizaine de personnes au nombre des catéchumènes.

La tante paternelle de Barbe, subit peu après les mêmes traitements dans la famille de son mari, elle refuse publiquement de participer aux sacrifices, est mise à la porte et les mêmes investigations étant aussi faites par les gens du quartier, huit à dix personnes passent dans nos rangs.

Nous espérons beaucoup voir la Religion se propager dans ces parages. Quelques villages aussi en province semblent s'ébranler et vouloir nous amener quelques familles. En un an deux petits hameaux se sont entièrement convertis, à l'exception de deux maisons, il y a là plus de cinquante adultes. Dernièrement un de nos bons catéchistes, émigra, appelé par un village payen qui comprend une quinzaine de maisons, on espère que tout nous arrivera. Il y en a bien d'autres, mais ils ne me reviennent pas à l'esprit.

Le naufragé de *Quelpaert*, baptisé il y a deux ans à Hong-kong, retourné dans son pays, prêche la Religion à ses proches. Malheureusement il fut écouté de bien peu, sa femme et ses enfants seuls sont décidés à pratiquer. Il est venu nous voir ce printemps et il espérait de pouvoir former là bas une petite chrétienté, il cherche des moyens de venir s'établir sur la terre ferme. Il ne faut pas perdre courage cependant et j'ai confiance que Dieu se servira un jour de lui pour le salut de ses compatriotes.

Ici tout va bien, nos excellents confrères sont tous heureux, il y a de la vie et chacun est content même au milieu des difficultés, quelle grande grâce et quels résultats ne peut-on pas en attendre. Mgr de Capse toujours éprouvé par sa santé passe les hyvers assez bien et les étés trop péniblement. L'administration lui fait toujours du bien, et Sa Grandeur s'en acquitte avec un zèle et une activité qui excitent tout le monde. Malgré ses souffrances trop fréquentes, Elle est vraiment l'âme de toute la Mission, pousse les choses de tous côtés et rend à la Mission des services tellement palpables, que personne ne croirait à la pensée exprimée il y a deux ans dans une lettre à la Sacrée Congrégation et qui j'espère n'aura aucune suite. Pour moi je n'ai pas à me plaindre de souffrances, la bonté divine me les épargne ; cassé et usé, je n'ai pas de maladies et suis un jeune vieillard dont la mémoire et toutes les facultés disparaissent. Incapable de supporter de grandes fatigues, et de me livrer à des travaux qui exigent de la contention, je puis m'occuper continuellement de choses ordinaires. Aussi grâce à Dieu n'ai-je pas perdu mon temps. Après un long séjour fait à la Capitale pour les affaires de la Mission et la réception des Confrères, notre déception commune finit par la conclusion que chacun devait redoubler de forces et de travaux pour suppléer aux non-venus. Je partis donc et commençai à donner mes derniers soins à la publication de deux ouvrages importants pour l'instruction de nos Chrétiens. Entouré de deux copistes je pressai fortement les choses, même pendant les grandes chaleurs et tout marchait. Mais voici que m'arrivent inopinément deux grands in 4° sur les affaires de 1801, que j'avais dit d'essayer de chiper aux payens. Quel trésor. !Oui, mais tout étant en chinois, c.à.d. en hébreu pour moi, il fallut vite envoyer chercher un docteur copiste pour dépouiller le tout en très peu de temps et ne pas laisser connaître au propriétaire que ces livres étaient venus chez moi, sans cela grand tapage aurait eu lieu. Dieu permit qu'un homme capable vint me trouver et tout en poussant mes deux rédacteurs de livre de doctrine, il fallut et déchiffrer et prendre note de tout ce que contenait les précieux in 4°. Ce fut alors dans ma maison une activité de travaux bien ragaillardissant et j'étais aux anges. Tout se passa bien et j'ai acquis là des documents du plus haut prix, entr' autres j'ai pris copie de la longue lettre de Hoang Alexandre, qui contient bien des détails sur les martyrs, avant de parler de ses projets et demandes pour forcer le gouvernement à ne plus persécuter.

Tout ceci m'a pris bien du temps et les traductions sont loin d'être finies, mais j'ai le principal entre les mains et peu à peu tout sera compris et traduit. Pressé de toutes parts, c'est

au milieu de toutes ces occupations que j'ai dû encore rédiger une partie de l'histoire des martyrs pour ne pas la mettre tout à fait de côté. Jugez si elle doit être soignée, mais il faut que tout se fasse et je n'ai pu ajouter que 120 pages à l'histoire pendant mon été. D'ailleurs il m'a fallu rédiger la tradition orale sur chaque confesseur, et mettre 75 ans du calendrier coréen, en rapport jour par jour avec notre calendrier ecclésiastique. Vous voyez donc que je n'ai pas perdu mon temps.

Aussi après l'Assomption je fus me reposer quelques jours près de Mr Petitnicolas, j'en avais besoin, ma tête et mes forces étaient à bout. Maintenant je suis monté à la Capitale près de Sa Grandeur, fais ma correspondance, jouis des recherches sur nos martyrs et bientôt vais redescendre à quatre journées d'ici pour l'administration où je dois, faute d'ouvriers, m'occuper pendant quelques mois. Je voudrais pourtant avancer notre histoire cet hyver, mais je doute pouvoir réaliser ce projet, l'Administration qui m'est confiée étant trop longue pour me laisser le temps. Quoiqu'il en soit nous essayerons.

Avec tous les travaux surgis de toutes parts, je n'ai pu depuis deux ans jeter un seul coup d'œil sur le dictionnaire que je devais compléter, heureusement Mr Pourthié y peut consacrer ses soins en partie. Ce cher confrère est un travailleur appelé je crois à nous rendre de grands services, déjà il peut se livrer à bien des travaux utiles. D'autre part le P. Thomas avance ses travaux sur la traduction des principaux livres de prières pour toute l'année et il pourra peut-être terminer l'été prochain après être revenu de sa trop longue tournée. Vous jugerez par là si on est oisif en Corée, mais je le répète tout le monde est si heureux d'avoir beaucoup à faire, que nous ferons beaucoup.

Vous pensez bien du reste que tout est à créer dans cette Mission encore à son berceau, surtout priez Dieu de lui conserver son digne chef, car seul il peut mettre les choses sur un bon pied, et s'il venait à manquer, les choses n'iraient plus.

Je finis ici cette lettre qui vous mettra en abrégé au courant de nos affaires, de grâce envoyez nous de bons sujets pour le salut de ce peuple, des hommes graves surtout, des travailleurs, des saints et tout ira bien.

A propos, il est possible que vous alliez à la diète de Syngapore, notre Mission a voté pour envoyer un de nous, si cela était possible, mais la possibilité n'existant pas, personne n'ira. Tachez de faire quelque chose de bien pour la Société, c'est tout mon désir, tout en n'osant rien espérer, et en craignant que ces énormes dépenses et pertes de temps n'aient aucun résultat avantageux. Prions toujours et Dieu aidera.

Agréez, Monsieur le Supérieur, l'assurance pour vous et tous nos confrères du Séminaire, de l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être Votre très humble serviteur.

+ Antoine, Evêque d'Acônes Coadjuteur

Mgr Verrolles Vicaire Apostolique

Corée sept. 1859

Monseigneur,

La lettre dont votre Grandeur a bien voulu m'honorer l'hyver passé m'est heureusement parvenue et j'y ai vu avec satisfaction que votre tranquillité n'avait pas été troublée gravement dans le cours de cette année, mais que vous sera-t-il arrivé par la suite ? Je l'ignore, et le commencement des grandes affaires que vous annonciez se préparer de toutes parts, laisse bien à penser. Qu'en est-il aujourd'hui, rien ne peut nous le faire deviner, retirés que nous sommes dans le dernier coin de l'Orient ; toutefois les nouvelles publiques sont trop peu claires pour nous permettre de penser que les Européens aient rien fait d'un peu propre dans vos parages. Toutes leurs annonces et toutes leurs démarches semblent frappées du coin de la crainte et ils ne retireront sans doute de tout cela que la honte comme par le passé, ils se font jouer, et dépensent inutilement hommes, argent et munition. Napoléon lui-même, si toutefois il est encore en vie, se laisse sans doute entraîner dans la voie de ses prédécesseurs et rien de grand ne sera sans doute fait en Chine. A plus forte raison notre petite Corée devra-t-elle rester en dehors de toutes ces manœuvres. Du reste plus j'y réfléchis, plus je suis éloigné de vouloir désirer l'arrivée des Européens, je crains bien que leur présence nous apporte bien des misères et ne nous octroie aucun bienfait. Le mieux est d'attendre que la Providence manifeste ses desseins et d'ailleurs quel moyen de s'y soustraire ? Tous ces grands événements soi-disant proches et imminents font remuer toutes les têtes, et mettent toute la population en l'air, et voilà tout. Devons nous à tous ces bruits l'avantage de la paix dont nous jouissons, je n'oserais répondre dans aucun sens, mais le fait pourrait être révoqué en doute. Quoiqu'il en soit la miséricorde de Dieu s'est encore montrée en notre faveur ; par son secours le gouvernement n'a pas cherché à nous nuire, il y a plus, il a comprimé beaucoup de mauvaises affaires suscitées par les ennemis de la religion et aucune n'a eu de suites graves qu'elles auraient dû produire à toute autre époque, et la marche journalière des événements ne nous fait pas entrevoir de mauvais vouloir de sa part pour le moment. Par suite de cela nous avons continué nos petits travaux, tout semble s'affermir et se mettre sur un bon pied et pour combler le tout, les catéchumènes nous arrivent en bon nombre. Malheureusement Dieu n'a pas permis que les deux confrères attendus ce printemps nous arrivent, et nous sommes réduits à faire sur leur compte mille conjectures toutes fort tristes, alors surtout que le besoin d'ouvriers devient si urgent et que tous nos travaux pour le progrès se trouvent ipso facto entravés et arrêtés. La Corée reste donc toujours la même, c'est-à-dire pays inabordable, et que faire avec si peu de monde sinon de ruiner dès leur entrée la santé de tous les confrères surchargés, sans pouvoir même donner les soins désirés à leurs ouailles. Soumettons nous toutefois, puisque Dieu le permet ainsi.

Par suite de tout cela, personne de nous ne pourra sans doute se rendre au concile ou diète de Syngapore. Je vois avec bien de la peine que beaucoup d'Evêques ou Vic. Apost. ne doivent pas s'y rendre. Que sera donc cette assemblée. J'en suis seulement pour mon compte particulier à désirer qu'elle ne fasse pas du mal, loin d'espérer qu'elle fasse du bien. Dieu veuille que mes prévisions ne se réalisent pas et qu'on ne se repente pas de l'avoir proposée et votée. J'ignore si on y agitera quelques grandes questions. Le programme était bien pâle.

Ne pouvant nous y rendre, nous serons d'autant plus libres pour continuer à donner nos soins aux Chrétiens qui en ont tant besoin ; ce n'est pas fâcheux sous ce rapport, car j'espère que notre pauvre mission, bien conduite comme elle l'est et vigoureusement poussée, marchera et se développera. Tous les confrères paraissent d'ailleurs si contents et si heureux, que tout doit bien aller.

Veillez bien Monseigneur, nous aider de vos prières et penser surtout devant Dieu à moi dont les forces sont trop au dessous du lourd fardeau qui me pèse ; Daignez aussi agréer

l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de votre Grandeur

Le très humble serviteur.

+ Ant. Daveluy

Coadjuteur

Puisque je m'occupe de l'histoire de Corée, oserai-je prier votre Grandeur de s'informer s'il n'y aurait pas chez MM^{ts} les Lazaristes au dioc. de Péking, d'anciens documents envoyés par le P. Jacques Tsiou et par les Chrétien^s de Corée. Il est certain que beaucoup de choses ont été envoyées, si on les a encore et que vous puissiez obtenir d'en tirer copie, nous en supporterons volontiers les frais, outre la reconnaissance que nous en conserverons.

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des miss.-Etrangères

en 1859

Défense de Youn Paul di tsi tsioungi, 1791

Pour la cause de l'accusé **iou** : De bonne heure travaillant pour me préparer aux examens, j'avais la pensée de remplir des charges publiques et mes humbles désirs se bornaient à satisfaire aux devoirs de dévouement au roi, de piété envers mes parents et d'amitié envers mes frères.

Au printemps de l'année *Kiei min* (1783) j'obtins le diplôme de bachelier dit *Tsin sa* et l'année suivante me rendant pendant l'hiver à la Capitale, j'allai par hasard chez *kim pem ou* de la classe moyenne au quartier *Mieng niei pang kol*. Il y avait dans cette maison deux livres intitulés, l'un *Véritables principes sur le Maître du Ciel*, et l'autre, *les sept vertus capitales*. Les ayant parcourus, j'y entrevis que le **Maître du Ciel** est notre père commun, créateur du Ciel, de la terre, des Anges, des hommes et de toute choses. C'est celui que les livres de Chine appellent *Siang tiei*- Entre le ciel et la terre l'homme naquit, et quoiqu'il ait reçu de ses parents la chair et le sang, au fond, c'est Dieu qui les lui a donnés, une âme est unie à son corps, mais celui qui les a unis, c'est encore Dieu. La base du dévouement au roi, c'est encore Dieu, la base de la piété envers les parents, c'est aussi l'ordre de Dieu. Si on compare le tout avec la base donnée dans les livres sacrés de Chine à savoir de servir le *Siang tiei* de tout cœur et avec le plus grand soin, je crus y voir beaucoup de conformité. La pratique est renfermée dans les dix commandements et les sept vertus capitales. Les dix commandements sont : 1° Adorer un seul Dieu au dessus de toutes choses. 2° Ne pas prendre en vain le nom de Dieu pour faire de faux serments. 3° Observer les jours de fête. 4° Honorer ses père et mère, la glose dit que le roi étant le père de tout le royaume, et les mandarins pères des peuples de leur district, il faut les honorer également. 5° Ne pas commettre d'homicide. 6° Ne pas commettre l'impureté. 7° Ne pas voler. 8° Ne pas porter de faux témoignage. 9° Ne pas désirer la femme de son prochain. 10° Ne pas désirer injustement le bien d'autrui. Ces dix Commandements se rapportent en somme à deux points, savoir : Aimer Dieu par-dessus toutes choses, et aimer tous les hommes comme soi-même.

Les sept vertus capitales sont : 1° L'humilité pour combattre l'orgueil, 2° La Charité pour combattre la jalousie ; 3° La Patience pour combattre la Colère, 4° La Générosité dans l'aumône pour combattre l'Avarice, 5° La tempérance pour combattre la gourmandise. 6° La répression de la Concupiscence pour combattre la luxure, 7° L'assiduité au bien pour combattre la paresse. Tout ceci étant clair, précis et facile pour aider la pratique, j'empruntai ces deux livres, les mis dans ma manche et retourné chez moi en province je les copiai, puis au printemps de l'année *eulsa* (1789) renvoyai les livres à leur propriétaire.

Trois ans après seulement, ayant étudié et médité ces livres, je me mis à la pratique, et deux ans plus tard ayant appris que cette doctrine était sévèrement prohibée je brûlai ou lavai ces volumes et ne les conservai pas chez moi. Je ne l'ai donc apprise de personne, comme aussi je ne la communiquai pas à d'autres, mais ayant une fois reconnu Dieu pour mon père, je ne pouvais me dispenser de suivre ses ordres, et les tablettes en usage chez les nobles, étant prohibées par la Religion du Maître du Ciel, suivant cette Religion je ne puis ne pas me conformer à ses commandements. Le 4^{ème} commandement nous ordonnant d'honorer nos père et mère, si par le fait nos parents étaient réellement dans ces tablettes, tout homme qui professe la Religion devrait les honorer d'autant plus, mais ces tablettes étant faites de bois, elles n'ont avec moi aucun rapport de chair, de sang ou de vie, elles n'ont eu aucune part aux labeurs de ma naissance et de mon éducation. L'âme de mon père ou grand père étant sortie de ce monde,

ne peut plus rester attachée à ces objets matériels. Or la dénomination de père et mère étant quelque chose de tellement grande et grave, comment pourrais-je oser, prenant un objet fabriqué et arrangé par un ouvrier, en faire mes père et mère et l'appeler réellement ainsi ? Ceci n'étant pas fondé sur la droite raison, ma conscience n'a pu s'y soumettre et devrais-je par là me rendre coupable envers les nobles, je n'ai pas voulu me rendre coupable envers Dieu, j'ai donc enterré mes tablettes sous le plancher de ma maison. Pour ce qui est de ce que l'on dit que je les ai brûlées, la Religion ne nous en faisant pas un précepte, j'ignore et quelles lèvres ont pu formuler ce bruit et par quelles oreilles il a passé.

L'offrande de vin et de nourriture devant les morts, est aussi une chose défendue par la Religion du Maître du Ciel, et ceux qui la suivent, doivent encore ici se conformer à ses lois. Quand en effet le Créateur disposa les différentes espèces de Créatures, il voulut que les créatures matérielles usassent de choses matérielles et que les Créatures immatérielles usassent de choses immatérielles, c'est pourquoi la vertu est la nourriture de l'âme, comme les aliments matériels sont la nourriture du Corps. Eût-on d'excellent vin et des nourritures délicieuses, on ne pourrait en nourrir l'âme, par la raison qu'un être immatériel ne peut être nourri de choses matérielles. Les anciens ont dit : « on doit servir les morts de même que quand ils étaient vivants. » (nota. C'est une maxime des livres de ce pays) Or puisque pendant la vie leur âme n'a jamais pu user de nourriture, à plus forte raison, après la mort, l'âme toute spirituelle ne peut se nourrir de vin et autres aliments. Un homme quelque pieux qu'il soit envers ses parents, n'offre pas de nourriture à ses père et mère pendant leur sommeil, parce que le sommeil n'est pas un temps où ils puissent manger ; s'il en est ainsi du sommeil, combien plus quand ils sont endormis du long sommeil de la mort, leur offrir des aliments serait non seulement une chose vaine, mais encore une pratique fautive, et comment un enfant pourrait-il se résoudre à honorer ses parents par des pratiques vaines et fautes. Ainsi mettant de côté l'emploi des nourritures qui n'ont aucun parfum vrai, s'appliquer de toutes ses forces à la pratique de la vertu pour en faire parvenir les effets jusqu'aux parents et en même temps nourrir notre âme, voilà la vraie voie, la droite doctrine, et dussé-je par là me rendre coupable envers les nobles, je ne veux pas me rendre coupable envers Dieu. Toutefois considérant que quoique le peuple n'érige pas les tablettes, le gouvernement ne s'y oppose pas ; quoique les nobles dénués de tout ne fassent pas tous les sacrifices selon les règles, le gouvernement ne les en reprend pas sévèrement, dans mon humble pensée, la non érection des tablettes et la non offrande des sacrifices est tout simplement chez moi une fidèle observation de la Religion du Maître du ciel et ne me semble pas être une violation des lois du royaume.

On m'accuse encore de prohiber les condoléances après la mort. Faire et recevoir les condoléances après la mort, est un devoir de l'homme ; quand on me fait condoléances sur la mort de mes parents, j'en suis plus affligé, et tout impressionné ne puis arrêter mes pleurs ; comment un enfant pourrait-il empêcher ceux qui viennent lui faire condoléance !

Si vous ne me croyez pas, il y a des personnes qui sont venues en condoléance près de moi, vous n'avez qu'à faire une information et vous reconnaîtrez la vérité de ce que je dis.

On ajoute que je n'ai pas inhumé mes parents : La mort de ma mère eut lieu cette année à la 5^{ème} lune et j'ai fait les cérémonies de l'enterrement le dernier jour de la 8^{ème}.

Quand à ce qui concerne la sépulture, le cercueil, les pleurs, les habits de deuil etc... la Religion Chrétienne nous recommande de tout faire avec le plus grand soin et j'ai fait ces cérémonies et choisi un lieu convenable, comme le font tous les autres. La peste étant alors dans ma maison, je n'ai pu il est vrai me mettre alors en rapport avec les étrangers et tous mes parents et amis n'ont pu venir assister au convoi, mais tous les gens du village, grands et petits, y étaient venus et y ayant travaillé, ici encore vous n'avez qu'à prendre des informations pour savoir que les bruits répandus sont faux et mensongers. Le mot de Religion Chrétienne est un manche dont on se sert pour soulever tous les blâmes, l'un en parle à l'autre, celui-ci à un troisième, un mensonge en fait répandre un autre et peu à peu on est venu jusqu'à dire que je refuse de

recevoir les condoléances, que même je n'enterre pas mes parents.

L'accusation d'avoir brûlé mes tablettes est aussi sans fondement, faite en l'air et sans motif, on s'en sert pour m'impliquer et m'impliquer encore et me faire condamner, c'est une calomnie mille fois déplorable. On me dit encore Evêque dans la Religion. Dans tous les royaumes d'Europe il y a bien il est vrai la dignité d'Evêque, mais on ne la donne pas à des enfants ou novices ; combien bien plus moi qui ai vécu dans un lieu retiré de province, qui n'ai rien vu ni entendu de côté et d'autres, qui seul par le moyen de deux ou trois volumes ai travaillé à me mettre à la pratique, n'ayant reçu de leçons de personne et n'ayant nulle part propagé cette doctrine, dire que je suis Evêque, c'est par trop ridicule et je n'ai pas de réponse à faire. Né enfant de nobles, ayant enfin à peu près découvert l'origine du Ciel et de l'homme et les vrais fondements du dévouement au roi et de la piété filiale, mes faibles désirs se sont bornés à cultiver la vertu et à tâcher de servir Dieu convenablement, hors de là je n'ai plus rien à exposer.

Pour la cause de l'accusé Kouen, étant cousin germain de *ioun t'sioungi* par sa mère, et vivant dans le voisinage, je vis chez lui et lui empruntai les livres intitulés : *Véritables principes sur Dieu et les sept vertus capitales*. Il y a de cela nombre d'années, c'était avant que *Tsi t'sioungi* eût brûlé ou lavé ses livres, je ne les copiai pas et ne fis qu'en prendre lecture. J'ai, il est vrai, cessé d'offrir les sacrifices, mais je n'ai ni brûlé ni détruit les tablettes, les boîtes en sont encore chez moi et le mandarin de *Tsin San* ayant tout noté sur l'inventaire qu'il fit, il m'est inutile d'en parler davantage. Depuis que je pratique la Religion tous mes proches me regardent de mauvais œil et versent sur moi toute sorte de blâmes, puis voyant que je ne faisais plus les sacrifices, ils dirent tous d'une voix : Puisqu'il ne fait plus les sacrifices, les tablettes deviennent inutiles, assurément il finira par les brûler. Ayant jeté cette parole en l'air, chacun d'y ajouter encore, puis de la répandre partout et nous sommes arrivés au point où je suis aujourd'hui. Du reste ayant perdu mes père et mère de bonne heure, depuis que je pratique la Religion je n'ai pas eu lieu à faire les cérémonies d'enterrement de mes parents. Hors de là tout ce que je pourrais dire n'est pas différent de ce qu'à déclaré *Tsi t'sioungi* et je n'ai rien de plus à exposer.

Monsieur
Monsieur Albrand Supérieur du Séminaire
des Missions Etrangères
Paris

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy Evêque Coadjuteur
à M. Libois Procureur à Hong kong.

reçu le 1^{er} Mai 1859

Révérénd, Vénéérable et bien révééré Père Libois,

Les titres s'accroissent à votre adresse en proportion de l'inquiétude qui me tourmente. Dans le courrier de l'hyver passé, pas un mot à l'article *Libois*, aussitôt la pâleur me saisit : qu'est-il donc survenu ? Le plus fin des Normands se serait-il laissé pendre au croc ou bien incommodé par l'air vital se serait-il enfoncé même la tête sous la capote au point de n'avoir plus de rapports avec les humains ?

Terrible anxiété pour quiconque vous a voué comme moi attachement et vénération. Le prochain courrier pourra seul faire tomber ces alarmes et si par hasard il devait être porteur de nouvelles sinistres, rien ne pourrait me consoler que l'envoi immédiat de la Capote pour réchauffer mes chairs décrépites.

Vous m'attendez peut-être encore à Hong kong, mais outre que les bonnes occasions ne se présentent pas, le temps des crises paraît à peu près passé et petit bonhomme se dirige à pas lents et sans bruit vers le terme commun, en attendant qu'un léger coup de vent vienne éteindre la mèche et sa dernière lueur. Mais tout ceci est encore dans les futurs contingents, tandis que notre vénéré Confrère M. Maistre, le plus fort de nous tous et le plus propre au travail a été appelé soudainement par le Seigneur et nous a quittés. Notre consolation est dans la sainte mort qu'il a faite et dans les beaux exemples de piété et d'abnégation qu'il a laissés. C'est un grand vide pour cette mission, nous le sentons tous les jours et nos chrétiens aussi. Ainsi faut-il toujours être prêt à tout. Au milieu de tout cela, le pire c'est que la santé de Mgr de Capse nous donne toujours de vives inquiétudes. Loin de se remettre la position de Sa Grandeur va en s'aggravant. Son courage lui fait faire beaucoup, mais des attaques fréquentes et l'épuisement que chaque été ramène ne permettent que de sinistres conjectures. Cependant cette Mission repose uniquement sur sa tête ; Sa Grandeur a bien voulu pourvoir soi disant à l'avenir par une consécration de Coadjuteur, mais cet avenir, selon toutes les prévisions humaines, n'en est pas un ; c'est une poutre extérieurement debout, mais toute rongée de vers, qui tombera au moment où l'on n'y pensera pas, et ne peut conserver le bâtiment ; du reste si la chute surprend quelqu'un, ce ne sera pas moi, elle me paraît imminente et inévitable, sauf disposition extraordinaire de la Providence. C'est ainsi que notre petite Mission qui va assez bien, prend un peu de vie et nous donne des consolations, est toutefois menacée de bien des côtés et n'offre pas un avenir rassurant. Que Sa Grandeur succombe, toute vie disparaît aussitôt et la mort de M. Maistre sera alors de plus en plus sentie. Quittons cependant ce thème désolant et disons qu'en attendant les ordres futurs du Seigneur, il permet pour le moment que le bien se fasse réellement ; nous avançons toujours et cette année nous fait encore espérer des améliorations véritables. Je n'entre pas dans les détails, vous pourrez les voir dans ma lettre à M. Albrand, et le volume du choix de nos martyrs qui doit accompagner ces lettres vous dira que mon temps a été et est encore rare, d'autant que la plume ne sait plus ni glisser ni courir. Il n'est pas à regretter du reste quand il est employé à glorifier ces généreux confesseurs et à joindre un nouveau fleuron à l'histoire de la Sainte Eglise. L'histoire générale de la Mission ou plutôt des Martyrs exigeant des recherches devenues très difficiles et nécessairement très longues par la dispersion des personnes à interroger, il a été décidé que ce choix serait d'abord envoyé et le reste ... sur le métier avec l'espoir de se montrer plus tard. Mais Dieu sait quand ? Si je puis exécuter les courses lointaines nécessitées ad hoc, la suite des faits serait peut-être sur pied pour l'an prochain, mais la rédaction devra être confiée à une plume moins lourde et moins perruquée.

Chacun fait ce qu'il peut, n'est-ce pas ? J'ai fini, cher Confrère, nous sommes contents, tout va bien, priez Dieu qu'il nous soutienne et nous vienne en aide, sa gloire y est intéressée.

Recevez l'assurance de l'inviolable attachement de votre tout dévoué serviteur et confrère

+ Antoine. Evêque Coadjuteur

Je suis étonné que dans l'imprimerie du P. Libois on s'amuse à changer les histoires de l'ancien testament, on m'assure que le coréen est traduit fidèlement sur le chinois. Relisez l'article de St Raphaël au 24 Octobre et vous comprendrez qu'il n'est pas permis de changer ainsi l'Ecriture, de grâce faites corriger cela.

Monsieur
Monsieur Libois Procureur des Missions Etrangères
Hongkong
Chine

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Libois à Hong Kong.

Reçue le 11 Mai 1860

Très révérend Archiprocureur

Je regrette vivement que mon imagination et toutes les fleurs que sait faire naître cette précieuse puissance, aient depuis longtemps pris congé de moi. J'eusse été aujourd'hui moins en peine pour célébrer vos nouveaux titres et vous féliciter du nouveau grade où de longs et éminents services vous ont fait parvenir et dont sans contredit vous êtes en partie redevable à la vénérable capote; dans la pénurie où je suis réduit il ne me reste qu'à vous décliner tout bonnement mon compliment et à vous témoigner toute la joie que je ressens de voir s'étendre au loin les réseaux d'actions que vous dirigez pour le plus grand bien de toutes nos Missions. D'ailleurs il faut dire aussi que je n'ai pas grand temps à employer à des lettres de félicitation, les affaires se multipliant ici d'une manière effrayante, un procureur s'en tirerait à peine, un Archiprocureur trouverait bien quelque expédient, mais pour moi qui ne suis ni l'un ni l'autre je ne sais comment me tirer de toute cette confusion.

Nous avons reçu le courrier par Pien-Mien et la lettre que vous avez bien voulu m'adresser m'est parvenue pour me distraire et me ragaillardir. Les Français vont un peu partout, excepté en Corée, Bravo ! Pour arranger les choses comme ils le font, à quoi bon ? On leur montrera qu'avec le secours de Dieu on peut se passer de leur concours et nos affaires n'en marchent pas moins bien, qui sait d'ailleurs s'ils ne les gêneraient pas ? Nous jouissons de la paix et elle semble vouloir durer, tout va bien, chacun pousse ici de son côté et fait ce qu'il peut, chacun est vivant et content, même dans les épreuves et les difficultés, que ne pouvons-nous donc pas espérer. Evidemment le bon Dieu nous aide et nous soutient. Vous n'apprendrez pas encore cette fois la conversion de tout ce peuple et nous nous garderons de crier merveille, toutefois nous crierons prodige, en pensant qu'il y a tant de pays où l'on ne fait rien et qu'il y a ici des conversions en grand nombre malgré toutes les difficultés, *solī Deo honor et gloria*. Peu à peu aussi notre petite Mission s'organisera. Mgr Berneux est un homme admirable, qui mérite et possède toute la confiance de ses Missionnaires. Si Dieu veut bien nous le conserver, tout sera sur un bon pied. Les hyvers sont encore passables pour lui, mais l'été est toujours bien difficile, et par moments, je crains tout de bon, priez donc le Seigneur qu'il lui laisse le temps d'achever ce que nul autre ne me semble pouvoir faire et affermir cette mission trop longtemps désolée par tant d'épreuves

Une de celles qui nous afflige pour le moment, est la non réussite de nos efforts pour introduire nos deux confrères au printemps dernier. Les lettres de l'hyver nous diront peut-être la cause de leur non venue, mais en attendant nous n'avons que de bien tristes conjectures à faire. Il faut bien dire *Amen*, mais c'est difficile quand on voit de jour en jour l'impossibilité de suffire à tout et que l'on ne peut seconder tout le bien qu'il y a à faire par ici, et puis quand viendront-ils ou seront-ils remplacés ? Vous avez sans doute reçu et fait passer en France les nombreux documents que j'envoyai l'an passé sur les martyrs, je les ai mis sous la protection de Marie et de nos bienheureux confesseurs et ai confiance qu'ils ne seront pas perdus. J'ai continué les recherches et cette fois n'ai pas grand-chose à faire passer, toutefois mes efforts n'ont pas été vains et tout s'éclaircit. Des monuments de la plus haute importance me sont venus entre les mains providentiellement de la part des payens. Je crois que Dieu voit de bon œil l'entreprise qu'il a suggérée à Mgr de Capse et qu'il veut faire connaître les principaux confesseurs de son nom dans ce pays. Tout ira, mais lentement, car il faut aller si loin pour interroger un peu complètement, et puis il y a tant d'autres choses à faire pour l'administration des Chrétien^s et les livres qui leur sont nécessaires, que toujours partagé entre tant d'affaires, je

ne puis m'y donner que par moments et non m'y mettre tout entier. Dieu permet du reste que je ne sois pas malade, toujours faible, de plus en plus vieux et bon à rien, mais presque jamais hors d'état de me livrer aux diverses besognes qui me sont confiées. Espérons que tout se fera et dans le temps qu'il le veut.

Puissiez vous me procurer quelque exemplaire se l'ouvrage intitulé 超性學要
(조성학요)

On se plaint que dans beaucoup de livres de votre imprimerie il y a des feuillets omis ou transférés, sans parler des fautes d'impression.

Monsieur
Monsieur Libois Procureur des Missions
Etrangères. Hongkong

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

Corée 12 Novembre 1860

Monsieur le Supérieur,

Il paraît décidément que le bon Dieu veut nous éprouver, vous aurez su avant réception de la présente que notre nouvelle tentative du printemps pour recevoir les confrères qui nous sont envoyés, avait encore été sans succès pour des raisons que nous ne pouvons même soupçonner, et aujourd'hui vous apprendrez que pour compléter notre isolement, le courrier d'hiver parmi les lettres qu'il apporta n'en présenta aucune du Séminaire de Paris. Il paraîtrait donc que quelque paquet a été perdu ou retardé, car c'est le seul moyen d'expliquer le fait. Ce défaut de lettres nous fut fort pénible, car vous le pouvez penser, en outre j'attends tous les ans les documents historiques que j'ai eu l'honneur de vous demander il y a trois ans et je n'ai pu en avoir aucune nouvelle. Sont-ils partis, égarés, ou perdus ? C'est ainsi que tous les travaux languissent. Du reste je ne sais que présager de l'histoire de nos Martyrs, et son complément devient assez problématique. Le premier jet est, on peut dire, terminé, il ne me reste que peu de choses à rédiger et au premier moment libre, ce sera fait. Mais il est clair que cette suite des faits ainsi rédigée ne peut être présentée ni au public ni même à la Société et plus j'avance plus la rédaction en devient pitoyable.

J'avais eu d'abord l'intention, un premier jet étant sur le papier, de le refaire moi-même, non pas pour le présenter au public, mais pour en faire un tout clair et un peu propre qui pût au moins satisfaire les membres de la Société. L'abrutissement sans cesse augmentant de mes facultés, me fait reculer, assuré que rien ne pourra y être tant soit peu satisfaisant. Alors me vient l'idée de vous envoyer telles quelles toutes mes rédactions informes, vous confiant le soin d'en tirer quelque parti, et je recule presque encore à la vue de tant de publications anciennes et modernes qui sont loin de présenter quelque chose de vrai. Le rédacteur, quel qu'il soit, livré à lui-même ou voulant mettre des couleurs à son ouvrage, le défigurera tellement qu'il présente les choses dans un sens très différent. Or, qu'à la fin de tout mon nom paraisse ou ne paraisse pas, il est clair que toute la responsabilité reposera sur moi et les travers à moi imputables et imputés; c'est ce que je ne puis guère accepter sans connaissance de cause. Je voudrais donc trouver un moyen d'avoir le rédacteur sous les yeux pour le diriger, le ramener et n'avoir de responsabilité que celle que je croirai pouvoir accepter. Dans la position où nous sommes, ne voyant pas moyen de mettre ce plan à exécution, tout se trouve arrêté pour un temps indéfini. Du reste pendant tout le cours de cette année, je n'ai pu faire avancer d'un seul pas ce travail, empêché par la persécution, et il reste au *statu quo* c.à.d. terminé pour les documents que nous avons ici. N'ayant rien à vous envoyer, j'avais pensé à vous envoyer le travail sur la tradition et les témoins qui nous ont déposé en faveur de chaque martyr en particulier, puis ici encore la persuasion que ce travail ne peut avoir de résultats importants entre les mains de personne étrangères à ce pays et ne connaissant pas les dépositaires, me détermine à vous envoyer un gros zéro. Peu à peu on verra ce qu'il y a à faire, mais je le répète si quelque circonstance ne vient me rajeunir et me mettre à même d'user de mes anciennes facultés, veuillez bien ne plus compter sur moi. La même raison me fait tous les jours regretter d'avoir accepté la Coadjutorerie de ce pays, j'espérais alors reprendre quelque vie et être à même de rendre quelque service, les années se sont passées et je n'ai vu arriver que la vieillesse avec tout son attirail, plus de mémoire, plus de souvenance des principes et de leur application, écrivant le français à coup de dictionnaire et me demandant où sont allés les quelques mots de coréen que j'avais appris. Comment avec cela être à la tête des autres et les diriger. Dieu arrangera tout selon son bon plaisir et nous fera chacun subsister selon ses desseins, mais je parle franchement en disant que si des circonstances me mettaient à la tête de cette mission je n'en accepterais pas

la responsabilité. Voilà un homme tout découragé, direz-vous peut-être ? Veuillez bien ne pas le croire, ni vous inquiéter, la Corée possèdera mes os quand même, ainsi rassurez vous et ne pensez pas que ces lignes aient une mauvaise portée, je suis vieux et usé, mais rien de plus ; je ne me plains pas de ma santé, j'ai souffert assez rarement et moins que bien d'autres, mais pour des travaux de composition, de réflexion, etc. le temps est passé, sauf changement inespéré, voilà tout. Je suis loin d'être découragé, la persécution et toutes les ruines qu'elle a causées autour de nous, m'ont grâce à Dieu moins impressionné que beaucoup d'autres, parce que je les prévoyais à peu près telles que l'événement les a réalisées, mais j'ai aussi la confiance que nos pertes se répareront avec le temps ; qui plus est j'ose attendre du bien de ces maux affreux que Dieu a permis nous arriver par épreuve ou par châtement, ou plutôt pour ces deux raisons réunies, et sans être prophète je me figure qu'il faut deux ans pour sentir le bien que Dieu a voulu nous procurer; et pour parvenir à ce résultat je pioche tous les jours, je forme des projets non pas châteaux en Espagne, et espère bien les mettre incessamment à exécution, et enfin depuis que j'ai pu sortir de mes trous de retraite j'ai travaillé aux travaux que j'avais sous la main avec le même bonheur et la même continuité que je pouvais le faire les années précédentes. Ne pouvant avoir sous la main que des livres coréens, je m'y suis mis tout de bon et nos Chrétiens vont dès maintenant profiter de ces petits travaux qui ont fait ma joie, ma consolation, ma vie. A propos de travaux, Dieu semble prendre pitié de nos efforts pour l'histoire des Martyrs. N'ayant plus de maison j'avais déposé le gros de mes effets chez un Chrétien en pays payen qui semblait n'avoir rien à craindre, même d'une persécution. Or, malheureusement il fut dénoncé par un traître et les satellites allèrent pour le saisir. Le trouvant absent on se rue sur la maison et le mobilier, et on enlève 200 fr. que j'avais aussi déposé là. La mère du Chrétien par menaces parvint à empêcher les satellites d'entrer dans l'appartement où étaient tous mes effets. Ils se retirent pour aller chercher le maître. Pendant ce temps Dieu permit qu'un Chrétien très éloigné de là arriva par hasard, on le charge de mes effets, (deux charges de bœufs) il les enlève et le lendemain les satellites qui avaient rencontré et pris le maître de la maison revenaient pour piller la maison en grand. Peut-on voir une Providence plus attentive, c'est trop frappant et dès ce moment j'osai me flatter que la persécution n'irait pas à la dernière extrémité. Or dans ces effets se trouvaient tous les originaux coréens et chinois des actes des Martyrs, toutes mes notes en toutes langues sur l'histoire et les mœurs de ce pays, toutes mes notes sur le Dictionnaire, et pour la confection d'un nouveau dictionnaire des lettrés etc., Quel coup pour moi si tout cela était tombé entre les mains des satellites. Grâce à Dieu et à Marie notre protectrice. Donc nos travaux marchent leur petit train et avanceront Dieu aidant et petit à petit nous aurons la consolation de voir quelques bons résultats, c'est ma persuasion intime. Je ne vous parle pas de la persécution, parce qu'elle n'a rien d'intéressant et que d'ailleurs les narrations ne vous *****rons pas, je pense qu'elle est terminée. Mais la guerre de Chine ! Elle fait ici beaucoup de bruits et cause une grande agitation, nous n'en avons aucune nouvelle véridique, mais elle traîne bien en longueur et c'est mauvais signe, tant il est vrai que nous ne devons rien attendre que de Dieu. Notre tour viendra tôt ou tard à n'en pas douter, mais ne serons nous pas pire que par le passé, c'est fort à craindre.

Si on vient ici et que la pensée Catholique ne soit pas l'idée dominante et le mobile de tout engagement, vaut mieux ne pas venir, criez le bien haut; les Chrétiens en seront plus méprisés, la Religion vilipendée et la France considérée comme une sotte canaille qui va jeter quelque mots sur tous les ravages pour y faire pavaner ses plumets, comme feraient des enfants. La honte et la honte toute pure lui retombera sur le nez. Priez pour nous, car de graves circonstances nous attendent. Le choléra en Août et Septembre a fait des ravages affreux dans toutes les parties du royaume, maintenant commence une année de famine qui doit amener bien des troubles selon les prévisions humaines, demandez au Seigneur qu'il daigne nous continuer sa protection et nous fortifier au milieu de tant de maux, et qu'il daigne aussi épargner ce peuple et nous laisser le temps de lui faire connaître, aimer et servir son Dieu ; ce peuple est rapproché

de la vraie voie, faites violence au Seigneur et des fruits abondants se feront bientôt remarquer.

Je finis en me recommandant aux prières de M.M^{ts} les Directeurs et de toute la communauté et en vous priant d'agréer de nouveau l'assurance de mon sincère et entier dévouement en N. S.

+M.N.Antoine,

Evêque d'A. Coadj

Veillez bien m'envoyer la méthode pour l'instruction et l'éducation des sourds muets. Choisissez la plus généralement approuvée, je voudrais toutefois qu'elle ne soit pas en grand nombre de volumes.

Mgr de Capse a heureusement supporté l'été, moins mal que par le passé, je l'attribue en grande partie à la société que Sa Grandeur a eue fréquemment et suis persuadé qu'un peu de liberté et d'exercice achèverait de guérir au moins le plus fort. Sa Grandeur m'a montré la réponse du Cardinal à la permission qu'Elle avait demandée. Je crains que cette réponse ait de mauvaises conséquences et si Son Eminence n'en parle plus, la mission en souffrira sans doute de graves dommages.

Où en est donc à Rome l'introduction de la cause de nos Martyrs ?

Monsieur

Monsieur Albrand Supérieur du Séminaire
des Missions Etrangères

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Libois (?)

Corée 12 Novembre.

Objets à envoyer

Méditations de Beuvelet, format aussi petit que possible.

Méditations sacerdotales du P. Chaignon.

Concordantia Bibliæ (pour chercher les textes) je désire une édit. dont le format soit petit in 12 ou 8°

Explication des cérémonies par Falise.

Institutions Catholiques de Pouget. Edition la plus petite possible. Vous pouvez me l'envoyer en latin s'il y a des formats commodes.

Bréviaire Romain in 12 en 4 vol. Pas de caractères rouges. Choisir une édit, qui ne fatigue pas la vue, car mes yeux s'en vont. Edition très récente.

Deux exemplaires des feuilles des nouveaux offices de l'Imm. Conc. pour mettre dans chaque volume des bréviaires, format in 18. (Ce sont les feuilles pour la récitation de l'office votif)

Deux exemplaires de la nouvelle Messe de l'Imm. Conc. in 8°

Un chapeau d'Evêque et une ceinture comme on en a envoyé précédemment à Mgr Berneux ; le contour de ma tête à 58 centimètres.

Matière de trois soutanes, ce sera de la toile très légère et solide que vous ferez teindre en violet convenable. (Je ne veux ni soie ni drap)

Une paire de souliers de Castor noir, très souple et semelle fine.

Un calice en vermeil, petit, dont le pied soit un peu lourd, et qui se dévisse pour être rangé dans un étui plat, comme les étuis donnés de mon temps.

Un canif à plusieurs lames.

Une montre, boîte en argent et 'ancien système' s'il est possible.

En outre une pendule de bureau, avec réveil et sonnante les heures. Il y en a de très petites et à bon marché, dans le genre des réveils que plusieurs missionnaires ont apportés, elles se mettent dans de petites boîtes en carton et trouvent place facilement dans un petit paquet. Je n'en veux pas à balanciers. Si on ne trouvait pas de solide ayant réveil et sonnante les heures, on achèterait séparément la pendule et le réveil.

Deux chasubles, l'une plus grande, taille de Mgr de Capse, l'autre à ma taille, mais toutes deux dans le même genre. Ce sera de la soie très solide, sans être trop raide, couleur blanche d'un côté et couleur rouge de l'autre, le tout brodé en soie, de dessins qui ressortent bien.

Deux paires de lunettes, verres bleuâtres, les verres seront mis à l'une des N^{os} 8 et à l'autre des N^o 14. En outre veuillez mettre aussi dans le paquet des verres des N^{os} 10 et 12, qui puissent s'adapter aux deux branches des lunettes.

Enfin un lorgnon, forme lunette, qui s'ouvre et ferme à volonté et puisse se mettre dans le gousset. Les verres seraient du N^o 7. Cette forme n'est pas autre chose que des lunettes qui ne se fixent pas sur les oreilles, mais sont tenues par la main devant les yeux momentanément.

Voilà bien des demandes, oui ; c'est qu'aux approches de la tombe on fait ordinairement mine de bonne contenance, et ces objets ne me trouveraient-ils plus ici, qu'il y aurait à en bénir le Seigneur qui aurait daigné me retirer de cette charge trop pesante, ainsi pas de regrets.

Vous pourrez user de l'argent que vous aurez pour moi si vous en avez, du reste j'en

ai à la procure plus que vous n'en emploierez.

J'aurais bien aussi la pensée d'avoir un instrument à photographie, si j'étais certain de réussir à m'en servir avec les instructions que vous m'adresseriez en même temps, ou bien si on pouvait faire prendre quelques exercices aux confrères qui l'apporteraient. Ceci serait moins un jeu pour moi, qu'un moyen de suppléer ce qu'il nous est difficile de faire peindre sans ces pays.

Car ces peintures que je vous ai promises ne sont pas trop faciles à se procurer et j'en ai perdu dans l'incendie de ce printemps que je ne pourrai pas remplacer sans doute. Quoiqu'il en soit vous jugerez s'il est facile et à propos de me faire cet envoi qui serait d'ailleurs payé par moi et ne me semble pas de pure fantaisie. Mgr de Capse sait aussi que je vous en parle et m'approuve. Il faudrait des papiers ou cartons capables de recevoir des groupes de personnes etc. (P.S. Il paraît que la photographie est très difficile et très dispendieuse, s'il en est ainsi j'y renonce tout simplement.)

12 Nov. Mgr de Capse semble débarrassé de sa fièvre depuis quinze jours et reprend assez bien, mais Sa Grandeur étant trop obstinée à ne pas prendre de remèdes et les précautions de repos suffisantes pour ne pas retomber, je n'ose espérer que l'hiver se passe bien et après demain je repars pour l'administration le cœur bien gros.

Votre très humble serviteur et confrère.

+ Antoine. Evêque Coadjuteur

Si vous n'aviez pas de détails sur notre mission, je vous autorise à prendre lecture des quelque mots que j'écris à mes parents, je tâcherai de penser à ne pas cacheter cette lettre ; mais il m'est impossible d'écrire d'avantage, j'ai dû abrégé cette fois ma correspondance plus que de coutume.

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Libois procureur des Missions Etrangères à Hong-Kong

Corée 12 Novembre 1860.

Bien cher et Révérend Procureur,

Votre bonne missive de Septembre 1859 m'est parvenue par notre courrier de Pien Men avec bon nombre d'autres lettres, toutes de vieille date, ce semble indiquer au moins un paquet perdu ou égaré, c'est bien triste, car toutes les affaires en souffrent. Pas une seule lettre du Séminaire de Paris, et rien de ce qui était annoncé de la Cour de Rome, Qu'y faire ? – Je vois avec plaisir que vous vous soutenez tout doucement, il faut encore travailler quelques années avant de recevoir la couronne, et si tous les anciens disparaissaient que deviendrait le timon.

J'ai passé encore mon année telle qu'elle, rien de grave n'a ébranlé ma vieille carcasse, mais tout le temps s'est passé presque sans rien faire par la permission de Dieu qui a daigné nous visiter par ses châtiments. La persécution allumée vers la fin de Décembre par le Grand Juge criminel du royaume, a sévi pendant cinq ou six mois et ne s'est vraiment terminée qu'après dix mois. Elle nous a dévoilé la faiblesse et la timidité des Chrétiens et prouvé que nos travaux sont loin d'avoir un grand succès. Le gouvernement s'est constamment tenu en dehors de l'affaire, il n'ose pas la blâmer directement mais sa conduite a révélé ses sentiments d'une manière palpable et serait pour nous une victoire réelle si nos Chrétiens avaient su se montrer et profiter de la belle position où ils se trouvaient ; un peu de fermeté pouvait avoir pour eux des conséquences de haute portée. Nous fûmes recherchés directement et à son de trompette pendant plusieurs mois, mais ici encore le gouvernement ne voulant pas se mêler de l'affaire, les perquisitions ne purent être sévères, les satellites se trouvaient très mal reçus d'un certain nombre de mandarins, s'ennuyèrent bientôt de leurs routes inutiles et le grand Juge après s'être déshonoré et mis à dos l'esprit public fut trop heureux qu'on consentit à lui retirer sa place et à laisser le dénouement des choses aux soins de son successeur, qui peu à peu termina le tout sans bruit. Mais malgré cela nous avons reçu un échec, et subi des pertes immenses dans la moitié de la Mission et il faudra bien du temps probablement pour nous remettre au point où nous étions, tout n'est pas perdu toutefois et avec des efforts et des travaux nous espérons panser ces plaies, du reste nous ne connaissons bien notre position que par l'expérience d'une année. On s'intrigue beaucoup de la guerre de Chine dont nous n'avons aucune nouvelle un peu digne de foi, mais il paraît clair qu'elle traîne en longueur, et ne donnerait-on pas encore là une scène honteuse comme en Cochinchine – que tout cela est triste ! Il est probable qu'on finira par venir en Corée et qu'on y fera aussi des sottises, ah bien ! plutôt laissez nous tranquilles, car ce serait nous ajouter la haine à la persécution et c'est trop lourd. De grâces, si on ne veut pas agir tout de bon et se montrer avant tout Catholique, obtenez qu'on ne se mêle pas de nous, cela vaudra beaucoup mieux que de se faire siffler encore par ici par ce peuple faible et qui n'a pas même de canons. Epargnez-nous tant de maux et l'infamie qui en retomberait sur la religion elle-même. Tout ou rien. C'est le seul parti acceptable, et toutefois je crains bien que nous ne passions par un juste milieu, moins nauséabond que l'ancien juste milieu d'affreuse mémoire. Encore une tentative inutile ! Pas de confrères, les choses se compliquent et nous n'y pouvons rien. Vogue la galère, Dieu sait combien nous en avons besoin et il finira, j'espère, par les faire parvenir. Mr Rousseille m'annonçait quelques effets par leur occasion, mais outre ces effets il y en a divers autres qui m'ont été annoncés par Paris il y a déjà plusieurs années et dont il n'a pas encore été question. Ainsi une presse et un rognoir de relieur, des cadres, des peignes fins etc. ... Tout cela ne serait-il pas parvenu à Hong-kong. Vraiment je n'ose plus rien demander, car notre Corée est par trop revêche. L'assemblée générale est remise, dit-on, Dieu

veuille qu'il n'en soit plus question, car pour traiter trois articles et un quart, qui ne regretterait les centaines de mille francs qu'elle coûterait et le temps que tant d'hommes nécessaires passeraient au dehors des missions, et puis peu de Vicaire Apostolique s'y rendant ne serait-ce pas une vraie farce ? Je n'ai rien cette fois à vous adresser sur les martyrs, je n'ai pu faire faire un seul pas à l'histoire et aux recherches pendant toute cette année et ne sais quand je pourrai la reprendre. Le travail d'ailleurs me devenant tout à fait impossible, j'ignore s'il y aura même moyen de la terminer, la suite parlera, Dieu ayant ses desseins, ne nous inquiétons pas. Je ne reçois pas les papiers demandés à Paris, et Dieu sait s'ils sont en route, voilà l'avantage de faire des travaux à 10000 lieues du centre des **** ères. Adieu mon révérend veuillez bien me faire savoir si mon paquet de lettres est arrivé cacheté ou non, cette connaissance me sera fort utile. Agréez l'assurance de ma vénération pour la capote, et combien plus pour celui qu'elle recouvre.

Monsieur

+ Antoire Evêque d'Acônes Coadjuteur

Monsieur Libois procureur des

Missions Etrangères à

Hong kong Chine

à Mgr. Verollles (?)

Corée 13 Novembre 1860

Monseigneur

Malgré mille dangers et tous les limiers de la police anti-catholique, la lettre que Votre Grandeur voulut bien m'adresser en Décembre dernier m'est heureusement bien parvenue protégée sans doute par les bannières de N.D. des Neiges. Elle fut entre toutes la bienvenue et malgré le retard du courrier de Changhai qui vous tenait à court de nouvelles, c'est encore par votre bienveillante correspondance que nous apprîmes à peu près le gros des événements, hors de là pas un mot même sous la forme d'épisode. Toutes les lettres reçues dans la Mission étaient d'ancienne date et il est bien triste de voir chaque année des paquets de lettres égarées ou retardées par je ne sais quelles circonstances ; outre la peine que chacun en reçoit naturellement, bien des affaires s'en trouvent entravées, surtout quand le prochain courrier doit se faire attendre toute la longueur d'une année, comme cela a lieu pour notre chère Corée, dont les barrières loin de se renverser, semblent se dresser de plus bel. Vous savez en effet sans doute sans attendre nos dépêches que la nouvelle tentative faite ce printemps pour introduire les confrères qui nous sont annoncés depuis des années, a encore subi un échec, sans qu'il nous soit possible d'en deviner la cause, et la Providence semble persister à nous laisser dans notre isolement. J'adore les desseins de sa miséricorde, ce qui ne m'empêche pas de désirer vivement qu'elle daigne enfin nous accorder ces secours si désirés et si nécessaires, et c'est peut-être le seul bon côté que je croie voir à l'ouverture de ce pays au commerce Européen, si toutefois cette ouverture appuyée sur des bases batardes ne vient pas à ruiner toutes les espérances que ce pays fait concevoir. J'attends donc l'accomplissement des desseins de Dieu sans oser rien désirer ni demander sinon *Adveniat regnum tuum*. Que sont devenues toutes les espérances de la Cochinchine et puis encore quelle misère dans la Chine, oui vraiment *Bonum est sperare in Domino quam confidere in principibus*.

Notre petit royaume est tout plein des bruits de la guerre de Chine, sans qu'il nous soit possible de rien savoir de ce qui s'y passe. Il paraît clair cependant que les choses y traînent en longueur, ce qui est de mauvais augure et me fait craindre que les Européens aient encore bâclés cette affaire avec des idées bien hétérogènes et qu'ils ne se fassent enfoncer pour la vingtième fois. Qu'il me tarde d'avoir quelques détails positifs, et aussi de savoir ce qu'ils voudront faire en Corée, car à la fin ils y viendront sans aucun doute. Mais vraiment ne faudrait-il pas mieux qu'ils s'en abstiennent. Venir ici sans mettre franchement en avant que l'on vient demander un compte exact des actes du passé, et sans se placer sur un terrain tout catholique, c'est se cracher soi-même au visage. L'ouverture de la Corée n'a pas grands avantages pour le commerce, et la réaliser au prix de la honte, de l'infamie, en se faisant passer pour des êtres sans principes et sans sentiments, ne serait-ce pas déplorable? et cependant c'est ce qui aura lieu si quelqu'un n'ouvre les yeux à la France et ne détermine ses représentants à faire tout ou rien ; c'est la seule devise acceptable et je crois qu'on peut le crier sans crainte de se tromper. Donc n'espérant pas que l'on fasse les choses en règle, on nous rendrait service en persuadant à ces Messieurs de rester de l'autre côté de la mer Jaune, jusqu'à ce qu'ils aient pu au moins comprendre la portée de leurs actes dans ce pays. En voilà trop, je passe à un autre sujet.

Votre Grandeur apprendra par toutes les lettres de cette année que Dieu nous a envoyé l'épreuve et les tribulations. La persécution a reparu sur les montagnes de Corée, a sévi pendant cinq ou six mois et n'a eu son entier dénouement qu'après dix mois entiers. Elle ne présente que fort peu d'intérêt dans les détails et je m'abstiens de les tracer pour vous en faire suivre la suite. Cette persécution fut suscitée par la cupidité et la haine du Grand juge criminel du royaume, il la commença par lui-même et y déploya tout d'abord une activité qui devait en peu

de temps pousser les choses à la dernière extrémité. Aussi en peu de jours tous nos Chrétien^s de la capitale et de la province qui l'avoisine étaient en fuite au nombre de bien des milliers, et dès le premier coup une trentaine de prisonniers enfermés dans les cachots de la capitale. En même temps eut lieu le pillage de toutes ces Chrétien^{tés} de province, pendant que nos néophytes étaient jour et nuit réfugiés dans les montagnes au milieu de la neige alors fort abondante, par un froid de 12 à 15 degrés et sans avoir avec eux un seul aliment – hommes femmes et enfants, tout s'y trouvait à peu près. Le Juge ayant fait part au gouverneur de ses hauts-faits celui-ci en parut fort peu satisfait, eût bien voulu le blâmer hautement mais n'osa pas de peur de se compromettre, et toutefois refusa de se charger de l'affaire, en laissant toute la responsabilité au Juge, qui comprit la position critique où on le jetait, et n'osait ni tuer, ni renvoyer les Chrétien^s. On pensait que les choses en resteraient là, mais le gouvernement ayant toujours persisté à ne pas se mêler de l'affaire, le Juge ne savait plus que faire, était jour et nuit dans les transes et n'y tenait plus. Pour sortir du mauvais pas, il imagina de saisir un ou plusieurs Européens pour forcer ainsi le gouvernement à prendre l'affaire en main. Aussitôt il envoya ses hordes à notre poursuite dans les provinces, avec défense de piller et torturer les Chrétien^s, ordre seulement d'amener les étrangers. Cette prohibition que l'esprit du gouvernement lui imposait, liait les mains à ses satellites qui partirent malgré eux pour la plupart et furent d'autant plus facilement dégoûtés, qu'ils reçurent assez peu d'accueil de la plupart des Mandarins. Les uns prohibaient toute perquisition dans leur district, d'autres tout en la permettant savaient la rendre inutile et à charge, quelques uns toutefois heureux de pouvoir exercer leur haine contre les Chrétien^s portèrent les choses à des excès sans exemples. De là grands ravages dans beaucoup de localités. Bref, les satellites retournèrent bientôt près du juge, fatigués, ennuyés et de nouveaux ordres pour repartir furent éludés par des prétextes, peu s'en fallut qu'ils ne déclarassent net ne pouvoir obéir. Le Juge était furieux, le blâme de l'esprit public contre ses actes odieux augmentait de jour en jour et sa position devenait plus critique. Il s'était avancé à dire que des étrangers circulaient dans le royaume, avait jeté le trouble partout sous ce prétexte et n'en avait pris aucun, ce seul fait pouvait le compromettre au dernier degré. Enfin ne sachant plus où donner de la tête, il obtint comme par grâce de quitter sa place, et se retira tout honteux et déshonoré ; puis son successeur peu à peu arrangea les choses sans trop de tapage. Telle est la suite des faits et ce serait victoire pour nous, si nos Chrétien^s s'étaient tenus fermes et eussent eu un peu de résolution, mais accoutumés à fuir, ils se firent à eux et à la religion un mal incalculable – leur timidité excessive les ruina, nous déshonora très gravement et les met jusqu'aujourd'hui dans une position déplorable. De plus les prisonniers sont loin d'avoir tous fait honneur à la religion de sorte qu'après le recouvrement de la paix, nous avons la moitié des Chrétien^{tés} ruinées, plus de honte que d'honneur, les courages de beaucoup et surtout des catéchumènes abattus, voilà Monseigneur le sujet de nos larmes, et un aperçu des épreuves dont la Providence nous a nourris. Cependant nous ne perdons pas confiance, nous allons travailler à tout relever, et espérons encore quelques petits succès lents et rares. Veuillez donc bien prier pour la pauvre Corée toute désolée.

Je suis heureux d'apprendre que la réunion de la Société n'aura pas lieu, et espère qu'il n'en sera plus question, c'eût été à mon avis immense perte de temps, immense perte d'argent et peu de fruits.

Je me recommande en particulier à vos bonnes prières et à celles de tous nos chers confrères et vous prie d'agréer de nouveau l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur de votre Grandeur

le très humble serviteur

+ M. N. Antoine Evêque d'Ac. Coadjuteur

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire de Paris

Corée Janvier 25 1861

Monsieur le Supérieur,

Notre courrier vient d'arriver de Chine, il m'a apporté les deux lettres que vous avez bien voulu m'écrire en Septembre 1859 et Août 1860, et je tâche de vous répondre en deux mots pour le cas où cette fois nos barques pourraient se rencontrer.

Outre la vive douleur que nous ressentons de la position trop critique du Souverain Pontife et les tendances si déplorables qui se manifestent dans les gouvernements, deux choses m'ont bien peiné dans les lettres que vous m'avez adressées touchant l'affaire de nos communications et de nos martyrs.

Vous semblez douter que sa Grandeur ait pris toutes les précautions désirables et fait les efforts voulus pour assurer la réussite des communications, ajoutant que nous pouvons être bien certains qu'on ne manquerait pas au rendez-vous de la part de la Procure. Or sans vouloir ni avoir la pensée d'accuser de négligence personne, les faits ont prouvé que nous avons toujours été fidèles au rendez-vous, et que chaque fois une station d'au moins quinze jours y a été faite, malgré toutes les difficultés que l'on y rencontre. Croyez bien, Monsieur, que nous avons assez de désir de recevoir les confrères demandés pour faire tout ce qui est en notre pouvoir.

Vous voudriez qu'on établisse des Chrétien^s à Mé-lin tao; nous essayerons de le faire si vous voulez nous envoyer pour eux dispense de toutes les superstitions indispensables, en d'autres termes c'est absolument impossible. Envoyer des barques en Chine, c'est à la lettre les envoyer à la mort, à parier cent contr'un, or qui pourrait blâmer de leur conserver la vie, et qui oserait prendre sur soi de leur donner cet ordre.

Je ne vois donc aucun moyen de faire mieux et il faut nous résigner aux épreuves que Dieu daigne nous envoyer, celle-ci, croyez le bien, n'est pas des plus légères pour nous, mais avec la grâce nous ne nous découragerons pas.

Pour l'affaire des Martyrs, j'examine ma conscience, pensant que chacun en fera de même et j'examine d'où vient la faute que l'on nous impute. On nous reproche de n'avoir pas satisfait aux demandes faites par le St Siège dans les lettres *remissoriae*. Je veux bien croire que ces lettres ont été envoyées, mais veuillez bien croire aussi que personne ici ne les a reçues, et ce qu'il y a d'extraordinaire c'est que le texte du décret autorisant l'introduction de la cause des martyrs, daté de 1857, nous est seulement arrivé il y a 6 jours Janvier 1861 ; est-ce à nous qu'il faut reprocher de tels retards, et calculez par là l'époque où doivent nous arriver les lettres *remissoriae* dont nous n'avons aucune connaissance. Qu'elles informations pourrions nous faire sans savoir celles que la Cour de Rome nous demande.

Vous semblez croire que j'ai pris à honneur de plutôt terminer l'histoire des martyrs que de m'occuper de ces informations. Veuillez bien vous détromper. S'il n'y avait pas un ordre de mon Vic. Apost. je n'aurais pas le courage de terminer cette histoire. J'avoue y avoir passé bien du temps, et n'avoir guère perdu de temps ces dernières années, mais ce fut uniquement par devoir.

De plus dans la pensée que le St Siège pourrait bien nous demander quelque informations, je crois avoir déjà eu l'honneur de vous dire que j'ai mis par écrit toute la tradition et les témoins sur chaque martyr, pour faciliter le travail à ceux qui seront chargés des informations ou sans moi, ou avec moi, ou après moi. Le travail se complétera de plus en plus, mais ignorant ce que la Cour de Rome demandera de nous et les formes qu'elle exigera, je n'ai pas pu envoyer ce cahier, copié en double dans la Mission par précaution et voilà toute ma faute

s'il y en a.

Pour conclure veuillez bien Monsieur le Supérieur écrire exprès à Rome pour faire connaître les malheureuses circonstances qui nous mettent à l'abri de la réception des pièces des SS. Congrégations et assurer son Eminence que si les pièces nous parvenaient il n'y a pas un missionnaire qui ne se mît volontiers en quatre pour accélérer le succès de la cause des Martyrs. J'ose répondre de tous mes confrères, parce que chacun l'a regardé et la regarde comme la Cause de l'Eglise, de la France, de la Corée comme une cause toute personnelle.

J'en ai trop dit, je m'arrête avec l'espoir que vous serez convaincu, persuadé. Je ne puis rien ajouter sinon que nous sommes tranquilles et espérons ne pas voir la paix troublée. Je me recommande à vos prières et SS. Sacrifices, et aussi de tous les membres de notre Séminaire et vous prie d'agréer l'assurance du profond dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur et confrère.

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

Vous semblez n'avoir pas reçu toutes les vies des Martyrs envoyées il y a deux ans et dont Mr Libois m'a accusé réception, j'ignore où elles seraient égarées ?

R.S.V.P. (Répondez S'il Vous Plaît)

A propos de la révision du règlement, je suis étonné et même effrayé des tendances qui se manifestent dans beaucoup de membres de la Société pour le refondre tellement que notre Société ne serait plus elle. Je crains de très mauvaises suites et ne vois guère moyen de les arrêter. Ne serait-ce pas un effet des idées actuelles politiques dont paraissent malheureusement imbus un trop grand nombre de jeunes membres de la Société qu'il me paraît important de comprimer ces idées dans notre Séminaire ! Il serait bon je crois que tous les Directeurs avisassent ensemble au moyen de les déraciner du cœur des Aspirants, car plus tard il n'est plus temps et les déplorables suites nous ferons bien gémir.

Prions, prions et efforçons nous chacun dans notre position.

Monsieur

Monsieur Albrand Supérieur du Séminaire

Missions-Etrangères. Paris

France

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Libois Procureur à Hongkong

Corée Octobre 1861

Mon bien cher Archiprocureur,

Je vous appelle par vos titres honorables ; acceptez les donc et n'en parlons plus. C'est pourquoi je commence par vous accuser réception de votre chère lettre de Septembre dernier dans laquelle j'ai toujours reconnu votre amitié sincère et vous remercie des détails que vous voulez bien m'y donner. Voilà donc Péking ouvert et toute la Chine avec lui. Dès lors qu'on marchait sur cette ville, il n'était pas douteux qu'elle fût enfoncée, ceci n'est que le prélude, comment sera observé cette fois le fameux traité qui paraît assez bien combiné et dont l'honneur, dit-on, ne doit pas revenir au Baron Gros, homme fort nul et assez mal disposé.

Les lettres de l'hyver, si elles arrivent, nous parleront sans doute des suites ; puis des affaires de la pauvre Cochinchine. Qu'a-t-on fait par là et pourra-t-on réparer tant de scandales et de sang répandu. Vraiment si la France a un gros d'honneur elle ne peut laisser Tu Duc sur le trône, c'est une bête féroce et rien de plus. Et puis par-dessus tout quand aurons-nous des nouvelles du Saint Père. Hélas ! qu'il y a d'épreuves pour l'Eglise, alors qu'on annonçait la paix universelle ; en pareils cas on voudrait voir tomber les barrières infranchissables de la Corée pour avoir des nouvelles. Hors de là on ose à peine le désirer, de peur de payer trop cher un fantôme de liberté. Dieu se charge de nous, pourquoi s'inquiéter ? Enfin Sa divine Providence a ouvert pour un instant les deux battants et notre cher bataillon carré est entré et se trouve avec nous dans la joie. Mille et mille actions de grâces au Seigneur, la constance vient à bout de tout. Notre joie serait encore plus complète, si Dieu dans ses desseins adorables, n'avait pas jugé à propos de nous retirer aussitôt le trop regrettable P. Thomas, il est mort le 15 Juin après une courte maladie et sa perte laisse ici un vide immense qui ne sera pas de sitôt comblé. Vous connaissiez ses bonnes qualités, son bon esprit, son zèle infatigable, Quand sera-t-il remplacé ? La soumission aux ordres de Dieu est difficile, plus j'y pense, plus je m'en attriste, il faut bien en prendre son parti, demandez à Dieu une résignation entière pour moi, car elle n'est pas encore franche.

La protection divine se manifesta du reste sur nous toute l'année, la tranquillité ne fut pas troublée, et presque tous les pays Chrétien^s ont pu être visités. Que de maux a produit cette espèce de persécution ! C'est incalculable, toutefois Dieu aidant on y remédiera, et déjà les choses sont à peu près remises sur pied dans un grand nombre d'endroits, peu à peu il n'y paraîtra plus et peut-être y trouverons-nous notre avantage en nous étendant plus loin, comme c'est déjà commencé. Les Chrétien^s fugitifs ont eu des prosélytes presque partout et nous ont déjà amené une assez belle moisson qui par la grâce de Dieu pourra croître encore. Ainsi il se trouve que l'arrivée de 4 prêtres nous soulage fort peu, chacun conserve presque le même fardeau et votre serviteur se trouve être deux fois plus surchargé qu'avant. C'est tout de même. La Providence est là et saura nous donner les forces nécessaires pour joindre les deux bouts, ou si elle nous appelle, nous tâcherons de lui faire notre sacrifice. Mgr de Capse n'a pas trop mal passé son été, les indispositions ont été moins fréquentes et moins fortes que précédemment, seulement les forces sont épuisées depuis l'an passé et Sa Grandeur ne peut plus même essayer de faire ce qu'elle entreprenait jusqu'ici chaque année inconsidérément, l'excès de travail l'a ruiné et on pouvait bien le prévoir. J'espère que Dieu nous le conservera encore car sa présence est ici nécessaire, il n'y a encore personne pour mener la barque. Voici Paulin de retour, on verra quel parti on pourra en tirer, mais il faut du temps et de la peine. Je n'ai pas reconnu le P. Libois à la faiblesse qu'il a montrée pour lui laisser faire ses quatre volontés et cela lui a été bien nuisible. Divers confrères l'ont aussi gâté par leur trop grande bonté et flatterie. On ne sait pas quel tort font à ces jeunes gens, des traitements aussi prévenants et amicaux. Mais surtout

l'affaire de la montre me ferait croire que vous n'êtes plus normand, et que les règlements de la procure ont passé par une terrible révision. Quoiqu'il en soit nous allons essayer de réformer son caractère par la patience, mais de tous ceux qui sont ici, il me semble être le seul qui ne désespère pas d'y réussir. Il est pour le moment au collège et on y fait son épreuve. – Cette année je n'envoie rien sur les martyrs, l'histoire est terminée, autant qu'elle peut l'être ici et je l'eusse envoyée, si j'avais pu avoir à mes ordres un copiste pour en garder ici un exemplaire nécessaire pour toutes ces affaires de l'avenir. Mais comment faire copier cet énorme travail ? J'ignore si on le fera même l'an prochain, car pour moi je ne vois pas moyen de le faire avec tout ce que j'ai sur les bras. Adieu mon révérend continuez de prier pour moi et pour toute notre mission, nous ne serons pas ingrats et Dieu vous le rendra bien j'espère.

Votre tout dévoué serviteur

+ Ant. Evêque d'Acôn. Coadjuteur

Monsieur Libois procureur des Missions Etrangères
Hongkong

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

Corée Octobre 1861

Monsieur le Supérieur,

Par la protection divine nos courriers de Pien men ont pu nous apporter les dépêches d'Europe, comme vous l'aurez sans doute appris par les lettres du printemps, car cette fois pour mettre le comble à tous les bienfaits la Providence permit que notre expédition de mer réussisse et nos confrères sont heureusement arrivés jusqu'à nous. Vous dire le bonheur d'eux tous, notre bonheur à nous-mêmes et l'exultation de toute la chrétienté à cette nouvelle, ne serait pas chose facile, grâces soient rendues à Dieu ! oui gratias amplissimas. Je laisse à ces Messieurs à vous rendre compte de leur voyage et de ses détails, car ils le feront certainement, et je passe de suite à nos petites affaires.

Je vous remercie vivement des soins que vous avez pris pour l'achat des différents objets à moi apportés par ces MM^{es}. Le tout m'est arrivé à bon port et rendra, j'espère, les services que je puis en attendre. Pour ce qui est des documents relatifs à l'histoire de nos Martyrs, je pourrais peut-être vous adresser des remerciements pour les soins que vous avez cru y apporter, mais non pas certes pour les soins que vous y avez apportés. Car depuis 4 ou 5 ans que j'ai fait des demandes, pas une ligne ne m'a été envoyée ; j'attendais toujours l'entrée des Confrères, présumant rencontrer ces documents dans quelque malle, or cette fois encore pas une ligne. C'est par trop fort ; alors qu'il s'agit d'une affaire d'intérêt général, à vous spécialement recommandée par le Vic. Apost. lui-même *ab initio*, et chaque année rappelée par le Coadjuteur de la Mission, vous voulez bien m'écrire que M. Chamaison a envoyé le tout ; j'aime à le croire et pourtant rien n'est arrivé. Mais outre qu'il était difficile de se fier à Mr Chamaison, quand celui-ci eut fait ses recherches et préparé les matériaux, n'était il pas du devoir du procureur de la Corée, de recevoir toutes ces pièces, de voir par lui-même à peu près ce qu'il y avait, et d'en faire lui-même l'envoi ? Si les choses s'étaient faites en règle, j'aurais sans doute reçu des pièces précieuses et nécessaires, tandis qu'aujourd'hui je n'ai rien.

La main sur la conscience, à qui la faute ? Pour moi, je m'en lave les mains. M^e Féron qui avait demandé quelques pièces plusieurs années après mes demandes, les a reçues par les soins de celui auquel il s'était adressé, ces pièces n'étant qu'un abrégé ne peuvent me suffire, j'y vois seulement qu'il y a en Europe des documents très précieux et qui doivent jeter un grand jour sur beaucoup de faits. Dégouté d'avoir attendu en vain si longtemps, et de ne rien recevoir cette année, je me suis mis à rédiger la partie ancienne de notre histoire et l'ai entièrement terminée. Il y a beaucoup de choses obscures et inexactes, que les documents de France pourraient sans doute éclaircir et rectifier, mais nombre d'années d'expérience m'ayant appris que personne à Paris ne voulait s'en occuper, je n'ai pas cru devoir faire de nouvelles demandes et ai passé outre au risque de tomber dans le faux. Cette histoire eût été envoyée cette année s'il y avait eu quelqu'un pour en tirer copie ; car je suis obligé d'en conserver une ici ; et si par la suite elle vous arrive, veuillez bien vous rappeler qu'il faudra encore la conférer et compléter par les notes que vous avez ou pourrez avoir entre les mains. En outre ce n'est qu'un brouillon non rédigé, qui doit être mis en couleur par quelque main habile, mon rôle à moi est fini, tout ce que je pourrai faire ici serait temps perdu, n'ayant plus rien sous la main.

Pour ce qui est des enquêtes commandées par Rome pour prouver les faits, Mgr de Capse vous a fait savoir ce printemps, que jamais lettre de Rome sur ce sujet n'est venue dans ces parages, nous attendons. Quand elles arriveront nous suivrons de suite ces instructions ; j'ai déjà par écrit les témoignages recueillis par moi sur chaque martyr et cela facilitera les inquisitions ultérieures, toutefois les lettres nous arrivant chaque année en Janvier, et chaque

missionnaire ayant déjà fait une partie de sa tournée, il n'est pas probable que toutes les enquêtes puissent être envoyées la même année, ne vous scandalisez donc pas s'il y a alors quelque retard.

Une phrase de votre lettre m'effraye, en m'annonçant que vous n'avez pas reçu les vies des Martyrs envoyées par moi. J'espère que c'est un malentendu entre nous, car toutes les lettres envoyées par moi en même temps sont arrivées à Paris et à ma famille. Or Mr Libois a reçu, lu, et envoyé par la malle cette collection de notices. Veuillez bien m'envoyer la liste des Martyrs dont vous avez reçu la notice, pour éclaircir ce doute. Ce serait d'autant plus fâcheux, que trop pressé alors, j'ai envoyé trois ou quatre vies sans en prendre copie ici, et ce travail serait à recommencer ab ovo.

Mgr de Capse a envoyé ce printemps le vote de la Mission sur la feuille à employer pour réviser le règlement. On a rejeté la réunion de quelques Evêques à Paris, et au fait c'est inutile. Ma pensée est que les M.M^{es} de Paris devraient faire eux-mêmes la révision et l'envoyer à chaque Mission, chaque Mission donnerait sur chaque article un premier vote, qu'elle devrait envoyer aux autres Missions ; et après s'être éclairée des votes et discussions de toutes les Missions, chacune enverrait à Paris un second vote définitif qui fixerait les choses.

Il faudrait plusieurs années, mais qu'importe ?

Je ne vous donnerai cette fois aucun détail sur cette année, la mort trop regrettable de notre cher P. Tchoi Thomas me surcharge beaucoup et je ne sais où donner de la tête. Vous aurez du reste ces détails par d'autres et si par hasard vous n'en aviez pas, vous pourriez demander à mes parents communication du quelque peu que je leur adresse.

Veuillez me recommander aux prières de tous nos confrères de Paris, je ne les oublie pas devant Dieu. Recevez enfin Mr le Supérieur l'assurance du respectueux attachement de votre très humble et très dévoué serviteur.

Monsieur
Monsieur Albrand
Supérieur du Séminaire
des Missions Etrangères
Paris

+ Ant. Evêque d'Acônes Coadjuteur

Mgr Verrolles Vicaire Apostolique de Mantchourie.

Corée Octobre 1861

Monseigneur

La lettre que votre Grandeur me fit l'honneur de m'écrire en Décembre dernier, me parvint heureusement par le retour de notre fidèle courrier et me fit tout le plaisir que peuvent causer les détails si intéressants que vous avez eu la bonté de mettre au long ; c'est par votre lettre en effet que je me suis vu un peu au courant des grandes affaires de la Chine auxquelles nous attachons une grande importance. Voilà donc terminé cette fameuse expédition de Péking dont on parlait depuis si longtemps et dont on a semblé enfin comprendre la nécessité.

Elle a réussi comme on n'en doutait nullement sous le rapport matériel, mais la suite seule fera voir les effets qu'elle aura sous le rapport moral et religieux. Aura-t-on pris du moins cette fois des mesures efficaces pour assurer l'exécution des traités et ne va-t-on pas de nouveau être dupe de la fourberie chinoise ? nous attendons la connaissance des faits subséquents pour nous rassurer à cet égard. Du reste il paraît que le Baron Gros était un triste homme, ayant bien peu à cœur de chercher à nous être tant soit peu utile, ne pensant qu'à en finir au plus tôt et à quelque prix que ce soit, digne en un mot de la plupart des représentants de la France. On dit l'expédition portée sur la Cochinchine, qu'y aura-t-on fait ? Les affaires, même sous le rapport administratif, y étaient bien mal dirigées, dit-on ; il nous tarde ici de savoir si on n'a pas trop foulé aux pieds les lois de l'honneur et comment tout s'est terminé, car avec notre gouvernement impie et nos officiers débauchés qu'attendre de bon pour la religion et en faveur de ses ministres ? Les affaires du Saint Père nous inquiètent plus encore, la guerre Européenne et le triomphe des impies est bien à craindre, nous n'avons cessé de prier pour l'Eglise, elle ne périra pas mais quelles tempêtes n'aura-t-elle pas à supporter

Parce Domine

Au milieu de toutes ces crises dont le dénouement nous est ignoré, Dieu nous a cette année couverts plus que jamais de ses faveurs. Vous savez déjà sans doute que nos tentatives par mer ont enfin réussi et que 4 confrères nous sont arrivés heureusement. Quelle joie quelle exultation pour notre petite Eglise à peine sortie d'une tourmente si déplorable.

Veuillez bien nous aider à remercier Dieu moins indignement et le prier de mettre bientôt ces chers confrères en état de rendre tous les services que notre position exige. Car il y a à faire, de tous les côtés, il faut de l'activité et malgré ce renfort, nous serons loin d'être un peu à l'aise; nous souffrons surtout un bien grand vide par la mort de l'excellent P. Thomas que Dieu appela à lui en Juin après une courte maladie. Je doute que nous retrouvions un prêtre indigène aussi solide, vertueux et zélé, aussi plein de l'esprit de son état et capable de faire honneur à son ministère, comme d'en assurer le succès. Je n'ai pas besoin de le recommander à vos prières, l'estime et l'affection que vous lui portiez, vous porteront assez à ne pas l'oublier.

Depuis l'an passé nous sommes occupés à nous remettre de la violente commotion qui a si fortement ébranlé la chrétienté et tout n'est pas fini. La tranquillité est bien rétablie, mais il reste un malaise inexprimable chez beaucoup de nos Chrétiens et de très mauvais effets s'en suivent, espérons toutefois que cela s'évanouira. Du reste la plus grande partie de l'administration a pu se faire, on a relevé bien des faibles et conforté les chancelants, les nouveaux Chrétiens se sont présentés en grand nombre et au résumé nous avons un tableau d'administration bien satisfaisant, comme votre Grandeur le verra sans doute sur les lettres de Mgr de Capse. La santé aussi de ce bon Evêque, tout en laissant beaucoup à désirer, s'est assez soutenue mais les forces ont entièrement disparu. Sa Grandeur a tout perdu et le sent bien. Malgré cela j'espère que le bon Dieu nous le conservera pour le bien de la Mission car sa présence est nécessaire.

S'il est question de nouveau de la procure de Changhai, nous pourrons essayer encore d'en avoir une, surtout quand l'état des choses sera bien connu; toutefois permettez-moi de vous dire que vous avez de fausses préventions sur Mr Aimery, il ne mérite pas les reproches que vous semblez lui adresser, nos confrères n'ont eu qu'à se féliciter de lui, nous ont-ils dit. Nous paraissions être assez d'accord avec la mission du Leaotong pour la revision du règlement, j'espère que malgré notre vote Votre Grandeur n'aura pas besoin de se déranger et que Paris fera l'avance, mais je voudrais que chaque Mission envoyât ses votes aux autres missions et n'envoyât son vote définitif des articles à Paris, qu'après reçu et examen des différents votes des autres missions, pour s'éclairer des lumières de tous il faudra alors attendre plusieurs années, mais qu'importe, si le bien doit en résulter. Je termine ici Monseigneur en me recommandant à vos bonnes prières et vous priant d'agréer l'assurance du profond respect de votre très humble serviteur et confrère.

+ Ant. Evêque d'Acônes coadjuteur

Mgr Verrolles évêque Vicaire Apostolique.

Corée Octobre 1862

Monseigneur,

La lettre dont votre Grandeur daigne m'honorer en 9^{bre} dernier m'est heureusement parvenue et comme toujours fut la bienvenue et me donna quelques unes des nouvelles du continent, toujours si rares dans notre presque île dont les murailles restent aussi fermées que vous le savez. De nombreux détails me mettent aussi un peu à même de juger de votre position et surtout m'ont permis de deviner ce que font nos Français à Péking ou plutôt ce qu'ils ne font pas, c'est bien là leur rôle désormais, on devait s'y attendre et rien ne surprend quand on voit leur ligne de conduite partout et surtout leur conduite déloyale en Europe. Rien à espérer d'un gouvernement de cette trempe, habituellement si bien servi par ses insignifiants représentants. Aussi plus que jamais c'est en Dieu seul qu'il faut mettre notre confiance, d'après cela je me figure bien que votre position un peu améliorée sous le rapport matériel ne sera guère changée sous le rapport de l'influence religieuse et il pourrait bien se faire que les Chinois en conçoivent plus de mépris encore pour les Européens et leur religion. Du moins c'est l'effet qui devrait selon moi en résulter dans notre petit royaume, si on voyait les représentants de la France catholique, si pleins d'insouciance, faire parade de leur morgue déplacée. Votre Grandeur pleine d'intérêt pour nous, veut bien nous pousser afin d'obtenir plus de liberté dans nos évolutions, c'est bien là certes un de nos grands désirs et longtemps mes vœux se sont portés sur l'intervention, alors surtout que Napoléon agissant en catholique faisait espérer des résultats francs et conséquents ; aujourd'hui que les faits parlent bien haut par suite des affaires de Chine et de Cochinchine, je ne sais plus de quel côté je dois incliner et je commence à craindre que le jour de notre liberté personnelle ne devienne en même temps l'opprobre du nom français et la dépréciation de la religion. Car pour faire les choses en marchands avec des étiquettes athées ou à peu près, je ne vois pour nous que dérisions à dévorer et pour ce peuple-ci que le mépris des personnes et doctrine catholique. Que les Anglais ou les Américains nous fassent une intervention de cette espèce, nous y avons profité ; de la part de la France au contraire nous ne devons en retirer que la perte de notre position et influence actuelle et par suite, qu'y gagnera notre vraie cause. Ces idées qui paraîtront peut-être singulières à votre Grandeur, sont toutefois chez moi l'effet du raisonnement et si nous avions ici la répétition des scènes de Cochinchine, je ne sais si le mieux ne serait pas de plier au plus tôt bagage. N'y a-t-il donc rien à faire ou à essayer ? Je ne le prétends pas, mais là se trouve la difficulté ; avec les gouvernements et ses représentants tels qu'ils sont, comment faudrait-il combiner les choses pour remédier aux inconvénients ? Je crains toute communication directe avec les Français, si le chargé d'affaires n'a pas un peu les idées de Mr de Montigny, le seul qui ait bien compris son rôle ; or l'aurons nous jamais ; si nous pouvions l'avoir j'accepterais sans crainte et l'aurions nous que son successeur gâterait tout.

Si sans bouger de Péking on pouvait arranger quelque chose franchement, il y aurait moins à craindre, mais quelle efficacité obtiendra-t-on ? il faudrait au moins pouvoir compter que le gouvernement soutiendrait au besoin ses premières démarches, peut-on l'espérer ? et d'ailleurs, après les différentes lettres envoyées par plusieurs représentants au roi de Corée, comment entamer des négociations sans parler du meurtre de 1839 ; et si on en parle, ne faut-il pas en cas de réponse dédaigneuse être disposé à soutenir son honneur ; comment faire donc pour se mettre en relations sans se compromettre ? Si les Français d'accord avec le régent de Chine demandaient l'extension franche du traité chinois à la Corée, en promettant l'impunité pour 1839 peut-être y aurait-il quelque bon effet ; mais il faudrait que la Chine fut censée faire les premières démarches et prendre la cause de la Corée pour éviter sa punition et obtenir sa

grâce contre la juste vengeance de la France, et encore dans ce cas l'honneur de la France serait à peine sauvé et le traité serait bien peu précis pour nos usages d'ici. Toutefois ce serait un bien réel, pourvu que plus tard une idée ne prît pas à la France de venir venger encore ses anciennes injures, car alors ce serait forfaire à la bonne foi. De tout cela je conclus qu'il est difficile de bien arranger les choses et je n'ose pas me mettre en avant pour pousser à quelque intervention ; la dernière combinaison énoncée ci-dessus est pour le moment la seule à laquelle j'oserais un peu pousser et que je livre à vos réflexions. Et qui sait s'il n'est pas réservé à Votre Grandeur après avoir mené à bonne fin ces négociations, de venir elle-même munie des pouvoirs de l'Empereur et de la France pour réaliser ce qui n'est aujourd'hui qu'en imagination.

Pour vous dire maintenant quelque chose de notre position, elle est assez triste, bien précaire et toutefois elle a encore ses consolations. Bien triste, car l'attitude du gouvernement qui est de fermer les yeux sur les affaires des Chrétiens a eu pour effet de persuader aux mandarins mal disposés qu'ils pouvaient vexer sans aucune crainte et aux bandes de satellites qu'ils étaient libres de piller avec garantie d'impunité. De là les vexations et pillages qui chaque année deviennent d'usage, ruinent les Chrétiens et les découragent par la pensée qu'il n'y a aucun terme prévisible à ces maux continuels ; ils font plus de torts qu'une vraie persécution passagère et doivent en outre amener tôt ou tard quelque persécution, contre le gré même du gouvernement car nécessairement ces escarmouches continues doivent donner lieu à quelques affaires assez graves pour que le gouvernement ne puisse ne pas s'en occuper ; et comme d'une part nous avons des francs ennemis parmi les haut placés et que de l'autre pas un des grands bien intentionnés n'aura jamais le courage de prendre ouvertement la défense des chrétiens, nous ne savons ce qui arrivera, et notre troupeau se trouvera dans un malaise qu'il est difficile de décrire mais qui est bien prononcé.

Malgré cela nous avons la consolation de voir arriver chaque année à peu près le même nombre de payens que par le passé. Nous avons encore cette année nos 650 baptêmes d'adultes et les catéchumènes en grand nombre, y a-t-il de quoi se plaindre ?

La mort du bon P. Thomas m'a nécessité à faire l'hiver passé la longue tournée du Midi dont il était chargé. J'ai donc été plus loin que je n'avais jamais été et visité nos nouvelles chrétientés du Sud-Est. Il y a beaucoup à espérer, mais rien n'y est encore en règle; les vexations continues où elles sont en but, retardent beaucoup l'organisation, mais elles croissent malgré cela et la dispersion forcée nous donne des néophytes sur une grande étendue du pays, nous avons quelques points sur les bords de la mer du Japon et peu à peu l'horizon s'éclaircissant, nous essayerons s'il y a moyen de communiquer avec nos confrères de ce pays – pas tout de suite cependant.

La fatigue et la maladie ne me permirent pas de faire toute la tournée que je m'étais proposé, un tiers fut laissé de côté, et depuis cette époque, sans avoir de maladie, je suis tellement faible et hébété que je n'ai pu me livrer à aucun travail sérieux, sans oser espérer de voir revenir les forces et les facultés, c'est au point qu'une lettre est pour moi un grand travail. – A la grâce de Dieu ! Nos confrères ont aussi passé l'année assez péniblement, plusieurs ont été éprouvés par la maladie, nous espérons toutefois que chacun pourrait faire face à sa besogne, ce qui n'est pas peu, car vraiment elle se multiplie singulièrement. Veuillez bien prier le Seigneur de nous secourir et de nous mettre à même d'étendre son règne par la conversion des infidèles.

Daignez enfin agréer l'assurance du profond respect et de l'entier dévouement avec lequel j'ai l'honneur d'être

de Votre Grandeur

Le très humble serviteur

+ Antoine Evêque d'Acônes coadjuteur

P.S. Oui vraiment, les choses pourraient bien réussir, aussi, il faudrait que l'Ambassade

persuadât au Régent Kong sang de se faire intermédiaire pour éviter à la Corée la vengeance qui tôt ou tard sera prise de l'attentat de 1939; s'il était de bonne volonté, après avoir pris les instructions du gouvernement français on se dirigerait paisiblement sur la Corée par Pien men Mr Glykonski, Votre Grandeur et au besoin quelque représentants chinois, on y ferait recevoir tout tranquillement le traité Chinois avec quelque additions qui seraient discutées ici de concert avec Mgr de Capse, le but serait atteint sans blesser personne. Le régent devra se trouver flatté, ce sera honorable pour l'Ambassade et nous aurons l'immense bonheur de voir votre chère Grandeur, rien n'est plus facile, fiat, fiat.

Les 8 et 9 Novembre, me trouvant chez Mgr de Capse, Sa Grandeur me présenta quelque petits extra en l'honneur de certains anniversaires que vous ne sauriez oublier, jugez par là si votre Grandeur est oubliée en Corée.

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

Corée Octobre 1862

Monsieur le Supérieur,

Je commence par vous accuser réception de deux lettres de Juin et Juillet 1861 dont vous avez bien voulu m'honorer et en même temps vous remercier des détails que vous m'y donnez sur ce qui peut vous intéresser, ils sont reçus avec d'autant plus de plaisir, qu'ils sont plus rares en Corée, les lettres communes ne faisant plus mention de rien. Mon intention était de vous parler en détail des petits événements qui se sont passés ici, mais je suis obligé d'y renoncer, car à vrai dire je n'en puis plus, si aucune lettre ne vous les donnait, vous pourriez prendre connaissance de celle que j'adresse à mon père et à ma mère, et dans le cas où elle serait sous cachet, la leur demander, car j'ai cette fois à vous parler d'autres affaires non moins importantes peut-être. Et d'abord n'ayant donc par reçu les lettres remissoriales et voyant les anciens Chrétiens disparaître de jour en jour d'une manière effrayante, il a été décidé avec Mgr de Capse, qu'on ferait prendre de suite dans toute la Mission les principaux serments sur la constance des Martyrs, ce qui est à peu près exécuté, mais il reste à peine de témoins oculaires pour les anciens temps et la moitié peut-être de ceux qui m'avaient fait les premières dépositions ont déjà fait défaut. Cette mesure prise sans avoir eu connaissance des procès exigés par la Cour de Rome sera sans doute assez insuffisante, cependant pour éviter de plus grandes pertes, elle a paru nécessaire et sera aussi une preuve de l'activité qui sera mise sitôt que nous aurons des ordres. D'ailleurs il est bon de vous faire remarquer que les lettres de Rome devant nous arriver au printemps (si elles arrivent) il sera de toute impossibilité de satisfaire pendant l'été à ce qu'on nous demandera, car nous ne pouvons alors rencontrer les Chrétiens, et dès lors nous ne pourrions rien envoyer par les courriers de cette année là, il faut absolument que nous ayions devant nous les derniers mois de l'année, joints au printemps, c'est-à-dire le principal temps des administrations et je suis bien aise de vous en avertir à l'avance pour que vous ne vous attendiez pas à une réception plus prompte, qui est ici impossible de notre part. Quel qu'ait été le sort des documents sur les martyrs que j'avais demandés au Séminaire, il est clair que je n'ai plus rien à en attendre, et malgré le regret amer de ne pouvoir profiter de ces pièces dont plusieurs auraient eu une grande portée, il faut se soumettre à la force des événements. J'envoie donc cette fois à Mr Libois pour vous les faire passer par les moyens les plus sûrs qu'il trouvera, toutes mes notes sur l'histoire des martyrs. Elles ne sont pas rédigées malgré toutes les prières que vous m'en avez faites mais c'est pour moi ici une impossibilité physique que vous ne pourrez me reprocher. J'étais déjà usé et sans facultés intellectuelles et la longue course que la nécessité m'a imposée l'hiver passé m'a réduit au point qu'après bien des mois de soi disant repos, une page d'écriture est encore pour moi un fardeau et l'intelligence tellement épuisée que je suis à chaque phrase à rechercher mes mots et à faire effort pour essayer de mettre mes phrases sur pied ; avec cela comment essayer quelque rédaction. Vous direz qu'un peu de repos pourrait m'y disposer, je réponds que la pensée du repos ne peut venir alors qu'au contraire je vois chaque année les charges et les obligations doubler ; et j'ajoute que dans notre position il n'y a pas de repos possible, vu qu'il n'y a pas même un lieu pour se fixer tranquillement, sans parler de toutes les privations dont chacune de nos étapes sont richement dotées, parler de se refaire un peu bien, c'est une dérision, l'expérience est là pour le prouver. Si j'insiste sur ces détails, c'est que plusieurs de vos dernières lettres semblent me faire un devoir de faire tout par moi-même, mais à l'impossible nul n'est tenu. Je ne refuse aucun travail, surtout de ce genre, mais il faudrait alors qu'on me mît en main les moyens de le pouvoir, or vous devrez avouer que je ne les ai aucunement, donc je ne puis rien faire. D'après cela voici des idées que je vous

confie : Si vous voulez seulement déposer ces monuments dans les archives, c'est le plus facile, et ils y resteront en paix. Si au contraire vous voulez faire quelque publication, voici mes intentions auxquelles je vous prie de tenir strictement, parce que je ne puis modifier ma manière de voir et que je ne reconnais à personne le droit de s'en départir.

D'abord je défends expressément qu'aucune de ces notes soient publiées telles quelles en tout ou en partie même dans les Annales. Si on veut les confier à quelqu'un qui puisse les rédiger avec succès, j'y consens à la condition, que toutes les parties de ce nouveau travail me seront communiquées avant de les éditer. Si Mr Veuillot voulait s'en charger, il le ferait très bien, mais je conçois que ne pouvant avoir de conversation avec personne sur les pays dont il est question, il se trouve à la gêne. Je n'ai pas rédigé le séjour de nos confrères en 1835 etc, ni les années depuis mon entrée jusqu'à nos jours parce que les documents en sont dans les lettres de France et par ici, j'en ai perdu la mémoire. Je voulais toutefois mettre sur pied la persécution de 1846, mais la fatigue m'en a empêché tout l'été et aujourd'hui il est trop tard pour que je puisse encore l'exécuter. Il y a au commencement quelques vies pour lesquelles je renvoie aux cahiers envoyés précédemment, si vous ne les aviez pas reçus il faudrait me le faire savoir et je tâcherai de vous les envoyer de nouveau, avec deux ou trois documents non encore prêts. Quelques notes sur les productions et usages du pays restent aussi sans pouvoir être rédigées, de plus j'ai quelques peintures qui pourraient former un petit album, joint à l'histoire: il faudrait les expliquer et ce serait une partie des mœurs du peuple, mais je n'en ai pas le temps et d'ailleurs c'est difficile à faire passer, outre que j'ignore le prix qu'on attacherait à ces peintures très communes ; enfin la chronologie des rois des diverses dynasties, elle paraît trop sèche pour avoir de l'intérêt dans vos parages et puis il faudrait la copier, ce qui m'effraie. Voilà donc tout et quand je saurai que vous avez reçu le corps de l'histoire j'aurai un grand soulagement, car il y a longtemps que tout cela dure. J'ai aussi à peu près terminé la collection des documents chinois et coréens, qui forme sept à huit volumes de ce pays, encore un peu de temps et je me trouverai libre, de ce côté là, cette pensée seule me fait bondir de joie, il y a tant de travaux sur le métier sans que le terme s'en fasse voir.

En voilà bien assez sur ce sujet, je m'arrête donc, j'en ai même trop dit. Vous connaîtrez ailleurs les détails de notre position et une partie des tracasseries qui nous sont suscitées.

Nos confrères ont presque tout supporté un peu difficilement cette première campagne, c'est assez naturel, il faut se faire au climat et au régime du pays. Mr Landre éprouva une forte maladie probablement le typhus, mais il n'en reste pas de trace. Mr Ridet a été consumé par une fièvre intermittente bien longue, nous espérons toutefois qu'il pourra se livrer à l'administration ; Mr Petincolas a passé toute l'année dans les souffrances et sans pouvoir rien faire, les autres furent seulement fatigués, plus ou moins. Mgr de Capse presque toujours souffrant en été, reprend dès l'automne ; tout en baissant Sa Grandeur fait encore une besogne énorme, priez bien Dieu de le conserver à la Mission qui prospérera sous son administration. Priez aussi je vous prie pour tous et en particulier pour moi, je me rappelle aussi au bon souvenir de tous nos Messieurs et termine en vous donnant l'assurance du respectueux attachement en
Notre Seigneur

De Votre Serviteur très humble

+ Antoine Evêque Coadjuteur

Monsieur
Monsieur Albrand Supérieur
du Séminaire des Missions Etrangères Paris

Mgr. Verrolles Evêque Vicaire Apostolique de Mantchourie

Corée septembre 1863

Mon très vénéré Seigneur,

Devant me mettre de bonne heure en campagne, je m'empresse de prendre la plume pour répondre à l'honorée lettre que Votre Grandeur m'adressa à la date de Janvier dernier et en même temps accuser réception des édits au Dragon et journaux que vous avez eu la bienveillance de nous envoyer, ils ne sont pas reçus avec indifférence, croyez le bien et je ne saurais vous exprimer combien nous avons été sensibles à cette attention de votre part. D'après les détails que vous me donnez, la liberté met les missionnaires à l'aise; mais la porte n'en est guère plus ouverte pour les populations, ou du moins elles ne sont pas très empressées de profiter de l'ouverture, les progrès ne paraissent pas devoir être brillants, quelle douleur de penser que rien ne peut faire sortir ce peuple de son apathie, bien plus son orgueil se révolte contre le bras qui le châtie pour le faire entrer dans le chemin du salut, c'est bien triste. Votre pays du Leaotong, sur les bords de la mer et non loin des Européens n'a pas osé porter la main sur vous, mais il n'en est pas de même partout, et l'ère des martyrs semble devoir commencer avec l'ère de la liberté, quel singulier pays ! Vos sauvages du Nord sont aussi peu fervents et témoignent peu de vocations pour la religion de Jésus, cependant il ne faut pas perdre tout espoir. Les chemins aujourd'hui connus, on pourra faire de nouvelles tentatives et peut être s'appriivoiseront-ils peu à peu, les premiers pas sont toujours les plus difficiles et je m'attends bien à voir quelque nouvelle expédition dont le succès puisse dédommager les premier revers.

Quand aux Russes, il sera plus difficile encore d'en obtenir quelque chose, leur politique tyrannique pourrait bien rendre nuls tous les efforts. Je crains beaucoup pour notre Corée, ils semblent la guetter et dès qu'ils seraient les maîtres ici, nos pauvres chrétiens ne seront pas à l'aise, mettons toutefois notre confiance au Seigneur, il est assez puissant pour arracher les brebis de la gueule des loups. Et vraiment cette petite Corée n'est pas une terre sans ressources, notre mission continue à donner quelques consolations, les progrès sans être notables sont réels et les choses se mettent sur un pied qui, Dieu aidant, pourra prendre de grands développements. Et pour ne parler que des chrétientés lointaines près de la mer du Japon que j'ai dû encore visiter l'hyver passé, elles augmentent passablement, se forment bien à la pratique des devoirs du christianisme et promettent beaucoup pour l'avenir. Sans être encore très nombreux nos Chrétiens y sont répandus dans un grand nombre de districts, la plupart mêlés parmi les payens et ont par là facilité pour propager la religion, chaque année on gagne peu à peu quelques nouveaux terrains et bientôt se forment de petits groupes que la grâce rendra un jour plus considérables. Cet état de choses est assez gênant pour l'administration, mais les grands biens dont il peut devenir la source compensent les difficultés et nous ne les engageons pas à se réunir davantage. Cette année encore j'ai eu le bonheur de conférer plus de deux cents baptêmes d'adultes dans cette partie. Si elle continue sur ce pied, ce sera bientôt un fort district de missionnaire, seulement il nous faut du monde pour soigner tout cela. Mgr de Capse s'il a le temps et les forces de le faire, pourra vous parler lui-même des progrès qui ont lieu dans les provinces Nord Ouest; c'est un commencement mais qui s'annonce bien, et semble devoir prendre de grands développements. Aussi Sa Grandeur s'est décidée à aller y faire une tournée quoique les chrétiens n'y soient pas encore nombreux. Elle doit y être en ce moment je crois. Mgr de Capse a été cette année fort fatigué de son été. Depuis le retour de la fraîcheur il est je crois un peu soulagé, mais il est clair que chaque été les choses vont en baissant ; les affaires au contraire se multiplient de plus en plus sans qu'on voie le moyen d'en soulager Sa Grandeur, je ne sais où nous arriverons ; car souvent ce bon Evêque n'en peut vraiment plus. Vous saurez par d'autres lettres que le bon Mr Joanno nous a été enlevé par une maladie de poitrine au mois

d'avril. J'avais écrit les lignes ci-dessus, quand un courrier m'arrivant me força d'interrompre pour courir immédiatement au secours de notre cher confrère Mr Landre dont l'état donnait des inquiétudes. Hélas ! tous les remèdes furent inutiles; la dysenterie, dont il était attaqué le consuma et il rendit son âme à Dieu le 15 de ce mois de septembre, nous laissant tous dans les plus grands regrets ; ses vertus et toutes ses bonnes qualités nous faisaient fonder sur lui de grandes espérances, tout s'est évanoui comme la fumée. C'est donc après quinze jours que je continue cette lettre, mais j'ai l'âme triste, Dieu permet bien des épreuves à notre pauvre mission, sa bonté nous retire les ouvriers alors qu'ils semblent être plus nécessaires, comment faire face à tout ? Demandez pour moi au Seigneur plus de résignation à sa sainte volonté, oui je veux dire généreusement fiat voluntas, car Dieu nous aime beaucoup et sait ce qu'il nous faut. D'après cela nous allons être bien gênés, MM. Féron et Calais affaiblis ce printemps par une violente maladie, auront besoin de se ménager et pourront à peine remplir leur tâche de l'an passé, et les districts de deux défunts nous restent sur les bras, à la grâce de Dieu ! C'est par la croix que tout doit se faire, et la voilà planant sur notre petite mission, croyons donc que Dieu a des desseins de miséricorde. Du reste c'est Dieu seul qui se chargera de nos affaires, les lettres reçues l'hyver dernier me convainquent de plus en plus qu'il n'y a rien à espérer du côté des hommes et que les interventions séculières n'ont aucun effet. Pauvre Cochinchine, pauvre Chine et aussi pauvre France qui refuse le beau rôle que Dieu lui offrait et se rend le jouet des autres nations par ses hésitations, ses demi-mesures, sa faiblesse et son inconstance. Et puis l'Italie ! le cœur navré quand je pense au souverain Pontife, Dieu aura-t-il permis encore qu'on porte une main sacrilège sur son Christ et son patrimoine, je le crains d'autant plus que le rôle de la France serait encore là bien honteux. Toutefois Dieu qui protège toujours son Eglise nous évitera j'espère de si grands excès ; ah prions, prions pour l'Eglise.

Déjà fort fatigué de mon année, ces quinze derniers jours m'ont épuisé. Je suis cependant à la veille de mon départ et dois nécessairement terminer mes lettres pour l'Europe avant d'aller au sud, veuillez donc bien excuser ma brièveté et ne pas y voir mauvaise volonté de ma part. Daignez agréer de nouveau l'assurance des sentiments de respectueux attachement avec lesquels j'ai l'honneur d'être

de votre Grandeur

le très humble serviteur

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

P.S. Plusieurs fois j'ai su que les lettres ou paquets envoyés d'ici avaient été décachetés avant de parvenir à leur destination; les Jésuites ont été accusés sur ce point à plusieurs reprises à tort ou à raison, mais je ne pensais pas qu'une telle impudence put avoir lieu dans notre chère congrégation. Cependant je sais aujourd'hui à n'en pas douter qu'un paquet envoyé et cacheté par moi l'hyver passé à l'adresse de Mr Libois a été décacheté et lu au Leaotong, violant ainsi toutes les règles de la bonne foi et du droit des gens. Quoique je ne connaisse pas la main qui a osé enfreindre ainsi tous les principes, il m'est impossible de passer de tels faits sous silence, les suites en seraient trop graves. Je supplie donc Votre Grandeur de vouloir bien vous informer de cette affaire et d'avoir la bonté de prendre des mesures pour que de telles infractions ne puissent plus se renouveler. La chose du reste ne doit pas être difficile, nos lettres n'ayant pas de nombreuses stations à faire au Leaotong. Pardon Monseigneur, si je prends la liberté de vous prier de vous occuper de cette affaire, mais elle est trop grave pour ne pas essayer d'y mettre ordre, tant pour l'honneur de la Société que pour les garanties des communications

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire

Corée Septembre 1863

Monsieur le Supérieur,

Votre honorée lettre de Juillet 1862 m'est heureusement parvenue par le courrier d'hyver, et c'est toujours avec la même joie que j'en prends lecture, quand après toute une année d'attente arrive enfin le moment des dépêches venues de l'étranger. Ma dernière lettre semble vous avoir affligé, il est vrai que désolé de ne recevoir aucune pièce d'année en année, mon intention a été d'y mettre quelques reproches, j'ignore les termes alors coulés de ma plume, mais je serais très fâché si j'avais dépassé les bornes et suis tout disposé à vous en adresser mes excuses. Du reste toute cette affaire est terminée et je ne songe pas à y revenir. Vous avez eu cette fois l'obligeance de m'adresser le catalogue des pièces existant dans vos archives. Je suis bien reconnaissant pour cet envoi quoique par le fait il ne doit plus guère me servir. Mes lettres de 1862 vous auront annoncé et peut-être avez-vous déjà reçu toutes mes notes pour l'histoire des Martyrs. J'ai pris le parti de tout vous envoyer parce que d'une part il m'est absolument impossible dans ma position actuelle d'essayer de les rédiger, n'en ayant ni le temps ni surtout les forces. Et d'autre part elles courent ici grand danger de se perdre soit dans les persécutions et pillages, soit dans les incendies, comme par le fait je perdis dans l'incendie au printemps de cette année, une grande caisse où étaient réunies toutes mes notes, papiers et livres de travaux, en sorte que l'histoire des martyrs a perdu tous ses titres originaux et les plus complets ; reste seulement une collection choisie en langue du pays et Dieu permit que mes notes en français, sauf un certain nombre, ne se soient pas trouvées à cette époque à leur vraie place dans la caisse et fussent en grande partie conservées. Je conçois que vous ayiez toujours conservé le désir que je rédige moi-même cette histoire, toutefois c'est absolument impossible, les affaires m'écrasent de toutes parts et les écritures surtout me démontent ; quand je rencontre quelque temps un peu moins pressé mes forces semblent revenir quelque peu, puis entraîné par le flot des affaires je retombe dans une vraie langueur où tout travail de ce genre est impossible. Ainsi veuillez bien n'y plus penser et si cette histoire doit paraître pour le public, veuillez la confier à quelqu' écrivain fervent qui puisse tirer parti de mes notes et en faire jouir les fidèles. Louis Veuillot surtout devrait bien faire ce travail ; mais n'oubliez pas ce que je disais l'an passé ; je défends de la manière la plus absolue de publier cette histoire en tout ou en partie, sans que la rédaction ait été revue et approuvée par moi-même ; que si ces conditions ne peuvent se réaliser elle restera inédite dans vos archives, car je n'accepterai aucune composition à cet égard.

Dans les premières années de l'histoire et aussi je crois pour 1846, je renvoie quelque fois aux vies séparées que je vous avais adressées, mais puisque vous n'avez pas reçu la plupart de ces vies, si on s'occupe de la rédaction, il faudrait que je susse les vies qui manquent dans l'histoire, pour pouvoir vous les envoyer, il y en a peu, mais je ne les puis connaître. Veuillez donc bien avoir la bonté de chercher quelles vies manquent et de me les indiquer pour compléter le tout. Cette année je joins à mes lettres une vie plus exacte et plus complète de *Nim Joseph* martyr en 1846, c'est celle-ci qui doit servir de base et non celle envoyée autrefois. L'heureuse arrivée de Mr Aumaître en Juin nous a tous grandement réjoui, et il arrive très à propos pour nous aider, malheureusement il ne pourra être prêt cette année pour nous rendre service et il faudra attendre l'année prochaine.

Dieu permit que nous passions par les épreuves, et beaucoup de maladies ont entravé l'administration ; Mr Petitnicolas réclame des soins continuels ; M.M^{rs} Féron et Calais ont été saisis violemment et sont restés longtemps sans pouvoir sortir ; Mr Landre fréquemment indisposé, et pour clore la couronne d'épines Mr Joanno mort poitrinaire après six à sept mois

de langueur. En faut-il tant pour nous mettre en retard et hors d'état de suffire à tout, aussi quelques parties sont restées non visitées. Du reste la croix qui ne nous quitte guère, fait aussi éclater sa vertu: malgré tout cela la chrétienté va bien et la grâce coulant abondante sur les payens nous en attire toujours un bon nombre, comme vous le verrez dans le compte rendu, dont je n'ai pas, il est vrai, connaissance, mais je sais qu'il n'y a pas à se plaindre. D'autres vous feront part de ce qui les concerne, je me bornerai à quelques mots sur la partie que j'ai visitée. Forcé d'aller encore cette fois dans les chrétientés éloignées du Sud Est, j'ai recommencé mon pèlerinage de l'an passé, mais heureusement on put préparer plus d'oratoires et je pus voir presque tous les chrétiens dispersés, je poussai aussi ma course deux journées plus loin dans l'Est et fus accompagné partout de la protection divine, qui soutint mes forces et m'épargna les mauvais temps d'une manière plus que providentielle. Je trouvai tous ces braves gens dans un bon état ; le corps est très pauvre, les persécutions sont leur pain quotidien, mais la foi reste ferme, ils sont fervents, assidus à chercher à s'instruire, se forment peu à peu à toutes les pratiques de la Religion et promettent de devenir une belle Chrétienté. Déjà leur nombre est considérable et si nous en avons les moyens il serait à désirer qu'un prêtre s'établît là bas et restât dans quelque centre au milieu d'eux, il y trouverait de quoi bien s'occuper, mais outre qu'il n'y a pas de lieu sûr pour le recevoir, nous ne sommes pas non plus en mesure de pouvoir y laisser un confrère, il y a tant de besoins ailleurs. Cette année encore l'augmentation de ces Chrétien^s fut de deux cents baptêmes que je conférai avec bonheur à des gens dispersés sur un très vaste rayon. Si tous sont fidèles, comme on peut l'espérer, ils répandront la Religion autour d'eux et devenant de nouveaux centres, la chrétienté prendra de plus en plus d'accroissement.

Vous bénirez donc la Providence avec nous de ces petits succès qui se répètent aussi dans d'autres parties de la Mission. Nous restons seuls éloignés de l'influence Européenne et Dieu semble nous faire toucher du doigt que sa protection seule vaut mieux que celle des canons, quand ils sont tirés par des gens sans foi, pour ne rien dire de plus. Laissons donc la Providence toute seule, elle saura faire éclater sa gloire et si des jours plus libres sont réservés, attendons que sa bonté les fasse luire selon ses desseins.

Mgr de Capse a eu un été plus fatigant que l'année dernière, le retour de la fraîcheur l'a un peu soulagé, mais Sa Grandeur est par trop accablé d'affaires, sans que l'on voie moyen de la soulager. J'ai reçu par Mr Aumaître différents ornements d'autel, linge, calice. C'est une pieuse association, dit-on, qui me les adresse, veuillez bien lui faire parvenir l'expression de ma vive reconnaissance et l'assurance d'un souvenir très particulier dans mes faibles prières. Je n'ai pas reçu la méthode d'enseignement des Sourds-muets que j'avais demandée il y a deux ou trois ans, elle me fait grandement défaut et je la désire le plus tôt possible. Recevez M^r le Supérieur l'assurance des sentiments dévoués de Votre

très humble serviteur et confrère

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

Avec tous les nouveaux offices et les nombreux offices particuliers de la Société, les **Ordo** anciens sont inutiles, ne pourriez-vous donc pas faire imprimer un nouvel **Ordo perfectius** auquel fussent rajoutés à chaque page, ou chaque mois, les offices propres de la Société. C'est une chose plus que désirable.

J'ignore si les offices concédés à notre Congrégation doivent être transférés quand ils tombent un jour empêché, ce n'est pas que je désire la translation. Je veux seulement savoir sur quel pied est la concession pour m'y confirmer.

Je vous prie de m'envoyer douze flacons d'alcoolature d'Arnica dont le dépôt général est chez Mr Mure pharmacien à Pont St Esprit (Gard). Le flacon est de 2 fr. et il envoie franco les demandes de dix flacons accompagnées d'un mandat sur la poste. Ils seraient payés sur les fonds que ma famille vous remet chaque année.

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

Corée Septembre 1863.

Monsieur le Supérieur,

Cette lettre à part est uniquement pour vous, toutefois après en avoir pris lecture, je vous autorise très bien à la communiquer au Conseil si vous le jugez à propos.

Nous nous aperçûmes plusieurs fois que nos lettres avaient été ouvertes avant de nous (vous?) parvenir et sans savoir au juste par qui; il a été quelque fois permis de soupçonner que c'était au Leao tong ; l'hyver passé j'adressai un gros paquet à l'adresse de Mr Libois et je le cachetai avec soin et de manière qu'il ne puisse être ouvert que par une volonté bien déterminée de rompre les sceaux et de violer la bonne foi, contre les usages universels. Or je sais par Mr Aumaître que mon paquet a été décacheté et lu au Leao tong. Ignorant quel est le coupable qui perd ainsi toute pudeur, j'écris à Mgr Verrolles de vouloir bien s'en informer et mettre ordre à des actes aussi scandaleux et dont les suites peuvent être si graves ; mais je vous prie en outre de vouloir bien agir et prendre les mesures nécessaires pour réprimer cet abus et empêcher des actes aussi déshonorants dans notre Société. C'est avec peine que je parle ainsi, mais la chose me paraît très grave par les suites où elle peut mener.

Voici ce qui a été non pas seulement dit, mais écrit, et par une personne qui n'est pas sans pouvoir avoir des renseignements sur une partie des Missions de notre Société; or en parlant des Vic. Apost. de notre Société : «Il y a un Vic. Apost. qui a chassé ses Miss. Européens et vit avec des Prêtres indigènes qui mènent une conduite, bon Dieu ! La grande partie des Chrétiens a apostasié la Religion Un autre Vic. Apost. laisse tout à la débandade, chaque missionnaire est Vicaire Apostolique, aussi la paix y règne comme entre chien et chat Un autre chasse ses bons missionnaires pour garder les concubinaires qui ne disent plus de bréviaire et oublie de se confesser..... Un autre nourrit des bêtes et ne s'occupe plus de sa Mission et tout n'est pas dit. »

La charité m'oblige à ne pas ajouter foi à de telles choses et toutefois il n'y a pas de fumée sans feu, je ne puis ne pas vous faire voir ces désolantes accusations n'ayant aucune donnée sur les lieux et les noms je me borne à ces lignes et les livre à votre prudence pour tâcher de découvrir le mal quel qu'il soit, s'il existe plus ou moins, et d'y porter remède le plus tôt possible, Dieu nous soit en aide.

Agréez l'assurance de mon entier dévouement en Notre Seigneur

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

Monsieur
Monsieur Albrand Supérieur
du Séminaire des Missions Etrangères

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Libois Archi-Procureur Hong Kong.

Corée Septembre 1863.

Mon très Révérend procureur,

Le 21 Août 1862 fut certainement un jour faste puisqu'il m'a procuré une belle lettre de votre main que j'ai reçue avec toute la joie que vous pouvez supposer. Lors de l'arrivée de notre courrier annuel, j'aurais voulu y trouver des nouvelles plus consolantes de la Chine, Cochinchine, etc, mais que voulez-vous ; c'est une leçon qui nous crie que toute notre consolation et surtout notre espérance doit être en la croix, la Croix toute seule, puissions nous ne jamais l'oublier. Car la croix est bien aussi en Corée, elle y est pour nous éprouver, comme nous le fûmes par les maladies graves de nos confrères M.M^{rs} Petitnicolas, Féron et Calais, et la perte fort douloureuse du bon Mr Joanno, décédé poitrinaire au mois d'Avril, sans parler des persécutions locales, vexations etc... qui n'ont pas manqué non plus, comme de coutume. Mais la perte de ce cher confrère est bien plus sensible et a pour nous tous de grandes suites par la difficulté de faire face à tous les besoins. La Croix est aussi en Corée pour faire éclater sa vertu et nous amener des payens adorateurs désormais de Jésus crucifié. Si nous avons donc des souffrances et des fatigues, nous avons aussi des consolations, nos affaires marchent, l'union est parmi nous, et la grâce de Dieu secondant, nous ne restons pas en arrière. Sans avoir de succès bien brillants nous profitons du calme pour soutenir nos anciens chrétiens et ouvrir les bras aux Néophytes qui nous arrivent. J'ignore le chiffre des baptêmes car toutes nos affaires sont en retard cette année, mais j'ose espérer qu'il ne sera pas beaucoup inférieur à celui de l'année passée, assez consolant pour nous. Pour ce qui est du district sud Est que j'ai encore visité cette fois, je l'ai trouvé en progrès, ces nouveaux chrétiens se forment peu à peu, ils sont fervents, zélés à s'instruire, fermes dans la foi et promettent de former une belle chrétienté, dont les développements sont assez prompts, si on les compare aux autres parties de ce royaume. J'y ai donné cette fois plus de deux cents baptêmes à des gens dispersés sur un vaste rayon qui semble favoriser la propagation de l'Évangile. Vous saurez aussi par d'autres lettres que la partie du Nord jusqu'ici retardataire semble vouloir nous fournir son contingent, et ses progrès au milieu de mille vexations ont exigé cette année une visite que Mgr de Capse fait je crois en ce moment. Là encore tout est dispersé et si le feu continue il y aura de l'extension, nous devons donc bénir la Providence qui fait germer tous ces fruits, et nous espérons qu'elle nous accordera du renfort pour suffire à tout. Je vous ai envoyé l'hyver passé la collection de mes notes pour l'histoire de nos martyrs, je l'ai cacheté à votre adresse et je sais que le paquet a été ouvert au Leaotong, j'ignore par qui, mais c'est bien violent, j'apprendrai sans doute cet hyver que vous l'avez reçu et peut-être envoyé en France comme je vous en priais s'il y avait quelque occasion sûre. Ici on ne peut répondre de rien, et j'ai fait pendant mon absence du printemps des pertes bien sensibles, ma caisse la plus précieuse a péri dans l'incendie, les notes les plus complètes sur les martyrs ont été consumées. Heureusement que par hasard j'avais mis ailleurs quelques paquets historiques, sans cela il ne serait rien resté de sept ans de recherches, mais ce que j'ai perdu ne se trouvera plus, fiat voluntas. Raison de plus pour ne pas perdre ce que je vous ai adressé.

Mr Aumaitre nous est arrivé en Juin, il est le très bien venu et les deux jeunes élèves, Dieu veuille que nous puissions tirer parti de ces enfants. Je n'ai pas vu ce cher confrère, on en dit beaucoup de bien et il nous sera d'un grand secours l'an prochain. J'ai appris que Mr Osouf vous était enfin arrivé, c'est une joie pour moi, il vous soulagera beaucoup, dans votre petite vieillesse. Ayez soin de le bien former pour la gloire de Dieu et l'intérêt des missions, donnez lui votre double esprit et n'oubliez pas de le faire héritier de la Capote, la chose est grave.

On parle de vous faire établir à Chang hai; nous avons ici parlé dans ce sens, probablement on finira par là, est-il question de faire l'établissement de suite ?

J'ai ici un ouvrage incomplet traduit du chinois, mais je n'en connais pas le titre, c'est un choix de vies des Saints. Le 1^{er} vol. comprend la vie des Apôtres, un autre la vie de 12 docteurs et Evêques, un autre la vie des Pères du désert, les autres me sont méconnus, il doit y avoir de 5 à 7 vol. je pense, auriez vous cet ouvrage en Chinois, ou pourriez-vous me le procurer ?

J'ai eu l'occasion de faire quelques travaux sur la vie des SS. en Chinois, venant du Sutchuen, la critique et la composition sont plus que faibles en certains endroits et fait peu d'honneur, pour ne rien dire de plus, vis-à-vis des chrétiens ; mais ce qui est impardonnable c'est d'avoir donné faussement l'histoire de Tobie à l'article de St Raphael. On aurait dû respecter une histoire qui est écrite dans les Livres Saints. Lisez la et comparez, je vous y engage ; ce n'est pas à vous Père Libois que j'adresse des reproches, mais je crois qu'il vous est facile d'obtenir qu'on rectifie *au moins* cette histoire de Tobie, qui est travestie et par suite est une honte pour nous vis-à-vis de tous ceux qui la liront. C'est la raison qui me porte à vous en parler ici, et si on voulait revoir tout le travail je crois que ce serait une bonne œuvre, car *scripta manent*, et vis-à-vis des Chrétiens^s comme des autres sociétés nous n'aurons pas de face. Mon papier est rempli et les affaires m'attendent, j'ai donc l'honneur de vous saluer pour cette fois, en attendant une autre occasion de vous témoigner encore, le sincère attachement de votre

très humble serviteur

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

Tâchez de faire passer par Suez ma lettre à Mr Sire avec la traduction coréenne de la bulle, elle est déjà trop en retard.

Monsieur
Monsieur Libois procureur
des Missions Etrangères
Hong-kong

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Osouf Procureur

Corée Septembre 1863

Monsieur et Cher Confrère,

J'ai reçu par Mr Aumaître au mois de Juin la lettre bienveillante que vous m'avez adressée à votre arrivée à Hong kong et dans laquelle vous vous offrez à nous rendre les services qui seront en votre pouvoir. C'est avec une bien vive satisfaction que je vous sais enfin arrivé à la procure générale et je me félicite ainsi que nos missions du choix que nos MM^{ES} de Paris ont fait de vous pour cette place importante. Sans avoir le plaisir de vous connaître, je ne suis pas sans avoir entendu parler de vous, et tout me fait bien augurer des services que vous rendrez dans ce poste à toutes les missions. Le REvêque P. Libois, notre digne Archiprocureur va donc enfin trouver quelque soulagement auquel d'ailleurs son âge respectable et ses longs services lui donnent bien quelques droits. Nos affaires iront donc de mieux en mieux et pour vous remercier à l'avance des bons soins que vous voudrez bien en prendre, je vous promets une large part dans mes faibles prières et SS. Sacrifices, car c'est tout ce que je puis faire.

Agréez l'assurance du sincère attachement en Notre Seigneur que vous conserve toujours

Votre très humble serviteur et confrère

Monsieur + Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur
Monsieur Osouf Procureur des
Missions-Etrangères.
Hong-kong.

Mgr. Verrolles Evêque Vicaire Apostolique

Corée Octobre 1864

Monseigneur,

La lettre que votre Grandeur a bien voulu m'adresser fin Décembre dernier a été comme toujours la bienvenue, avec les quelques journaux dont vous l'avez fait accompagner, c'est une gracieuseté bien aimable dont tous nos missionnaires se félicitent et pour laquelle je vous remercie bien sincèrement.

Notre courrier fut d'ailleurs plus pauvre que jamais, pas de lettre de M. Libois, pas de Paris, c'est vraiment incroyable. Depuis que le service d'Europe en Chine est sur un pied régulier, nous sommes moins favorisés que par le passé; le passage du Leaotong à Changhai devrait être aussi moins gêné. Seraient-ce des naufrages qui chaque année et cette fois plus encore ont perdu nombre de lettres annoncées et non parvenues? il faut avouer que nous avons bien peu de chance et sans parler des affaires retardées, sans l'aimable lettre de votre Grandeur, nous n'aurions eu aucune nouvelle même du Souverain Pontife, à plus forte raison du Mexique etc. Les nouvelles de ce dernier pays étaient bien consolantes, mais cela durera-t-il ? à l'époque où nous vivons les choses et les esprits sont si changeants qu'on n'ose se fier à rien.

Pour votre Leaotong je vous félicite de votre tranquillité et des progrès qui semblent vouloir commencer, toutefois je n'ose parler trop haut, car d'une part les hostilités en Chine surgissent de tous côtés et aussi les voleurs ont tête levée, comme vous le remarquez ; des bruits fort peu rassurants ont circulé ici sur de graves troubles qui auraient eu lieu dans votre Leaotong et même à Péking, sans trop y ajouter foi il doit y avoir quelque fondement là-dessous et n'aurez vous pas été victime au milieu de la bourrasque ? Le fait est que la Chine est dans une position bien critique et qui tourne au grand détriment de notre S^{te} Religion ; le iun-nan, le Koeitsiou et tout ce que nous ne savons pas, quelle matière de réflexion et de douleurs. Ici serons-nous mieux ? Dieu seul sait le secret. Depuis nombre d'années nous avons un gouvernement qui sans être ami, était modéré et tolérant, le voilà renversé. A la 12^o lune, le roi mourut sans enfant, et une vieille reine veuve, en adoptant un prince de 12 à 13 ans prit la régence – or voulez-vous savoir quelle est cette reine, c'est une Tsio (tchao) fille et nièce des deux plus ardents persécuteurs de 1839. Depuis qu'elle a l'autorité tous les hauts dignitaires sont à peu près renouvelés et comme de juste, elle s'entoure de ceux qui partagent ses idées, en sorte que la Cour actuelle représente assez bien ce qu'elle était en 1801 ; qu'augurer de tout cela ? J'en laisse le travail à de plus clairvoyants, mais humainement parlant, rien de bon pour nous ; ce printemps on tint conseil plusieurs fois pour agir contre nous, la résolution en fut prise même, assure-t-on, et ce serait le prince, père du jeune roi actuel, qui aurait arrêté tout, car lui ne paraît pas hostile à la religion, mais il n'est pas le maître ; depuis il y eut encore de mauvais bruits, mais moins fondés je crois, de sorte que tout en espérant la paix, nous n'osons nous en flatter trop haut. Cela pourrait bien dépendre un peu de l'ambassadeur chinois qui vient d'arriver ici, mais je n'ai pas de nouvelles. Si Mr Berthemi avait eu la bonne pensée d'accompagner cet ambassadeur, son arrivée eût été des plus à propos. Au surplus, pourquoi désirer de telles choses. Napoléon persécute et les catholiques de France et leur chef suprême ; comment espérer qu'il ait donné à son ministre en Chine des instructions qui puissent nous être réellement avantageuses. Du reste votre Grandeur est à même de pouvoir sonder ce qui pourrait le faire, et je suis bien sûr que s'il y avait une chance réelle de succès vous interviendriez, de toutes vos forces pour la faire réussir. Ce qui intrigue ici beaucoup le gouvernement, ce sont les Russes, aujourd'hui nos voisins au Nord-Est ; ils font toujours mine de vouloir entrer en rapport avec la Corée et procurent ainsi des paniques à la Cour. Je crains bien qu'ils fassent quelque coup

sur ce pays. Si par Péking on pouvait avoir quelque vent de leurs desseins, vous nous rendriez service de vouloir bien nous en mettre au courant. Pour parler maintenant de cette mission, elle fut sur le même pied que par le passé ; Mgr de Capse devait vous en parler; je me borne à vous dire que j'ai été encore aux chrétientés près du Japon. J'ai trouvé tout sur un bon pied, les nouveaux chrétiens pleins de ferveur, s'accoutumant à la pratique, se formant à la vie Chrétienne et désireux de s'instruire; je pénétrai dans beaucoup de lieux où je n'avais pas encore été et plusieurs districts s'ouvraient pour la première fois à la religion, cette course quoique très fatigante me procura beaucoup de consolation. Nos Chrétien^s sont disposés dans 24 ou 25 districts et partout il y a de l'espoir, plus ou moins ; Je les confessai tous, à très peu d'exception près, et le chiffre des baptêmes d'adultes fut, pour cette partie éloignée, de 270. Vous voyez que c'est du progrès. Oui mais le démon trop jaloux vient y mettre le trouble. Les satellites ayant été lancés de tous ces côtés-là pour saisir les sectateurs d'une espèce de nouvelle religion, en profitèrent pour piller et dévaster nos Chrétien^s; puis d'autres mauvais sujets prenant exemple sur eux, se réunirent en bande pour aussi dévaliser nos néophytes, et les uns et les autres étaient bien sûrs de l'impunité, car un mandarin n'ose pas prendre le parti des Chrétien^s.

De là est résulté une bourrasque qui dispersa, ruina et réduisit à la mendicité la moitié de ces belles chrétientés, je n'ai pas encore tous les détails désirables. Mais s'il y a encore de beaux traits de courage, je crains bien qu'il y ait aussi des misères, et la foi naissante de ces néophytes n'en sera-t-elle pas ébranlée ? car depuis quatre ans ils n'ont vraiment pas de sécurité, et ils pourraient bien se fatiguer de tant de vexations qui les réduisent à la dernière misère. C'est vraiment bien pénible, et le récit en fait gémir. Espérons toutefois que la grâce aura le dessus et les conservera. J'allai ensuite faire la moitié du district du regrettable M. Landre et tout se passa sans rien de marquant. Vous voyez que malgré ma faiblesse, j'ai pu encore rendre quelque service; je suis presque toujours sans maladie, mais usé et sans forces ni physiques ni intellectuelles, je perds jusqu'à mon bon sens et suis devenu incapable de travaux d'esprit. Où tout cela finira-t-il ? Ne croyez pas du reste que je ne prenne pas de précautions, j'en prends au contraire beaucoup; quelque uns diront peut-être trop ; mais c'est aux précautions que je dois de vivre encore. Je fais aussi usage de médecines confortantes, et en particulier du Jen seng que votre Grandeur veut bien me conseiller, le Jen seng cultivé passe chez moi presque comme du pain. Enfin à la grâce de Dieu, car il y a un terme à tout.

Je termine ici cette lettre en priant votre Grandeur de faire passer nos dépêches le plus tôt possible en Europe pour éviter les retards d'affaires et vous réitère l'assurance des sentiments avec lesquels

J'ai l'honneur d'être, Monseigneur, De votre Grandeur
Le très humble serviteur

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand. Supérieur Paris

Corée le 13 Octobre 1864

Monsieur le Supérieur ;

J'ignore si vous avez reçu la lettre que j'eus l'honneur de vous adresser l'année dernière, mais non seulement je n'en ai pas reçu la nouvelle, aucune lettre de Paris ne m'est même arrivée, et cet accident m'étant commun avec les autres confrères de la Mission, nous pensons qu'un ou plusieurs paquets se sont égarés ou perdus en route. Il est bien étonnant que depuis l'établissement des services réguliers d'Europe en Chine, il y ait plus de lettres perdues que par le passé et toutefois le fait est certain du moins pour ce qui me concerne et je ne puis l'expliquer. Vous saurez par différentes lettres que notre année s'est passée sans rien de bien marquant, nous sommes toujours partagés entre l'espoir d'un bien assez considérable et la crainte d'événements fâcheux et nos chrétiens toujours dans cette position nous donnent aussi alternativement consolations et peines. Je fis par exemple une tournée très consolante dans le Sud Est et bientôt après mon départ de ces lieux une bourrasque vint disperser et réduire à la misère la moitié de ces chers Néophytes qui n'ont pu encore se réunir, ni même se fixer en aucun lieu ; voilà les angoisses ; tout ceci se passe du reste sans ordres du gouvernement, mais ce gouvernement lui-même, nouvellement changé étant fort suspect, on ne sait que penser de l'avenir et un grand malaise travaille les esprits, qu'en résultera-t-il ? Je n'ai pas eu du reste à me plaindre de maladie, forcé par le défaut de prêtre, j'ai dû faire une forte administration et malgré les fatigues, rien de grave ne s'en est suivi ; mais quand ensuite je voulus me mettre à des travaux de livres, je m'aperçus que tout travail devient presque impossible, c'est à renoncer au métier : aucune mémoire des faits et des mots du langage, aucune réflexion possible, bien moins encore de discussions fondées sur des raisonnements suivis, où en viendrons nous donc ? et tout cela sans maladie. Incapable d'après cela de rien diriger

J'ai souvent la pensée non pas de quitter la Mission, mais de déposer un fardeau qui exige sans cesse réflexion et raisonnements dans tous mes rapports avec les confrères, j'ai encore eu la pensée de faire cette démarche cette année, mais certaines considérations font que je n'ai pas encore pris une résolution définitive. A propos de cela je vous avouerai que je ne suis pas sans inquiétude sur l'avenir de la Mission ; tant que la Providence voudra bien nous conserver Mgr de Capse, les choses marcheront très bien, et nous n'avons qu'à nous féliciter, mais Sa Grandeur tout en se soutenant à peu près n'y sera sans doute pas de longues années, et après, que faire ? Je ne vois vraiment pas en quelles mains on pourra remettre la Mission, et si j'étais appelé à donner mon avis, je n'oserais en donner aucun. Je voyais avec joie Mr Landre se former au ministère et me disais : « Peut-être serait-il convenable ? » Dieu nous l'a retiré et voilà ! Ne croyez pas d'après cela que j'aie à former des plaintes sur qui que ce soit, si vous deviez prendre ma lettre dans ce sens, je la déchirerais à l'instant, mais je veux dire qu'avec de bons missionnaires, je ne vois pas qui on pourrait mettre à la tête de la Mission et je désirerais bien que dans le choix des envois vous fassiez réflexion sur ce que je viens de dire pour tâcher de nous envoyer quelques confrères qui pussent au besoin se charger de tout dans un temps non éloigné ; ceci me paraît très important, quoique ce soit ma pensée personnelle et jusqu'ici non communiquée à d'autres. Je vous ai adressé l'an passé tout ce que j'avais de notes sur l'histoire des Martyrs, les documents d'Europe pourraient les compléter un peu ; j'ai ajouté que si quelqu'un les rédigeait, je veux absolument voir cette rédaction avant qu'aucune publication n'ait lieu. Si ces notes se perdent en route comme les précédentes il faut renoncer à tout, car jamais je ne puis essayer de recopier ce qui m'en reste ici ; j'ai même quelques notes sur le pays et ses productions que je n'ai ni la force ni le loisir de rédiger. A la garde de Dieu.

On dit que l'on fait maintenant de l'argent liquide qui peut servir facilement à argenter le cuivre etc. Si la chose est ainsi je voudrais bien que vous m'en envoyassiez de quoi argenter cinq ou six calices, avec la méthode de faire cette opération. Aujourd'hui la Société fournit presque toujours des calices d'argent, mais je ne conçois pas qu'on ait eu la pensée de changer l'usage ancien, de donner des calices qui se dévissent et se replient dans de très petits étuis; l'usage nouveau est ici très gênant pour les confrères, il vaudrait beaucoup mieux revenir à la forme ancienne. Je dirai le même de la plupart des chandeliers que les confrères apportent, alors qu'il serait si facile d'avoir des formes plus commodes et faciles à dévisser. Et puisque je suis sur l'article j'ajouterai que les Missels apportés par plusieurs confrères sont non seulement grands, mais avec des foules de renvois ridicules. Avant de prendre une édition pour les missionnaires, ne pourrait-on pas l'examiner pour éviter ces inconvénients ?

Veillez bien m'envoyer le Manuel du Prêtre en retraite par le P. Valuy, il se trouve à la librairie de Poussielgue. J'ai écrit à mes parents le récit de mes courses d'hyver, pour consoler leur vieillesse. Ne pouvant le recopier, je vous envoie cette lettre ouverte pour que vous puissiez en prendre connaissance, si vous le désirez, mais veuillez bien la faire passer de suite à ma famille. Je me borne donc à ces mots et termine en vous réitérant l'assurance de l'attachement respectueux avec lequel j'ai l'honneur d'être

Monsieur le Supérieur, Votre très humble serviteur et confrère,
+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

J'ose toujours espérer que s'il est encore question de réviser le règlement, cela se fera par un projet élaboré d'abord à Paris et envoyé à la discussion des Missions et que tout projet d'assemblée générale disparaîtra. Veuillez bien ne pas faire connaître à tous indistinctement ce que je vous ai dit plus haut sur moi et la Mission et faites en sorte que Mgr Berneux ne le sache pas par Paris, c'est moi-même qui doit lui en parler quand il sera temps, car en général il n'y a pas de secret entre Sa Grandeur et moi.

P.S. Enfin, cette année encore je n'écris pas à la Sacrée Congrégation, d'autant plus que dans la crainte que ma lettre soit ouverte avant d'arriver à Paris, je ne serais pas libre de lui détailler tout ce qui me regarde. A la grâce de Dieu, sa Providence veillera j'espère sur moi.

Monsieur
Monsieur Albrand Supérieur
du Séminaire des Missions Etrangères
Paris

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Libois procureur Changhai

Corée Octobre 1864

Très révérend procureur,

Parmi le très petit nombre de lettres que je reçus par notre courrier habituel j'ai eu le bonheur de recevoir du P. Libois, devinez combien ? une moins une, nous voilà à zéro ; c'est beaucoup n'est-ce pas ? encore, si les courriers des autres avaient été plus riches, on saurait si le gros procureur est encore à sa place, mais là encore, même déception, et on est à chercher la cause de ce silence ou les entraves qui se sont opposées à l'arrivée de ces nouvelles tant désirées.

Paris est aussi sur le même pied, silence absolu ; un navire a-t-il donc sombré ? C'est chose facile, probable même, on s'en console en pensant que Dieu l'a permis ainsi, et c'est fini par là. N'en parlons donc plus. L'an passé je vous adressai pour faire passer à Paris un gros cahier de notes sur l'histoire de la religion en Corée et ses martyrs, l'aurez-vous reçu et aurez-vous pu le faire parvenir sûrement à sa destination ? Je n'ose m'en flatter, car le grand nombre de lettres perdues chaque année semble indiquer des naufrages fréquents de la part des malles, et mes notes ont bien pu avoir le même sort que tant d'autres papiers. Dans l'impuissance où je suis de m'occuper désormais de ces travaux, mon parti est à peu près pris, de remettre le passé à la grâce de Dieu, et si cette fois tout est perdu, j'en conclurai que probablement la Providence ne veut pas que notre Société jouisse de cette collection, faite au prix d'un temps si considérable, et ce sera fini par là. Du reste tout incapable de travaux que je sois devenu, je me porte assez bien, c'est-à-dire que je n'ai pas de maladie, je suis toujours occupé plus que jamais, soit par l'administration qui augmente chaque année, alors que notre nombre diminue, et surtout les forces d'un chacun disparaissent d'une manière effroyable. Je dois donc aussi payer de ma personne, mais je ne suis pas au niveau des autres. D'autre part il y a de très grands travaux à faire pour l'instruction des Chrétien^s et là aussi nous sommes très en retard ; jusqu'ici il n'y a que moi qui m'occupe directement des livres. Mais que faire quand on ne peut y consacrer que le temps soi-disant destiné au repos et surtout quand toutes les idées lucides ont disparu du cerveau. Tout est pressé et rien ne se fait, voilà comme la machine est toujours enrayée et ne marche pas au gré de nos désirs. Voilà les choses humaines, et cependant la vie se passe. Tout ceci ne dit rien des Chrétien^s, allez vous dire, eh bien cette fois je n'en veux pas parler, j'ai fait à mes parents un petit récit de mes courses d'hyver et ne l'ai pas cacheté à dessein pour que vous puissiez le parcourir si cela vous plaît. J'ai intention aussi que Mr Albrand en prenne lecture, pour ne pas le copier deux fois. Ainsi je vous prie de lui envoyer aussi décacheté pour qu'il le voie en passant.

Vous y verrez l'état de notre nouveau gouvernement que Dieu tient entre ses mains comme tous les autres et dès lors pourquoi s'inquiéter ? Humainement parlant notre position est devenue plus précaire que par le passé, mais Dieu saura en tirer sa gloire. Je vous envoie une liste de quelques ouvrages chinois qui ne sont pas dans notre Mission, si vous pouvez vous les procurer je vous prie de m'en envoyer quelques exemplaires de chaque. Quand nos Coréens allèrent à Chang hai, on s'occupait d'un travail d'interprétation du livre chinois intitulé 周易 Ce travail était même déjà avancé, et l'un d'eux en copia un petit extrait ; si ce travail était terminé, ne manquez pas de m'en envoyer un certain nombre d'exemplaires. Il serait fort utile ici, surtout pour une certaine classe où nous essayons de pénétrer et qui offre quelque ouverture depuis quelque temps. Je suis abruti par le travail de mes lettres et ne sais plus où j'en suis, par suite ne sais plus que vous dire, sinon de prier pour moi. Le grand jour approche et je suis loin d'y être préparé, je le redoute plus que jamais, aidez moi de vos prières comme je le fais pour vous. Mes amitiés à Mr Osouf et à vous l'assurance de mon invariable attachement.

Votre très humble serviteur et confrère + Antoine Evêque d'Ac. Coadjuteur
Pourriez vous me dire si le brave Mr Jandart Lazariste est mort, car malgré plusieurs lettres envoyées par moi, je ne reçois plus de ses nouvelles.

Monsieur
Monsieur Libois procureur des Missions Etrangères
Hongkong

Mgr Verrolles Vicaire Apostolique Leaotong

Corée 25 Avril 1865.

Monseigneur,

Je n'ai pas la coutume de répondre aux correspondances par les barques du printemps et en ai moins encore la pensée cette année, où mon retour d'une longue et fatigante administration a lieu juste au moment du départ de notre barque pour aller à la rencontre des nouveaux confrères, aussi votre Grandeur voudra bien ne pas regarder ces quelques lignes comme une réponse à sa lettre de fin Novembre dernier ; toutefois je ne puis ne pas m'empresser d'adresser de suite un mot à Votre Grandeur pour réparer la pénible impression qu'a laissée mon post-scriptum de l'an passé. La charité l'emporte sur tout et les charitables avis, dont est remplie votre bonne lettre, me prouvent combien cette vertu l'emporte sur l'humeur qui me domina quand je traçais ces quelques lignes regrettables.

Oui ! votre Grandeur le dit fort bien, j'aurais du me borner à demander simplement explication des faits qui s'étaient passés pour ne pas être conduit à rétracter aujourd'hui toute la forme que j'y ai mise et à m'excuser auprès de votre Grandeur. Heureusement votre lettre toute inspirée par la charité m'est un garant que déjà vous avez tout oublié et ma tâche en devient plus facile. Du reste pour rester dans les bornes de la vérité, il faut dire qu'en me plaignant d'avoir eu plusieurs lettres ouvertes par le passé avant leur destination, je n'ai jamais dit qu'elles l'avaient été au Leaotong, je n'avais même pu arrêter mes soupçons sur qui que ce soit ; j'ajoute aussi que pour le fait de l'histoire des martyrs, il n'y a pas eu ici, comme votre Grandeur semble le penser, quelque indiscret. J'ai su seulement qu'elle avait été lue par plusieurs au Leaotong, et sans avoir scruté auprès de qui que ce soit, par qui et comment avait été faite l'ouverture du paquet, j'ai agi sans en parler à personne. Donc pas d'autre coupable que moi et moi seul, veuillez bien ne garder la dessus aucun doute, et moi seul ai besoin de réclamer votre charitable indulgence.

Trop fatigué pour le moment et ayant encore la tête trop en désordre, je termine ici cette petite lettre avec l'intention de reprendre à l'automne ma correspondance habituelle puisque votre Grandeur semble m'y autoriser.

J'ai été confus de voir sur les journaux l'écriture de votre Grandeur qui veut bien avoir la bonté de m'en adresser en particulier une feuille sur les curiosités de mon pays. Ce fait me découvre entièrement le fond de votre cœur et pourrais-je y être insensible ?

Daignez agréer mes excuses sincères et l'assurance des respectueux sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Monseigneur

De votre Grandeur le très humble
serviteur

+ Antoine Evêque d'Acônes Coadjuteur

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Albrand Supérieur du Séminaire de Paris

Corée 25 Avril 1865

Monsieur le Supérieur,

Notre bateau partant à la rencontre des Missionnaires que vous avez bien voulu nous envoyer, j'en profite pour vous accuser réception de vos lettres de Nov. 1863 et Mai 1864, mais trop abattu par suite de l'administration que j'ai terminée il y a deux ou trois jours, la pensée de vous y répondre en détail ne peut me venir. Un mot seulement sur le point que vous me signalez spécialement, les Martyrs. Toutes mes notes sur les martyrs paraissent vous être parvenues, *Deo gratias* ! Vous parlez d'en faire l'impression telle quelle, permettez moi de vous dire que cette pensée est trop peu réfléchie; tout ce que vous me dites dans votre lettre du jugement des auditeurs ne me fait nulle impression, notre Séminaire dans sa ferveur enthousiaste ne prend que les faits, lesquels sont beaux, et n'a pas le temps de penser à la forme; de plus ces lectures écoutées en mangeant et par petite partie de quelque pages chaque jour, ne permettent pas de porter un jugement. Une lecture plus suivie et plus attentive en ferait voir le trivial, la monotonie, les mêmes pensées et les mêmes mots sans cesse répétés etc, etc.. rien qui réveille et soutienne l'attention, comment un homme du monde en soutiendrait-il la lecture. Aussi je ne change pas de sentiment et continue à penser que la publication telle quelle est impossible, ce serait un tort fait à notre Société. Il faut donc songer à la refondre pour la forme et le style et c'est pour cela que je crains de la voir prendre une couleur tout autre que la sienne, et que j'ai mis mon veto. Vos instances et celles de Mgr de Capse me forcent à céder, et je ne puis plus m'opposer à vos désirs et toutefois la crainte de voir ces notes paraître sous une physionomie qui n'est pas celle de ce pays, cette crainte, dis-je, ne me quitte pas. Je vous conjure donc de veiller et recommander de ne changer que le style et la forme et de ne pas changer la physionomie. Il me paraît qu'il serait bon de faire des divisions en chapitres. Les quelques notes qui sont séparément, étaient dans mon intention pour être fondues dans le corps de l'ouvrage, ainsi que beaucoup de ce qui sera envoyé à l'automne, quelque unes pourraient être placées à la fin comme pièces justificatives. J'avais des historiettes aussi, (j'ignore si je les ai envoyées ou si elles ont disparu dans le nouvel incendie que je viens de subir) je voulais aussi les insérer dans l'ouvrage, tant pour en rompre la monotonie, que par la pensée que rien ne peint mieux un peuple au naturel que de telles histoires, fussent-elles même non authentiques. Enfin dans mes anciennes correspondances j'avais écrit nombre de détails ou petites descriptions dont je ne me souviens plus et que je n'ai pas ici. Si vous voulez faire une rédaction, vous pouvez prier quelqu'un d'essayer à lier tout cela, en attendant les nouvelles notes que vous me demandez et dont peut-être je vous adresserai quelque chose à l'automne, mais rompu comme je suis et harcelé par nos imprimeurs, je n'espère pas faire grand-chose. Surtout je ne vois pas moyen de rédiger le séjour de nos confrères de 1836 à 39, et les années de mon séjour. Tous les documents en sont en France et rien ici; et puis ayant perdu toute mémoire et les notes prises il y a sept ou huit ans sur l'ordre de Mgr de Capse, je suis paralysé.

Au résumé tout en admettant l'opportunité de faire paraître ces mémoires sans trop tarder, et l'édification qui peut en résulter, il me restera toujours le regret 1° de ne pas avoir pu profiter des documents qui sont en Europe sur les 1^{res} persécutions et où j'espérais trouver nombre d'éclaircissements – 2°- de n'être pas pourvu des documents sur les années 1836-39 et sur la fin, pour faire moi-même le croquis de ces récits. 3° de ne pouvoir rien rédiger sur les mœurs, usages etc et le peu de notes que nous enverrons, rédigées par une autre main sont bien exposées à changer de nature. Malgré tous ces regrets et inconvénients, auxquels ma position m'empêche d'apporter remède, si vous jugez utile de presser la rédaction et d'avancer,

j'abandonne mon propre sens et vous laisse libre d'agir tout en n'oubliant pas les considérations ci-dessus.

Je sais à peine ce que j'écris ; après quelques jours de repos je vais me mettre aux travaux de l'été, et essayerai au-milieu de tant d'autres choses pressées, de faire quelque peu pour vous adresser en automne une ombre de ce que vous me demandez. Priez pour que le bon Dieu me soutienne et qu'il permette l'entrée de quelque renfort, car nous sommes débordés de toutes parts par les exigences des travaux.

Agréez Monsieur le Supérieur, la nouvelle assurance de mon respectueux dévouement en Notre Seigneur

Votre très humble serviteur

+ Antoine Evêque Acônes Coadjuteur

Monsieur Albrand Supérieur du Séminaire des

Missions Etrangères

Paris

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Libois procureur Hong Kong

Corée 26 Avril 1865

Mon révérend procureur

Ne faisant qu'arriver ici, au moment où part notre barque, je n'ai pas la pensée de vous écrire et ne voulant pas laisser partir l'expédition sous mes yeux sans signe de vie, je vous envoie cette carte de visite sans même de portrait photographié, ma signature vous dira que quoique fatigué je suis encore en vie et souhaite à notre Archiprocureur tous les biens et de l'âme et du corps qu'il peut désirer

+ Antoine Evêque Coadjuteur

Mgr Verrolles Evêque Vicairé Apostolique

Corée le 15 Octobre 1865

Monseigneur,

J'ai reçu l'hyver passé la lettre dont Votre Grandeur a bien voulu m'honorer en novembre dernier, à laquelle j'ai répondu quelques mots seulement en Mai par la voie de mer. Et dans la persuasion que cette lettre vous sera fidèlement parvenue, je ne réitère pas ici les excuses que j'y adressais à votre Grandeur avec l'assurance de ma gratitude pour les charitables conseils que vous avez bien voulu m'adresser relativement à l'affaire de 1863. Une lettre subséquente apportée par nos confrères cet été, m'en est d'ailleurs un gage que vous avez tout oublié, et dès lors pourquoi y reviendrai-je ? Je suis bien sensible aux conseils sanitaires que vous avez bien voulu me donner en détail et j'avais l'intention d'essayer les effets de ce remède magique, quand il est pris à propos, mais la position trop resserrée où je me suis trouvé, couchant plusieurs dans la même chambre, m'ayant fait manquer toute la bonne époque, je n'ose pas commencer à l'arrière saison et remets l'épreuve à l'année prochaine.

Ce que vous voulez bien me dire de votre chère Mission n'annonce pas un changement bien marquant dans votre position, et il est pénible de penser que dans les premiers moments d'une liberté solennellement proclamée, il y ait si peu de personnes qui s'en émeuve. Votre petit progrès laisse espérer que quelques âmes de plus prendront part aux mérites de la rédemption et le cœur du missionnaire ne saurait y être entièrement insensible, partout beaucoup de fatigue et de travaux pour obtenir en définitive assez peu. Dieu l'a prévu ainsi et n'a pas cessé de répandre sur le monde ses bienfaits et les richesses des mérites de son divin Fils. Quand à vos Missions du Nord, j'ai appris seulement le retour des deux confrères qui entreprirent cette expédition, sans savoir si, plus heureux que leurs devanciers, ils ont trouvé quelque gage d'espérance ou davantage. Du reste la domination des Russes dans ces parages, devra toujours offrir plus d'obstacles que la barbarie même de ces peuples sauvages. Je n'oublie pas de prier pour tous ces peuples confiés à vos soins.

Dans notre petite Corée, nous sommes loin aussi de pouvoir entonner des chants de victoire et cependant nous sommes un peu moins stationnaires. A vrai dire c'est le statu quo des années précédentes, même tolérance du gouvernement qui ferme les yeux sur nous, mêmes vexations de la part de certains mandarins, satellites, prétoriens qui proprio modo persécutent ou pillent nos Chrétiens, bien assurés que personne ne voudra prendre leur défense, et ces vexations se sont fait surtout regretter dans les pays Sud-Est que je visitais les années précédentes, puis dans quelques autres localités et ce sont des obstacles réels à la propagation de l'Evangile ; du reste nous pouvons dire avoir joui de la tranquillité et tous nos confrères ont à peu près fait leur visite annuelle, même M^r Calais dont les bagages furent volés en route par des mauvais sujets et que nous avons enfin retirés de leurs mains presque intégralement après cinq ou six mois. Partout les choses ont été leur petit train, peu d'entrain, pas d'élan ni d'augmentation considérable, et malgré cela un petit progrès que proclame les 907 baptêmes d'adultes, résultat de la somme de tous les districts. S'il faut maintenant parler des deux provinces qui conduisent de notre capitale à votre Leaotong, il y a là un véritable progrès, les conversions y sont nombreuses, la prédication s'y fait à peu près publiquement, personne ne se cache et on s'y met sur un pied inconnu jusqu'ici en Corée. On nous promet grand nombre de baptêmes pour cet hyver, si la visite peut y avoir lieu, et peu à peu nous avons l'espoir de rejoindre les frontières de votre vicariat, comme ce serait beau ! Mais ce n'est pas encore pour cette année. Mgr de Capse, qui a fait la visite de cette partie, en aura sans doute parlé à votre Grandeur, mais cette année pourra-t-il vous écrire ? La plus grande épreuve de cette Mission est la position critique de Sa Grandeur, exténuée par les travaux. Mgr Berneux est consumé

depuis deux mois par une fièvre dont on ne peut le débarrasser et l'épuisement semble arrivé à son dernier terme ; on fait craindre que Sa Grandeur soit tout à fait à la fin et je dois me rendre ces jours-ci sur les lieux pour essayer de nouveaux moyens de sauver notre Vicaire Apostolique Hélas! Si Dieu nous demandait ce sacrifice, que deviendrait la mission ? Mais espérons qu'il n'en sera pas ainsi...

Ce printemps Mr Ridel fit une forte maladie, puis Mr Aumaître en fut attaqué aussi mais moins fortement, c'est une peste courante du pays ; cet automne Mr Féron fut abattu par une longue dysenterie, et quoique ce soit censé fini, il ne peut encore boire. Vous voyez que Dieu nous éprouve. Les forces de chacun s'en vont et nous restons toujours écrasés. Heureusement 4 nouveaux confrères nous sont arrivés, mais pour le moment ils ne peuvent nous aider, et seraient-ils dans le ministère que nous serions encore surchargés. Ces chers confrères descendus chez moi m'ont rapporté toutes les prévenances et attentions dont ils ont été l'objet de la part de votre Grandeur, veuillez bien agréer ici les sincères remerciements que je vous adresse de la part de la Mission, elle n'oubliera pas les soins que vous prenez pour elle. Nous osons encore malgré cela réclamer le secours de vos prières, pour Mgr Berneux d'abord, puis pour les santés des confrères, afin que nous puissions suffire à tant de travaux qui nous pressent et que la miséricorde de Dieu semble devoir augmenter encore, nous avons des peines, des fatigues, mais aussi des consolations, daignez prier en particulier le Seigneur pour que je sache bien supporter les unes, profiter des autres et ne pas rester inutile au milieu de tant de besoins. Daignez agréer l'assurance du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être

Monseigneur, de votre Grandeur

le très humble serviteur
+ Antoine Evêque Coadjuteur

Novembre – Je suis venu près de Mgr de Capse, depuis mon arrivée la fièvre a cessé, sera-ce la fin ? Du reste sa Grandeur est tellement épuisée qu'elle ne peut absolument rien faire, et ne le pourra de sitôt, priez pour nous s'il vous plaît. Je vais repartir pour l'administration qui presse beaucoup

Mr Albrand Supérieur des Missions Etrangères

Corée 17 Octobre 1865 *

Monsieur le Supérieur,

Deux lettres de votre main me sont heureusement parvenues cette fois (Nov. 1863, mai 1864) et tous les détails qu'elles contiennent sur le Séminaire de Paris me font grandement remercier le bon Dieu pour les bénédictions qu'il daigne répandre sur notre œuvre. Je le prie sincèrement de vouloir bien les continuer pour l'extension de sa gloire. En juin, je reçus également par les nouveaux confrères les livres que je vous avais demandés et les bouteilles d'Arnica. Mais je n'ai pas eu de nouvelles des images que ma famille me marque vous avoir prié d'acheter pour m'envoyer, sont-elles égarées ou retardées, c'est ce que la suite nous fera savoir. Cette fois je crois deviner que vous avez reçu toutes les notes sur les martyrs, s'il en manque ce serait bien peu et je ne puis d'ici faire la distinction, nous n'aurons plus donc à en parler, je me trouve le cœur soulagé, notre position si précaire me faisait toujours craindre de perdre les résultats de tant de recherches, qui tous les jours deviennent plus difficiles. J'ai encore toutefois un lourd fardeau sur le cœur, c'est la collection des serments des témoins, exemplaire unique, et que la Providence a permis être retiré du milieu des cendres de ma maison, incendiée ce printemps. Une partie n'est plus lisible, mais la grande partie l'est encore surtout pour moi. Il faudrait rédiger ces restes et vous les envoyer, c'est mon désir, mais où trouver le temps ? Tout autre que moi en sortira difficilement ; or je ne puis penser à le faire que l'été, en sacrifiant d'autres travaux, mais les écritures à cette époque m'étant devenues à peu près impossibles, je gémissais et ne sais quand cela se fera. J'avais à peu près promis à Sa Grandeur d'y mettre la main cette année à quelque prix que ce fût, et voilà que le tourbillon m'a conduit à ce jour sans avoir commencé. C'est à y renoncer. J'étais en route en Juin pour essayer de trouver un gîte pour remplacer mon palais trépassé, et ne l'avais pas encore trouvé, quand tout à coup nos 4 nouveaux confrères qui devaient être conduits directement chez Mgr de Capse, me sont annoncés débarqués sur mes côtes, j'y courus et les emmenai avec toute le bagage dans un lieu sûr, mais où rien n'était préparé. Quelle cohue ce fut ! et nos petits moyens d'action ne me permirent pas de pouvoir les expédier tout de suite, y compris les bagages. Je passai un mois dans ce grabuge que les circonstances rendaient bien doux, mais cependant pas de travail, et aussi pas de repos. Alors c'était le fort des chaleurs, on ne peut écrire les martyrs, je me mis à quelque autre travail pressant et donnai aussi quelque temps au recomment de quelques volumes morcelés et entamés par le feu, les feuilles tombaient en morceaux de jour en jour, et retarder ce travail c'était perdre mes labeurs de trois étés, j'y passai quelques semaines puis la besogne courante, puis une bordée d'Extrêmes Onctions de tous les bords pendant quinze ou vingt jours, puis ceci et cela, bref, sans m'être reposé un quart d'heure (sic) me voici à la veille de partir près de Mgr de Capse dont l'épuisement et la fièvre tenace nous donne des inquiétudes trop sérieuses- il faudrait commencer de suite l'administration et ma retraite n'est pas faite. En un mot

la maladie de sa Grandeur allât-elle mieux, la visite des Chrétiens se trouve déjà retardée d'un mois – alors que j'en ai encore cette année une fière dose pour ma part et que trois confrères affaiblis par la maladie attendent plutôt mon secours, que je ne puis avoir la pensée de me décharger sur eux. Où arriverons-nous donc ? l'administration, en retard et pressée, est tuante d'une part et moins utile aux Chrétiens de l'autre, mais quel remède ? Ce n'est pas que je désire un repos à ne rien faire, mais dans ce brouhaha perpétuel je perds le bon sens, nuis(?) à ce que je fais et ceci devient un état habituel qui me rend trop incapable de remplir ma tâche. Je m'aperçois être allé plus loin que je voulais, c'est pour dire qu'avec le désir réel de faire quelque chose pour les martyrs, je ne le puis. En mai je vous écrivis quelques lignes, vous sont-

elles parvenues ? D'après le conseil de Mgr de Capse j'avais retiré mon veto et laissais à peu près à votre discrétion l'usage des notes que j'ai envoyées. Ai-je bien fait ? J'en doute, il y en a dans la mission qui n'approuvent pas cette concession, et j'en ai encore le cœur gros ; car laisser les notes telles qu'elles sont, c'est selon moi faire manquer le succès de cette publication, qui bien dirigée pourrait avoir son utilité et son édification ; d'autre part, la changer comme il me semble urgent de le faire, c'est s'exposer à tomber dans le faux et par suite s'attirer le blâme et le déshonneur; ma pensée là-dessus est toujours la même et je vous prie de ne pas la perdre de vue. Je vous promettais aussi alors de travailler aux compléments de ces notes, dans le sens dont vous me parliez, c'était alors mon intention, et les circonstances survenues ne m'ont pas permis de tenir ma promesse cette fois. Il y a beaucoup à faire, et pour la satisfaction du public j'avais engagé plusieurs confrères à me donner quelques articles sur les mœurs du pays : Mr Féron toujours plein de zèle pour ce qui concerne les publications sur les martyrs, me promit de grand cœur, mais une longue dysenterie, qui le tint sur le flanc ne lui a sans doute pas permis de le faire, car je n'ai aucune nouvelle. Mr Pourthié qui pourrait le faire d'une manière très intéressante, s'y refuse net. Il s'excuse sur ses occupations et qui plus est il n'approuve pas qu'on insère des articles qu'il a déjà rédigés, un entr'autres sur la topographie de la Corée. Préparerait-il quelque publication à part, je l'ignore, mais vous voyez que les circonstances ne me secondent pas pour réaliser vos vœux. Il faut cependant pour publier quelque chose, y mêler des détails sur les mœurs, ce ne pourra être que petit à petit et quand Dieu le permettra. D'ailleurs il faut nécessairement que je refasse un travail pour marquer plus distinctement les martyrs sur lesquels nous avons des preuves et témoignages très notables et les distinguer de ceux qui n'ayant contre eux aucune preuve négative ont toutefois peu de preuves positives. Ceci me paraît très grave. Dans l'histoire j'ai cru pouvoir les citer tous et je le crois encore, mais je n'ai pas, sur tous ceux qui sont mentionnés, de preuves assez fortes pour oser par exemple les présenter à Rome. Il paraît donc important de faire sentir, plus que je l'ai fait, cette différence au lecteur, pour n'avoir jusqu'à la fin, rien à redouter. Autre chose: je désire changer l'orthographe de tous les noms Coréens, pour les mettre plus en rapport avec la manière d'écrire qui sera adoptée ici et par suite plus en rapport avec tous les documents subséquents. Ceci a bien encore sa gravité, pour la clarté des différents récits qui peuvent sortir de ce pays, or je ne sais pas trop avec quel succès une main étrangère pourra faire ces changements sur des indications plus ou moins obscures que je ferai moi-même. Le croquis chronologique de l'histoire de Corée dont j'ai la traduction faite et sur lequel je me proposais d'essayer un petit travail pour vous envoyer, a été plus endommagé que je pensais dans l'incendie de ma maison ce printemps ; retiré de dessous les cendres, il est dans un état qui exigerait de moi plus de travail que je l'avais pensé. Quand se fera-t-il ? N'ayant plus de mémoire et ne sachant plus quels détails je vous ai envoyés sur le pays, je suis tout dépaysé; je comptais autrefois me rappeler tout cela par la vue attentive de mes notes ici, mais l'incendie m'ayant tout mutilé et en partie détruit, il ne me reste que la confusion, sans entrevoir le moyen de sortir de là. J'ai dû vous envoyer quelques historiettes. Dans mon idée, ce n'est pas de l'enfantillage. Mon intention était de les insérer à propos dans les autres récits pour en rompre la monotonie et puis selon moi rien ne peint mieux les mœurs d'un pays que de telles histoires quand elles sont placées à propos et bien présentées ; j'ignore du reste ce que j'ai pu vous envoyer en ce genre. Je vous ai dit probablement que les mémoires devaient être divisés en chapitres et entremêlés du plus de choses possibles pour rompre la monotonie, défaut principal de cet ouvrage. C'est là surtout qu'il faut viser, et c'est selon moi impossible sans refondre presque toutes les notes et les remanier sous un pinceau nouveau. Je ne puis sortir de cette idée et c'est celle aussi qui me fait craindre que le fond et le cachet du pays ne soient trop contrefaits. J'appuie trop sur cet article, excusez-moi, mais tous ces changements me paraissent de première nécessité, autant qu'ils sont délicats et dangereux. D'après cela, quand vos vœux et les miens seront-ils réalisés, je l'ignore, et s'il faut parler de ma part de contribution, je n'ose plus donner ni parole ni époque, car je

suis trop emporté par les courants qui ne feront qu'augmenter selon toute apparence. Mgr de Capse épuisé par les travaux, se trouve en ce moment tout à fait réduit par une fièvre tierce violente dont on ne peut se débarrasser. Ceci me force à monter près de sa Grandeur, alors qu'il faudrait bien commencer de suite l'administration dont j'ai encore cette année une forte dose à supporter. Nous en sommes à craindre sérieusement que Dieu nous retire notre Vicaire Apostolique à cette époque où sa présence semble plus nécessaire que jamais et alors que deviendrai-je? Mais je veux que NOTRE SEIGNEUR ait encore pitié de nous, et daigne nous le conserver, il est évident que la position actuelle de Sa Grandeur fait retomber sur moi nombre de charges dont je n'ai pas besoin pour me trouver encombré. En tout, la volonté de Dieu, n'est-ce pas? S'il aggrave ma position, il daignera sans doute me donner force et secours en conséquence, cette pensée seule me soutient un peu, mais vous savez que déjà je me sens trop incapable de faire face à la gravité de la tâche qui m'est imposée. Vous voudrez donc bien le prier très-particulièrement pour moi afin qu'il me dirige dans une voie sûre et ne m'éloigne pas de la voie du salut, ne forte cum aliis predicaverim.... cette pensée m'accable et m'agite.

Vous me proposez de m'envoyer les notes des Archives qui pourraient m'être utiles, il y en a sans doute qui m'aideraient beaucoup ou éclairciraient des points obscurs, mais comment savoir au juste celles qui me seraient nécessaires? Il y a quelques années j'avais demandé la copie des principaux documents que vous possédez et ils auraient eu alors beaucoup de valeur pour moi. Aujourd'hui que le gros de mon travail est fait et déjà envoyé entre vos mains, j'y vois moins d'avantages; ce ne serait pas toutefois un mal que ces documents se trouvent dans la mission, mais vous les demander en masse, est inutile. Si le confrère que vous comptez charger de la rédaction des martyrs, en s'occupant de son travail, pouvait noter ce qu'il y a d'obscur et que nous semblons ignorer dans vos documents, on pourrait par là faire un choix pour nous en envoyer la copie. Je désirais surtout l'article sur la Corée des Nouvelles Lettres Edifiantes et les documents que leur rédacteur a dû avoir sous la main; mais aujourd'hui je dois me borner à prier le rédacteur des martyrs à prendre connaissance attentive de tous ces documents, à voir les lacunes ou obscurités ou contradictions de mes recherches avec les documents anciens et on pourra peut-être y apporter remède par la correspondance. Assez sur ces matières, si j'ai le temps avant le départ des courriers, j'ajouterai ce que j'aurai.

J'ai reçu votre réponse à ma lettre confidentielle. Vous voulez bien parler encore de la réunion pour réviser le Règlement et insister sur sa nécessité. Qu'il y ait des changements et additions à faire au Règlement, je suis loin de le nier et en particulier pour des faits dans le genre de ceux dont je vous parlais, le Règlement semble faire défaut, mais est-ce une réunion qui fera cela? ou plutôt on se demande tout d'abord quelles seront les questions et propositions soumises à la réunion? Or jusqu'ici nous n'avons pu en connaître qu'un très-petit très-petit nombre dont plusieurs ne sont pas des affaires majeures. Ne serait-il pas à propos, si on veut une réunion, de faire d'abord un travail qui fasse connaître ce dont on sent le besoin pour que chaque représentant sache en s'y rendant la manière de voir de sa mission à cet égard. Sans ces préliminaires on ne voit pas bien la nécessité de la réunion et on pense facilement que pour quelques additions ou changements, ils peuvent se faire par la voie des votes des missions, sans recourir au dérangement, pertes de temps et d'argent, que nécessitera une réunion. En un mot un programme détaillé et raisonné des changements nécessités par les circonstances éclairerait un chacun et si la chose paraissait exiger une réunion, cet exposé serait propre à décider l'unanimité des suffrages. Ce que je dis ici n'est du reste que ma pensée personnelle, mais elle pourrait bien être partagée par nombre des membres de cette mission. Ne prendrez-vous donc pas ce parti, qui pourrait faire avancer les choses soit par la réunion, soit sans elle?

Excusez la confusion de cette lettre, mes idées sont toujours confuses depuis quelques années, et encore je me trouve en ce moment la tête assez libre. Ces lignes vous prouveront seulement combien je désire répondre aux différentes choses dont vous m'avez entretenu et les faire réussir selon vos souhaits.

Priez Dieu qu'il nous aide et nous accorde ses grâces en grand nombre pour que nous mettions moins d'obstacles à la propagation de son saint nom et à l'accomplissement de sa Sainte volonté. En me rappelant au souvenir de tous nos confrères, je vous réitère l'assurance des sentiments de respectueux attachement avec lesquels je suis

Monsieur le Supérieur,
votre très humble serviteur et confrère
+ Antoine Evêque Coadjuteur

Vous me parlez encore de la rédaction du séjour de nos confrères en 1835 et suivants, mais j'ai déjà répondu que le peu de documents qu'il y a se trouvent à Paris et non ici, je n'ai vraiment rien. Puis la rédaction de ces 20 dernières années, mais toutes mes lettres sont en France et ma mémoire ad Patres, je ne vois pas moyen d'essayer. Il faudrait d'ailleurs pour cela que je puisse pendant plusieurs mois ne porter mes idées que là, pour entrer dans le sujet tout oublié, or quand pourrai-je avoir ce temps, outre que toute composition ne me paraît plus possible avec l'intelligence et la mémoire perdue – sauf circonstances extraordinaires sur lesquelles on ne peut compter, je crois qu'il faut y renoncer.

Mr Albrand Supérieur du Séminaire des Missions Etrangères

Corée 22 Nov. 1865. *

Monsieur le Supérieur,

A vous seul cette lettre confidentielle. Après bien des hésitations j'ai pris cette fois la détermination de faire la démarche dont je vous ai parlé l'an passé et j'écris au Cardinal préfet de la Propagande. Ai-je bien ou mal fait je ne le sais encore, mais engagé dans une route qui ne semble pas pouvoir me faire parvenir heureusement à ma fin, j'ai cru devoir prendre les moyens ordinaires pour sortir du mauvais pas. J'aurais dû d'abord remettre ma démission entre les mains du vicaire Apostolique peut-être, mais certain qu'elle ne sera pas acceptée et craignant qu'à cette occasion Mgr ne quitte de suite le pays je ne l'ai pas fait. Du reste vous verrez ma lettre, j'y parle franchement, et si je ne me voyais exposé à voir toute la charge tomber sur moi d'un moment à l'autre, j'essayerais de tenir encore le poste, mais à vrai dire l'administration en chef de cette Mission me paraît impossible à mes forces. J'ignore ce que pensera et dira son Eminence et il pourrait bien se faire qu'il me soit répondu d'une manière évasive, n'importe. Son Eminence saura que si Dieu appelait à lui Mgr de Capse, il faut poser le fardeau autre part que sur mes épaules et il est bon de le savoir à l'avance, ma lettre n'eût-elle que cet avantage, je crois que c'en est un pour la Mission et pour moi et cela me donnera quelque tranquillité. J'ai dit vrai en affirmant que si on trouve bon que je reste ici, j'y resterai. Je n'ai pas la pensée de quitter la Société et tant que Mgr Berneux sera là, l'union si intime qui existe entre sa Grandeur et moi, m'est un garant que ma présence ne lui serait pas onéreuse. Voilà donc, et j'attends une décision, si vous voulez avoir la bonté de faire parvenir ma lettre à son but sans bruit. Pour ce qui est du miracle qui pourrait me rendre à la fois la santé et les forces morales et spirituelles, je ne puis l'espérer, ma démarche n'est donc pas sans fondement, à Dieu d'arranger le reste.

Croyez toujours Monsieur le Supérieur à la sincérité de mes sentiments, et ne cherchez pas à trouver d'autres raisons de ma conduite, rien n'est caché là-dessous, la suite vous en sera une preuve quoiqu'il arrive.

Avant, pendant et après j'aime à me dire Votre très dévoué serviteur et confrère,

+ Antoine Evêque Coadjuteur

Mr Albrand sup^t

Novembre 1865 *

Monsieur le Supérieur,

Quelques mots de votre lettre de Mai, me font reprendre la plume. Ces quelques mots sembleraient insinuer que les Dames apostoliques qui ont eu la bonté de faire un envoi considérable il y a deux ans, sont trouvées offensées que je n'aie pas fait mes remerciements par une lettre directe. Si tel est le sens de votre phrase, je suis bien fâché que sans aucun indifférence de ma part, il y ait eu lieu de me laisser soupçonner. N'ayant pas vu jusqu'ici que l'on entretînt de correspondances particulières à l'occasion des secours charitables que nombre de bonnes âmes veulent bien adresser aux missions, je me suis borné comme par le passé à prier notre procureur de vouloir bien accuser réception de ces différents objets et à être en même temps l'interprète de mes sentiments de reconnaissance envers les bienfaiteurs, puis enfin de l'assurance qu'un fréquent souvenir devant Dieu serait pour moi le seul moyen d'essayer de compenser les sacrifices faits par ces âmes généreuses en faveur de nos Chrétiens. La pensée d'écrire directement n'a dont pu me venir, et si ma conduite basée sur les précédents a pu être prise en mauvaise part, j'ose bien espérer que vous, notre représentant à Paris, ne négligerez pas de faire voir les choses sous un véritable point de vue et alors tout soupçon tomberait de lui-même. Veuillez avoir la charité de nous mettre bien au courant de cette association. Ce n'est pas qu'après un envoi si considérable j'aie la pensée de me recommander à la bienveillance de nouveau ; mais il y a d'autres confrères dans la Mission, qui alors pourraient bien vous découvrir leurs besoins et réclamer les secours de cette Association par votre intermédiaire.

En vous renouvelant l'assurance de ma respectueuse affection je me recommande à nouveau à vos saintes prières.

Votre très humble serviteur et confrère

+ Antoine. Evêque Coadjuteur

Copie d'une lettre de Mgr Daveluy
à M. Aumaître Missionnaire Apostolique.

Seoul 4 février 1866

Monsieur et cher Confrère,

J'ai reçu en son temps la lettre que vous avez bien voulu m'adresser, et ce temps est déjà bien loin ; le défaut d'occasion ne me permit pas alors de vous répondre et depuis j'en ai toujours la pensée, sans pouvoir la réaliser. Aujourd'hui que je suis à la ville des délices je ne puis en repartir sans vous donner signe de vie et d'amitié, et l'occasion de vous faire passer ces lignes saura bien sans doute se présenter un peu plus tôt ou plus tard.

Mais pourquoi au milieu d'une administration pressée ai-je osé quitter mes Chrétiens pour courir les routes et passer mon temps ? Le bruit public vous aura déjà sans doute répondu, que Mgr de Capse ayant été rappelé de sa tournée de *hoang hai* par le prince régent pour avoir une entrevue relative aux affaires de Russie, je fus moi-même invité par des gens haut-placés à me rapprocher pour coopérer plus ou moins directement à la solution de ces graves questions et je me laissai dire: De là sort la liberté de Religion, une position honorable et tout le reste que vous pensez.- Oui, mais à condition que tout se fût bien passé et voilà que tout étant prêt, le prince régent décline ou du moins remet la fameuse conférence et nous ne savons pas encore ce que deviendra toute cette affaire. Quoiqu'il en soit tous ces faits sont publiés et il en résulte que toute la ville et même les provinces savent d'une manière quasi officielle que Mgr a été rappelé par le prince c.à.d. que notre présence est publiée sur les toits. Dira-t-on encore que nous sommes cachés ? Par suite de cela nous sommes censés acceptés dans le pays et n'y aurait-il pas d'autres suites, que nous avons ce semble gagné du terrain. Pour la conférence, ne pouvant savoir ni si, ni comment elle aura lieu, je regagne mes marais et vais me mettre à la besogne sous la protection de Dieu.

Et vous, où êtes vous ? Comment allez-vous ? C'est ce que je désire savoir. Votre administration va-t-elle bien ? Je voudrais bien pouvoir vous rencontrer pour en causer avec vous et aussi participer aux grâces que Dieu vous accorde. Les circonstances ne permettent pas toujours de se réunir, mais tâchons de faire naître les bonnes occasions afin d'être plus en rapport et de ne pas rester étranger l'un à l'autre. C'est mon vif désir et je désire que la suite soit plus heureuse que le passé, car vraiment nous nous sommes vus trop peu. Je prie Dieu à cet effet et faute de mieux pour le moment je vous réitère l'assurance de mes sentiments bien affectueux en Notre Seigneur

Priez pour moi Votre très humble serviteur + Antoine Evêque Coadjuteur

Monsieur Aumaitre
missionnaire apostolique

Mgr Verrolles Vicaire Apostolique de Mantchourie.

Corée 10 Mars 1866

Monseigneur,

Il y a peu de jours j'écrivis une lettre à Votre Grand^r pour la mettre au courant de notre position, mais craignant que cette lettre ne vous arrive pas, j'écris encore celle-ci par une autre voie. Nous sommes en persécution, Mgr de Capse a été pris le 23 février et depuis cinq confrères MM^{ts} Pourthié, Petitnicolas, de Bretennières, Beaulieu et Dorie. Tous les autres vont être pris incessamment, impossible d'y échapper. On parle déjà d'exécuter les six Européens pris et je crois qu'il en sera ainsi, malgré les passeports chinois-français : injure à la France injure à l'Empereur de Chine. Quoiqu'il en soit fiat voluntas. Mon tour va venir aussi et je prie Dieu de me soutenir dans l'arène, tout pour sa gloire. La maison de Mgr a été pillée et si tous les objets de la Mission sont pris, ce sera une perte de près de 100.000fr. Mon regret est de voir ce cher troupeau désolé et sans pasteur. Il y avait élan dans les provinces du Nord, nous espérions plus de 1500 baptêmes cette année, voilà tout croulé et sans ressources, sans parler des souffrances et misères extrêmes de nos Chrétien^s par suite de la famine. Dieu, ayez pitié de ces pauvres brebis. J'espère que la Société n'oubliera pas cette Mission, mais comment lui rendre des pasteurs. Priez et efforcez-vous s'il vous plaît, mais je ne vois pas de moyen. Je m'attends bien que l'ambassade ne fera rien ou pas grand-chose ; si on voulait demander réparation, il faudrait en venir à des personnalités et faire pincer nombre de ministres et fauteurs, autrement vous n'obtiendrez rien dans ce pays qui soit durable. Au reste je sais bien que la France s'occupera peu de nous et c'est ce qui me fait déplorer les malheurs de nos Chrétien^s. En tout la volonté divine. Je me dispose au martyre. Demain matin (il est minuit) les satellites doivent visiter ce village-ci, serai-je pris ou non ?

Je n'ai pas le temps de faire mes adieux à ces MM^{ts} de Paris ni à ma famille ; Dieu y pourvoira.

Adieu Mon bien Révérend Seigneur, pardonnez-moi les peines que je vous ai causées et priez pour moi s'il vous plaît

De votre Grandeur le très humble serviteur

+ Antoine Evêque Coadjuteur